# L'A GRANDE PITIÉ DES ÉGLISES DE FRANCE[1]

## IV[2]

### XIII

#### NOS RADICAUX S'ÉLANCENT

Mon discours tout de même obtient un résultat. Si les églises continuent de s'écrouler, une de leurs pierres les plus lourdes est tombée sur le nez du pauvre M. Beauquier. L'inintelligence et la bassesse ne sont plus de mode à la Chambre. On supporte impatiemment une trop grossière méconnaissance de cet ensemble de croyances, sentimens, règles et rites qui constitue la religion, et qui relie le fidèle avec la Puissance enveloppée de mystère dont il se sent dépendant. Les plus acharnés rougissent de leurs congénères surpris en flagrant délit de besogne sectaire. Ils en rougissent. Que dis-je, ils les tuent! (Ainsi des cambrioleurs, si l'un d'eux, blessé, ne peut s'évader, l'achèvent.)

C'est à la lettre. Ce matin, en pleine Chambre, M. Bouffandeau a voulu tuer l'épicier de Bornel. Tout d'un coup, sans rime ni raison, de son banc, il a crié :


(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 décembre 1913 et du 1er janvier 1914.

— L'épicier de Bornel n'a jamais existé.

Et tous, autour de lui, de faire chorus :

— C'est un mythe, c'est un mythe!

— Permettez, permettez, leur disais-je. L'épicier de Bornel a vécu!

Et le sous-secrétaire d'État de déclarer avec un grand sérieux:

— Nous n'avons pas trouvé trace d'un épicier dans nos cartons.

Cette lacune est très explicable, monsieur le sous-secrétaire d'État. Chaque fois qu'un épicier est maire, c'est en cette dernière qualité qu'il correspond avec vos bureaux. Vous n'avez pas connu l'épicier de Bornel? Le beau mystère! c'est que pour avoir l'honneur de vous parler, il devenait M. le maire de Bornel. Allez en paix, vous en savez plus que vous ne croyez en savoir... Mais vous, monsieur Bouffandeau, quel intérêt avez-vous à nier l'existence de votre compatriote? Je vous comprends, je vous excuse. C'est délicatesse du cœur, c'est décence d'un digne fils qui ne veut pas étaler en public la nudité de son père spirituel.

Nous n'avons pas les devoirs de M. Bouffandeau. Profitons-en. Écartons le manteau de Noé, dévoilons l'épicier. Il s'appelait Nicolas Daix, en son vivant maire de Bornel. Le *Journal de Méru* et *l'Impartial de l'Oise* nous le décrivent avec agrément : « Qui n'a connu dans notre région l'épicier-maire? disent-ils. Qui ne se rappelle ce vieillard actif, bien que marchant assez péniblement, appuyé sur son bâton, le buste incliné de côté, la tête en avant? Homme très poli, très affable, très empressé, très sociable, voulant contenter tout le monde (chose impossible, ajoute très sagement le *Journal de Méru*), mais excessivement sensible aux honneurs et se laissant prendre à la flatterie. »

M. Nicolas Daix, bon radical et radical-socialiste, fit voter la désaffectation de l'église de Bornel et rêvait de la démolir. « Mes amis, disait-il à ses administrés, si vous voulez être enterrés à l'église, dépêchez-vous de mourir, car on va bientôt la jeter bas. » Ce qui était encore la façon la plus radicale d'en empêcher le classement.

Le pauvre M. Daix est mort. Avant l'église! Paix à ses cendres. Mais vous, Bouffandeau, qui, Dieu merci, êtes bien vivant, pourquoi vous faire le champion d'une cause détestable? Vous valez mieux que cela.

A le regarder paisiblement, M. Félix Bouffandeau me plaît. C'est un parent. Il est d'une instruction et d'une puissance de travail inférieures à celles de M. Théodore Reinach, auprès de qui je le rencontre, chaque semaine, à la Commission de l'Enseignement. Mais il est de chez nous. Je le vois sur les vieux vitraux, en Saint Martin; je le vois en homme d'armes; je le vois à la procession: je le vois, Dieu me pardonne! en curé-doyen. Dans la longue suite de ses ancêtres, il apportait au prône de M. le curé la même docilité, le même enthousiasme obstiné qu'il montre aujourd'hui aux leçons de sa loge. Peut-être, au temps jadis, dans la série des Bouffandeau, la foi a-t-elle bâillonné l'esprit critique, et c'était dommage. Aujourd'hui, chez notre collègue, l'esprit critique bâillonne la foi, et jusqu'à l'excès. Mais tout de même, les siècles ont plus agi sur lui que trente années de vie électorale. Il a son trésor intérieur, un capital de sentimens accumulés. Quel dommage qu'il ne veuille pas s'en servir! M. Bouffandeau ne touche pas au patrimoine moral de ses ancêtres, mais il le garde au fond de l'âme. C'est pour moi le dragon assis sur un trésor.

Des adversaires dont notre esprit est souvent occupé arrivent à faire partie de notre répertoire d'images et d'idées. Ils entrent dans notre familiarité. Et l'on finit, ma foi, par s'intéresser à eux et leur souhaiter du bonheur. L'autre jour, j'étais dans une église quand j'y vis pénétrer douze petits garçons, de six à sept ans, conduits par deux religieuses : un étrange bataillon d'humbles enfans, tous proprement vêtus de gris, avec de larges cravates bouffantes, nouées avec soin, et qui tenaient à la main leurs chapeaux de paille. Ainsi pareils à tous les enfans bien soignés du peuple ou de la petite bourgeoisie et tels que nous fûmes jadis, Bouffandeau et moi, pourquoi leur défilé en rangs serrés et deux à deux me parut-il étrange? Ils cahotaient, semblaient un peu tituber. Je reconnus très vite qu'ils étaient six petits aveugles donnant le bras à six petits garçons aux yeux brillans et bien ouverts. Ils allèrent s'asseoir dans un bas côté, et, quand le prêtre, qui circulait à travers l'église pour recueillir les offrandes, arriva près d'eux, au lieu de les quêter, il les salua doucement. Ce tableau d'ordre et de bonté me charmait, quand patatras, je me surpris à penser à mon Bouffandeau de la Chambre.

Ah! me disais-je, Bouffandeau, Beauquier, Baudet, Trouillot,

Chopinet, Goujat, Cocula, ces aveugles, ne trouveront-ils pas des camarades, des frères, pour les prendre par le bras et les mettre affectueusement dans le droit chemin ?

Les dévouemens ne manqueraient pas. Mais que la tâche est difficile ! Ce sont des éducations à reprendre par la base.

Deux jeunes radicaux, MM. Landry et Honnorat, ont senti que c'était humiliant pour eux tous (et impolitique) d'être les seuls à ne pas partager la sympathie soulevée par les églises. Les voilà qui s'élancent au secours des clochers. Ils entraînent dans leur élan, M. Bouffandeau en tête, leurs coreligionnaires politiques. Nos vieux radicaux, métamorphosés par cette jeunesse, ont décidé de sauver les églises. Mais de quelle manière? Je lis et relis l'amendement qu'ils viennent de signer à la suite de MM. Landry et Honnorat, et je me demande s'il est une mystification, une ruse de guerre, ou bien l'erreur de deux innocens ?

Sous cette impression j'écris à M. Léon Bérard, sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts :

Paris, 9 janvier 1913.

Monsieur le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts,

Qu'entends-je dire? Serait-il possible? Vous feriez vôtre l'amendement Landry-Honnorat-Bouffandeau? C'est là qu'aboutirait votre belle intention de sauver l'ensemble de notre architecture religieuse? Quel espoir dégonflé ! Quand je pense que, dès le soir de mon intervention du 25 novembre, chacun s'en allait répétant : « C'est décidé. Le gouvernement trouve que l'état de choses ne peut pas se prolonger. Au cours de la loi de finances, il va régler la question des églises. » Ah ! laissez-moi écrire le gros mot de mystification.

Mais l'on doit se tromper. Il faut que l'on vous calomnie, ou bien que, trop occupé par les mille soins d'un des ministères les plus encombrés, vous n'ayez pas pu appliquer sur le texte de ces messieurs votre esprit, que je sais clair et loyal. Vous n'êtes pas homme à vouloir dresser une fausse façade, un portant de théâtre, un trompe-l'œil derrière lequel achèveraient de s'écrouler nos églises. Vous n'êtes pas de ceux qui ont dit, après la séance du 25 novembre : « Il est impossible de ne rien faire, l'opinion publique exige ces règles légales de conservation que

nous venons d'écarter, on veut le salut des églises: ayons l'air de nous en charger. » Non, le sous-secrétaire d'État Bérard ne pense pas ainsi, et ses bureaux pas davantage. Je connais leur zèle. Nul de vous ne cherche un artifice, un escamotage; vous voulez véritablement sauver ce trésor d'art et de spiritualité, maintenir la physionomie architecturale, la figure physique et morale de la terre française. Vous le voulez? Alors, prêtez-moi dix minutes d'attention et vous serez obligé de convenir que ce projet, que l'on veut vous faire endosser, ne remédie en rien à la situation tragique de nos églises rurales.

Lisons, relisons ensemble le texte de l'amendement présenté par MM. Landry-Honnorat-Bouffandeau et une cinquantaine de radicaux et radicaux-socialistes... Mais, d'abord, j'y vois quelque chose à louer et je ne veux pas m'en faire faute. Ces messieurs, qui, pour la plupart, ont écarté, l'autre jour, mon projet de résolution, qui ont refusé de déclarer que « l'ensemble de nos monumens d'architecture religieuse constitue un trésor national et doit être sauvé, » conviennent maintenant qu'il y a quelque chose à faire, quelque chose de très sérieux et tout de suite. Cela est très bien. Le 25 novembre, ils votaient le *statu quo*, ils abandonnaient les églises; dès le 2 décembre, ils se précipitent pour les protéger. Je les applaudis, je les remercie, c'est une réconciliation générale.

Quelque chose m'inquiète pourtant, cette toute dernière ligne de l'amendement : « Ces dispositions entreront en vigueur à dater du 1er janvier 1914. » Eh quoi! voilà une réforme déclarée capitale et urgente qui est ajournée à un an! Comment résoudra-t-on d'ici à 1914 ces problèmes nombreux et très graves? Comment protégera-t-on des milliers d'églises qui se meurent, et d'autres qui, cet hiver, vont entrer en maladie? On néglige de l'indiquer. En réalité, ces sauveurs des églises rurales commencent par leur infliger un nouveau bail de detresse.

Mais passons avec eux en 1914 et voyons comment ils s'y prendront alors; voyons ce qu'ils ont inventé pour sauver dans un an ce qui subsistera de notre architecture religieuse rurale.

Ils ont inventé deux caisses, l'une pour les monumens classés, l'autre pour les monumens non classés. Voilà qui va bien. Mais ils s'abstiennent de rien mettre ni dans l'une ni dans l'autre. Voilà qui va mal. Deux bourses vides, ce n'est pas un cadeau à faire à des églises qui s'écroulent de misère.

Au moins, s'ils ne mettent rien, absolument rien, dans ces deux caisses, nous permettent-ils d'espérer qu'elles recevront un jour quelque chose ?

Il faut distinguer.

De ces deux caisses, l'une est favorisée : c'est celle des monumens classés. Elle pourra recevoir les dons et legs, les contributions des départemens et des villes, les subventions de l'État, voire le produit des moulages du Trocadéro !

A l'autre, le projet refuse et les contributions des départemens et des villes, et les subventions de l'État, et le produit des moulages du Trocadéro ! Il ne lui laisse en perspective que les dons qu'elle pourra bien recevoir des particuliers. Et le malheur, comme il saute aux yeux, c'est qu'elle n'en recevra jamais.

Cette caisse, en effet, n'est pas une caisse pour les églises, mais une *caisse nationale de participation à l'entretien des édifices et monumens publics non classés*, qui entretiendra des mairies, des écoles, des fontaines, tout aussi bien que des églises et des calvaires. Comment un laïque qui s'intéresse aux écoles irait-il vous donner de l'argent, qu'il risque de vous voir distribuer aux églises, et comment un catholique, ou un artiste, qui se passionne pour les églises, s'exposerait-il à vous voir distribuer sa subvention aux écoles et aux mairies ?

Je vois bien que « les dons, legs ou souscriptions peuvent être affectés par leurs auteurs à un objet spécial ; » je vois que je puis vous donner dix mille francs pour l'église de mon village. Mais je n'aurais avantage à passer par votre caisse que si mes dix mille francs devaient y être augmentés d'une souscription d'État. Autrement, pourquoi ce vain détour ? Il est plus simple que j'apporte directement ma libéralité à la commune propriétaire. Encore verrais-je un intérêt à vous prendre pour commissionnaire si vous étiez en mesure d'imposer à la municipalité ces réparations qu'à moi trop souvent elle refuse. Mais vous laissez subsister tout le scandale, et que je vote ou non votre amendement, c'est toujours le droit des municipalités propriétaires de laisser s'écrouler leur église, quelque argent qu'on leur offre pour la consolider.

Voyons clair, monsieur le sous-secrétaire d'État, c'est le plaisir des dieux. Ce projet ne nous délivre d'aucune des graves difficultés que j'ai à maintes reprises exposées, et dont

MM. Landry-Honnorat-Bouffandeau ne croient plus qu'on puisse se désintéresser. Le problème reste toujours le même : l'église de mon village tombe en ruine ; elle n'est pas classée ; je désire la sauver. En quoi votre amendement me tire-t-il d'affaire ? Dans quelle mesure votre caisse des édifices non classés m'offre-t-elle un secours ? Comment puis-je l'ouvrir ? Par quelle considération devrai-je l'émouvoir ? A quel titre reconnaîtra-t-elle mon église digne d'intérêt ? Pourquoi mon église plutôt que la voisine ? Me faudra-t-il des apostilles politiques ? Faudra-t-il que mon conseil municipal ait « bien voté ? » Ou même que M. Bouffandeau intervienne de sa personne ?

Je le crains, je le crois. Et cette opinion générale va détourner tous les dons et tous les legs d'une caisse qui n'est obligée à rien et qui disposera de ses ressources en subventions de bon plaisir.

Il n'y a rien de changé en France, il n'y a que deux caisses vides de plus.

— Mais ce texte est dérisoire, disais-je après l'avoir lu ; ces caisses ne joueront jamais.

— Vous croyez ? me fut-il répondu. Eh bien ! nous en jouerons tout de même.

Après cela, inutile de raisonner davantage. Caisse n° 1, caisse n° 2, caisse des monumens classés, caisse des monumens non classés, autant de réformes en papier. Et les pauvres églises de village, au grand déshonneur de notre terre, vont achever de s'écrouler. La pluie, le vent, la neige, les gelées continueront, tout cet hiver, leur œuvre de destruction. Ce vain projet Landry-Honnorat-Bouffandeau n'est qu'un leurre. Il laisse les églises de nos villages en présence de l'État, qui ne veut rien connaître d'elles, en présence de municipalités, trop souvent pauvres et parfois malintentionnées, en présence de fidèles pleins de bonne volonté à qui l'on refuse le droit de sauver, avec leur propre argent, leur église. Votre projet ne sert qu'aux partisans du *statu quo*, aux durs partisans de la mort des églises, qui pourront dire :

— Qu'est-ce que vous racontez que j'ai voté le 25 novembre contre les églises ? Eh ! sept jours plus tard, par mon amendement du 2 décembre, je les ai sauvées avec Bouffandeau...

Et de rire.

Ce rire est affreux.

Voilà de grandes habiletés, monsieur le sous-secrétaire d'État, des habiletés d'une espèce trop fréquente dans la vie parlementaire dont elles font la misère et l'indignité. Je ne veux pas en être le complice, ni même en paraître la dupe. Et à ces raisons qu'il fallait que je vous donne sur l'heure, j'en ajouterai d'autres devant la Chambre, si vraiment le Gouvernement ne veut pas accueillir un projet plus efficace pour la conservation de notre trésor national.

Veuillez recevoir, monsieur le sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts, l'expression de mes sentimens très distingués et dévoués.

MAURICE BARRÈS.

Si j'avais des doutes sur la vérité des réflexions que j'adresse à M. Bérard, ils seraient dissipés par une prodigieuse conversation dont je reste encore étourdi. Je suis tombé dans les couloirs sur un radical tout épanoui d'avoir signé l'amendement Landry et qui m'a dit :

— Vous n'avez guère confiance dans vos idées, monsieur Barrès.

— Et pourquoi donc, monsieur X ?

— Parce que, si vous aviez confiance dans vos idées, vous compteriez obtenir un jour la majorité, et, quand vous aurez la majorité, eh bien ! vous aurez la caisse.

Je n'étais pas revenu de ma stupeur, quand je fis la connaissance de MM. Landry et Honnorat. Je leur offris mon compliment de la belle réflexion que je venais d'enregistrer et de tout ce que je devinais de génie politique derrière leur amendement.

Ils repoussèrent d'une seule voix le dur *Væ victis* échappé à leur coreligionnaire dans un mouvement triomphal.

— Soit ! leur dis-je, mais vraiment les paroles de votre ami ont quelque chose de naïf, de spontané, un air de vérité. C'est à placer dans la série des Enfans terribles ; votre ami a mangé le morceau.

Ces messieurs me répondirent en m'assurant de leurs propres intentions. Ils m'ont persuadé. MM. Landry et Honnorat représentent le nouvel état d'esprit de la dernière génération radicale, courtois, ouvert, mais bien incertain. M. Landry plus poète, doué d'imagination, prompt à s'émouvoir de tout ce qui est

noble et vrai; M. Honnorat, tout rompu aux choses de l'administration, bien à l'aise dans l'atmosphère de la Chambre, rapide à feuilleter les recueils de documens parlementaires et à les enrichir de propositions nouvelles, d'amendemens et de sous-amendemens : l'un et l'autre représentans de régions (la Corse et les Basses-Alpes) où les églises sont les plus malheureuses.

Nous avons bien des fois examiné la question en devisant sur les banquettes de la Chambre. M. Landry possède un sentiment très vif du péril de nos sanctuaires et de leur grandeur morale. Quant à M. Honnorat, il voit dans leur écroulement une conséquence de l'exode irrésistible des campagnes et ne serait pas éloigné de penser que c'est une fatalité, ce qui lui permettrait de soulager de cette responsabilité la loi de Séparation.

— C'est un grand problème, lui disais-je, que celui du déracinement de nos populations rurales, et c'est une belle occasion pour que vous me disiez vos vues générales ; mais nous sommes en présence d'un mal bien déterminé, l'écroulement des clochers de France. Qui chargez-vous de les réparer?

M. Landry, je crois, serait homme à suivre mon sentiment et à faire face franchement au péril; M. Honnorat, lui, admirablement doué pour la procédure, sensible jusqu'à l'excès au plaisir des amendemens, des sous-amendemens, des projets, des contre-projets, où il excelle, veut doser son remède aux capacités du parlement et se croirait déshonoré s'il proposait à ses collègues (comme il juge que je le fais) plus qu'ils n'en peuvent avaler. Je le soupçonne, d'ailleurs, de n'avoir guère plus d'estomac que les camarades qu'il ménage.

Après des semaines que nous discutons, je ne suis pas arrivé à les convaincre de l'inanité de leurs moyens. C'est en vain que sur tous les tons je leur ai dit : « Vos deux caisses, où d'ailleurs, en dépit des promesses formelles de Briand et des projets de Caillaux et Clemenceau, vous n'osez pas mettre un sou de l'État, ne règlent aucun des problèmes posés. J'ai prouvé que l'administration des Beaux-Arts est impuissante à faire classer de nombreux édifices de premier ordre et que les catholiques n'obtiennent pas de secourir, fût-ce avec leurs propres deniers, les églises; vous ne supprimez pas ce double scandale. Avec votre système, l'épicier de Bornel continuera de s'opposer au classement de son église, et tous les conseils municipaux sec-

taires continueront de refuser les générosités des particuliers. » MM. Landry et Honnorat ne veulent pas m'entendre. Sauf quelques retouches légères,ils maintiennent leur texte et vont le soumettre au vote de la Chambre. Dois-je m'en faire l'adversaire intransigeant? Est-il de mon devoir de le combattre à fond? Ou plutôt, ne devrais-je pas essayer de l'amender?

Je vois l'inconvénient de collaborer à quelque chose de bâtard; mais je vois aussi l'avantage d'améliorer peut-être, en quelque mesure, le sort de notre architecture religieuse. Faut-il être tout d'une pièce, s'en tenir au principe, réclamer le tout ou rien? Faut-il combiner, transiger, faire au mieux? Éternel problème! A chaque jour de la vie parlementaire, la question se pose; mais, cette fois. elle me cause un malaise qui atteint à l'angoisse.

J'en causais hier avec un juriste éminent, de qui la science et les conseils ne me firent jamais défaut tout le long de cette campagne, avec mon confrère de l'Institut, M. Maurice Sabatier, et je pensais tout haut devant lui : Voici une insuffisante initiative parlementaire, dois-je y collaborer?

— Non, non et non! me disait-il. Le papier de ces messieurs n'est qu'une fantasmagorie. Et je devrais me servir d'un autre mot! Vraiment, c'est avec cela qu'ils prétendent résoudre la question des églises qui les trouble! Je vous avoue que je ne vois pas d'amendement à un projet pareil. Il n'y a qu'à le combattre comme un trompe-l'œil.

— Eh! répliquais-je, je puis faire partager vos vues et votre indignation, qui sont aussi les miennes. aux collègues qui ne sont pas suspects de se désintéresser des églises; mais il y a beaucoup de députés, et surtout un immense public qui ne comprendront pas qu'après avoir critiqué Landry-Honnorat, je ne dise pas ce qu'il faudrait faire.

— Non, reprenait M. Sabatier, vous avez fait votre campagne sur cette idée simple qu'il est monstrueux que les conseils municipaux sectaires laissent tomber en ruines les églises et qu'elles ne puissent pas être réparées, même aux frais des catholiques : c'est par là que vous avez ému la France entière... Votre rôle, c'est de réveiller l'opinion, de mieux disposer les conseils municipaux, bref, d'amener les esprits à un tel point que le Gouvernement soit obligé de déposer un projet. Mais les gens de bon sens ne peuvent pas réclamer de vous que vous

vous substituiez aux ministres pour conduire la majorité!

J'approuvai M. Sabatier, et pourtant je sentais que je ne pouvais demeurer immobile à mon banc au cours de cette discussion. Comment agir au mieux? Pour en finir, je descends de quelques marches au-dessous de ce colloque et de mon débat intérieur; je recours à ma conscience, je me conforme à une espèce d'idée morale que je trouve tapie dans un coin de mes réflexions et qui me raconte que je dois craindre avant tout d'apporter, dans une affaire d'un ordre si général et si haut, des préoccupations personnelles. Je me résigne, je m'oblige à la solution qui me coûte le plus. Je me décide à déposer un sous-amendement.

Soit! je suivrai MM. Landry et Honnorat dans leur idée de « caisse des monumens historiques. » Mais, sur la base et dans le cadre qu'ils nous proposent, je maintiens les idées essentielles dont j'ai exposé la nécessité à la Chambre :

Je déclare d'abord que : « ... sont réputés classés comme monumens historiques...tous les édifices religieux antérieurs à 1800. »

Ensuite, par une disposition calquée sur l'article 123 de la loi municipale de 1884, je donne un droit au particulier contre les communes. « Tout contribuable inscrit au rôle de la commune a le droit de faire exécuter, à ses frais et risques, avec l'autorisation et sous la surveillance de la Commission des monumens historiques, les réparations de toute nature qu'il jugera indispensables dans les édifices ou monumens religieux de la commune et que celle-ci, préalablement invitée à leur exécution moyennant l'offre d'une subvention, aura refusé ou négligé d'exécuter. Dans ce cas, la caisse des monumens historiques sera tenue de concourir aux réparations pour une somme au moins égale à celle qui aura été affectée par le contribuable. »

Enfin je supprime, j'élimine la seconde caisse de MM. Landry et Honnorat, celle qu'ils appellent « caisse des édifices et monumens publics, » et je la remplace par des *caisses privées*, ayant en vue l'entretien des édifices publics classés ou non classés, investies de la personnalité civile, — des caisses diocésaines, si l'on veut, administrées par l'évêque, qui centralisera les ressources et distribuera des secours proportionnés aux difficultés. C'est peut-être hardi de donner la personnalité civile, sans examen du Conseil d'État, à une caisse gérée par des particuliers. Mais quoi! je ne sors pas des cadres de la loi

actuelle. C'est une liberté compatible avec notre législation.

Voulons-nous faire quelque chose d'utile et de pratique? J'en offre à mes collègues le moyen. Nous allons bien voir s'ils continueront de ruser avec ce grand problème et de se dérober, ou s'ils s'aviseront qu'enfin il leur faut prendre soin de soutenir leur dignité politique et décidément parler clair.

## XIV

### TROISIÈME DISCOURS

Ce 13 mars 1913, nos deux textes sont venus en discussion, et j'ai exposé ma thèse dans la séance du matin :

M. MAURICE BARRÈS. — Messieurs, la question des églises, depuis deux ans, a fait de grands progrès. Nous sommes maintenant d'accord pour la poser tous de la même manière. Nous voulons assurer la sauvegarde de notre architecture religieuse, la sauvegarde de nos églises, de celles qui sont belles et qui ont mérité d'être classées, aussi bien que de celles qui n'ont pas au même degré un intérêt archéologique. Nous le voulons, les uns et les autres, pour des raisons différentes. Qu'importe! Ce que nous poursuivons, c'est un but commun, et nous nous acheminons vers ce but avec des préoccupations d'ordres divers selon nos natures, nos idées et notre philosophie. *(Très bien! très bien!)*

L'accord est dans la Chambre; il est plus encore dans le pays. Je pourrais l'établir par des témoignages importans que je veux simplement mentionner, pour ne pas abuser de vos instans. Que ne puis-je vous citer telle belle page empruntée à la *Revue de l'enseignement primaire*, que dirige M. Ferdinand Buisson! Elle est de M. Blanguernon, un inspecteur de l'enseignement, qui apporte à ma campagne son concours et celui des instituteurs avec lesquels il a pris contact et qui, pour des raisons nullement confessionnelles, s'intéressent à la sauvegarde de l'église rurale. *(Très bien! très bien!)*

Que ne puis-je encore vous citer l'appui énergique que nous donnent un journal et une ligue que préside notre honorable collègue M. Beauquier et qui déclare « qu'un village sans église, ce sera peut-être une colonie agricole, une ferme modèle, ce ne sera plus un village de France. » C'est demander le salut de nos églises rurales.

M. Charles Beauquier. — Des églises rurales intéressantes au point de vue archéologique ou architectural.

M. Maurice Barrès. — Monsieur Beauquier, je désire vraiment ne soulever dans cette discussion aucune difficulté; mais c'est bien de toutes les églises rurales que votre ligue, par la plume de son vice-président M. Augé de Lassus, demande le salut. Au reste, je ne prétends pas disposer de votre pensée et je prends acte que l'article dont je parle paraît ne pas traduire exactement votre sentiment propre.

Ainsi, sur tous les bancs, dans tous les partis, nous nous entendons pour poser le problème dans toute son ampleur. Aujourd'hui, nous ne discutons plus pour savoir s'il faut sauver les églises de France, mais seulement pour savoir comment on les sauvera. Eh bien! je dois le dire très nettement, je ne peux pas m'associer aux moyens proposés par MM. Landry, Honnorat et leurs collègues.

Ici, Messieurs, une réflexion de méthode; la situation est assez délicate et me déconcerte un peu; je me trouve avoir à exposer non pas simplement ma pensée propre, comme je le croyais, mais d'abord la pensée de MM. Landry, et Honnorat que je désire contredire. *(Très bien! très bien!)* Cette procédure, qui peut être réglementaire, ne laisse pas d'offrir de grandes difficultés; elle m'expose à dénaturer leur pensée. Je vais tout faire pour y échapper. *(Applaudissemens sur divers bancs, au centre et à droite.)*

Examinons leur papier. Tout d'abord, une chose m'inquiète. Ces messieurs ne veulent entreprendre leur sauvetage qu'en 1914. Pourquoi? Quelle raison d'attendre si longtemps pour une œuvre que, par ailleurs, ils déclarent urgente? D'ici 1914, c'est encore des mois bien durs qui vont tomber sur nos églises en péril! Enfin, transportons-nous en 1914, et voyons ce que nos collègues nous proposent?

Nous sommes en 1914. Vous ouvrez deux caisses : une première caisse destinée à venir au secours des monumens classés, c'est-à-dire au secours de toutes les espèces de monumens ou de ruines artistiques, historiques, qu'ils soient religieux ou gallo-romains, voire, nous dit-on, pour subventionner des fouilles archéologiques; une seconde caisse destinée à venir au secours du troupeau, de la grande foule des monumens, mairies, abreuvoirs, écoles, halles et des églises que vous jugez indignes d'être classées.

Des caisses, c'est très bien, mais que contiendront-elles?

De lui-même, le Gouvernement n'y met rien, absolument rien du tout. J'ai le droit de m'en étonner ; j'ai le droit de lui demander une preuve de bonne volonté, puisque nous savons par un remarquable article paru dans la *Revue de Paris* et qui est dû à M. Paul Léon, l'un des hommes qui, au ministère de la rue de Valois, connaissent le mieux la question *(Très bien! très bien!)*, que l'on a toujours des disponibilités, que l'on dispose d'une somme de 3 millions provenant du budget des cultes. C'est cette somme, vous le savez bien, que le Gouvernement avait en vue quand, le 23 décembre 1908, MM. Caillaux, Briand et Clemenceau voulaient créer un fonds de secours et déposaient un projet qui jamais, je ne sais pourquoi, n'a fait l'objet d'un rapport.

Je ne crois donc pas émettre une prétention excessive en m'étonnant que le Gouvernement, — qui se rallie, si je l'ai bien compris, à la proposition de M. Landry et qui appuie la création de caisses, — ne commence pas par donner le bon exemple au public en apportant lui-même son obole.

M. Lefas. — Très bien !

M. Maurice Barrès. — Nos collègues Landry et Honnorat avaient inscrit, dans le premier moment, comme ressource fixe, le prix des moulages du musée du Trocadéro. Je leur ai fait remarquer que c'était là un bien petit effort et qu'il était assez singulier de réunir tant de pauvres autour d'une table pour y mettre cette toute petite brioche. *(Sourires.)* Je me suis permis de sourire, comme vous faites. L'observation leur a paru juste; mais ils se sont contentés de supprimer purement et simplement cette minime ressource. *(Rires et applaudissemens à droite et au centre.)* Ils ont trouvé la brioche trop mesquine, mais ils ne l'ont pas remplacée. A cette heure, il n'y a plus rien sur la table. Ce que nous offririons aux églises de France, c'est tout simplement deux caisses vides, deux porte-monnaie dans lesquels il n'y a rien du tout. *(Applaudissemens à droite et au centre.)*

Nos collègues espèrent que le public y mettra quelque chose. Pour la caisse des monumens historiques je crois que vous obtiendrez quelque chose du public; mais, permettez-moi de vous le dire, vous aviez pris l'engagement, — on nous l'a répété bien souvent à la Chambre, j'en prends tous mes collègues à

témoin, — d'entretenir les églises d'un caractère artistique et historique, et maintenant vous passez cette charge aux hommes de bonne volonté que vous invitez à venir spontanément mettre de l'argent dans ces caisses! Vous, État, jusqu'à cette heure vous déclariez vous charger d'entretenir nos monumens d'un caractère historique et artistique, et maintenant vous faites appel aux gens de bonne volonté, parlons net, vous faites appel aux catholiques et vous leur dites : Donnez-moi donc votre argent pour que j'entretienne, non seulement ces belles églises que j'avais pris l'engagement d'entretenir à moi seul, mais aussi toute espèce de monumens d'un caractère historique et archéologique, y compris les fouilles. Je vous demande si c'est un procédé correct, conforme à vos engagemens et si vous pouvez espérer qu'en manquant ainsi à votre parole, vous allez avoir un grand afflux d'argent dans votre caisse?

M. Ferdinand Buisson. — Pourquoi pas?

M. Maurice Barrès. — Jusqu'à cette heure, M. Augagneur et vingt personnes opposées à ma thèse avaient dit, au cours de nos discussions, que les églises d'un caractère artistique et historique seraient entretenues.

M. le ministre des Finances et M. le sous-secrétaire d'État de l'Intérieur. — Il n'y a rien de changé.

M. Maurice Barrès. — Pardon, aujourd'hui vous dites: Nous ne les entretenons plus à nous seuls; nous faisons appel à l'argent des catholiques. Et bien plus, cet argent des catholiques, vous ne le réservez pas aux églises d'un caractère archéologique et historique, mais vous entendez le distribuer sur l'ensemble des monumens.

M. le ministre des Finances. — Monsieur Barrès, le texte même de l'amendement de M. Landry comprend un paragraphe ainsi conçu : « Les dons, legs ou souscriptions peuvent être affectés par leurs auteurs à un objet spécial. »

M. Maurice Barrès. — Monsieur le ministre, il m'est impossible de tout dire à la fois.

M. le ministre des Finances. — Je m'excuse de vous avoir interrompu.

M. Maurice Barrès. — J'ai commencé par vous dire que vous offrez aux églises de France des porte-monnaie vides. Je me demande ensuite si vous aurez quelque chose dans ces porte-monnaie et je suis en train d'énumérer les raisons pour

lesquelles je crois que vous n'aurez rien ou pas grand'chose.

Je vous concède que pour la caisse n° 1, pour celle qui s'applique aux monumens d'un caractère artistique ou historique, vous pouvez avoir quelque chose.

M. LE MINISTRE DES FINANCES. — Nous ne supprimons pas les crédits qui existent.

M. FERDINAND BUISSON. — C'est cela.

M. MAURICE BARRÈS. — Sans doute, vous ne les supprimez pas. Quel est ce système de discussion ! Vous ai-je dit que vous les supprimiez ?

M LE MINISTRE DES FINANCES. — Je vous répondrai.

M. MAURICE BARRÈS. — Vous ne supprimez pas les crédits existans, mais vous avez pris, vous ne pouvez pas le nier, l'engagement solennel de classer peu à peu et d'entretenir toutes les églises d'un caractère artistique ou historique ; or voici que maintenant vous vous dérobez et que pour entretenir les églises même historiques et artistiques vous réclamez un argent qui sera surtout l'argent des catholiques !

Si nous passons à la caisse n° 2, à celle qui intéresse surtout ma discussion, à la caisse dont relèveront les petites églises rurales, les églises qui n'ont pas un caractère artistique ou historique reconnu jusqu'à cette heure, vous ne pouvez, vous ne devez obtenir aucun concours des gens de bonne volonté, et je vais essayer de vous expliquer pourquoi. Comment, moi, — je prends un exemple... Comment moi, qui m'intéresse à l'église de mon village, qui veux faire quelque chose pour elle, irais-je mettre dans votre caisse l'argent que je voudrais voir employé pour cette église? Je le ferais si, en ayant recours à vous, en faisant ce détour depuis mon village, pour passer par votre caisse de Paris, en traversant votre caisse, mon argent s'augmentait de quelque chose. Alors, oui, ma bonne volonté serait récompensée, et j'aurais eu raison de tourner mes regards vers votre caisse ; mais il n'en est rien. Je mets mon argent dans votre caisse ; il est englouti. Qu'en faites-vous ? Vous ne le donnez pas seulement à l'église de mon village ; vous le donnez à toutes les églises.

Bien mieux : votre caisse s'applique à tous les édifices appartenant aux communes ou aux départemens. Dans ces conditions, vous comprenez bien que je ne veux pas, que je ne puis pas, moi qui ai en vue mon église, vous donner de l'argent

pour une caisse qui l'emploiera peut-être à entretenir les mairies, les bornes-fontaines, les abreuvoirs, les maisons d'école.

De même, si je m'intéresse aux mairies, aux écoles, aux abreuvoirs, comment irais-je mettre dans votre caisse de l'argent que vous pourrez employer à entretenir les églises?

M. LE SOUS-SECRÉTAIRE D'ÉTAT DE L'INTÉRIEUR. — Mais non!

M. MAURICE BARRÈS. — C'est entendu, j'entends votre réponse; j'y arrive... J'arrive à l'objection que me font, à chaque virgule de mon discours, mes collègues, à savoir que le donateur peut donner une affectation spéciale à ses dons. Soit! Je remets une somme à votre caisse n° 2 en disant : « C'est en vue de l'église de mon village que je vous donne cette somme. » Quel avantage ai-je à la placer chez vous? Il est tout aussi simple, sans quitter mon village, de la donner à l'église que j'ai en face de moi. Qu'est-ce qui m'empêchera de faire cette opération? Une seule difficulté. Le cas où je me trouverai en présence d'une municipalité sectaire, laquelle refusera mon concours. Eh bien! pas plus que moi, vous ne pourrez triompher de cet indigne obstacle. Il n'y a rien, dans votre proposition, qui oblige une municipalité sectaire à accepter l'argent de votre caisse. La municipalité sectaire qui veut la ruine de son église me refuse, elle vous refusera...

M. DE KERGUÉZEC. — Qu'est-ce que c'est qu'une municipalité sectaire! *(Exclamations ironiques à droite et au centre.)*

M. PAUL BEAUREGARD. — Il n'y a que vous qui ne le sachiez pas.

M. MAURICE BARRÈS. — Votre proposition a cette faiblesse que, pas plus que je ne puis obliger, moi, la municipalité qui veut la mort de son église à accepter mon argent, pas davantage, vous, avec votre caisse n° 2, vous n'êtes en mesure d'obliger la municipalité sectaire à accepter votre apport. Dans ces conditions, qu'y a-t-il dans votre projet qui puisse me rassurer sur l'appel que vous faites à la bonne volonté des catholiques?

M. JOSEPH REINACH. — Il y a mon amendement.

M. MAURICE BARRÈS. — Je prends déjà sur moi d'exposer les idées de M. Landry, je ne me reconnais aucune qualité pour exposer vos idées. Je prends acte du fait que vous avez déposé un amendement tendant à régler cette situation insupportable ; mais cet amendemenl ne vise pas le projet que j'examine en ce moment et sur lequel la discussion a été appelée.

Enfin, il y a une troisième objection contre cette caisse à laquelle de l'argent aura été donné sans condition ou avec attribution spéciale aux églises rurales pauvres; il y a une troisième objection, mais celle-ci formidable : comment sera distribué cet argent ?

Je prie mes collègues et le Gouvernement de ne pas se froisser, mais c'est, une fois encore, un instrument de règne que vous voulez créer. *(Très bien! très bien! au centre et à droite.)*

Cet argent sera distribué comment ? Vous me répondrez : « Avec la meilleure volonté, avec toute la droiture possible, en n'examinant que l'intérêt des églises. » Ah ! elles sont innombrables, les petites églises de village en péril, et je vous dis, moi, en simplifiant les choses, — parce que nous sommes pressés et que la vérité se dit aisément en peu de mots, — je vous dis : cet argent sera nécessairement distribué, quel que soit le ministère, aux communes votant selon les vues du Gouvernement. *(Exclamations à gauche. — Très bien! très bien! à droite.)*

Il est impossible, étant données les conditions du régime, que ce trésor des églises de France, constitué surtout par l'argent des catholiques et puis de quelques artistes et patriotes attachés à la physionomie de la terre française ; il est impossible que ce trésor ne soit pas distribué selon les désirs de ceux qui font partie de la majorité. Tenez, j'en causais, il y a peu de temps, avec un de nos collègues, avec un des signataires de la proposition Landry-Honnorat, et je lui disais mon objection qui est très importante, celle-là même que je viens de vous exposer, à savoir que vous ne réglez pas de quelle manière s'établira le rapport entre les églises en souffrance et votre caisse. « Nécessairement, lui disais-je, les subventions iront aux députés de la majorité, à leurs cliens. » Il me répondit : — « Vous n'avez guère confiance dans vos idées, monsieur Barrès. » — Et pourquoi donc ? mon cher collègue. — Parce que, si vous aviez confiance dans vos idées, vous espéreriez avoir un jour le pouvoir et alors vous auriez la caisse... » *(On rit.)*

Moi, je travaille pour le bien des églises. Ce qui m'intéresse, ce n'est pas que soient entretenues les églises des circonscriptions qui votent bien ; ce qui m'intéresse, c'est que la physionomie artistique, morale, spirituelle de notre terre de France soit maintenue, respectée, encore améliorée. *(Applaudissemens.)* La très belle conversation que je vous rappelle est pour moi

une de ces expériences qui enrichissent un homme. Je ne peux pas oublier de tels propos. Ils suffisent, avec les autres raisons que je vous ai données, pour que je ne puisse pas accepter la proposition de mon collègue Landry, à la bonne volonté de qui je rends volontiers hommage.

Est-ce à dire qu'il soit impossible ou très difficile de donner satisfaction aux églises? Nullement. J'accepte l'idée d'une caisse. Mais, pour décider l'argent des hommes de bonne volonté, que le Gouvernement sollicite, il serait bon que le Gouvernement lui-même fît un geste. MM. Caillaux, Briand, Clemenceau nous ont indiqué qu'il y avait moyen de faire un apport d'argent. Cet apport serait une indispensable indication.

Ensuite, il faut briser la résistance des municipalités qui veulent laisser s'écrouler leurs églises. Pour cela, un moyen très simple, c'est le classement de toutes les églises construites avant 1800. Cette idée a été acceptée immédiatement, vous vous rappelez dans quels termes, qui ont frappé toute la Chambre et qui y ont fait l'unité, par M. Marcel Sembat.

M. Delory. — Avec des réserves.

M. Maurice Barrès. — Il est possible qu'il ait fait des réserves. Je me garderai bien de disposer de la pensée d'un absent. Pourtant, je crois pouvoir vous dire que M. Marcel Sembat s'accorde avec moi pour demander le classement de toutes les églises construites avant l'année 1800. Le classement, ne vous y trompez pas, messieurs, n'entraîne pas l'obligation pour l'État d'entretenir les églises. Si l'idée d'un classement en bloc peut, d'abord, vous heurter, c'est que vous croyez que le classement d'office entraîne l'obligation d'entretenir l'église. Pas le moins du monde. Le classement rend l'église apte à recevoir un apport; il a cet avantage de briser la résistance de ces communes qui empêchent des gens de bonne volonté de faire un sacrifice en faveur de leur église.

Ah! messieurs, nous ne sommes pas loin de nous entendre. De tous les côtés l'accord se prépare. De tous les partis on apporte une pierre à la digue contre le vandalisme. M. Joseph Reinach propose d'obliger les communes à ne pas repousser l'apport des contribuables de bonne volonté. L'idée de M. Landry, l'idée d'une caisse dotée de la personnalité civile, c'est une idée en elle-même fort bonne et dont j'accepte le principe. Enfin, l'idée du classement en bloc de toutes les églises con-

struites avant 1800, un grand nombre de nos collègues, je le sais, sont prêts à s'y rallier. Alors, comment est-il possible que le Gouvernement ne prenne pas en main l'élaboration de ce moyen légal qui sauverait le magnifique patrimoine de notre architecture religieuse?

Hélas! il est impossible de ne pas remarquer que le Gouvernement, loin de se préoccuper de la question, s'en désintéresse durement et que, là même où il est armé, il ne fait pas son devoir.

Il n'est rien de tel que de citer des faits; je voudrais vous en citer, comme je n'ai jamais manqué de le faire au cours de mes précédentes interventions. Et c'est par là que je terminerai. Je voudrais vous montrer que, si nous sommes d'accord pour traiter de sectaires, d'hommes qui se déclassent du parti républicain...

M. Barthe. — De vandales!

M. Maurice Barrès. — De vandales, oui... ceux qui exercent leurs ignobles puissances de haine contre les édifices d'architecture religieuse, nous ne les désarmons pas; ils viennent encore de raffiner. Ils ne se contentent plus de vouloir démolir, ils ont la préoccupation de déshonorer les églises. Et ici avec une complaisance de la part du Gouvernement que je puis traiter de complicité. Mais écoutez-moi.

Dans la contrée privilégiée qu'on appelle le jardin de la France, il existe une ville aimable entre toutes, où subsiste un vestige charmant d'une architecture du xv^e^ siècle, quelque chose d'assez pareil à ce qu'est à Paris la tour Saint-Jacques. Les artistes, les catholiques, les citoyens amoureux de leur petite ville, ont désiré faire classer cette tour. Le conseil municipal voyait la chose avec hostilité; puis, à un instant donné, en présence du grand mouvement qui se dessinait, il a dit : « Eh bien! vous voulez la conserver; conservons-la, on peut toujours en faire quelque chose, elle peut toujours servir. »

Et savez-vous à quoi cette tour, pour laquelle il y a une instance de classement, pour laquelle déjà la Commission des monumens historiques a donné un avis favorable, savez-vous à quoi ils la font servir? Ils y installent des latrines publiques! *(Mouvemens divers.)* L'installation est commencée, elle se poursuit contre la loi, alors que le classement est décidé, est accordé en principe par un avis favorable de la Commission.

Il s'agit, messieurs, de la tour Saint-Martin à Vendôme.

Au cours des travaux, des ossemens humains et même un

squelette entier ont été découverts; au lieu de les transporter au cimetière, on les a enfouis sous les tuyaux de vidange. *(Vives exclamations.)* « Eh bien! disent-ils... » — je prends les termes du *Progrès de Loir-et-Cher*, qui fait l'apologie de cette utilisation de la tour Saint-Martin — « ... eh bien! quoi? nous élevons en terrain bénit un temple au dieu de la digestion. » *(Exclamations. — Mouvemens divers.)*

*A droite.* — Quelle abjection!

M. LE MARQUIS DE POMEREU. — C'est ignoble.

M. LE MARQUIS DE LA FERRONNAYS. — Ils n'ont pas changé depuis 93!

M. MAURICE BARRÈS. — Pourquoi le Gouvernement, qui est armé, tolère-t-il de pareils procédés...

M. LE RAPPORTEUR GÉNÉRAL. — Le Gouvernement a-t-il eu connaissance de ces faits?

M. MAURICE BARRÈS. — ... de pareilles ordures? Il n'y a pas d'autre mot. *(Applaudissemens.)*

Pour qu'il n'y ait pas de doute, je tiens les photographies à la disposition de mes collègues. J'espère bien qu'il se trouvera quelque journal illustré pour les mettre sous les yeux du public, et je serai très heureux si cela pouvait enfin décider le Gouvernement à prendre des mesures qui empêchent de se prolonger la situation périlleuse où s'enfoncent les églises de France. Le cas de Vendôme, — c'est un cas abject, mais comme il éclaire l'ensemble de la situation!

Monsieur le ministre, il faut régler enfin cette émouvante question de notre architecture religieuse, il faut sauver ces églises de France que des malheureux veulent démolir ou, ce qui est pis encore, déshonorer. De tels hommes, nous devons être unanimes pour les mettre au ban de la civilisation française. *(Vifs applaudissemens sur un grand nombre de bancs.)*

Il était plus de midi, près d'une heure, quand je descendis de la tribune, tenant à la main les photographies des hontes de Vendôme. Ce fut une rumeur autour de mes documens. Tous mes collègues, le ministre Klotz en tête, disaient, en meilleurs termes que je ne puis faire ici : « Quelles ignominies! »

Cependant les auteurs des amendemens se rassemblaient. Mes critiques avaient porté. Ils décidaient d'urgence d'en tenir compte et déjà entouraient le ministre. Celui-ci aurait

bien voulu aller déjeuner et donnait des signes d'impatience.

— Mais, monsieur le ministre de l'Intérieur, disait l'honorable rapporteur général du budget, M. Chéron, il ne faut pas me tourner le dos.

J'allai prendre mon pardessus et mon chapeau. Quand je quittai le Palais-Bourbon, je vis le ministre, le rapporteur général, les deux auteurs de l'amendement, Landry et Honnorat, les deux messieurs Reinach, M. Ferdinand Buisson et d'autres gens de bon conseil qui discutaient avec vivacité. Ils étaient en train de faire la toilette de leur ours et de le rendre un peu plus présentable pour la séance de l'après-midi.

Ils discutèrent, gribouillèrent, improvisèrent, et, quand nous revînmes à trois heures, on n'avait plus de texte en main : ils avaient déchiré leur ancienne rédaction, et de la nouvelle ne pouvaient nous offrir aucune copie imprimée, pas même dactylographiée, et c'était des « Je vais vous dire... nous supprimons ceci... nous ajoutons cela;... vous réclamiez un texte d'ensemble, nous intercalons Reinach;... vous vous plaigniez qu'il n'y eût pas d'affectation spéciale du Gouvernement, il pourra donner à ses crédits une affectation spéciale, » et dans le plus grand désordre, ils multipliaient les explications à mon oreille et, j'imagine, aux oreilles de mes six cents collègues quand un petit bout de papier eût seul fait notre affaire.

Cependant le président avec rapidité, à voix basse, selon la coutume, lisait le nouveau texte, puis d'une voix haute donnait la parole à M. Landry.

M. Landry indiqua « les satisfactions importantes que, d'accord avec le Gouvernement et la Commission du budget, » il était à cette heure en mesure de me donner. C'était d'abord que la première caisse, celle des monumens historiques, comprendrait des subventions de l'État avec affectation spéciale (c'est-à-dire réservées aux églises) ; c'était ensuite la disposition présentée par M. Joseph Reinach pour briser la mauvaise volonté des municipalités qui s'obstinent à ruiner les églises et repoussent systématiquement les générosités des particuliers.

— Ces deux additions sont importantes, concluait M. Landry, et je voudrais espérer que, maintenant que nous les avons faites, M. Barrès ne persistera pas à s'opposer au vote de notre amendement.

Je commençai par rendre hommage aux tendances libé-

rales de M. Landry, puis j'examinai ses nouvelles propositions.

M. MAURICE BARRÈS. — En modifiant sur deux points votre texte, vous avez voulu d'abord faire tomber le reproche que je vous adressais ce matin de ne mettre aucun argent du Gouvernement dans ces caisses pour lesquelles vous demandez aux artistes et aux catholiques de faire un effort. Vous venez m'annoncer, ce soir, que le Gouvernement pourra donner quelque chose. Mais enfin, que donnera-t-il ? MM. Caillaux, Briand et Clemenceau avaient déposé un projet qui attribuait aux édifices religieux une somme annuelle provenant de l'ancien budget des cultes ; il y a quelques jours, dans un article remarquable de la *Revue de Paris*, un des chefs de service les plus distingués de l'administration des Beaux-Arts, M. Paul Léon, nous disait qu'une somme annuelle de 3 millions restait à la disposition de l'administration. Faites-vous état de cette somme de 3 millions? Quel est le sacrifice que vous comptez faire ? Comment se fait-il que vous n'y ayez pensé qu'aujourd'hui à midi et demi et pourquoi faut-il que nous soyons dans l'ombre pour en discuter? *(Très bien! très bien! à droite.)*

M. LE RAPPORTEUR GÉNÉRAL. — Nous ne sommes pas dans l'ombre du tout.

M. MAURICE BARRÈS. — J'admets le principe d'une caisse dotée de la personnalité civile, mais telle que vous les créez, ces deux caisses m'apparaissent comme un instrument de règne. En effet, cet argent que vous obtiendrez surtout des catholiques, comment le distribuerez-vous? Je ne mets pas en cause l'honorabilité des hommes que vous appellerez à procéder à la distribution de cet argent, mais les influences politiques sont toutes-puissantes. Dans le régime des partis, qui est notre régime constitutionnel, seules les communes bien en cour participeront aux ressources de ces caisses ainsi constituées. *(Applaudissemens à droite.)* C'est pour cela que je proposais un fonctionnement automatique des caisses. Je vous proposais que, chaque fois qu'un sacrifice sera consenti par un homme de bonne volonté, dans des conditions approuvées par la Commission des monumens historiques, il ait droit à ce que la caisse, fonctionnant automatiquement, vienne le fortifier, l'aider dans sa bonne volonté.

Voilà ma réponse à votre première amélioration que je trouve insuffisante.

J'aime mieux la seconde satisfaction que vous me donnez.

Vous êtes disposés à contraindre les communes à accepter l'offre d'hommes de bonne volonté en faveur d'une église. Cela est bien. La proposition de M. Joseph Reinach rend service. J'y ferai pourtant une objection. La commune sera tenue, dit l'amendement, de passer une convention écrite avec le contribuable de bonne volonté qui veut faire un sacrifice. Mais si cette commune est une commune sectaire, qui souhaite l'écroulement de son église, au moment de la rédaction de cette convention, elle retrouvera le moyen de susciter des difficultés. J'entends bien; le préfet peut intervenir. Mais le préfet autorise trop souvent des choses monstrueuses, comme celle que j'ai signalée ce matin au compte du préfet de Loir-et-Cher, à savoir l'installation de latrines dans une tour d'architecture religieuse, dans un clocher classé de la ville de Vendôme. Quelle confiance voulez-vous donc que j'aie? *(Très bien! très bien! à droite.)* La commune récalcitrante, la commune qui désire l'écroulement de son église, persistera à refuser la convention qu'un homme de bonne volonté lui apportera, et ce sera dans la rédaction même de cette convention qu'elle fera surgir les difficultés qu'on veut fuir. Je voudrais donc que ce fût la loi elle-même, et non pas la municipalité ou le pouvoir discrétionnaire et arbitraire du préfet, qui décide obligatoirement dans quelles conditions le concours des hommes de bonne volonté sera automatiquement recevable pour sauver une église.

Enfin, les propositions qu'on nous apporte ne règlent en rien la question formidable du classement des églises. A l'heure qu'il est, messieurs du Gouvernement, sachez-le donc, je vous l'ai dit, répété, et, si vous vous informez, tout le monde vous le dira, 50 pour 100 des municipalités refusent le classement de leurs églises. Quand la Commission des monumens historiques a dit : « Voilà une église que nous voulons sauver et entretenir, parce qu'elle est belle, parce qu'elle importe à l'art et à l'histoire, » — 50 pour 100 des municipalités répondent : « Non; nous refusons le classement. » Dans tout ce qu'on apporte ici, rien ne fait face à cette difficulté. Moi, je vous disais : Comme vous ne pouvez aller en Conseil d'État pour chacune de ces espèces, en présence de chacun de ces refus, faites-donc le classement en bloc de notre art religieux jusqu'à l'année 1800. Et vous avez applaudi, messieurs, quasi à l'unanimité, le très remarquable discours de M. Sembat qui, s'emparant, avec son

talent généreux, de cette idée, avait su la faire accepter par chacun de vous. *(Applaudissemens à droite et au centre.)*

Il y a, à l'heure qu'il est, dans l'Assemblée, un véritable désir, je le crois, de régler cette question des églises. Il y a une bonne volonté générale à laquelle je rends hommage. Chacune de ces propositions, par fragmens, vaut quelque chose. Mais pourquoi le Gouvernement ne se prononce-t-il pas, comme c'est son devoir? Pourquoi s'obstine-t-il dans un mutisme qui finirait par indigner le plus pacifique? *(Applaudissemens à droite. — Réclamations sur divers bancs à gauche.)*

Nous avons fait de très grands progrès vers l'accord depuis deux ans. Maintenant, il serait facile de faire accepter par le Parlement un règlement d'ensemble. Je sens bien qu'on répugne à donner raison à un homme politique, dont on ne partage pas par ailleurs les idées, encore que cette fois cependant on approuve sa thèse. Eh bien! c'est le rôle du Gouvernement d'intervenir et de nous apporter une conception d'ensemble, de donner aux églises une situation légale. Hélas! le Gouvernement ne se sert même pas des moyens légaux qu'il a entre les mains. Comment, monsieur le ministre, avez-vous toléré l'abjecte indignité que tous nous avons flétrie ce matin et qu'il faut flétrir une nouvelle fois, l'indignité de cette municipalité sectaire qui installe des latrines *(Interruptions à l'extrême gauche. — Applaudissemens à droite)* dans une tour d'église classée et qui proclame qu'elle est heureuse d'installer, dans un terrain sacré, un temple au dieu du ventre! *(Vifs applaudissemens répétés à droite et au centre.)*

L'assemblée flottait, demeurait incertaine. Pour tous les gens d'esprit, pour tous les gens de cœur, j'avais trente fois raison de supplier qu'on classât toutes les églises et qu'on leur accordât, dans certaines conditions, un concours modéré de l'État. Certes, oui, j'avais raison. Mais le reconnaître, vraiment était-ce possible? Un mot, toujours le même mot, dissipa les incertitudes. Quelqu'un m'ayant crié une fois de plus : « Vous voulez rétablir le budget des cultes, » tous ceux qui luttaient contre leur sentiment de la vérité, tous ceux qui n'osent pas sauver les églises, s'efforcèrent de croire à ce misérable mensonge pour y trouver un motif légitime de m'abandonner, et même, fort pitoyablement, le sous-secrétaire d'État, M. Morel,

prit à son compte cet argument de pauvre homme. Alors, quand vint le moment du vote, je fis la déclaration suivante :

M. MAURICE BARRÈS. — Dans l'amendement Landry-Honnorat, il y a du bon et du mauvais. Si mon sous-amendement est écarté, je ne demande pas le renvoi de l'amendement Landry à la Commission du budget (c'eût été l'enterrement pur et simple). Je ne peux me satisfaire de ce qu'on nous propose ; néanmoins, je ne prendrai pas sur moi de voter « contre » et de vous empêcher de faire votre expérience. J'ai marqué quelles étaient les difficultés que je voyais à ce que vous proposez. Je crois que ce sera inopérant; je fais les plus énergiques objections aux remèdes que vous apportez, et je me réserve de continuer, s'il y a lieu, ma campagne. Ceci dit, je souhaite vivement que l'expérience vous donne raison.

Il y eut sur mon amendement 522 votans qui se partagèrent en 201 pour l'adoption et 311 contre. Le Gouvernement avait déclaré qu'il le repoussait. Puis l'amendement Landry fut mis aux voix et adopté sans scrutin.

C'était tout de même un progrès, et *Le Temps* du lendemain, 15 mars 1913, pouvait écrire : « M. Barrès n'a pas obtenu complètement gain de cause : il a tout de même gagné la partie. »

Au cours de la semaine, je reçus une lettre que je prie qu'on lise et relise, car une simple lecture n'en épuise pas le comique. Elle m'était écrite par un juriste éminent, M. Armand Lods :

Mon cher confrère, J'ai applaudi au succès que vous venez de remporter. Vous avez pu créer un mouvement en faveur des églises. Malheureusement *le texte adopté par la Chambre ne s'occupe pas des édifices religieux qui sont la propriété des associations cultuelles.* Cette fois, — une fois n'est pas coutume, — les protestans et les juifs sont oubliés...

Que dites-vous de cette Assemblée qui m'interrompt à chaque mot pour reprocher au Vatican de ne pas vouloir d'associations cultuelles et qui, elle-même, quand arrive le règlement de la question, les oublie !

MAURICE BARRÈS.

*(A suivre.)*

# NOUS, LES MÈRES... (1)

DERNIÈRE PARTIE (2)

## I

Ma mère repose dans le petit cimetière du Haut-Samois, sous les grands arbres, à l'abri du « Rocher » couvert de bouleaux et de bruyères. Selon son vœu, on n'a envoyé ni fleurs, ni faire-part. Deux lignes dans *le Gaulois* et *le Figaro*, à la rubrique de « Nécrologie ; » c'est tout.

J'aurais voulu être seule, avec Nicole, à la pleurer. Mais Raymond a tenu à se montrer « correct. » Il a amené Julia : elle et moi nous avons échangé un baiser froid de réconciliation. Les Buyle sont venus pour la messe et l'enterrement, et Laure n'y a pas manqué.

Ils apportaient un autre souci que celui de me plaindre : devaient-ils m'envier, et la mort de ma mère allait-elle me faire riche ? Les vieilles gens ont de singulières avarices, et, à calculer les économies de la « Marquise..., » leur espoir, — puisque l'héritage qui me fût échu représentait pour eux un espoir d'attente, — me restituait l'ascendant dont les dernières circonstances m'avaient dépouillée. Une auréole d'or nimbait mon front. L'on me témoignait des égards et un intérêt imprévus.

D'ailleurs, la mort et son apparat impressionnent Julia : elle fait alors un retour sur elle-même et s'attendrit sur les maux qui la menacent. Ma propre tristesse contribuait à faire de ces


(2) Voyez la *Revue* des 1er et 15 décembre 1913 et du 1er janvier 1914.

heures pénibles une trêve. Il n'a été question que de souvenirs mélancoliques; chacun revivant ses regrets et ses désenchantemens. J'ai pu avoir un instant l'illusion d'une famille unie par le malheur.

Le contraste n'a été que plus frappant, quand ils ont su que ma mère ne me laissait rien ou presque rien, et que, ruinée depuis longtemps par les folies de Jean, elle partageait l'abri du Clos-des-Bois; ses dépenses tellement réduites, que son poids léger ne pesait pas à mon hospitalité filiale. La déception s'est peinte si expressivement sur le visage de Julia, de Laure et de Raymond que j'en aurais souri, si je n'avais eu les yeux pleins de larmes.

Du coup, mon prestige a décru. Ils ne savaient trop s'il fallait me plaindre de la déconvenue qu'ils me supposaient d'après eux-mêmes, ou s'en consoler en voyant là pour moi une juste punition du sort. Que de telles préoccupations étaient loin de mon esprit! Je n'avais jamais eu d'illusions, et, si quelqu'un devait, pour employer un terme bas, se trouver « attrapé » en cette affaire, certes, ce n'était pas moi. Julia cependant et sa mère crurent devoir me plaindre à mots couverts : je les priai de n'en rien faire. Raymond, lui, cachait mal son mécontentement. Ils avaient dû s'entretenir si souvent du « magot » réservé de la Mère-Grand; ils avaient dû tellement en supputer le grossissement par les intérêts composés!...

— C'est surprenant, m'a dit Julia avec une pointe d'aigreur, que vous n'ayez rien su.

— Ma mère ne me devait rien, ni explications, ni argent, ai-je répliqué d'un ton qui l'a arrêtée.

En vérité, de quoi se mêlent-elles?

Raymond insinuait : Modifierais-je ma vie? Cette réclusion à la campagne, avec un train de maison plus considérable que mes besoins, durerait-elle toujours? J'ai répondu nettement que je n'avais aucun motif de me détacher de ce Clos-des-Bois qui représentait pour moi un si long passé, l'image de mon mari, les soins rendus à ma mère.

Je me suis retrouvée seule dans la maison vide, oui, étrangement vide. Qu'elle y faisait peu de bruit, cependant, la pauvre disparue! Comme sa grêle silhouette glissait, furtive, le long des murs et dans l'allée des serres! A quoi se réduisaient nos conversations? A bien peu de chose. On l'entendait à peine, ou

ne la voyait guère; et voilà qu'en allée, elle manque à un point que je n'aurais jamais supposé. Nicole est venue s'installer auprès de moi. Sa présence continue et celle de Pomme-Rose sont un adoucissement à ma douleur.

Cette douleur me baigne et m'enveloppe de partout, elle m'étouffe; constamment, dans la régularité des jours et la monotonie des nuits, je pense à cette âme solitaire qui n'est plus, à cette ombre qui ne frôlera plus ma vie. Je ne croyais pas aimer autant ma mère. Pourtant j'avais prévu qu'un jour elle cesserait d'être là. Quand j'entre dans sa chambre, je m'attends à la voir; au jardin, parfois il me semble qu'elle passe lentement, dans sa robe noire. L'habitude d'aimer ne me laissait pas supposer combien ces liens, en apparence détendus, entraient dans ma chair : leur rupture brusque me déchire. Ce que j'éprouve, mes gens aussi le ressentent ; Margot ne chante plus; Toussaint montre un air de reproche plus taciturne envers la vie; Gertrude, moins expansive, est prise d'une rage de travail, frotte, récure, lave; et Renaude a vieilli étrangement. Elle a senti passer sur elle le froid d'outre-tombe, l'avertissement. Elle a les épaules rétrécies sous son châle, et ses mains tremblent de sénilité, en m'aidant à ranger les effets de ma mère.

Triste revue : robes presque pauvres, dentelles roussies, linge d'autrefois. J'ai dû visiter ses papiers, inventorier son secrétaire et le meuble incrusté où elle conservait les derniers témoignages de sa jeunesse et de son existence de femme vivante, fêtée, avide de bruit et de mouvement.

Et je me suis sentie seule, très seule, car, leurs devoirs de stricte convenance remplis, Raymond et sa femme ne peuvent s'intéresser à ce deuil qui ne les touche que parce qu'il les condamne à porter du noir et à ne pas recevoir de l'hiver; autant dire qui les gêne. Nous n'aimons que ceux que la parité de caractère et de goûts rapproche de nous ; l'âge éloigne les cœurs autant que les pensées. Ma mère, Mère-Grand, comme on l'appelait, ne représentait pour mon fils que du passé mort depuis longtemps, et, pour les Barysse, qu'un nom et une étiquette sociale.

Nicole, plus près de moi, et beaucoup plus ma fille que Raymond, hélas! n'est mon fils, me comprend et me plaint; mais, pour elle aussi, cette disparition n'a qu'une valeur symbolique; elle ne l'atteint ni dans des souvenirs vivaces, ni dans

des intérêts actifs. Et puis, quand les parens sont trop vieux, il semble qu'ils ne vivent plus que par tolérance et dans une sorte d'oubli. C'est triste et c'est humain. Pour moi seule, ma mère était une réalité touchante, le lien d'habitudes invétérées : la source tarie de ma jeunesse. Par elle je me rattachais à l'arbre de vie; et, à présent, j'éprouve un vide poignant, comme si une grosse part de moi-même et une de mes principales raisons de vivre m'étaient retirées.

J'aimerais parler d'elle, mais à qui ? Nicole m'écoute patiemment; mais son attention, si je la sollicitais trop, s'évaderait. Le bon docteur Riquenne, qui n'est plus jeune, compatit mieux à des sentimens qui lui sont plus familiers. Son amitié, ses entretiens m'ont été précieux, et je ne croyais pas qu'il saurait me témoigner une aussi délicate sensibilité, d'aussi prévoyantes attentions, cette légèreté de doigté qui ne froisse pas une fibre de l'âme.

Quel cœur, quelle générosité inépuisable je trouve en cet homme qui devrait avoir tout donné de lui, pendant trente-cinq ans d'un métier de sacrifice, et qu'on sent encore prêt à se dévouer! Il m'en a donné la meilleure preuve en me disant, à propos de la lettre de Beyfers :

— Voulez-vous que je parte ?

Je l'ai regardé, surprise :

— Que vous partiez... ?

— Oui, que j'aille le trouver. Je reprendrais peut-être quelque influence sur lui.

— Mon ami, y pensez-vous ? Un tel voyage ?

— J'en ai fait d'autres !

— Mais le dérangement...

— Je n'ai rien à faire...

— La fatigue ?

— En wagon, je dors comme un loir.

— Non, je suis très touchée, mais vraiment...

J'avoue que son insistance affectueuse m'a ébranlée. A qui recourir pour dompter les mauvais instincts de Martial? Conseiller désintéressé, Riquenne peut-être pourrait... Il m'a dit :

— Nous en reparlerons.

## II

Et pendant ce temps l'affaire Milart fait un tapage affreux. La bête se défend et mord. Sans qu'on sache comment, ni par qui, puisqu'il est sous les verrous, une campagne de presse d'une rare violence a éclaté en sa faveur, répondant à d'autres grands journaux, d'inspiration officielle, qui l'écrasent. On dirait que, du fond de sa cellule, Milart dicte encore ses ordres et dirige ses satellites.

En énormes manchettes, chaque jour on peut lire : *L'Arrestation de Milart... Un ministre compromis... Interpellation à la Chambre... Un déficit de cinq millions... Parlera-t-il ?*

Aux dernières nouvelles, après une vive discussion au Palais-Bourbon, une Commission d'enquête était nommée, d'où conflits probables d'attributions avec le Parquet. Raymond, que Nicole a revu, était dans un violent état de rage et d'inquiétude. Il eût voulu pouvoir lâcher Milart, mais Milart le tient. Il eût voulu pouvoir décliner l'appel pressant de Milart, qui l'exige pour avocat, mais Milart l'a fait si impérieusement, si habilement, persuader par Schemm et par d'autres, qu'il accepte de défendre ce financier véreux, ce corrupteur public.

J'aurais compris Raymond se croyant lié par point d'honneur ou reconnaissance ; mais il marche par peur comme un chien battu qui grogne, et cela m'humilie et me blesse. Il y prend un air de complicité équivoque qui, je le crains, sera suspecté. Au Conseil de l'Ordre, je le sais, le Bâtonnier a eu avec Raymond un long entretien dont mon fils est sorti fort préoccupé.

Le beau et l'affreux, c'est le revirement de tous ceux qui prônaient, flattaient, encensaient Milart. Je n'aime pas cet homme, je le méprise pour sa longue impunité, pour son insolence de grand fripon, son astuce et sa séduction même qui, dans notre veule époque, ont su lui concilier tant de protecteurs et d'amis, mais cela me dégoûte d'assister à cette curée.

Un seul être a voué à Milart son dévouement, et s'épuise en démarches, en sollicitations pour le tirer de là : c'est sa femme, qu'il voulait répudier, qui l'aime et lui reste fidèle dans le malheur.

Au foyer de Raymond, la discorde règne, les opinions se

heurtent. Laure et Manuële ont effrontément désavoué le banquier et poussent des cris de vertu offensée : à les en croire, elles ont été abusées indignement. Elles entendent n'avoir plus rien de commun avec ce « bandit; » car leurs expressions dépassent la nécessité. Qu'est devenu l'amour « pur et profond » de Manuële? Du coup, elle ne veut plus entendre parler de divorce. L'idée qu'elle a pu songer à prêter sa beauté, son charme dominateur à une alliance avec Milart la remplit d'horreur. Elle s'efforce d'en détruire autour d'elle tout souvenir.

Seul, Édouard ne dit rien. Il se réserve, avec son flegme calculateur. Et ce silence ne me dit rien qui vaille. Car si Manuële rejette un divorce qu'elle estimait profitable et préfère se rabattre sur Édouard comme pis aller, rien ne prouve qu'Édouard renonce à ses combinaisons et à la dot énorme qu'il entrevoit, au bout de son aventure nouvelle. A la place de Manuële, je me méfierais.

Julia, embarrassée et, dans le fond, très tourmentée, essaye de concilier les deux partis : les ennemis de Milart et ses défenseurs; elle le doit à l'attitude que Raymond est obligé de prendre. Si elle avait pu lâcher Milart, elle l'eût fait; ne le pouvant, elle plaide, avec adresse et sang-froid, pour lui. Elle n'est pas la seule : dans le monde politique, dans la presse, Milart trouve des appuis, probablement intéressés à ne pas tomber avec lui; alors que, par ailleurs, on l'attaque violemment. Le monde de la finance ne le soutient pas : soit pour ne point paraître se solidariser avec lui, soit parce que l'éviction d'un concurrent puissant est toujours avantageuse.

— Parbleu, me disait le docteur Riquenne, ce Milart est une canaille, cela ne fait aucun doute. Mais, qu'il soit couvert d'outrages par des gens qui ne valent pas mieux que lui et qui le soutenaient et profitaient de son crédit tout en sachant fort bien ce qu'il était, voilà qui me paraît aussi bouffon qu'odieux.

« Car enfin, presque tous ceux qui l'accablent ont, tout comme lui, tué depuis longtemps leur *mandarin*.

Et comme je le regardais, étonnée.

— Mais oui, vous savez bien, le mandarin intérieur que chacun porte en soi, l'inoffensif et riche mandarin dont la mort nous assure les profits et les honneurs, ce mandarin dans lequel je crois voir notre conscience. Combien d'hommes, après ou

sans hésitations, en arrivent tôt ou tard à la supprimer; en d'autres termes, vendent leur âme au diable!

J'ai pâli. Ces mots dits avec bonhomie et sans arrière-pensée m'atteignaient si durement! Raymond n'a-t-il pas tué, depuis son mariage avec Julia, le *mandarin?* N'est-il pas devenu un autre homme? N'a-t-il pas abdiqué les principes, les convictions qu'interprète de son père, je croyais lui avoir inculqués? Sans doute, il n'a commis aucun crime. Il se gardera de certaines actions viles qui le déconsidéreraient sans nécessité. Mais n'est-ce pas déjà trop qu'il laisse mourir en lui de belles délicatesses, des désintéressemens nobles, qu'il n'ait plus pour idéal médiocre que le plaisir, la vanité et l'argent?

Ce qui m'inquiète le plus, c'est les sommes qu'il va engouffrer dans la transformation de Fleurances. Milart ne pourra l'aider. Où trouvera-t-il l'argent? Nicole est revenue effrayée des embellissemens qu'il projette. Des maçons jettent bas des murs, éventrent des plafonds. Des terrassiers font des tranchées et des barrages pour capter une petite rivière qui traversera le parc; des jardiniers transforment allées et parterres; une armée d'électriciens, de peintres, de menuisiers a envahi le château. On construit deux garages à automobiles, on renouvelle les toitures des fermes, on va essayer des cultures intensives, qui doivent, affirment Raymond et sa femme, rapporter des revenus magnifiques. Ils ont acheté des vaches, des chevaux, et montent une laiterie modèle, pour laquelle ils font venir deux cents chèvres d'Espagne.

Comment ne tremblerais-je pas en songeant que cet édifice grandiose et fragile repose sur la santé de Raymond, la sonorité de sa voix et la force de ses poumons. Un avocat, c'est un peu comme un chanteur. Raymond devrait se ménager; et je le vois se tuer de travail, plaider des quantités d'affaires à peine dégrossies par Férat et un nouveau secrétaire, affaires où il ne se soucie plus de la moralité des cliens. Avocat à tout faire? Ce n'est pas ce que j'avais rêvé pour un homme de son intelligence et de son mérite!

Une seconde lettre de Martial est arrivée avant-hier matin. Je ne sais si c'est la tristesse du brouillard de novembre qui nous enveloppait, mais notre détresse a été si grande que nous avons, de toute la journée, à peine échangé deux paroles.

Cette fois Martial, aux menaces, joignait les plaintes et les prières :

« Vous n'avez pas le droit de me témoigner tant de dureté, écrit-il ; vous oubliez que, quels que soient mes torts, je vous ai aimée, je vous aime encore. C'est pour vous retrouver un jour, revenue à une plus saine appréciation des choses et à plus d'indulgence, que j'ai consenti à m'éloigner momentanément. Je ne puis croire que le temps écoulé ne vous ait pas permis de réfléchir et de comprendre ; rien ne peut rompre le lien qui nous unit, et dont Marcelle est le témoignage précieux.

« Croyez-vous qu'il soit gai pour moi de vivre comme un loup dans ce pays perdu, alors que je pourrais, si l'on rendait justice à mes capacités, trouver enfin un emploi digne de moi dans une grande ville comme Paris, Marseille ou Bordeaux ? Je suis décidé à ne plus m'expatrier. Si vous voulez que je demeure ici, venez me retrouver avant la fin de l'année avec notre fille. Pour la question d'argent, je ne puis vous continuer la pension de douze cents francs par an que je vous ai consentie ; votre mère se fera certainement un plaisir de vous héberger... »

Certainement, mais Martial oublie qu'en confisquant les revenus de la dot de Nicole, il commet un lâche abus d'autorité.

Riquenne, consulté, m'a dit confidentiellement :

— J'ai pu obtenir des renseignemens sur votre gendre. Il vit ignominieusement, il a repris ses habitudes d'intempérance et de débauche. Laissez-moi partir ; s'il devient dangereux, le pis serait qu'il revînt ici sans crier gare !

Quinze jours se sont écoulés et Martial ordonne ; le tyran sauvage reparaît ; il écrit :

« Ne prétextez plus votre santé. Vous n'êtes pas malade, j'en suis sûr. En tout cas, vous ne l'êtes pas assez pour refuser de me rejoindre. Écoute-moi, Nicole. Tu sais que ce que je veux, je le veux bien et qu'aucune puissance humaine ne me fera plier. Tu vas, au reçu de cette lettre, prendre le train avec ta fille. Ne cherche pas de faux-fuyans inutiles. Ne me force pas à venir te chercher moi-même ! »

J'ai cédé à la chaleureuse amitié du docteur. Riquenne part aujourd'hui pour Agram.

Huit jours d'attente et d'angoisse. Et il nous écrit :

« J'ai vu Beyfers. Il était temps. L'alcool et sa liaison avec une paysanne, sorte de Messaline rustique, un amour orageux

traversé de scènes et de coups, exaspèrent son caractère irritable. Il est malade. Son foie lui cause d'intolérables souffrances et, sans la morphine, il se porterait à un parti désespéré. Il est capable de se tuer, mais aussi de tuer quelqu'un. J'espère reprendre un peu d'influence sur lui. Je n'en réponds pas. Il faut que je le dépayse et l'emmène en voyage, vers un pays plus riant, l'Italie ou le Caire. Mais il voudrait s'arrêter auprès de Nicole, et c'est ce qu'il faut éviter! »

— Je ne veux pas le revoir, a dit ma fille, je me jetterais plutôt dans la Seine, ou je m'évaderais; oui, je m'évaderais!...

Elle sait, à n'en pas douter, qu'il est quelqu'un, dans le vaste monde, qui, recueilli, plein d'amour, résolu, sans peur, l'attend... Ses yeux l'ont crié et j'ai usé beaucoup de vaines paroles, pour la convaincre. En même temps, je la devine bouleversée. Ce n'est pas en vain que j'ai agi sur elle, depuis des mois, de toute ma conviction et de toute ma sincérité. Un sourd travail s'est opéré en elle. Elle sent bien qu'elle ne peut abandonner sa fille, en me la confiant, puisque le père aurait le droit de s'en emparer. Elle sait aussi qu'elle ne peut emmener Pomme-Rose avec elle vers l'aventure et le scandale. Et cette double impossibilité la cadenasse dans ce mariage qu'elle abomine et la réduit à une demi-résignation affreuse. Si Martial avait pu s'amender, redevenir un compagnon tolérable, peut-être, à la longue, comme tant de femmes malheureuses et qui ne peuvent briser leur joug, se fût-elle résignée à un compromis de vie commune qui eût respecté sa liberté intime. Mais le moyen, devant la frénésie dangereuse de ce malheureux!...

Et cependant, elle a par momens, je le devine, pitié de lui. Amour, tendresse, affection d'habitude, tout est mort en elle; elle en est au dégoût et à l'horreur; mais la pitié, affaiblie et chancelante, persiste vaguement en elle pour cet homme qui le premier l'a révélée à l'amour et à la maternité. Elle a pu abolir le premier souvenir, mais non le second. Et, qu'elle le veuille ou non, Martial est le père de leur enfant. Pomme-Rose n'a rien qui le rappelle, ni dans le visage ni dans ces indications mentales qui attestent l'hérédité du sang et de l'âme; et cependant elle est la fille de cet homme. Il y a là, en dépit de l'éloignement et de la haine, un fait qui ne peut être anéanti.

L'enfant, Martial l'a dit avec raison, est le témoignage du lien infrangible qui attache ces deux ennemis. Quel malheur

que le pauvre Beyfers aime si mal, si orgueilleusement, si brutalement Nicole!... Car il l'aime, il est à plaindre malgré tout. Et Nicole le sent, et en souffre dans ce qu'elle a de meilleur, parce qu'elle ne peut concilier sa pitié avec sa conduite, parce qu'elle ne peut rien pour ce mari impuissant à racheter ses torts, le voulût-il, et qui est maître de la torturer encore. Cependant, qui sait s'il ne deviendrait pas semblable à un fauve dompté, si elle pouvait l'aimer encore?...

Qu'est-ce que je vais souhaiter là! Nicole me croirait folle!

## III

Elle est lugubre, cette fin d'année : et nous aurons, Nicole et moi, un triste Noël et un morne premier Janvier. Heureuse petite Pomme-Rose, pour qui ces jours représentent des fêtes et des cadeaux! Les Raymond seront absens : une fugue à Nice... Ils ont besoin de respirer, après leur grosse émotion!

Le docteur Riquenne, à qui nous ne pouvons devoir plus de gratitude, a réussi à arracher Martial à son enfer ; il l'a emmené à Saint-Moritz, dans les neiges et l'air pur. Mais Martial ne pourra plus gérer les domaines du prince Kolensky. Trouvera-t-il une autre place? Et où?

Ce matin, les journaux annoncent que Milart est mis en liberté sous caution. Est-ce un recul du Ministère? Est-ce pour rendre à Milart, qui se dit étranglé par sa détention préventive, les moyens de parer aux menaces de banqueroute? Il assure que ses affaires s'arrangeront, si on lui rend les mains libres.

J'imagine que cette solution provisoire a été un soulagement pour mon fils. C'en est un aussi pour moi, qui souffre des commentaires du monde, des jugemens que nos amis mêmes pourraient porter sur Raymond. A l'Œuvre de la Maternité, des allusions discrètes de M^me^ de Pièges, le blâme contenu de M^me^ Marc Navère, une méchanceté de M^me^ Solnot, une gaffe de M^me^ Moulon m'ont été pénibles. Plus je vieillis, plus ma sensibilité augmente. J'ai peut-être eu trop l'orgueil d'être mère et de vouloir devenir une bonne éducatrice. J'en suis punie, quand je vois critiquer mes enfans. Mais aussi, j'avais mis en eux de si grands espoirs, la réalisation de tout ce que, nous les parens, n'avons pu faire, le couronnement d'une race, la transmission purifiée des vertus et des forces. Faillir en ses enfans,

pour une mère, est plus douloureux que d'avoir failli elle-même. Et j'eusse tant voulu que Raymond se montrât supérieur à tous, et Nicole inattaquable! Puis, notre vœu secret est que nos enfans soient heureux; nous voulons, à tout prix, assurer leur bonheur, et nous savons bien que le bonheur n'existe pas en dehors du droit chemin, de l'accord parfait de la morale et de la vie.

En voilà bien d'une autre! Buyle vient de prendre sa femme en flagrant délit avec Férat. Cela s'est fait le plus discrètement du monde : petite visite du commissaire à la garçonnière où ils se retrouvaient, de six à sept, deux fois par semaine. Édouard a voulu, par ce constat, démontrer à sa femme la nécessité du divorce dont elle ne voulait plus.

Julia déjà cherche à sa sœur de nouveaux partis ; seule, Laure ne dérage pas et a failli mourir d'un coup de sang.

Je ne sais ce que je dois le plus admirer : l'inconscience de tous ces gens ou la canaillerie de cet homme, qui avait autorisé sa femme à en prendre, comme lui, à l'aise avec le mariage, et qui, traîtreusement, la happe au piège. Mais que gagnerait Manuële à se défendre? Il a la loi pour lui. Et puis, ils ne sont intéressans ni l'un ni l'autre.

Si je plaignais quelqu'un, ce serait Laure, si fière d'avoir bien marié ses deux filles, et qui mordait si gentiment à l'hameçon doré d'un hymen Milart. Manuële lui retombe sur les bras. Elle devra déménager ; car, pour le bon effet social, Mauuële va vivre avec elle; or, jadis, elles se disputaient continuellement! Que sera-ce, maintenant? Férat, comme si rien n'était, conserve sa place chez Raymond. D'ailleurs, les ex-époux ne se considèrent pas comme brouillés, la rupture se fera sans bruit, et Buyle, généreux, consent une pension décente à Manuële.

Une lettre du docteur Riquenne arrive, que confirme presque à la même minute son télégramme! Il annonce que Martial est dans un état de santé extrêmement grave, sinon désespéré. Un énorme abcès au foie exige une opération immédiate. Il ajoute, sans autre indication : — « Il implore la venue de sa femme! »

Nicole a rejeté le télégramme d'un mouvement convulsif; sur son beau visage un combat terrible se livrait : cette pitié, qui tient aux racines les plus vivaces dans un cœur de femme torturée, et la répulsion que lui inspire son bourreau. Je ne

l'influence pas ; une pudeur me retient devant sa détresse ; et cependant, si j'étais elle, je sais bien ce que je ferais.

Elle me regarde avec désespoir :

— Que faire ? que faire ?...

Je ne dis rien ; une profonde tristesse monte en moi et me prend à la gorge. Si coupable que soit cet homme, c'est le père de leur enfant.

Elle relit avec attention la lettre, le télégramme, et brusquement :

— Je pars !

Elle ajoute, pour bien fixer ses intentions dans mon esprit :

— Je ne puis refuser de le soigner.

— Tu as raison, c'est bien...

Je n'ose ajouter :

« C'est ton devoir ! »

— Mais Pomme-Rose, l'emmener là-bas, ce grand voyage ?... elle sera un embarras...

— Confie-la-moi.

— Et s'il la réclame ?

— Je te l'amènerai.

— Chère maman...

Elle a repris :

— Il n'est pas question d'elle ; alors, je crois que je puis te la laisser. D'ailleurs, si l'état de Martial est si désespéré...

Elle n'achève pas sa phrase. Elle pense : « A quoi bon emmener la petite ? C'est assez que j'y aille. » Et nous nous gardons de penser plus avant, nous étouffons l'inavouable idée qui nous est venue : si c'était, sans responsabilité de notre part, le dénouement providentiel, la délivrance de Nicole ?

Je l'aide à boucler ses valises. En hâte, elle procède à ce départ qui a l'air d'un arrachement : ne s'arrache-t-elle pas à sa fille et à moi pour courir au tragique inconnu ? Je murmure :

— Heureusement que Riquenne sera là pour t'accueillir et te seconder...

— Ah ! sans lui...

Je serre Nicole dans mes bras :

— Du courage ; et, quoi qu'il arrive, ma fille chérie, je compte sur toi...

Elle répond à mon étreinte ; nous communions dans la même vérité :

— Oui, maman, n'aie pas d'inquiétude. Quoi qu'il arrive, ta Nicole restera digne de toi.

— Pas de coup de tête ; et, si ton pauvre mari se rétablit...

— Pas de coup de tête, je te le jure !...

Je la tiens visage contre visage, ses yeux dans mes yeux. Elle me regarde avec une fermeté courageuse qui me rassurerait au besoin. Et Dieu sait si je n'ai pas raison d'être angoissée ! L'épreuve pour Nicole est cruelle, et que va-t-elle éprouver tout à l'heure, seule cette nuit, dans le train qui à toute vitesse la reconduira vers ce mari qu'elle n'a tant aimé que pour le tant détester.

Ah ! si, de cette maladie, Martial pouvait sortir régénéré ; si la pitié qui supplicie Nicole pouvait raviver en elle des sentimens éteints ! Que de ménages, après des crises atroces, ont trouvé le moyen de se pacifier, sont arrivés à des modes de vie commune dignes et acceptables. Un miracle ! De quel cœur j'appelle ce miracle !

Nous accompagnons, Pomme-Rose et moi, sa mère à la gare. Nicole nous embrasse éperdument. Que je la plains ! Son visage anxieux s'encadre à la portière... sa main nous jette un dernier adieu... Le train disparaît dans le tunnel, dans le noir...

## IV

Les Raymond ne partent plus pour Nice. Milart les a reconquis et est rentré en maître dans leur maison. Il parle haut, annonce qu'il se vengera de ceux qui l'ont fait arrêter, déclare guerre à mort à ses persécuteurs. Il se démène, il est partout à la fois, à la Bourse, au théâtre, dans les salons. Il ne parle que de lancemens d'affaires gigantesques, jongle avec les millions. On n'entend que lui. Avec un si étonnant ressort, peut-être s'en tirera-t-il encore cette fois !

Manuële, seule, ne lui est pas revenue, et il en éprouve une mortification irritée ; cet homme, qui croit à sa chance, a vu là une menace pour son infaillibilité. Au fait, pourquoi Manuële ne s'est-elle pas rejetée vers lui ? Fausse honte, ou pressentiment d'une catastrophe prochaine ? Sécheresse de cœur, et parce qu'elle vise à mieux ?... J'admire ce don d'oubli, si particulier aux femmes. Elle a rencontré Milart chez les Raymond, et lui a fait le même accueil que si jamais entre eux il n'avait été

question d'amour. Il lui eût pardonné, je le pressens, l'intermède Férat. Mais il ne lui pardonnera pas d'échapper si complètement à son emprise. Qu'importe à Manuële ? Un démon fantasque la guide. Et Milart se consolera en voyant autour de lui tant de repentirs et de soumissions.

Car beaucoup, qui l'avaient abandonné, lui reviennent avec la même sérénité. La lâcheté du monde est décidément infinie. A-t-il payé des journaux ? Le silence de ses plus acharnés adversaires est troublant. Cet homme, décidément, est fort.

Raymond me semble de plus en plus soucieux. Il a maigri. Il ne se couche jamais avant deux heures du matin, assistant aux premières et soupant ensuite, à moins qu'ils ne reçoivent chez eux ; réveillé à six heures, il s'attelle à ses dossiers.

Une dépêche de Nicole m'a annoncé son arrivée à Saint-Moritz. Un chirurgien allemand a opéré Martial. Avec quelle impatience j'attends des détails ! Cette impatience, autour de moi, mes braves gens de domestiques la partagent, car ils aiment Nicole et compatissent à son infortune.

Enfin, une lettre !

« Ma chère maman,

« Comme te l'a appris ma dépêche, je suis bien arrivée et ai trouvé à la gare l'excellent Riquenne. Il m'a serré les mains avec effusion et m'a dit : « Vous avez bien fait de venir. Peut-être apporterez-vous quelque douceur au condamné. » J'ai été bouleversée par ces mots : la mort de Martial n'était-elle donc qu'une question de semaines ? — « De jours, tout au plus, » m'a dit Riquenne ; et il m'a appris que l'opération entreprise dans la matinée avait réussi, mais qu'en raison de son affaissement nerveux, il était probable que Martial ne résisterait pas à cette secousse.

« Je l'ai vu dans la soirée; j'ai eu toutes les peines du monde à cacher mon saisissement. L'être que je revoyais là, immobile entre les draps soulevés par un arceau de fer, n'avait rien de mon mari. Ce n'en était plus que le fantôme. Émacié, creusé, avec une barbe rousse qu'il avait laissée pousser, il semblait prêt à rendre le dernier souffle. Il a fixé sur moi et ma robe noire un regard indéfinissable, puis a dit très bas : — « Ah ! te voilà ! Tu viens me voir mourir ! »

« Instinctivement j'ai serré sa main, la pitié subjuguait tout

en moi. Il m'a demandé : « Et ma fille, comment va-t-elle? » Puis il est tombé dans un silence farouche que je n'ai pas troublé. Qu'aurais-je pu lui dire? Je tenais sa main, et je souhaitais qu'il ne souffrît pas, qu'il ne mourût pas... je ne pouvais souhaiter davantage.

« Le lendemain, il avait repris quelque force; il le devait, je crois, à la fièvre qui s'était déclarée; il me parlait avec une voix rauque et entrecoupée : il me disait : « Tu es venue me soigner, je t'ai mal accueillie... Mais voilà... c'est ma nature d'être ainsi! Je ne me résigne pas, c'est trop injuste de crever comme ça... en pleine vie... Je n'ai pas donné ma mesure, on n'a pas su me comprendre... Un homme comme moi aurait dû faire une carrière éclatante!... Cela m'a aigri... Et maintenant, il faut que je m'en aille... Je ne te verrai plus, je ne reverrai plus ma fille... Je ne verrai plus rien... C'est affreux! »

« Un moment après, il a dit :

« — Je n'ai pas peur de la mort, mais j'aurais voulu vivre encore!... Tu vas vivre, toi... Pomme-Rose vivra... vous avez de la chance! Combien d'imbéciles vivent!... Tu te referas une vie meilleure!... D'y penser me rend fou!... »

« J'ai répondu en lui serrant la main plus fort:

« — Ne pense pas à cela... ne pense qu'à guérir; tes forces reviendront! »

« Il m'a considérée avec des yeux de haine:

« — Allons donc! je suis perdu, tu le sais comme moi... Un peu de patience... tu seras bientôt libre...

« — Mon pauvre Martial!

« — Oh! pas d'attendrissemens! Tu ne vaux pas mieux que les autres. Une femme pour se dévouer! Allons donc! Va, va avec ton Raynal, puisque je n'ai pu à temps lui casser la tête comme j'en ai eu envie! »

« Il a fallu l'intervention de Riquenne, qui s'est constitué son infirmier, pour le calmer. Hélas! notre réunion ne donnera même pas un peu de paix à son âme!

« Deux heures après, il a voulu me voir. Il m'a dit :

« — Je vais mieux. Pourquoi est-ce que je ne me remettrais pas? Nous irons vivre au Japon. Il y a des choses à tenter : c'est un pays neuf! »

« Comment répondre à cet égoïsme insensé de malade, qui disposait de moi comme d'une chose, à la minute même où

tout lui échappait? Car Riquenne n'a pas d'espoir, Martial s'affaiblit d'heure en heure... et ses regains de vitalité le laissent descendre ensuite plus bas...

« Cette nuit, il a été saisi de délire ; il prononçait des menaces confuses, des injures; il voulait frapper et mordre. Je sentais bien que j'étais l'objet de sa fureur impuissante : car mon nom revenait dans ses cris, suivis de râles. Ah! maman, quelles heures affreuses je vis !... Et je ne puis rien, rien... que le plaindre désespérément. Aucun soin médical, aucun dévouement humain ne le sauveront!

« Je n'ai pas dormi de la nuit. Ce matin, Martial allait mieux. Je n'ai que le temps de fermer cette lettre et de t'embrasser ainsi que Pomme-Rose, tendrement, à plein cœur.

« Ta NICOLE. »

Je les vois d'ici, Nicole chavirée, impuissante; lui, soulevé d'horreur et de désespoir à l'idée qu'il doit lâcher sa proie, qu'en vain il a voulu s'imposer à elle, la garder de force; quelque chose contre quoi nul ne résiste, une fatalité supérieure et inexorable lui enlève sa victime et la promet à des revanches : car Nicole ne restera pas veuve. Et même, avec une enfant si jeune, le devrait-elle? Quelles responsabilités, quelle vie lourde!

Je l'ai fait, moi. Mais j'avais à servir un culte pieux, je conservais ma fidélité à un grand bonheur; tandis que Nicole... C'est devant elle, non derrière elle, qu'est le mirage. La tentation sera irrésistible; et aurai-je le courage de la blâmer, puisque, malgré moi, je compte, au risque de me taxer de cruauté, l'instant où elle verra tomber sa chaîne? Comme Martial doit souffrir à cette idée! Ce châtiment, qui est terrible, excède presque ses fautes.

Qui sait, il vivra peut-être... Si le repentir?...

Ne te mens pas à toi-même, Charlotte. Tu sais bien que ce ne sera pas, et que tu ne le désires plus. La douleur de ta fille t'a vaincue! Et ta pitié pour Martial est aussi impuissante que l'avait été ta pitié pour Nicole.

Je caresse tendrement les cheveux blonds de Pomme-Rose, Pauvre petite! Quel souvenir gardera-t-elle de son père? Aucun, peut-être. Pourvu que celui, à qui un jour elle donnera ce nom, soit tutélaire et bon!... Il y a tant d'inconnu dans le mariage!

Nicole elle-même sera-t-elle heureuse dans une nouvelle union?

Écartons cette pensée, par respect de celui qui, là-bas, agonise...

Un télégramme de Nicole : je l'ouvre avec des mains tremblantes. Tout est fini, le pauvre Martial ne lui fera plus de mal à présent. Il ne fera plus de mal à personne.

Selon son désir, il a été inhumé là-bas. Ainsi il ne pèsera même pas au souvenir de sa femme et ne la contraindra pas à l'hypocrisie des démonstrations vaines. Nicole revient mercredi. Riquenne l'accompagne jusqu'à Bâle.

Il m'a écrit une lettre très émouvante dans sa simplicité. Il me parle de ces tristes heures en homme d'expérience et de sens. Sous son tact, je devine qu'il se réjouit tout bas de penser que, dans quelques mois, Nicole pourra refleurir. Et, à certaines réticences, je sens qu'il y a d'autres préoccupations qu'il voudrait me confier, qu'il me confiera peut-être dans quelques semaines, à son retour d'Italie; un voyage à Florence, à Venise et à Naples que j'envierais presque, si, en ce moment, je pouvais penser à autre chose qu'à Nicole et à Pomme-Rose.

C'est à Paris que je vais, avec la petite chérie, attendre sa mère. Le train arrive, un visage tiré nous apparaît bientôt. Nicole descend. Quelle différence de ce froid quai de la gare de l'Est avec ce quai de Marseille où elle m'avait accueillie!... Elle a beau être en deuil, elle a beau être meurtrie, brisée de fatigue et d'émotion, la vie victorieuse s'exhale d'elle: la vie redoutable, la vie qui se détourne de la mort et de la souffrance.

Comme nous nous embrassons! De quel transport d'ivresse elle élève Pomme-Rose dans ses bras; avec une frénésie qui me fait presque peur, et qui me fait mal!...

## V

Février passe, des pluies tombent, la terre est molle, l'air fade : entre l'hiver dont la rigueur se détend et le printemps qui grelotte, une transition couve. De même, en nous. Nous vivons, Nicole et moi, serrées l'une contre l'autre, en retrait de la vie, dans cette sorte de demi-torpeur qui suit les catastrophes.

Ce n'est pas impunément que la mort frappe à deux fois si près. Même pour un être qu'on n'aime pas, elle projette de

l'ombre et de la tristesse. Cette tristesse, Nicole, après coup, l'éprouve. Je la sens grave, recueillie, songeuse. Elle s'occupe de l'éducation de sa fille, elle lit, elle brode à l'autre coin de la cheminée. Je sens que sa pensée est comme ralentie ; ses regards ne se tournent plus ainsi qu'autrefois, avides d'espace, à travers les vitres, vers l'horizon. Et son silence même est un deuil décent, qu'elle porte. Pas de projets, ils nous sembleraient prématurés, et on doit bien au mauvais passé quelques mois de méditation et de regrets : un examen de conscience approfondi.

Mars, traversé d'aigres vents et de giboulées, souffle et cingle autour du Clos-des-Bois. Par les éclaircies, nous tentons quelques promenades dans la forêt nue. Depuis cinq semaines, Nicole n'a pas remis les pieds à Paris. A la voir, un petit châle de laine noire aux épaules, les cheveux tirés sans coquetterie, je me demande si elle est la même femme qui palpitait pour l'amour et le drame. Je n'ose formuler le vœu égoïste qu'elle vive ainsi toujours auprès de moi ; nous verrions grandir Pomme-Rose et les années succéder aux années. Un jour, Nicole découvrirait son premier cheveu blanc ; et je serais une vieille femme. Je m'acheminerais, comme ma mère, vers l'allée des cyprès. Écartons cet espoir : Nicole ne restera pas toujours solitaire. Viennent les bouffées du printemps, la vie l'appellera de son éclat magique, de son soleil et de son ardeur.

Qui sait, pourtant ?... Une si rude école, une si amère expérience lui donneront peut-être à réfléchir. Elle avait aimé Martial, et elle sait à présent que l'amour n'est pas tout, ne suffit pas à assurer le bonheur. Un romancier, Antony Blondel, a écrit : « L'amour ne donne rien, ni force, ni courage, ni bonheur même. Il ne sert qu'à aimer. » Paradoxe, qui contient une part de vérité. Or, que sait-elle de celui qui l'a troublée, il y a quelques mois, sinon qu'elle l'aimait ou croyait l'aimer, et qu'il l'aimait ou croyait l'aimer. Que de désenchantemens après l'épreuve ! Le mariage n'est point un état ordinaire. Créé par la société et pour la société, en vue de l'enfant, il peut se passer d'amour, mais exige l'entente des esprits, la fusion des caractères. La passion y apporte un élément de trouble, plutôt que de sécurité. En tout cas, elle n'est pas une garantie de durée, elle s'affaiblit par la force des choses ; et que deviennent les unions fondées sur ce sable mouvant ? Que de mariages d'amour sont devenus un bagne !

Nicole, je le devine, n'est sérieuse que parce qu'elle pense à cela. Elle pense aussi à Pomme-Rose, qu'elle ne veut pas sacrifier. Un père étranger peut ne pas aimer l'enfant d'un autre, en être jaloux, lui préférer les siens propres. Alors, règne dans la maison un malentendu dont on évite de s'entretenir, un sourd malaise, parfois d'obscurs drames où l'enfant du premier lit souffre atrocement. Et Pomme-Rose ne doit pas souffrir d'un intrus : ce serait injuste, ce serait abominable !

Puis, — en mettant tout au mieux, que Charles Raynal persiste dans ses intentions, qu'il soit digne de Nicole et réserve à Pomme-Rose une protection efficace et tendre, — comment ne serais-je pas navrée à l'idée que le bonheur de ma fille s'accomplisse si loin de moi ? Je ne l'aurais donc retrouvée que pour la perdre ? Quand elle était partie avec Martial, j'avais ma mère et je croyais pouvoir compter sur le cœur de Raymond. Ma mère n'est plus, et Julia m'a pris mon fils. Me voici seule... pour vieillir et mourir !

Eh bien ! n'est-ce pas le lot des mères ? N'est-ce pas, pour presque toutes, la règle ? Et, si Nicole était heureuse, ne devrais-je pas me réjouir, même au prix d'un si douloureux renoncement ? Et qui me dit qu'elle aussi n'en souffre pas, et qu'elle n'hésitera pas à m'abandonner ? Bien que j'aie dû la blâmer, malgré une rigueur dont elle ne peut méconnaître la tendresse, jamais nous n'avons été plus près l'une de l'autre, jamais nous ne nous sommes plus et mieux aimées.

Certes, je rougirais de plaider ma cause, et d'invoquer mon intérêt égoïste; mais Nicole a trop de générosité pour que cette évidence ne la préoccupe pas. Je crois en lire parfois, — est-ce une illusion ? — la hantise dans ses yeux.

Cependant Milart, après tout le fracas de sa rentrée dans le monde, occupe moins le public de sa personne.

On ne voit plus ses portraits, ni ces interviews à effet qui le campaient, intrépide et redoutable. Un singulier silence, et que je gagerais de mauvais augure, s'est établi autour de lui. Peu à peu, des rumeurs inquiétantes ont filtré. De petits échos perfides ont insinué qu'une nouvelle instruction allait être ouverte contre lui pour chantage et escroquerie. Et comme un coup de tonnerre, un grand article de *l'Instantané* a déclaré que l'arrestation était imminente.

Coup sur coup, les nouvelles à sensation se succèdent. On a

perquisitionné dans les bureaux de la banque Milart, on a trouvé ses livres de caisse déménagés et son coffre-fort vide. Bien plus, Milart est en fuite, et cela, c'est l'aveu de sa culpabilité, c'est l'effondrement de son arrogance. Raymond, qui était son avocat, n'a pu lui conseiller ce coup de tête fou. Pour que Milart, qui, jusqu'à présent, avait bravement fait tête en vrai sanglier, se sauve de la sorte, c'est qu'il se sent perdu.

Les articles se déchaînent, c'est une meute aboyante et déjà la curée : on parle de sommes énormes englouties ; toutes les entreprises chancelantes de Milart croulent, dans un krach sans précédent. Une foule furieuse a assiégé l'immeuble de la banque ; il y a eu des bagarres et des blessés. On annonce que des milliers de gens sont ruinés. Et je pense, avec une angoisse que je me garde de croire prophétique, à Raymond. Que va-t-il faire ? N'est-il pas atteint, lui aussi, dans ce désastre ?

Nous allons nous coucher, Nicole et moi, quand un roulement d'auto s'arrête à la grille. Toussaint va ouvrir. Qui peut arriver à pareille heure ?

C'est Raymond. Rien qu'à le voir, pâli, j'ai le pressentiment d'un malheur. Je m'écrie :

— Fred ?

Comme s'il se fût dérangé pour m'annoncer que son fils!...

Il répond :

— Non, Julia et Fred vont bien. C'est d'autre chose qu'il s'agit. Puis-je te parler ?

Nicole a un geste délicat :

— Suis-je de trop ?

Raymond hésite :

— Non !

Mais Nicole est fière :

— Je vous laisse.

Elle se retire, et Raymond se tient seul, devant moi, j'en ai l'impression, comme un enfant malheureux. Il a beau être un homme, dont les tempes grisonnent, mon cœur de mère s'apitoie sur une détresse où je sens palpiter le lien invisible qui nous unit. Distant, étranger, Raymond n'est-il pas mon fils, la chair de ma chair, mon orgueil, mon premier-né, l'homme en qui j'ai mis toute ma confiance et mes ambitions ?

Je lui prends les mains, épouvantée de son accablement.

— Parle, qu'y a-t-il ?

Il s'est assis, défait et s'efforçant, sous son maintien digne, de rester ferme.

— Un grand malheur : nous sommes ruinés.

— Ruinés ?

— Milart a emporté l'argent que je lui avais confié.

— Tu en avais donc ?

— J'avais contracté de gros emprunts, et les avais placés dans sa banque ; il me donnait des intérêts magnifiques.

— Et, pendant ce temps, il dévorait le capital ?

— Si je ne rembourse pas ces sommes, ma carrière est coulée. Je ne parle même pas du déficit causé par mes pertes personnelles, et les engagemens pour Fleurances, qui retombent sur moi et m'aplatissent.

— Tu dois beaucoup ?

— Si je ne trouve pas cent cinquante mille francs, je suis déshonoré.

— Mon pauvre petit !

Que cela dût arriver, qu'un gouffre dût se creuser sous les pas imprudens de Julia et de Raymond, je l'aurais juré. Eh bien, voilà la faillite ; elle devait venir, elle est venue !... Ma juste colère, ma révolte contre sa femme et sa belle-mère s'effacent devant la pitié qu'il m'inspire. Je demande :

— Que vas-tu faire ?

— J'ai cherché de tous côtés ; je ne puis réunir une aussi grosse somme.

— Ne peux-tu prendre des arrangemens avec tes prêteurs, en continuant à payer les intérêts que tu leur dois ?

— Non, parce qu'ils m'ont réclamé la totalité et que je ne peux leur avouer la vérité...

— Tu as été imprudent !

— On l'est toujours quand on ne réussit pas !

— Milart ne restituera rien ?

— La fripouille est loin !...

Un silence, et Raymond hasarde :

— Nous avions pensé... Le Clos-des-Bois est bien grand pour toi... Ta tendresse maternelle nous le réservait pour plus tard...

— A toi et à Nicole, oui...

— Nous ne pourrons, elle ni moi, l'habiter. Ce jour-là, que je souhaite aussi éloigné que possible... il faudra toujours le vendre !

Voilà ce que j'attendais ! Vendre le Clos-des-Bois, tout ce qu'il représente pour moi de souvenirs, ma vie et mes habitudes, mon repos, ce à quoi mon âge et mes goûts m'excusent de tant tenir!... Naturellement, cette valeur est là qui dort. Je n'ai qu'à m'en dépouiller de mon vivant... Vendre le Clos-des-Bois!... Et où irai-je ensuite ?

Raymond précise :

— Me Orologé, que j'ai vu, ne m'a pas caché qu'il avait un acheteur tout prêt, et que l'affaire se présenterait pour toi dans des conditions exceptionnelles.

Tiens, il a vu déjà Me Orologé ! Quelle prévoyance ! Je me sens déchirée d'impulsions contradictoires. Secourir Raymond et lutter pour me défendre, car enfin, moi, je ne suis pas responsable de leur sottise et de leur crédulité. Je les ai assez avertis, je leur ai assez remontré que ce Milart était un gredin...

Raymond ajoute, d'une voix profonde :

— Mère, me laisseras-tu sombrer ?

Ah ! cet appel qui ne part pas seulement de son cœur filial, mais de son cerveau calculateur, ce cri d'intérêt, comme il me torture ! Et que je la vois se dresser, menaçante, cette éternelle sommation des enfans, inexorables créanciers de leurs parens. Quoi, j'aurai tout donné à Raymond, ma jeunesse de femme, mon dévouement de veuve, ma protection de mère ; et il faut encore que je me spolie parce qu'il a plu à sa femelle égoïste et jouisseuse de le mener à cette banqueroute d'honneur ! Car, enfin, il n'avait pas le droit de disposer de ces sommes qu'on lui avait prêtées, il n'avait pas le droit d'en tirer ces profits louches. Il n'avait pas le droit de s'exposer à ce qu'on lui dise: « Rends-nous ces cent cinquante mille francs ; sinon, nous t'appellerons voleur, et nous te forcerons, par tous les moyens, à rendre gorge ! »

Courageuse, je refuserais. J'aurais l'affreuse obstination de préserver la sécurité de ma vieillesse, et ma dignité. Car, en m'appauvrissant pour eux, je ne m'attirerai, je le prévois avec une sorte de terreur lucide, qu'une reconnaissance immédiate, suivie d'une ingratitude certaine. Je me disqualifierai, par une pauvreté que je n'aurai consentie que pour eux, et dont le spectacle leur semblera une gêne et irritera leur orgueil.

Mais je suis mère, mais ce Raymond qu'on m'a volé, je l'aime encore, je l'aimerai toujours ; mais je sens que je serais

trop malheureuse de le savoir discrédité : son brillant avenir a été le but de ma vie; ne pas le sauver, quand je le puis, serait, de ma part, une lâcheté. Pour tout dire, plus il me coûte, plus le sacrifice m'attire; je me dépouillerai avec une sombre joie, et en sachant que je commets la pire erreur, mais en donnant la plus noble preuve de tendresse qui puisse sceller ma vie.

D'un élan irrépressible, je me penche pour lire dans ses yeux, je lui dis :

— C'est décidé, mon enfant. Je vendrai demain le Clos-des-Bois. Mais Nicole a des droits égaux sur cette propriété.

Raymond se rembrunit :

— Nicole a reçu une dot.

— Nicole est femme, faible, désarmée dans l'existence. Cette dot était la rançon qui lui assurait le mariage. Sans revenir sur le passé, tu n'ignores pas les sacrifices que j'ai faits aussi pour toi : études, examens, plaisirs, dettes payées.

Il répète obstinément :

— Il me faut cent cinquante mille francs.

Je réponds :

— Consultons-la.

Et j'appelle :

— Nicole!

Elle apparaît, elle ne s'est pas déshabillée, et elle écoute sans étonnement : elle n'hésite pas, elle regarde Raymond avec un beau regard de compassion, et dit :

— Maman, je suis heureuse d'être libre et de ne dépendre de personne, puisque je puis te dire que j'abandonne à Raymond toute la part que tu me destinais un jour.

— Nicole, cette moitié te revient, n'ai-je pu m'empêcher de crier dans un instinct de justice, et bien qu'émue aux larmes.

— Maman, ma dot nous suffira à moi et à Marcelle.

— Je te remercie, a dit Raymond d'une voix pénétrée, tu agis en sœur généreuse; au nom de Julia, je te remercie.

— Je n'ai pensé qu'à toi, Raymond.

— Et je te remercie plus que je ne puis te dire, maman! Si tu le permets, je vais repartir à l'instant porter cette bonne nouvelle à ma femme.

Il m'embrasse, il embrasse Nicole, et s'éclipse avec la rapidité, — je me reproche cette basse image, — de l'escamoteur qui vous a extirpé une dent. Pourquoi la clairvoyance des

mères n'enlève-t-elle rien à leur amour passionné pour leurs enfans? Je devine bien pourtant que Raymond n'a plus qu'une idée : il s'en tire, il est sauvé, que lui importe le reste?

Le reste, c'est-à-dire comment et avec quoi je vivrai?

Pense-t-il que je me logerai gratis, et que les fournisseurs m'offriront leurs factures acquittées pour me faire plaisir? Il me faut bien cependant un minimum strict qui garantisse la décence de ma vieillesse. Raymond est admirable :

« Il me faut cent cinquante mille francs! »

Que les autres se débrouillent!

Il les aura : c'est tout ce qu'il voulait, n'est-ce pas?

— Ah! ai-je soupiré, ma chérie...

Les doigts blancs de Nicole se sont appuyés sur ma bouche, son regard m'a implorée. Nous nous sommes comprises en silence!

## VI

Autrefois, je réagissais immédiatement à la joie ou à la souffrance.

A présent, ce n'est pas le premier jour que je sens mon mal. C'est après, à la courbature de l'âme, au découragement du cœur. Le choc brutal se traduit en lente infiltration; on dirait qu'un toxique me pénètre peu à peu et m'enlize. De même que ma douleur, après la mort de ma mère, s'était élargie en ondes comme les grands cercles de l'eau frappée par une pierre, ainsi s'étend en moi la répercussion de cette conversation d'une demi-heure avec Raymond, qui rompt la trame du présent, déroute mon avenir, me dénude de l'atmosphère protectrice de l'habitation familiale et des aîtres chers.

Le sacrifice est consommé. Le Clos-des-Bois est vendu. Un gros industriel parisien le guettait patiemment, et a vu son attente récompensée. Me Orologé estime que j'ai fait une bonne affaire. Raymond a eu ses cent cinquante mille francs. Le reste et mes rentes, diminuées, me constituent de quoi vivre avec une stricte économie. Nicole m'a recueillie. Depuis trois mois, j'habite avec elle sa maison du Haut-Samois, et j'évite de descendre la côte dallée pour ne pas voir les « embellissemens » que le nouveau propriétaire fait subir au Clos-des-Bois : un vilain mur remplace les haies vives et les treillages; on creuse

un bassin bordé de terre cuite bleue, une horreur, au milieu de la grande pelouse; on alourdit les façades de balcons peints en chocolat, on enlève tout cachet à cette vieille demeure qui avait son harmonie secrète. C'est un massacre qui me désespère.

Quand on a pris une résolution stoïque, on croit avoir tout fait. Mais c'est dans l'accomplissement quotidien que se concentre le plus pénible effort, celui qui exige le plus de persévérant courage. Pour vendre le Clos-des-Bois, il ne m'a fallu qu'une visite au notaire. Mais pour le quitter, dire adieu à ces vieux murs, à ces choses familières, il m'a coûté un déracinement qui me poursuivra toujours. Et je ne me déplantais pas moi seule, j'exilais ceux qui partageaient mon pain. J'avais formé le vœu que Renaude ne me quittât jamais, qu'elle mourût dans ce refuge, et il a fallu lui chercher un asile, assurer sa retraite, sous la surveillance tendre de sa nièce Margot, chez des parens éloignés, dans le Nord. Nos adieux m'ont rendu malade : il me semblait perdre à nouveau ma mère, tant ce départ ravivait mon deuil. J'ai voulu congédier Toussaint et Gertrude, mais le cœur m'a manqué : c'était trop en une fois; et, en attendant, ils ont accompagné mon exode, sans se plaindre.

Cependant, que de regrets pour Toussaint, qui était suzerain des serres, des corbeilles de fleurs et du parc, là-bas, et n'a ici qu'un banal jardin de location à entretenir: quelle différence pour Gertrude, privée de sa grande cuisine et du large office, et de la buanderie, et de la repasserie : tout ce domaine des choses serviles où elle régnait! J'ai vendu le coupé et la victoria, j'ai donné Minerve, cela m'eût été trop pénible de la vendre, à un vieux cousin du docteur Riquenne, brave éleveur qui la conservera, dans ses pâturages de Normandie, où, au repos et au vert, elle trouvera ses invalides. Caprice n'a pas daigné nous suivre; avec son indépendance de chat habitué plutôt aux endroits qu'aux êtres, à la fois fidèle et ingrat, il est retourné au Clos-des-Bois, et on l'y tolère, dans les communs.

Les Raymond m'ont bien offert un abri à Fleurances où la place, comme ils disent, ne manque pas. J'ai décliné leur offre. Je ne veux pas aliéner ce qui me reste d'indépendance. Je ne veux pas être la gardienne de leur château et la surveillante des travaux, car, m'explique Raymond, ils gardent Fleurances, ils le remettent en état; ils perdraient trop à s'en défaire en ce moment, tandis qu'achevé, rajeuni, confortable, ils espèrent le

revendre à quelque richissime Américain du Nord, ou du Sud. « Une excellente opération ! » Dieu le veuille !

Après cette alerte, ils ont repris assez vite leur aplomb; Julia se commande de nouvelles robes, et Raymond a changé son automobile. Il faut, assure-t-il, ne pas paraître touchés par leur mésaventure avec Milart, tenir bon et faire face. Ainsi s'assure le crédit et se maintient la respectabilité.

Julia et Laure, qui d'abord m'avaient manifesté leur gratitude en bons termes, estiment sans doute m'en avoir donné pour mon argent et se relâchent graduellement de leurs attentions. Je compte moins à leurs yeux. Je ne suis plus rien, en effet. Heureusement que ce n'est pas pour elles que j'ai consenti ce grand sacrifice ; j'eusse été trop dupe de croire qu'elles m'en sauraient longtemps gré. L'ai-je fait même pour Raymond ? Oui, certainement, afin de le sauver. comme il m'en a adjurée ! Mais j'ai agi aussi pour moi, je le sens, pour l'idéal que je sers, pour le culte que je voue à la mémoire de mon mari, parce que j'ai estimé accomplir un devoir pénible, et d'autant plus impérieux.

Alors, de quoi me plaindrais-je ?

Je ne me plains pas. Je constate, simplement, et sans trop d'amertume, soit que je finisse par me blaser, soit qu'à la longue, on se détache de ceux qu'on a le plus aimés.

Pourtant, ce que j'éprouve envers Raymond, je ne le ressens pas vis-à-vis de Nicole, toujours aussi chère, aussi précieuse à mon cœur maternel. Et si je pense plus souvent à Pomme-Rose qu'à Fred, que les dents tracassent et qui pousse malingre, ce n'est pas entièrement de ma faute. N'a-t-on pas tout fait pour me tenir à l'écart de son petit lit ? N'est-il pas couvé avarement, toujours, par sa « grand'mère ; » ne suis-je pas en visite « la bonne-maman » de passage, celle qui ne compte pas ? Il faut bien que je finisse par prendre mon parti des misères auxquelles je ne puis remédier.

J'ai eu hier une grosse émotion. Nicole était absente. Le docteur Riquenne m'a rendu visite.

Son voyage en Italie s'était prolongé et, depuis son retour, il semblait éviter tout entretien particulier. Sa gaucherie, son embarras m'ont avertie : quelque chose allait se produire, qui modifierait nos rapports futurs, quelque chose que je ne voulais pas approfondir, et que cependant j'eusse préféré éloigner ; mais il n'était plus temps.

Le cher homme m'a regardée avec bonté, et d'un ton ému, comme s'il voulait se faire pardonner son audace :

— Mon amie, a-t-il dit, voilà longtemps que nous nous connaissons : je crois que nos caractères ne se révèlent aucune surprise, et que nous nous portons une réciproque estime...

J'ai incliné la tête, il a toussé, rougi et a repris :

— De mon côté, ce sentiment s'augmente de vénération et, permettez-moi de vous le dire, d'une affection qui... que... — enfin ! ne jugez pas ce mot trop ridicule pour un homme de mon âge, — oui, d'un profond et véritable amour. Oh ! sans doute... je ne prétends pas... Que vous éprouviez pour moi une vraie, une grande amitié, je n'ose espérer davantage. Mais, dites, ne serait-ce pas assez pour justifier la démarche que je risque aujourd'hui ?

J'avais compris, ma main exprima un refus :

— Je vous en prie...

— Laissez-moi achever ? Ne croyez-vous pas que nous puissions, en bons et loyaux associés, unir nos vies et assurer ainsi à notre expérience assagie une certitude de bonheur ? Oui, de bonheur ! Vous resteriez libre, entièrement libre de vous-même, de vos goûts, de vos habitudes. Ce que je sollicite, ce que j'implore, chère amie, c'est seulement le droit de vous entourer de mon dévouement, de mes soins, de mon a...

— Mon ami !

Et je ne pus répondre ; j'étais trop remuée. Je ne pouvais méconnaître la délicatesse de ce soupirant fidèle qui avait attendu que je fusse presque pauvre, pour m'offrir de partager son bien-être.

— Oh ! ne me dites pas, reprit-il chaleureusement, que le nom de François Riquenne ne compte pas à côté de l'illustre nom que vous portez si fièrement. Je sais le peu que je suis, le peu que je représente. Dites-vous seulement que je suis un honnête homme, que je vous aime depuis bien longtemps, que je n'ai jamais osé vous proposer cette union parce que vous aviez le droit de dédaigner... Ne pensez qu'à ma bonne volonté, qu'à la foi que je vous ai vouée, et surtout que vous pouvez, d'un mot, faire de moi le plus heureux des êtres...

Je l'ai regardé : j'aurais voulu pouvoir lui dire ce mot. Un instant, un seul, j'ai eu la vision d'une existence réconfortée par une présence amie ; nous avons des goûts semblables, nous

ferions de beaux voyages, et, au retour, il serait reposant de se baigner dans ce paysage que j'aime et qui est devenu à la longue un élargissement de moi-même. Un mariage qui ne mettrait en commun rien de charnel, qui ne fondrait que nos intelligences et nos cœurs. Mais, je le pressens, malgré les affirmations convaincues de mon vieil ami, il ne serait pas complètement heureux. Il m'aime comme si j'étais encore femme, encore jeune et désirable. Et je n'appartiendrai jamais à un autre homme qu'à celui qui m'a donné Raymond et Nicole. Et puis, je ne suis pas sûre d'être pour Riquenne la compagne rêvée. Qui sait à travers quelles illusions il me voit! A nos âges, les plis sont pris, les besoins de liberté, d'action, de pensée, minutieusement fixés; j'ai mes manies, je ne veux pas qu'il en souffre. Et cela qui est grave : dans ma vie pleine de mes enfans et de mes petits-enfans, il n'y a pas de place pour une affection aussi exclusive que celle qu'on porte à un mari. Et mon âge se dresse, mon déclin proche et fatal. Peut-être, quinze ans plus tôt... mais aujourd'hui. Et Riquenne est riche, et je ne veux pas qu'on dise... Non, la raison et le sentiment sont d'accord en moi pour repousser cette offre qui cependant me touche... Comment lui faire comprendre sans le blesser?...

— Mon ami, si vous saviez combien je suis sensible à ce que vous venez de me dire... Mais réfléchissez...

Il m'a arrêtée :

— Par grâce, ne dites pas encore ce « non » que je prévoyais, qui, depuis des mois, suspend mon aveu. Accordez-moi vingt-quatre heures, moins encore si vous voulez, rien qu'une heure de réflexion... Vos objections, je les devine : aucune ne tient debout... Non! non! aucune ne vaut auprès de mon adoration respectueuse, auprès de l'immense volonté que j'aurais de vous aimer comme vous voudriez l'être. Je n'ai jamais tant regretté d'avoir si peu de séduction, d'être vieux, d'être laid...

— Mon ami, mon cher ami, vous êtes l'homme le meilleur que je connaisse. Croyez-moi, j'eusse voulu pouvoir accepter votre offre, j'en sens toute la bonté, toute la douceur... Mais je ne puis me marier. C'est impossible.

Il allait insister.

— Ne m'en veuillez pas, mon bon Riquenne. Restons amis. Si je pouvais... mais je ne puis pas!...

Il n'a plus rien dit, il s'est détourné pour que je ne visse

pas qu'il avait bien envie de pleurer. Je m'en voulais de lui causer tant de peine. Et je ne pouvais agir autrement.

Je n'ai rien caché à Nicole. Elle m'a compris, mais elle a plaint le pauvre docteur :

— Ah ! maman, si seulement tu étais une femme ordinaire.

— Pourquoi me dis-tu cela ?

— Parce qu'une femme ordinaire aurait accepté, sans hésiter, et, qui mieux est, aurait été certainement heureuse avec ce parfait compagnon. C'est peut-être malheureux, petite mère, que tu l'aies refusé !

— Serait-ce à toi de me le reprocher, Nicole ? ai-je murmuré avec un faible sourire.

— Oh ! maman, je ne pensais qu'à toi. Et toi, tu n'y penses jamais.

Elle se trompe, Chacun est égoïste à sa façon. Et Riquenne, en ce moment, doit penser que je suis une orgueilleuse, une femme sèche, et qu'à tort j'ai repoussé ce qui pour nous deux eût été sage, pratique et bon.

Qu'y faire ? Je n'aurais pas pu. J'ai été femme, puis mère. J'en ai épuisé les joies et les douleurs. On ne recommence pas sa vie.

## VII

Il faut bien que je me l'avoue, j'ai été choquée que Nicole ait pu regretter, si peu que ce fût, mon refus. Elle ne pensait qu'à ma tranquillité : une tendresse d'automne, un sûr confort ; et moi je m'affligeais de constater que je ne lui étais pas indispensable, que ce renoncement, motivé en partie par elle, elle ne m'en témoignait pas de reconnaissance.

Et pourquoi en aurait-elle, en effet ? Nos enfans tiennent à nous parce que nous leur servons encore, ou ils s'en désintéressent parce que nous leur devenons superflus. Nicole par là ne m'exprimait-elle pas clairement qu'elle fera son existence en dehors de moi, qu'elle avait franchi la période des doutes et des scrupules, qu'elle regardait en face l'avenir, et que, du fond de sa vie secrète, elle avait l'orgueil et la certitude d'y croire ? Elle se sent aimée ; le rayonnement, qui peu à peu, avec le printemps, sort de son visage plus clair et plus neuf, l'atteste.

Nicole a fini sa « retraite, » elle n'a plus des épaules fri-

leuses sous son petit châle noir ; elle se coiffe en bandeaux; ses robes l'enveloppent harmonieusement, elle redevient jeune et belle. Elle se redresse, elle rejette le passé, elle sort du mauvais rêve et de la torpeur lasse qui a suivi. Elle veut vivre. Elle vivra.

J'ai pensé : « On ne recommence pas sa vie. » Moi? Non. Mais les autres? Manuële n'a-t-elle pas écrit à Nicole que son ancien mari allait se remarier et qu'elle-même avait en vue un beau mariage, dans quelques mois, avec un Argentin richissime.

Décidément, les jeunes et moi, nous ne pratiquons pas la même morale : au dégoût que ces mœurs m'inspirent, jamais je ne me suis autant sentie d'une autre époque. Voilà six mois que Nicole est veuve. L'été dore le fleuve et baigne de sa splendeur la forêt. Nous faisons de belles promenades à pied, Nicole, Pomme-Rose et moi. Et je jouis de ma fille et de la petite chérie comme si je sentais que je n'ai plus longtemps à les posséder, et que quelqu'un viendra me les prendre.

Gertrude m'a remis une carte. Un monsieur m'attend au salon. Dans un grand frisson je me lève et descends l'escalier. Le voilà donc revenu, le visiteur insolite qui m'avait apporté tant d'angoisse, le visiteur nocturne que ramène cette magnifique ournée, toute en clarté et en parfums de fleurs épanouies et d'herbe chaude. Je vais revoir Charles Raynal, son franc et jeune visage, ses yeux limpides, sa mâle séduction.

Et voilà que j'ai devant moi un vieillard. Il constate ma stupeur et mon désarroi :

— Eh quoi! vous ne reconnaissez pas votre vieux Raynal?

Je lui tends les mains avec effusion :

— Mais si, je croyais seulement...

Oui, je reconnais mon ancien ami, le commandant Raynal, sa figure énergique, ses cheveux en brosse, sa moustache blanche, car il est tout blanc à présent! Ah! si, je le reconnais; et cela me fait chaud au cœur. L'expression de mon visage ne le trompe pas.

— Vous pensiez trouver ici mon beau-fils, comme autrefois vous aviez cru me trouver, moi? Il m'a tout raconté. Je viens en son nom. Charlotte, — vous permettez que je vous appelle ainsi, comme autrefois? — nos enfans ont été un peu fous, mais la vie a daigné leur être clémente. Ne devinez-vous pas ce que je viens vous dire?

— Pas encore, ai-je dit... Ne me le dites pas encore. Laissez-moi me remettre. Je ne m'attendais pas... Je suis contente de vous revoir...

— Et moi donc! Que de fois j'ai pensé à vous! Quels vœux j'ai formés pour votre bonheur! Et voyez la singularité du sort qui nous rassemble après tant d'années et à travers tant de lieues. Il était écrit que je n'aurais pas la chance insigne de vous voir devenir ma femme; mais il dépend de vous que votre Nicole réalise pour mon Charles ce que vous avez cru devoir me refuser.

Il change de ton, et, solennel, mais souriant :

— Chère madame, je viens vous demander la main de votre fille pour mon beau-fils, Charles Raynal, directeur de l'usine que j'ai fondée là-bas.

Je hoche la tête :

— Oh! les enfans d'aujourd'hui arrangent leur vie eux-mêmes. C'est à Nicole qu'il faut demander cela.

— Je vous avoue, dit le commandant avec une confusion jouée, que nous avons rencontré Nicole sur la route, et qu'en ce moment même Charles est en train de lui exposer sa requête. Moi, qui suis du vieux temps, j'ai pensé à vous consulter comme il convient.

J'ai répondu, grave :

— Je fais des vœux pour leur avenir.

— *Amen!* a dit Raynal. Pauvre amie, ne m'en veuillez pas trop? Perdre votre Nicole que de tristes événemens vous avaient rendue et que Charles sera forcé, le mariage conclu, d'emmener en Russie où sont ses intérêts et sa fortune : cela ne vous semblera-t-il pas bien cruel?

J'ai soupiré :

— Je mentirais si je vous disais que cela ne me cause pas beaucoup de chagrin. Mais qu'y faire?

Le commandant m'a regardée avec compassion :

— Pourquoi ne pas venir vivre auprès de nous et de vos enfans? La maison est grande, la vie est large.

J'ai réprimé mon émotion.

— Cela ne se peut pas. Merci, mon vieil ami.

Nicole et Charles ont poussé la petite porte du jardin; ils tenaient par la main Pomme-Rose entre eux, et tout le soleil de juin, toute la fête de la nature rayonnaient sur leur visage.

Le commandant Raynal a insisté :

— Nous en reparlerons. Je ne veux pas que vous restiez seule et que vous puissiez nous en vouloir d'enlever votre fille et votre petite-fille.

Oui, on en reparlera. Mais d'avance, ma résolution est prise. Je ne quitterai pas mon pays, je ne m'accrocherai pas au nouveau foyer de ma Nicole. C'est la loi : elle doit suivre son mari et quitter sa mère. Elle n'a besoin ni de tutelle ni de conseils. Je ne vivrai pas près d'un gendre, si indulgent soit-il à mes façons de sentir de dame âgée : je ne serai pas la comique ou agaçante « belle-mère. » Nicole vivra, entre son mari et sa fille, sa vie pleine.

Cela doit être ainsi ; cela sera. Une voix nette, la voix de ma conscience, la sagace et triste voix enfin expérimentée, m'a dit : « Renonce ! Il n'est pas d'autre issue : là seulement tu trouveras, à défaut de joie, le repos. »

Je renoncerai.

Les Raynal se sont installés avec mon assentiment, — comme s'il était indispensable ! — à Bois-le-Roi. Quelques kilomètres nous séparent, que raccourcissent la bicyclette de Charles Raynal, la voiturette automobile de son beau-père. Il est entendu qu'à la fin de son deuil, Nicole se mariera. Les affaires n'attendent pas, et Charles est un grand travailleur.

Chaque jour, j'apprécie davantage son humeur virile, son intelligence, sa simplicité : cette dernière épreuve semble l'avoir mûri. C'est un charmeur, mais c'est surtout un homme de tête et de cœur : je crois que je l'aimerai beaucoup.

Pourquoi ai-je confiance ? Je ne sais. Mais il me semble que Nicole pourra s'épauler sur un sûr et tendre ami. Leurs esprits concordent, et l'amour merveilleux leur fait de la moindre chose une félicité. Mon Dieu ! la vie devait bien à ma pauvre fille cette revanche. Et l'essentiel est que Pomme-Rose n'en souffre pas.

Elle a adopté Charles. Et il la couve d'une affection attendrie : ce sera un père vigilant, j'en ai la certitude. Voilà un beau spectacle que celui de cette trinité joyeuse.

Ce que j'aime en ce Raynal, c'est son mépris de ce qui est grossier, médiocre ; il ne recherche aucune vanité mondaine, aucune satisfaction de luxe. Il respire la santé morale. C'est sans

doute pour cela que Raymond et sa femme le déclarent, avec une petite moue supérieure, un « brave homme. » Ce ne serait déjà pas si banal ; mais il voit juste, il pense droit, ses connaissances sont variées, ses goûts délicats, il adore lire, joue parfaitement au piano du Bach et du Beethoven. Ces joies-là, qui ne trompent pas, valent bien les réceptions officielles, les petits théâtres et les restaurans de nuit.

Que de bonnes et longues conversations avec mon vieil ami Raynal ; que de souvenirs exhumés ! Une seule chose m'attriste : l'ombrage qu'en a pris l'excellent Riquenne. Ses visites étaient devenues rares, elles ont presque cessé à présent. Est-il donc jaloux ? De qui, de quoi ? Dans quelques semaines, Nicole et Charles s'épouseront sans foule, sans bruit, dans notre petit village. Ils partiront aussitôt pour la Russie.

Il me faut de l'héroïsme pour me résigner à cette idée, car alors il conviendra que j'organise définitivement ma vie. Nicole disparue, cette maison de hasard me deviendra odieuse. Je ne pourrais continuer à demeurer à proximité du Clos-des-Bois défiguré et abîmé. Depuis que je ne l'habite plus, ce pays perd à mes yeux de son charme et de son intimité. J'ai des nostalgies de départ. Il me semble que je dois trancher les dernières racines qui m'attachent encore aux êtres que j'aime et aux choses encore pleines de moi-même. Mais où aller ?

Les Raymond m'ont invitée à prendre un petit appartement non loin d'eux. Mais je n'aime plus Paris. J'étoufferais dans trois ou quatre petites pièces. Les musées, les concerts ? Mais, à Paris, on se sent si vite pauvre, et je suis au fond une campagnarde : j'aime le silence des bois, les matins vaporeux, les larges couchers de soleil. La Nature m'a si souvent apaisée et consolée !

Sans doute, je verrais Fred. Mais il faudrait subir Laure et Julia ; pour Raymond, il n'est jamais seul. Que de petits froissemens, que de menues souffrances m'attendraient ! le sentiment de mes visites importunes, subies avec politesse, abrégées par raison ; je ne pourrais me faire à voir sur les visages une expression d'ennui, ni aux silences complices qu'on garderait à table sur certains sujets. Tout me le répète, ma vie et celle de mon fils ont trop divergé pour qu'elles puissent fusionner sans heurt et sans amertume. Et, quant à la reconnaissance de Julia, pour avoir sauvé Raymond, elle tarira plus vite

que ses rancunes anciennes, masquées par son banal sourire.

Comme les semaines passent vite ! Au gré de Nicole et de Charles, elles sont lentes... C'est admirable, cette impatience de la jeunesse ! Moi qui voudrais retenir les jours, et les minutes. Nicole s'en veut de tant appartenir, d'avance, à Charles. Parfois elle s'échappe ou refuse de me laisser seule, et c'est moi qui lui dis, du même ton que ma mère avait eu envers moi :

— Va, ma chérie... va, mon enfant.

Et elle va retrouver son bonheur !

## VIII

Nicole est loin. Raymond est loin.

Me voici seule devant moi-même. J'ai réalisé le grand, le vrai, le seul parti qui me restait à prendre.

J'ai renoncé, complètement, et à tout.

J'ai coupé le passé comme d'un coup de hache on abat un vieil arbre.

Depuis un an, j'ai fui Paris, j'ai quitté Samois ; aujourd'hui, le Clos-des-Bois m'apparaît aussi lointain que cette Chesnaye où s'était émerveillée mon enfance, car les lieux auxquels nous croyons tenir le plus, si nous les abandonnons, cessent d'être, comme si notre présence seule les animait.

J'ai élu ma Thébaïde.

Il fallait que le dépaysement fût complet, que rien ne me rappelât aux lâches regrets, aux insidieuses tentations. Climat, logis, couleur du ciel, tout devait être différent. Je me suis rappelé une petite ferme où mon mari et moi, un jour, avions bu du lait, au cours d'une fugue en Provence et sur le littoral. Je me suis renseignée. Elle existait encore, transformée en villa minuscule. Elle était libre. Un bail à long terme m'en assure la possession. On l'appelle « La Chevrette, » et, à flanc de ravin, dominant la mer, elle a bien l'air, au milieu des pins et des oliviers, d'une chevrette blanche et perdue qui broute le thym sur la montagne.

C'est au-dessus de Golfe-Juan-Vallauris. Le tramway y monte et passe à deux cents mètres de ma haie de cactus. Tout le jour, le soleil baigne les fenêtres et je vois fulgurer le bleu du golfe. Il y a, au crépuscule, des splendeurs d'or, de pourpre et de violet. Je passe là ma vie, dans une paix tardive, taillant mes

rosiers, lisant, m'occupant, non plus du Comité de patronage de la Maternité, mais d'œuvres plus modestes : on trouve toujours et partout de pauvres gens et un peu de bien à faire.

Gertrude me soigne, aussi dévouée que Renaude l'avait été pour ma mère. Quand j'ai voulu, les larmes aux yeux, congédier le couple, elle m'a dit, avec une philosophie souriante :

— C'est décidé que Madame va vivre dans le Midi ?

— Oui, Gertrude, et mes ressources...

— Très bien, je ne quitterai pas Madame, j'aime mieux l'en prévenir.

— Mais, ma pauvre Gertrude, je ne puis avoir là-bas un jardinier...

— Cela n'embarrasse pas Toussaint; il s'est débrouillé, Madame; il s'est fait embaucher par le marquis de Casa-Ferera, qui a une grande propriété et des bois depuis Cannes jusqu'à Antibes. Et, le dimanche, Toussaint viendra, si Madame le permet, voir si les plates-bandes n'ont besoin de rien chez nous.

Ce *chez nous* m'a émue, plus que les plus belles protestations. Il a fallu en passer par la volonté de Gertrude. Son attachement de chien fidèle m'est très doux, autant que sa vaillance et sa bonne humeur. Toussaint rajeunit, dans ce climat sec et sain. Renaude, elle, se décrépit lentement, dans sa petite bourgade du Nord; Margot la soigne chez de bons parens; j'ai de temps en temps de leurs nouvelles.

Nicole n'a pas d'histoire : elle est heureuse. Et les Raymond le sont, à leur manière. Mon fils a plaidé des affaires civiles retentissantes : tant mieux! Comme ils ont plus de chance qu'ils n'en méritent, ils viennent de revendre Fleurances au nouveau mari de Manuële; gain net : trois cent mille francs. Laure Barysse s'est hâtée de me l'apprendre avec orgueil. Au mieux avec sa fille, elle et les Raymond resteront les locataires gratuits de la somptueuse demeure. Tout s'arrange...

J'ai eu des momens très pénibles, j'ai savouré le désespoir de mon arrachement; j'ai exécré cette maternité qui collait à moi sa tunique de Nessus brûlante; dans ma détresse, j'ai souhaité parfois mourir. J'ai haï le soleil implacable, les pins toujours verts, cette inflexible et indifférente Nature qui assistait, ici, comme elle l'avait fait là-bas, à ma douleur inconsolée. Je me sentais tiraillée par les invisibles liens que reformaient l'absence et la vision obsédante, et qui m'attiraient vers ceux

par qui j'avais souffert. J'ai subi là ma crise, elle fut atroce, comme celle des ermites du Désert.

Puis, à force de volonté, en me répétant chaque jour que j'avais raison, qu'il n'y avait pour moi de salut que là et non ailleurs, j'ai senti l'apaisement venir.

Il est venu. Il étend de plus en plus sur moi son ombre et sa fraîcheur. Égoïsme de vieille? Je ne crois pas, car je n'ai qu'à fermer les yeux pour ressentir mille impressions vives et aiguës. Acceptation, plutôt, des nécessités vitales. J'ai compris que je souffrirais moins en ne me cramponnant pas à Raymond, pas plus qu'à Nicole. Mes enfans sont grands, ils n'ont plus besoin de moi. Ma tâche d'éducatrice est remplie. Tout ce que je pouvais faire pour eux, je l'ai fait. Il ne me reste plus qu'à les aimer : l'espace et le temps entre nous.

Si l'expérience pouvait s'enseigner aux autres, au lieu que chacun l'acquiert à ses peines et périls, je persuaderais aux femmes, mes semblables, de se donner sans prétendre recevoir. C'est l'apanage maternel, aussi triste que noble. Et si elles y voient une duperie, qu'elle soit du moins sans repentirs.

Nous voulons trop que ceux que nous avons créés nous ressemblent!

Peut-être ai-je prolongé trop longtemps mon rôle tutélaire, moins par autorité, certes, que par affection; mes enfans n'ont vu, dans mon étreinte protectrice, qu'un joug. Cet amour dont j'eusse souhaité qu'ils me restituassent les miettes, après tout, ne le doivent-ils pas, selon la loi de l'espèce, tout entier à leurs propres enfans? Que ne me suis-je résignée plus tôt!

Oui, j'ai bien agi, la réalité me le démontre et c'est ma récompense. Sans doute, on m'oublie un peu, bien que Nicole m'écrive plus souvent que son frère; elle insiste toujours pour que j'aille vivre auprès d'eux. Julia, « correcte, » m'envoie aux occasions consacrées des nouvelles de Fred. Je ne suis plus utile, dès lors, on me néglige. C'est ainsi, mais n'est-ce pas ainsi pour tout le monde? Et suis-je donc la seule mère qui voie ses enfans suivre la pente de leur caractère et évoluer selon leurs tendances propres, bonnes ou mauvaises?

Je prends mon parti de ce à quoi je ne puis rien. On se fait à tout. Le bienfait de mon éloignement est que je sens beaucoup moins douloureusement ce qui autrefois me criblait de dards de guêpe, me laminait le cœur à tout coup. Ne pas *les* voir, ne

plus remuer certaines idées fixes, éviter toute cause de dissentiment, voilà ce dont je goûte aujourd'hui le mélancolique privilège et la consolante atonie.

Bien plus, mes points de vue ont changé; si ma conception de la vie, du bien et du mal, est demeurée la même, je deviens plus indulgente, je me sens meilleure. Est-ce qu'une vérité nouvelle a dessillé mes paupières ? Non. Est-ce seulement que ma pensée se libère des entraves qui la paralysaient, aux contacts irritans? Oui. Je me demande si je n'ai pas souvent été un peu injuste et partiale. Julia a l'âme sèche? C'est sa nature. Combien de jeunes femmes sont ainsi pour leur belle-mère! Laure est égoïste et volontaire, mais ces défauts, chez une étrangère, m'eussent à peine choquée. N'ai-je pas, ombrageuse, trop aimante, calomnié parfois Raymond, qui, dans le fond, a de la bonté, vaut mieux que ceux qui l'entourent et que la vie qu'il mène? Est-ce que sa faiblesse pour sa femme ne vient pas de cette bonté même ?

Le malheur, c'est de relever, nous tous, de l'humanité faillible, exposée à l'erreur, victime de ses passions, jalouse, vaniteuse et colère. Suis-je donc irréprochable et parfaite? Je sais trop que non... N'ai-je pas commis des maladresses, ne me suis-je pas affirmée une mère trop exigeante? Cela, tout de même, et, malgré mes scrupules, je ne le crois pas... Mais une vérité s'impose, c'est que, depuis que j'ai renoncé aux autres et à moi-même, je ne les vois plus, je ne me vois plus comme auparavant. Je compatis à la misère réciproque des êtres préoccupés de soucis vains, tourmentés de maux imaginaires, alors qu'ils ne devraient songer qu'à se comprendre et qu'à s'aimer.

J'ai, j'aurai encore de mauvaises heures : mais rien, je le sens, ne pourra empêcher que ma solitude et mon renoncement ne fassent descendre en moi, dans une clarté sereine, l'apaisement, le divin apaisement, qui rendra ma vieillesse résignée et ma mort sans effroi.

PAUL MARGUERITTE.

# ROCHAMBEAU EN AMÉRIQUE

## D'APRÈS DES DOCUMENS INÉDITS

### I

### AVANT YORKTOWN

La guerre d'Amérique durait depuis cinq ans; depuis deux ans, un traité d'alliance, ayant pour unique objet d'assurer « la liberté, la souveraineté et l'indépendance absolue et illimitée des États-Unis, » nous liait aux « insurgens; » succès et revers alternaient : Brooklyn, Trenton, la Brandywine, Saratoga. Tout récemment, la nouvelle était venue de la double victoire sur terre et sur mer de d'Estaing à la Grenade et on avait illuminé. Les lumières étaient à peine éteintes qu'on apprenait le sanglant échec du même d'Estaing à Savannah. Le pays s'inquiétait de la durée d'une guerre dont, après tant de labeur, l'issue demeurait incertaine.

Lorsque, dans les premiers mois de 1780, le bruit se répandit qu'un grand effort définitif allait être tenté, qu'il ne s'agissait plus d'envoyer aux Américains une escadre, mais une armée, et que la fin du drame était proche, l'enthousiasme fut immense. Tout le monde voulait partir. On allait passer les mers, visiter des pays inconnus, secourir un peuple épris d'indépendance, qui luttait pour une cause sainte, et dont tous nos volontaires louaient les vertus : le peuple qui avait pour chef Washington et que Franklin représentait à Paris. Une ardeur de croisés enflammait la jeunesse française, et l'expédition pro-

jetée était en effet la plus importante que la France eût lancée outre-mer depuis le temps des lointaines croisades. Il s'agissait vraiment d'une cause sainte; celle de la liberté, mot magique et qui faisait alors battre les cœurs. « Pourquoi la liberté est-elle si rare? disait Voltaire. Parce qu'elle est le premier des biens. »

Cet enthousiasme désintéressé frappait le raisonnable Franklin qui écrivait un peu plus tard : « C'est vraiment là une nation généreuse... Aller leur dire que leur *commerce* bénéficiera de notre succès et qu'il est de leur *intérêt* de nous aider, revient à leur dire : Aidez-nous et nous ne vous en aurons aucune obligation. Des gens de chez nous ont parfois tenu ici (à Paris) de ces propos déplacés et inconvenans. Il n'en est résulté nul bien. »

Tous ceux qui purent obtenir d'embarquer étaient convaincus qu'ils assisteraient à des événemens mémorables, probablement sans exemple, et il se trouva qu'en effet ils devaient assister à la campagne qui, avec celle de Hastings, où fut décidé en 1066 le sort de l'Angleterre et celle de Bouvines, qui fit de nous, en 1214, une grande nation, allait être l'un des trois faits d'armes les plus gros de conséquences auxquels des Français aient jamais pris part. Un résultat caractéristique de cet état d'esprit est que tous notaient leurs impressions, dessinaient, tenaient des journaux. Jamais, tout en faisant la guerre, on n'a tant écrit. Ces notes subsistent en quantité considérable, et de toutes mains, car la passion de narrer était commune aux gens les plus divers : journaux et mémoires de chef d'armée comme Rochambeau ou de chef d'état-major, comme Chastellux, membre de l'Académie française, adaptateur de Shakspeare, auteur d'une *Félicité publique* qui, disait Franklin, le montrait « véritable ami de l'humanité; » récits d'aumônier de régiment comme l'abbé Robin, de viveur sceptique comme Lauzun, le nouveau don Juan, dont les récits de bataille alternent avec les ressouvenirs d'amour, beau, impertinent, licencieux, excellent soldat, audacieux et endurant, et destiné, ainsi que plusieurs de ses compagnons, à l'échafaud révolutionnaire ; journaux d'officiers divers comme le comte de Deux-Ponts, le prince de Broglie, qu'attendait lui aussi l'échafaud, le comte de Ségur, fils du maréchal, plus tard académicien et ambassadeur, Mathieu-Dumas, futur ministre de la Guerre d'un futur roi de Naples qui s'appellerait Joseph Bona-

parte, Axel de Fersen, aide de camp de Rochambeau, qui devait organiser la fuite à Varennes et mourir massacré dans son pays, notes, cartes et dessins du baron Cromot-Dubourg, autre aide de camp, journal aussi, parmi beaucoup d'autres, de modeste commissaire des guerres comme Blanchard, qui donne une note à part, voit ce que d'autres ne voient pas et dont le ton de subalterne contraste avec la superbe des seigneurs ses compagnons.

De page en page, en tournant les feuillets, on voit paraître, sans parler de La Fayette, Kosciusko et des premiers enthousiastes, bien des noms qui commençaient à peine à sortir de l'ombre et dont plusieurs n'y sont plus jamais rentrés : Berthier, La Pérouse, La Touche-Tréville, les frères Lameth, Bougainville, Custine, le Bouillé de la fuite à Varennes, le La Clochetterie du combat de la *Belle-Poule*, le Duportail, qui serait ministre de la Guerre sous la Constituante, Saint-Simon, qui n'était pas encore saint-simonien, Suffren, sur l'escadre de qui naviguait le futur directeur Barras, alors officier au régiment de Pondichéry. Toute la France était vraiment représentée, un peu celle du passé, beaucoup celle de l'avenir.

Quantité de ces journaux ont été imprimés (celui de Cromot-Dubourg seulement en traduction anglaise), d'autres sont perdus ; plusieurs demeurent inédits, si bien qu'après tout ce qui a déjà paru et tant d'excellens travaux, il demeure possible de refaire, en suivant, pour partie, de nouveaux guides et en utilisant de nouveaux documens, le grand voyage qui mena nos compatriotes de Brest à Newport et de Newport à Yorktown. La masse des papiers de Rochambeau, qui n'ont été que partiellement utilisés, sont conservés à la Bibliothèque du Congrès à Washington; le journal inédit dont la même bibliothèque possède une copie, tenu par l'aide de camp, Louis, baron de Closen, excellent observateur, gai, brave cœur, d'une bonne humeur qui grandit quand les désagrémens s'accroissent, donne une note juvénile en contraste avec la dignité sereine des rapports et des mémoires de ses chefs; de curieux renseignemens sont fournis encore par plusieurs lettres, inédites aussi, écrites par Washington (1) de sa magistrale écriture, régulière et sans ratures, d'homme tranquille, aux nerfs calmes, à la

(1) Quelques-unes avec l'adresse conservée : « On public service. — To His Excellency Count de Rochambeau, Williamsburg, Virginia. »

volonté sûre. Enfin le gouvernement anglais a généreusement ouvert ses archives, de sorte que, tant par les récriminations publiées à Londres après le désastre, que par les dépêches maintenant accessibles, on peut savoir ce qui se disait dans New York et hors de New York, dans les redoutes de Yorktown et dans les tranchées françaises et américaines entourant la place.

## I

Le lieutenant général Jean-Baptiste-Donatien de Vimeur, comte de Rochambeau, âgé de cinquante-cinq ans, l'aîné de Washington de sept années, était dans sa maison de Paris au commencement de mars 1780, malade et sur le point de partir pour son château de Rochambeau en Vendômois; les chevaux de poste étaient prêts, quand il reçut la nuit, dit-il dans ses Mémoires, « un courrier qui lui apportait l'ordre d'aller à Versailles recevoir ceux de Sa Majesté. » Depuis quelque temps, le bruit courait que le grand effort allait être tenté; la nouvelle lui en fut confirmée, avec celle qu'il aurait le commandement de l'armée envoyée au secours des Américains.

C'était une tâche extraordinaire. Il s'agissait de gagner le Nouveau Monde avec un corps d'armée entassé sur de lourds transports, d'éviter les flottes anglaises, de combattre en pays à peu près inconnu, aux côtés de gens qui ne l'étaient pas moins, en qui, jusqu'à une époque toute récente, nous avions vu des ennemis et non des alliés, et pour une cause qui jusque-là n'avait guère rencontré d'adhérens à Versailles, celle de la liberté républicaine.

Ce dernier point était le plus surprenant de tous, tellement que même les Indiens amis de la France qui vinrent visiter Rochambeau à son campement de Newport lui demandèrent comment il se pouvait faire qu'un roi aidât les sujets d'un autre roi révoltés contre « leur père. » C'est, répondit Rochambeau, que ce roi a été un père dénaturé, et que le nôtre a jugé de son devoir de « protéger la liberté naturelle que Dieu a donnée à l'homme. »

Cette réponse à « messieurs les sauvages » est caractéristique; elle montre quelle force latente surmonta les obstacles et comment notre nation put demeurer, du commencement à la fin, fidèle à la cause américaine, approuver un traité d'alliance

qui, nous imposant d'immenses risques, nous interdisait toute conquête, et se réjouir enfin d'une paix qui, à l'issue d'une guerre victorieuse, n'ajoutait rien à nos territoires. La haine de l'Angleterre, avivée pourtant par les cruelles conditions du traité de Paris qui avait scellé en 1763 la perte du Canada, eut beaucoup moins de part dans nos déterminations que ne prétendent maints auteurs peu portés à voir en beau notre rôle. Ce sentiment était vif, il est vrai, chez plusieurs des chefs, mais non chez tous, vif aussi chez un certain nombre d'officiers, mais, là encore, non chez tous. Dans la masse de la nation, dont l'opinion réclamait si énergiquement une politique proaméricaine, il en allait différemment. La cause des insurgens était populaire parce qu'elle était associée aux idées de liberté; on ne regardait pas au delà. On oublie souvent que ce moment n'était pas en France une période d'anglophobie, mais d'anglomanie. Necker, si influent et qui tenait alors les cordons de la bourse, était anglophile; de même Montbarey, ministre de la Guerre, de même Lauzun, qui s'arracha pourtant à ses amours pour aller commander en Amérique sa fameuse légion. Tout ce qui était anglais était admiré et imité, mœurs, littérature, philosophie, sports, habits, institutions parlementaires, Shakspeare que Le Tourneur venait de traduire sous le patronage du Roi et de la Reine, mais par-dessus tout, écrit Ségur, « la liberté aussi tranquille que fière de tous les citoyens de la Grande-Bretagne. »

C'est toujours le mot qui revient. Liberté, philanthropie, droits naturels, telles étaient les formules magiques qui faisaient battre les cœurs. Toute la France, lit-on dans la Correspondance de Grimm et Diderot, était pénétrée d'un « grand amour de l'humanité, » éprise « de ces maximes générales et exagérées qui enthousiasment la jeunesse, qui la feraient courir au bout du monde, abandonner père, mère, frère, pour secourir un Lapon, un Hottentot. » Les idées de Montesquieu, Rousseau, Voltaire, d'Alembert triomphaient, et les penseurs libéraux voyaient dans les Américains des propagateurs de leurs doctrines. Le général Howe ayant occupé New York en 1776, Voltaire écrivait à d'Alembert : « Les troupes du docteur Franklin ont été battues par celles du roi d'Angleterre. Hélas! on bat les philosophes partout. La raison et la liberté sont mal reçues dans ce monde. »

Une immense aspiration grandissait en France pour plus

d'égalité, moins de privilèges, des vies plus simples chez les grands, moins dures chez les petits, le savoir plus accessible, la libre discussion des intérêts communs. Dès ce temps, l'opinion publique était puissante et n'était pas formée par l'avis isolé de quelques-uns. Il ne faut pas oublier qu'entre la fin de la révolution américaine et le commencement de la nôtre, il ne s'écoula que six ans ; entre la constitution américaine et la française, quatre ans. Dans le temps même de la campagne de Yorktown, Necker publiait son fameux *Compte Rendu*, qu'il adressait, non pas au Roi, mais à la Nation. Six ans après la guerre d'Amérique, le 24 janvier 1789, le Roi prescrivait la rédaction des fameux *Cahiers*, voulant que, « des extrémités de son royaume et des habitations les moins connues, chacun fût assuré de faire parvenir jusqu'à lui ses vœux et ses réclamations. » Et les cahiers, demandant des libertés fort semblables à celles des Américains, vinrent en effet des points les plus reculés, œuvre de tout le monde, de quasi-paysans parfois qui s'excusaient de leur orthographe et de leur grammaire. Les lettres et notes des volontaires de la Révolution, fils de paysans ou d'ouvriers, surprennent par les masses d'idées générales et de vues d'ensemble qui y fourmillent. Ce n'était donc pas une indication sans portée que Franklin avait donnée au Congrès, lorsqu'il lui écrivit de Paris : « Le penchant unanime de la nation est manifestement en notre faveur. »

Un autre trait frappant dans la masse des récits que nous avons de cette campagne contre les Anglais, est le peu de place que, comme nation, ils y occupent. La note dominante est l'enthousiasme pour les Américains, non la haine pour leurs ennemis. En France, écrivait Ségur, « malgré l'habitude d'une longue obéissance au pouvoir arbitraire, la cause des Américains insurgés fixait toutes les attentions et excitait un intérêt général. De toute part l'opinion pressait le gouvernement royal de se déclarer pour la liberté républicaine et semblait lui reprocher sa lenteur et sa timidité. » D'une revanche sur les Anglais, pas un mot. Personne, chez nous, disait encore Ségur, « ne songeait à une révolution quoiqu'elle se fît dans les opinions avec rapidité. Montesquieu avait rendu à la clarté du jour les titres des anciens droits des peuples, si longtemps enfouis dans les ténèbres. Les hommes mûrs étudiaient les lois de l'Angleterre. » Résumant les mobiles des nouveaux croisés qui « partaient

pour la guerre au nom de la philanthropie, » il en trouvait deux: « L'un très raisonnable et très réfléchi, celui de bien servir son Roi et sa patrie... l'autre plus exalté, un véritable enthousiasme pour la cause de la liberté américaine. » Les ministres hésitaient à cause de l'immensité du risque, mais ils furent « entraînés peu à peu par le torrent. » Au cours de la traversée, seuls les chefs connaissaient exactement le but de l'expédition; quelques officiers crurent un moment qu'on irait faire campagne ailleurs qu'en Amérique. Mathieu-Dumas note dans son journal ses appréhensions : « Surtout j'avais épousé de cœur la cause de l'indépendance américaine et ce n'eût été qu'avec le plus grand regret que j'eusse renoncé à combattre pour leur liberté. » Des Anglais ici encore, pas un mot; ce qu'il souhaitait, comme tant d'autres, était moins de se battre contre les Anglais que pour les Américains.

Se rendant compte de la grandeur du péril, le gouvernement royal avait cherché, pour commander l'expédition, un soldat de ferme vouloir et sain jugement, qui comprendrait Washington et en serait compris, tiendrait en main les enthousiastes qu'il aurait à commander et éviterait les folles aventures; l'heure des d'Estaing était passée, il fallait en finir; Rochambeau fut choisi.

Le futur maréchal de France avait été destiné d'abord à la prêtrise par la seule raison qu'il était fils cadet, et il allait être tonsuré quand, son aîné étant mort, M. de Crussol, évêque de Blois, qui surveillait ses études religieuses, vint lui en donner la nouvelle en ces termes : « Il faut oublier tout ce que je vous ai dit jusqu'à ce jour; vous devenez l'aîné de votre famille et il faut servir votre patrie avec le même zèle que vous auriez pu servir Dieu dans l'état ecclésiastique. »

Le jeune homme fut donc soldat, fit à seize ans ses premières armes en Allemagne sous le maréchal de Saxe, devint colonel à vingt-deux, au même âge que Washington, et reçut à Laufeldt ses deux premières blessures dont il faillit mourir. A la tête du fameux régiment d'Auvergne, « Auvergne sans tache, » il prit part aux principales batailles de la guerre de Sept ans et notamment à la victoire de Klostercamp en 1760, où Auvergne sans tache eut cinquante-huit officiers et huit cents soldats hors de combat, et où d'Assas trouva une mort glorieuse en accomplissant un ordre donné par Rochambeau. Lui-même fut de nou-

veau grièvement blessé, mais, soutenu par deux chasseurs, il put demeurer à son poste jusqu'à la fin.

Sur les mêmes champs de guerre combattaient, dans les rangs ennemis ou dans les nôtres, nombre d'officiers destinés à jouer eux aussi un rôle dans la campagne d'Amérique : sorte de répétition générale du grand drame futur. A la seconde bataille de Minden, en 1759, où le père de La Fayette fut tué et où Rochambeau couvrit la retraite, lord Cornwallis apprenait son métier dans l'armée anglaise, et avec lui, mais moins brillamment, lord George Germain, futur secrétaire des Colonies et organisateur malheureux de la défense britannique. A Johannisberg dans la même guerre, Clinton, qui devait commander en chef à New York, était blessé; tandis que çà et là se distinguaient comme officiers de notre armée Bougainville, de retour de Ticonderoga,et qui n'était pas encore marin, Chastellux, déjà colonel et pas encore académicien, La Luzerne, pas encore diplomate et qui allait être le second ministre de France aux États-Unis où son nom n'est pas oublié.

Très jeune encore, Rochambeau avait contracté un de ces mariages, si nombreux au XVIII^e siècle, comme dans tous les siècles, dont les mémoires et chroniques ne disent rien, parce qu'ils furent ce qu'ils devaient être, des mariages heureux. Il épousa en 1749, M^lle Telles d'Acosta, de qui il écrivait bien des années après : « Elle a fait mon bonheur toute ma vie, et j'espère de mon côté avoir fait le sien par la plus tendre amitié qui n'a jamais varié un instant pendant près de soixante ans. » Leur fils, dès sa jeunesse compagnon d'armes du général, officier à quatorze ans, et qui allait l'accompagner en Amérique, devait mourir, général lui-même, à Leipzig en 1813, tué à la « bataille des Nations. »

## II

Instruit à Versailles de ce qui était attendu de lui, Rochambeau s'empressa d'oublier son « rhumatisme inflammatoire, » et commença ses préparatifs, réunissant des informations, causant avec ceux qui connaissaient l'Amérique, notant dans ses grands registres vêtus de parchemin vert, et qui furent de l'expédition, les principaux renseignemens ainsi obtenus, s'adressant à lui-même une foule de recommandations pratiques sur ce

qu'il ne fallait pas oublier de prendre, par exemple : « une quantité de pierres à fusil, à cause de la pénurie des Américains... beaucoup de farines et de biscuit; mettre de la brique en lest pour les fours, tâcher d'apporter et de ne rien demander aux Américains qui manquent de tout... une copie de l'atlas apporté de Philadelphie par M. de La Fayette... l'imprimerie portative qu'avait M. d'Estaing, commode pour les proclamations et relations avec les alliés. » Il faut ajouter, et l'événement prouva l'utilité de cette remarque, « un train d'artillerie de siège. » D'autres notes, de portée générale, ne devaient pas être perdues de vue pendant toute la campagne, celle-ci par exemple : « Rien sans la marine prépondérante. »

Recommandation est adressée par ses soins aux commissaires chargés de l'embarquement, de veiller à ce que tous les effets et les denrées de même nature ne soient pas mis sur le même bâtiment, de façon que, dans le cas où il arriverait accident à quelque navire, les denrées et effets d'aucune catégorie ne fussent pas perdus en totalité.

Quant à la question d'émolumens, Rochambeau écrivit au ministre qu'il s'en remettait à lui pour la régler : « Ni moi ni les miens ne demanderons rien de ridicule; nous voudrions pouvoir faire cette guerre à nos frais. » Mais le Gouvernement ne voulut pas qu'il pût être gêné, faute de ressources, et il lui attribua la somme alors considérable de douze mille livres par mois et de quatre mille par mois pour les généraux sous ses ordres.

A Brest où il s'était maintenant rendu, Rochambeau trouva que les navires étaient moins nombreux qu'on n'attendait, si bien que la première division de son armée pouvait seule prendre passage sur la flotte commandée par le chef d'escadre, chevalier de Ternay. C'était une grande déconvenue. Il prescrivit qu'on choisît du moins les hommes les plus robustes et que, pour avoir plus de monde, on abandonnât les chevaux, donnant lui-même l'exemple. « Je crois inutile de vous mander, écrivait-il au prince de Montbarey, qu'il n'y aura pas un cheval d'embarqué; que je me sépare avec le plus grand chagrin de deux chevaux de bataille que je ne remplacerai jamais, mais que je ne veux pas avoir à me reprocher qu'ils aient tenu la place de vingt hommes de plus qu'on aurait pu embarquer. » Officiers, soldats, munitions, artillerie, vêtemens de rechange

et même imprimerie sont enfin à bord ; on est serré; on se tasse; tout ira bien. « Les troupes, écrit encore Rochambeau au ministre, ne seront pas surpressées et chaque soldat tient, suivant la règle des voyages lointains, la place de deux tonneaux. »

Quand tous furent à bord, toutefois, formant un total de 5000 hommes, le maximum était si réellement atteint que nombre de jeunes officiers, portant les plus beaux noms et qui accouraient de jour en jour dans l'espoir de participer à l'extraordinaire expédition, durent être renvoyés. La flotte était déjà en haute mer, lorsqu'un cutter la rejoignit apportant à Rochambeau les dernières lettres du ministre; sur le bateau se trouvaient les deux fils du Gouverneur de l'hôtel de la Guerre, suppliant qu'on les emmenât : « Messieurs Berthier nous sont venus joindre hier, écrit le général à Montbarey, ils nous ont remis vos lettres... Ils nous ont joints en veste et en cotte de toile, s'offrant à passer avec nous comme matelots. » Impossible de les prendre : « Ces pauvres jeunes gens sont intéressans et au désespoir, mais le chevalier de Ternay ne sait véritablement pas où les fourrer. » Renvoyés à terre, ils s'arrangèrent néanmoins peu après pour rejoindre l'armée française d'Amérique, et c'est ainsi qu'Alexandre Berthier commença dans la campagne de Yorktown cette carrière militaire qu'il devait terminer comme maréchal de France et prince de Wagram.

Toute sorte de circonstances fâcheuses retardèrent le départ qu'il importait d'effectuer avant que les Anglais fussent prêts : tempêtes, vents contraires, abordage de deux navires. « Heureusement, écrit Rochambeau avec sa bonne humeur accoutumée, il pleut aussi sur Portsmouth. » Enfin, le 2 mai, la flotte de sept vaisseaux de ligne et trois frégates convoyant trente-six transports prit le large : « Nous primerons Graves, qui doit partir de Plymouth du même vent, » écrivait encore le général qui, à cette heure solennelle, ajoutait avec une pointe d'émotion : « Je recommande les suites de cette expédition à l'amitié de mon cher et ancien camarade et au zèle de mon ministre pour le bien de l'État. »

En mer maintenant, pour une traversée de deux ou trois mois peut-être, avec la perspective de calmes, de tempêtes, de scorbut, de fâcheuses rencontres ; rien que de normal dans tout cela, et on le prend gaiement. A bord du grand *Duc-de-Bour-*

*gogne* de quatre-vingts canons, battant le pavillon amiral, Rochambeau ajoute de temps en temps quelque paragraphe à un long rapport qui est une sorte de journal, assurant le ministre, quinze jours après le départ, que tout continue de bien aller : « Je ne crois pas qu'il y ait d'autres malades que ceux qui le sont de la mer, parmi lesquels le marquis de Laval et mon fils jouent le principal rôle. » Il prépare ses instructions pour le débarquement des troupes.

Sur les navires de moindres dimensions, la vie était plus dure, et de nombreux tableaux, peu flattés, nous en sont parvenus grâce aux journaux tenus en si grande abondance par les officiers de l'armée, celui en particulier de ce jeune capitaine au Royal Deux-Ponts, Louis, baron de Closen, futur aide de camp de Rochambeau. On le voit confesser au début, mais sans excès de sentimentalité, qu'il eut un moment le cœur serré à l'idée d'une absence qui pourrait être longue, et de sa séparation surtout « d'une charmante jeune fiancée, remplie d'esprit et de grâces... Il fallait cependant, dit-il, prendre son parti, car mon état ne permet pas de se laisser entraîner par trop de sensibilité. Me voilà donc entièrement résigné. » Sa compagnie prit passage sur la *Comtesse-de-Noailles* de trois cents tonneaux (l'*Écureuil* n'en avait que cent quatre-vingts; notre moderne *France* en a vingt-cinq mille; chaque officier avait reçu cinquante francs extra pour se munir de ce qui lui conviendrait en vue de la navigation et jugea que c'était peu; mais trouva que c'était beaucoup quand il voulut caser à bord ses emplettes; enfin « après bien des peines, paroles (écus par-ci par-là), chacun de nous parvint à se procurer ses petites commodités dans ces sabots tant détestés. » Closen, pour sa part, s'était muni de « sucre, citrons et syrops en quantité. »

Il y a quarante-cinq hommes d'équipage « dont moitié Bretons, moitié Provençaux, » qui, parlant leur dialecte et peu « accoutumés aux commandemens de leurs officiers mariniers, » les comprennent imparfaitement; d'où fausse manœuvre qui envoie la *Comtesse-de-Noailles* en plein dans le *Conquérant*. Grand émoi; va-t-on les laisser derrière et manqueront-ils l'expédition? Par bonheur « il n'y eut que le beaupré, les civadières et la figure de la charmante comtesse qui furent mis en morceaux. » On répare en toute hâte. M. de Deux-Ponts (le colonel du régiment) promet quinze louis aux ouvriers, si le

bateau est prêt le lendemain à midi. « Encore une circonstance plus rassurante, c'est que M. de Kersabiec, officier de marine très entendu..., fut chargé de surveiller les ouvriers. » Il ne les quitta pas « et les anima par des distributions extraordinaires. J'étais fort lié avec toute sa famille, ayant passé les quartiers d'hiver à Saint-Pol-de-Léon : le souvenir m'en plaît encore. » Dès le lendemain, tout est réparé : « Après onze heures l'aimable comtesse fut reconduite, sans tête il est vrai, comme il y en a tant d'autres, au delà de la chaîne du port. » On put se mettre en route avec l'escadre : les hautes fortifications dominant le port, les villages semés le long de la rade, tant de voiles courbées sous un vent « joli-frais, » le ciel clair : « ces différens objets réunis formaient le plus beau tableau possible au moment de notre départ... Tous les vaisseaux en marche donnèrent un coup d'œil vraiment imposant. »

La vie de tous les jours commence sur le petit bâtiment ; on a peine à s'y faire d'abord, tant on est entassé, mais on s'habitue : « Le bourdonnement d'une aussi nombreuse société » est un sensible désagrément ; « ajoutez-y les exhalaisons et autres mauvaises odeurs de passagers, tant des hommes que de quelques chiens, et l'on concevra le peu d'agrément de pareille cohue dans un aussi petit sabot goudronné. » Closen a la chance de n'être pas malade, s'installe dans son coin, et, dès ce moment jusqu'à la fin, s'amuse à observer la vie autour de lui, apprend à faire le point, trace des portraits de ses compagnons et notamment du capitaine, loup de mer de la vieille sorte qui avait une égale confiance dans l'efficacité des cantiques et des jurons : « On dit deux fois par jour la prière sur le pont à chaque bord, cela n'empêche pas qu'il y ait beaucoup d'irréligion parmi les marins ; j'ai même souvent entendu notre capitaine jurer et pester tout le jargon des vaisseaux pendant qu'il priait et chantait :

Je mets ma confiance,
Vierge, en votre secours,
Et quand ma dernière heure
Viendra, guidez mon sort,
Obtenez que je meure
De la plus sainte mort. »

Divers incidens rompent la monotonie du voyage. Le 18 juin, la *Surveillante* capture un corsaire ennemi, ce qui est une joie,

mais il fournit la nouvelle de la capitulation du général Lincoln et de la prise de Charleston par les Anglais, ce qui donne à réfléchir. Rien ne montre mieux la différence entre les navigations de jadis et de maintenant que ce menu fait que, tout en voguant, on se livre au plaisir de la pêche : à bord de la *Comtesse-de-Noailles* on attrape des poissons volans qui sont « fort tendres et délicieux à manger ; on les grille au beurre frais comme les goujons. » Une occasion s'offre de combattre, avec la supériorité du nombre, six navires de guerre anglais ; on se canonne même quelque peu ; mais Ternay, fort sagement et malgré le mécontentement de tout son monde, refuse de s'engager à fond et continue sa route : « Son convoi, dit Closen, lui était trop à cœur, connaissant l'importance de notre expédition et ses ordres précis portant de faire arriver notre armée *le plus tôt possible*, pour qu'il n'écartât point toutes les instances des jeunes officiers de marine qui, à ce qu'on m'a raconté, ont beaucoup clabaudé contre, ainsi que la plupart des officiers de terre qui n'entendent rien aux affaires de mer. » L'événement justifia complètement Ternay de « clabauderies » qui se renouvellent encore de temps en temps contre sa mémoire, dans les livres modernes, car Graves, qui avait pour mission de l'arrêter lui et ses lourds transports, ne le manqua que de vingt-quatre heures, atteignant New York où il unit ses forces à celles d'Arbuthenot, au moment même où nos navires trouvaient abri à Newport. Le plus léger retard eût pu être fatal.

Il fallait d'autant mieux se garder qu'à l'approche des côtes, on avait trouvé le brouillard. « Il n'y a rien de si triste et de si inquiétant en mer que les temps brumeux, écrit sentencieusement Closen. Outre que les abordages dans une si nombreuse flotte sont fort aisés, chacun pour les éviter cherche à gagner sur les flancs, et, de cette manière, il arrive souvent qu'on s'écarte trop du centre. » Pour éviter ces dangers, ordre était « de faire battre tous les quarts d'heure des roulemens, ou de faire tirer des pétards de fusils. Les vaisseaux de guerre tiraient des coups de canon et jetaient des fusées ; on ne devait en outre jamais filer plus de trois nœuds pendant la brume, afin que chaque vaisseau pût à peu près conserver son voisin. » En dépit de quoi l'*Ile-de-France* disparaît et on en est fort inquiet ; on ne la revoit plus de tout le voyage ; mais elle reparut plus tard à Boston.

Les « ordres avant le débarquement, » rédigés par Rochambeau à bord du *Duc-de-Bourgogne* et dont il fit porter copie aux chefs des différens corps, étaient clairs et péremptoires : « Le corps de troupes que Sa Majesté envoie en Amérique est auxiliaire des États-Unis ses alliés, et aux ordres du général Washington. On lui rendra les honneurs de maréchal de France ainsi qu'au Président du Congrès, » ce qui évitait toute querelle de préséance, personne dans l'armée ou la flotte n'ayant rang pareil. « A grade et ancienneté égale, l'officier des États-Unis prendra le commandement... Les troupes du Roi céderont dans tous les cas la droite et le pas aux troupes alliées ; les troupes françaises ajouteront à leurs cocardes du noir qui est la couleur des États-Unis de l'Amérique ; » et l'on voit en effet dans les musées, celui de Fraunces' tavern (1) par exemple, de vieux chapeaux d'alors aux cocardes blanches et noires. « L'intention de Sa Majesté est qu'il y ait un concert et une harmonie parfaite entre les généraux et les officiers des deux nations. On observera la discipline la plus sévère et la plus exacte à tous égards... Il est défendu de prendre un morceau de bois, une botte de paille, aucune espèce de légumes, que de gré à gré et en payant... Toutes fautes de mutinerie, de désobéissance, d'insubordination, de mauvaise volonté, d'ivrognerie brutale et carillonneuse... seront punies selon les ordonnances de coups de plat de sabre. » Même les « fautes légères de malpropreté, d'étourderie » seront punies. « Pour rendre la peine plus sensible au soldat français, il ne fera point de service pendant sa détention. »

L'armée, mais non la flotte, était aux ordres de Washington. Les instructions de Ternay spécifiaient, toutefois, que son escadre n'était pas directement placée sous le commandement du général américain, mais qu'il devrait aller « au-devant de tout ce qui pourrait faciliter les opérations des États-Unis » et prêter les bâtimens de notre flotte « dans toutes les occasions où leur secours serait réclamé. » On était certainement parti de bon cœur, avec le désir de ne pas offusquer, mais bien d'aider de toutes ses forces.

(1) A New York; c'est là que Washington prit congé de ses officiers après la guerre. La taverne portait le nom de son propriétaire, un Français des Antilles, Samuel Fraunces (Francis ou François ?), mulâtre probablement, et surnommé « Black Sam » pour la couleur de sa peau.

## III

Le 11 juillet, la flotte atteignit Newport dans le Rhode Island après une traversée de soixante-dix jours, ce qui faisait plus de temps que n'en avait mis Christophe Colomb, mais n'avait rien d'anormal ; l'abbé Robin, aumônier de l'armée, arrivait plus tard après en avoir fait une de quatre-vingt-cinq jours, tout pénétré d'admiration pour « ces machines énormes avec lesquelles les hommes se jouent ainsi des flots : » énormité très relative. « C'étaient, dit Closen, des cris de joie sans fin ! » La troupe, « par l'encombrement des hommes à bord, » nourrie de viandes salées et de légumes secs, rationnée pour l'eau qui, sur la *Comtesse-de-Noailles*, s'était corrompue en cours de route (on la remplaçait de temps en temps par du vin, mais cela « échauffe beaucoup »), avait grandement souffert ; le scorbut avait fait ses ravages habituels ; six à sept cents soldats et un millier de marins en étaient atteints ; plusieurs étaient morts.

On se trouvait maintenant dans l'inconnu. De quoi cet inconnu serait-il fait ? Rochambeau n'avait que sa première division ; allait-il être attaqué sur-le-champ par les Anglais qui avaient à New York des forces navales et militaires supérieures ? Et quelle serait l'attitude des Américains eux-mêmes ? Tout le monde était pour eux en France, mais bien peu les connaissaient. La Fayette en disait merveilles, mais il était jeune et enthousiaste. Les habitans du pays, leur armée, leur chef Washington répondraient-ils à ses descriptions ? Le jeu de la guerre qu'il s'agissait de jouer était, en outre, des plus difficiles, devant se dérouler sur un immense échiquier, qui comprenait le Nord et le Sud, Boston, New York, Charleston, et avec cela « les Iles, » c'est-à-dire Cuba et les Antilles, et ce qui s'y passait et qui pouvait avoir de si sérieuses conséquences pour les opérations continentales, devait être constamment imaginé ou supposé, faute de nouvelles. Pire que tout le reste : la réputation des Français demeurait en Amérique ce que les satires, caricatures et pamphlets anglais l'avaient faite. « Il est difficile, dit l'abbé Robin, de s'imaginer l'idée des Américains avant la guerre, sur le compte des Français ; ils les regardaient comme asservis sous le joug du despotisme, livrés aux préjugés, superstitieux, presque idolâtres dans leur culte, et comme des espèces de machines

légères, difformes, incapables de solidité et de consistance, occupées uniquement de friser leur chevelure, de se colorer le visage, sans délicatesse, sans foi. » Comment seraient reçus des milliers de ces machines ?

Rochambeau fit le nécessaire. D'abord, en prévision d'une attaque anglaise à laquelle on s'attendait chaque jour, il se fortifia en toute hâte. « Il avait, écrit Mathieu-Dumas, reconnu lui-même les principaux points de défense, fait élever le long de la passe des batteries de gros calibre et de mortiers, établi des grilles pour rougir les boulets. » Pendant les premiers jours, dit Closen, « nous n'étions pas tout à fait à notre aise... Mais heureusement, messieurs les Anglais furent très aimables et nous en fûmes quittes pour de fortes inquiétudes qui tourmentèrent notre marine bien plus que l'armée de terre. » Deux semaines après, Rochambeau pouvait écrire au ministre que, si Clinton venait, il serait bien reçu, et plus tard encore, réclamant sa deuxième division dont il était sans nouvelles : « En deux mots, monsieur, sir Henry Clinton et moi nous en sommes sur la cérémonie, à qui fera la première visite. Si nous ne nous levons pas plus matin que les Anglais et que les secours qu'on leur annonce d'Europe arrivent avant notre seconde division, ils nous feront une visite que j'aimerais mieux leur faire à New York. »

Quant à la réputation des Français, Rochambeau et ses officiers étaient unanimes : elle changerait si une discipline exemplaire était maintenue pendant la campagne. Il n'est pas de point auquel ils donnèrent plus d'attention. Écrivant au prince de Montbarey, un mois après le débarquement, Rochambeau pouvait lui dire : « Je réponds de la discipline de l'armée ; pas un homme n'a sorti de son camp, pas un chou de pris, pas une plainte, » et, écrivant au Président du Congrès vers le même moment : « J'espère qu'on aura rendu compte à Votre Excellence de la discipline des troupes françaises; il n'y a pas eu une plainte, et il n'a pas manqué un homme à l'appel. Nous sommes vos frères ; nous nous conduirons comme tels avec vous; nous nous battrons contre vos ennemis, à vos côtés, comme une seule et même nation. » Mentionnant dans ses Mémoires la visite des « sauvages, » anciens amis de la France qui vinrent à notre camp, il dit qu'ils ne « marquèrent aucune surprise à la vue des canons, des troupes et de leurs exercices ;

mais ils ne revenaient pas de voir les pommiers chargés de fruits au-dessus des tentes que les soldats occupaient depuis trois mois. » Cette discipline, conclut le général, « était due au zèle des généraux, des officiers supérieurs et particuliers et surtout au bon esprit du soldat qui ne s'est jamais démenti. »

Avec les officiers français des Antilles, la plupart anciens compagnons d'armes et amis personnels, Rochambeau, à peine débarqué, renoua par lettres ses relations. Cette correspondance, en majeure partie inédite, fournit de vives peintures de la vie qu'on menait alors aux îles. Sans nouvelles, la plupart du temps, du reste du monde, ignorant ce qui se passait en France, en Amérique, sur mer, et même parfois dans l'île voisine, se demandant ce que faisait Rodney, tâchant de deviner quel point il allait attaquer afin d'en fortifier la garnison, ces Français de France, souffrant des fièvres, ayant parfois leurs flottilles malmenées ou détruites par les cyclones (1), jouaient leur difficile jeu de cache-cache, avec une inlassable fermeté. Ils envoient leurs lettres en duplicata ou triplicata, au hasard des bateaux qui passent, donnent à Rochambeau des nouvelles de la Cour, quand ils en ont, apprennent au bout d'un an, à l'automne de 1781, que leurs lettres d'octobre 1780 ont été reçues par le général en juin d'avant. Le marquis de Bouillé, qui devait se couvrir de gloire à Brimstone Hill, et qui est surtout connu maintenant pour son rôle dans la fuite à Varennes, écrit dans des termes affectueux et n'oublie pas d'ajouter les souvenirs de sa vaillante femme qui l'a accompagné à la Martinique. Le marquis de Saint-Simon, si fameux depuis par ses théories et pour avoir été le premier maître d'Auguste Comte, écrit de Saint-Domingue à Rochambeau pour lui dire combien il voudrait être, lui aussi, de l'expédition et servir sous ses ordres : « Je serais ravi d'être sous votre commandement et je quitterais volontiers pour cela celui en chef que j'ai ici. » Il donne au général, dans la même lettre,

(1) Rodney « est parti d'ici il y a deux mois, sans que nous ayons pu deviner sa route... peut-être savez-vous mieux que moi présentement où il est...

« Nous venons d'essuyer un coup de vent affreux qui a embrassé toutes les iles du Vent : il a fait un ravage cruel. Un convoi de 52 voiles mouillé la veille de cet événement dans la rade de Saint-Pierre de la Martinique a déradé et a disparu depuis quinze jours; il n'en est rentré ici que 5 bâtimens; les autres auront gagné Saint-Domingue ou auront péri. Un vaisseau anglais de 44 canons, l'*Endymion*, 2 frégates, le *Laurel* et l'*Andromède* de la même nation ont péri sur nos côtes; nous en avons recueilli quelques matelots. » Bouillé à Rochambeau, Fort-Royal (Fort-de-France), 27 octobre 1780).

un très intéressant aperçu de Cuba, toute proche de son poste de Saint-Domingue, et d'où il revenait : « Cette colonie a l'air infiniment plus considérable qu'aucune des nôtres, habitée par tous les propriétaires, de sorte que la ville a plutôt l'air d'une ville d'Europe qu'une des colonies, et la société y est nombreuse et a l'air de l'opulence. Si l'Espagne étendait et facilitait son commerce, l'île de Cuba deviendrait excessivement riche en peu de temps ; les lois prohibitives sont si fortes, les peines si rigoureuses qu'elles endorment partout l'industrie. »

Un post-scriptum de la même lettre montre quel était le sentiment habituel vis-à-vis de Rochambeau chez les officiers qui avaient servi sous ses ordres : « Montbrun, qui a la fièvre depuis longtemps, me charge de vous assurer de son respectueux attachement ; dit qu'il vous a écrit deux fois, que votre silence l'afflige beaucoup, qu'une marque de bonté et de souvenir de votre part serait le meilleur fébrifuge qu'il puisse avoir ; tous vos anciens subordonnés d'Auvergne pensent comme cela par attachement pour vous, et je ne le cède à aucun sur cet article. »

La passion de Rochambeau pour son devoir de soldat, son désintéressement, son sang-froid, son énergie dans le commandement, sa bonne humeur au milieu des périls, lui avaient gagné le cœur de foule d'officiers, pendant que sa brusquerie, son ton péremptoire, une sévérité cachant sa réelle bonté, chaque fois que le service était en jeu, lui avaient valu pas mal d'ennemis, moindres gens toutefois que ses admirateurs. Dans l'affectueuse lettre par laquelle il mit fin à quelques froissemens survenus d'abord entre lui et « son cher fils La Fayette, » il lui dit, faisant un retour sur sa carrière militaire : « Si j'ai été assez heureux pour conserver la confiance des soldats français jusqu'ici... c'est que, sur 15 000 hommes à peu près qui ont été tués ou blessés sous mes ordres, dans les différens grades et les actions les plus meurtrières, je n'ai pas à me reprocher d'en avoir fait tuer un seul pour mon propre compte. » Il semblait, disait Ségur dans ses Mémoires, « formé tout exprès pour s'entendre avec Washington et pour servir avec des républicains. Ami de l'ordre, des lois et de la liberté, son exemple encore plus que son autorité nous forçait tous à respecter avec les plus grands scrupules les droits, les propriétés et les mœurs de nos alliés. »

## IV

Rien sans ma seconde division, se disait Rochambeau. Dans ses dernières lettres, au moment de quitter la France, il avait pressé le Gouvernement de la lui envoyer quinze jours au plus après son propre départ. « Ce convoi, avait-il écrit à Montbarey, arrivera bien plus sûrement en partant vite avec deux vaisseaux, que dans un mois sous l'escorte de trente vaisseaux, s'ils étaient dans ce port, quand une fois les Anglais seront en face, vis-à-vis. » Et encore, embarqué sur le *Duc-de-Bourgogne :* « Au nom de Dieu, monsieur, pressez-nous cette seconde division... nous allons partir. » Mais les semaines et les mois s'écoulaient sans qu'on apprît rien de la seconde division. Washington avec son ardent patriotisme, La Fayette avec son juvénile enthousiasme, suppliaient Rochambeau de tout risquer quand même, pour prendre New York, la grande forteresse des ennemis et le centre de leur pouvoir. « Je pense, répondait Rochambeau, que notre général (Washington) ne veut pas que nous fassions ici le tome II de Savannah, » et il demeurait d'autant plus inquiet qu'avec le va-et-vient des recrues et les engagemens à court terme, Washington, écrivait-il, « commande tantôt 15000 hommes tantôt 5000. » Il se décida en octobre à expédier en France son fils, alors colonel du régiment de Bourbonnais. L'envoyé, qui jouissait d'une excellente mémoire, avait, en prévision d'une capture possible, avec jet de ses dépêches à la mer, pris la précaution, d'en apprendre le texte par cœur. Un des meilleurs marins de la flotte fut choisi pour le transporter. Comme des forces anglaises supérieures montaient la garde à la sortie du port, le commandant attendit quelque nuit de tempête où la surveillance serait moins étroite; au bout de huit jours, il en survint une; l'*Amazone* risqua de passer, fut reconnue, mais tardivement, chassée par les Anglais, perdit ses mâts, les répara et atteignit Brest en sûreté. Le marin qui s'était si bien tiré de cette aventure et qu'attendait une fin tragique à Vanikoro, portait le nom, célèbre depuis, de La Pérouse.

Les jours passaient, tristes jours pour la cause américaine. Une fois la nouvelle venait qu'un des généraux sur qui on comptait le plus, fameux pour ses services sur terre et sur les lacs, Benedict Arnold, avait trahi et passé aux Anglais; un autre

jour, que Gates avait été battu à Camden et Kalb tué. En décembre, Ternay mourut. En janvier, les soldats de la ligue de Pennsylvanie se révoltèrent; mal nourris, peu vêtus, non payés, maintenus sous les drapeaux longtemps après le terme de leur engagement (1), ils se portèrent, dit Closen, « à cette extrémité, » indignés du sort qui leur était fait : « en Europe, on le serait à moins. » Le danger fut grand, mais dura peu. Invités par l'ennemi à changer de parti et toucher une belle solde, ils répondirent : « Nous sommes d'honnêtes soldats réclamant justice de nos compatriotes; nous ne sommes pas des traîtres. » Sur la marge d'un récit français de ces événemens publié à Paris en 1787, Clinton, commandant en chef des forces anglaises, a griffonné nombre d'observations demeurées inédites. Elles sont en français ou quelque chose d'approchant. En face du passage où est contée cette anecdote, il a écrit : « Est bien dit et c'est dommage qu'il n'est pas vrai. » Nous ne savons; mais une chose est sûre : c'est conformément à cette réponse, faite ou non, qu'agirent les révoltés. Grâce au prestige de Washington, l'ordre régna bientôt, mais l'alarme avait été profonde, comme le montrent les instructions données par lui au colonel Laurens, envoyé maintenant à Versailles avec une mission pareille à celle du colonel Rochambeau. L'émotion causée par les derniers événemens se reflète dans sa dépêche : « La patience de l'armée américaine est presque à bout... la grande majorité des habitans est encore attachée fermement à la cause de l'indépendance; » mais il faut que la France envoie d'immédiats et importans secours en argent, hommes et navires (15 janvier 1781).

Pendant que la présence des régimens français et américains dans le Nord maintenait Clinton et ses troupes immobiles à New York, la situation dans le Sud allait empirant avec Cornwallis à la tête de forces supérieures, lord Rawdon tenant Charleston et l'exécré Arnold ravageant la Virginie.

Contre eux, les troupes commandées par Green, La Fayette,

(1) Les promesses que formulaient dans leurs affiches les officiers recruteurs de l'armée de Washington étaient, selon l'usage, des plus alléchantes : « Grands sont les avantages assurés aux braves qui saisiront cette occasion de passer quelques années heureuses à visiter les différentes parties de ce superbe continent, en l'honorable et vraiment respectable profession de soldat, pour aller retrouver ensuite, à leur gré, leurs foyers et leurs amis, les poches PLEINES d'argent et la tête COUVERTE de lauriers. Dieu protège les États-Unis. » Les mots en majuscules sont ainsi dans l'original dont un exemplaire appartient à la Société historique de Pennsylvanie.

Morgan (qui avait détruit en partie la cavalerie de Tarleton à Cowpens, le 17 janvier), faisaient de leur mieux au milieu de circonstances singulièrement défavorables. Avec sa poignée d'hommes, sachant que la moindre erreur serait sa perte, La Fayette, âgé de vingt-quatre ans, hors de portée de tout secours et de tout conseil, menait une campagne où sa sagesse, sa ténacité, son coup d'œil, lui valaient l'admiration des vétérans. Irrité de toujours le trouver sur sa route, Cornwallis écrivait à Clinton : « Si je peux trouver l'occasion de m'en défaire sans avoir à perdre de temps, je n'y manquerai pas. » Mais La Fayette se refusait à lui laisser employer ainsi ses loisirs.

Pour arrêter Arnold, deux expéditions françaises furent organisées, profitant de momens où la sortie de Newport n'était pas bloquée par les Anglais : une en février sous Tilly, qui poursuivit le convoi portant Arnold aussi loin dans la rivière Élisabeth que le lui permit le tirant d'eau de ses navires et qui revint après avoir capturé le *Romulus* de 44 canons, quelques autres petits bâtimens, d'importans approvisionnemens destinés à Arnold et 550 prisonniers; une autre de plus d'importance, en mars, sous le chevalier Destouches, qui avait pris à bord une partie de l'armée de Rochambeau, en vue d'un débarquement possible. Mais, malgré toutes les précautions, les Anglais eurent vent de nos intentions, et on rencontra leur flotte à la hauteur du cap Henry; le combat, dans lequel nous eûmes 72 tués et 112 blessés, fut méritoire, mais rien de plus. Il eût pu facilement tourner au désastre; l'ennemi avait plus de canons, et la lenteur de quelques-uns de nos navires, dont plusieurs n'étaient pas doublés de cuivre, était un sérieux désavantage. D'habiles manœuvres compensèrent cette infériorité. Le Congrès vota des remerciemens; mais la situation demeura la même. « Voilà donc, écrit Closen, Arnold en repos, la Virginie désolée par ses incursions et M. de La Fayette trop inférieur pour pouvoir faire autre chose que de rester sur la défensive. »

## V

Le jour viendrait cependant où il faudrait agir et, pour n'être pas pris au dépourvu, Rochambeau tenait son armée en haleine, lui faisait construire des fortifications et s'exercer au « simulacre de la petite guerre. » Quant à ses officiers, une

bonne partie du pays étant libre d'ennemis, il les encourageait à voyager et à nouer connaissance avec ces « frères américains » pour qui ils étaient venus combattre. Ils allaient à Boston, Albany, West Point, Philadelphie. C'est à ce moment que Chastellux parcourut le pays avec plusieurs de ses camarades et réunit les matériaux de ses *Voyages dans l'Amérique du Nord*, dont la première édition fut imprimée, très abrégée, sur ces presses que Rochambeau s'était recommandé à lui-même de ne pas oublier : « De l'Imprimerie Royale de l'Escadre, » lit-on à la première page du volume, qui ne fut tiré qu'à vingt-trois exemplaires. L'imprimerie de l'escadre n'avait ni beaucoup de caractères ni beaucoup de papier.

Closen qui, à sa grande joie et vive surprise, avait été fait, au débarqué, membre de la « famille » de Rochambeau, c'est-à-dire nommé aide de camp du général, commença, du moment que ses nouveaux devoirs lui laissèrent des loisirs, à étudier, avec son esprit méthodique, « la constitution des treize États et du Congrès de l'Amérique,» c'est-à-dire les constitutions séparées que chacun d'eux s'était données, et dont Franklin, qui s'en était procuré des traductions françaises, faisait admirer à Paris les dispositions nouvelles et libérales.

Il examine le lieu où il est : « Cette île (Rhode Island) est peut-être une des plus jolies du globe. » Le séjour se prolongeant on fait des connaissances, on apprend l'anglais, on pénètre dans les sociétés américaines. Au début, c'était fort difficile, aucun Français ne comprenait aucun Américain, et l'on avait bravement recours parfois au latin, mieux connu qu'aujourd'hui : « *Quid de meo, mi carissime Drowne, cogitas silentio?...* » Suit toute une longue lettre, très affectueuse, adressée au docteur Drowne, médecin à Newport, et signée « Silly, officier au régiment de Bourbonnais, » 9 septembre 1780 (1). Le sous-lieutenant de Silly compte, d'ailleurs, apprendre l'anglais pendant l'hivernage : « *Inglicam linguam noscere conabor.* » Les lettres sont, en effet, en anglais par la suite, mais un anglais passablement rustique. Acquérant peu à peu de sommaires notions de la langue, nos officiers se risquent à faire des visites, se rendre à des thés et des dîners. Closen note avec curiosité tout ce qu'il voit : « Il tient de l'honnêteté, toutes les fois qu'on se rencontre,

(1) L'original, prêté par le descendant du destinataire, est exposé dans le musée de la célèbre Fraunce's Tavern » à New York, déjà mentionnée.

de s'aborder en se donnant et se secouant mutuellement la main, à la manière anglaise. Quelqu'un arrivant dans un cercle d'hommes y fait ainsi la ronde, avec l'observation que les gens d'un rang plus distingué préviennent. » On boit énormément de thé : « Pour demander grâce, quand on a pris une demi-douzaine de tasses de thé, on pose la cuiller dessus sa tasse ; car, tant que vous ne la mettez pas ainsi, votre tasse est toujours reprise, rincée, remplie et remise devant vous. A la première, il est de coutume que la jolie verseuse (la plupart le sont) vous demande : « *Is the tea suitable*? Le thé est-il à votre goût? » — « Insipide boisson, » maugrée l'aumônier, sur qui le charme des verseuses ne peut rien. Les *toasts* sont aussi une coutume fort surprenante et parfois inconfortable. « On est terriblement fatigué par la quantité de santés qu'on porte (*toasts*). D'un bout de la table à l'autre, un gentleman vous relance, quelquefois avec un regard seulement, qui signifie de boire un verre de vin avec lui, distinction qu'on ne peut honnêtement refuser. » Au cours d'une excursion à Boston, Closen visite une assemblée de Quakers, « où malheureusement personne n'était inspiré et par conséquent l'ennui paraissait régner. » Mais la particularité qui frappe le plus le jeune capitaine est la beauté de ces jeunes femmes qui lui offraient tant de thé : « La nature a doué les femmes du Rhode Island des plus beaux traits possibles ; leur teint est blanc et clair ; leurs mains et leurs pieds généralement petits. » Les dames des autres États ne sauraient d'ailleurs être jalouses des éloges consacrés à celles du Rhode Island ; on voit par la suite du Journal que, partout où il passe, Closen est également pénétré d'admiration. Les dames de Boston excitent son enthousiasme, celles de Philadelphie tout autant ; il juge cependant ces dernières un peu trop sérieuses, ce qu'il attribue à la présence du Congrès dans leur ville.

Mais le principal objet de la curiosité de tous était le grand homme, celui dont on avait tant entendu parler avant de venir, personnification des idées nouvelles de liberté. Tous souhaitaient le voir et, dès que des permissions de voyager furent accordées, plusieurs s'arrangèrent pour aller le visiter dans son camp. Pour tous, si différens fussent-ils de rang et de caractère, l'impression fut la même et répondit à l'attente, à commencer par Rochambeau, qui le vit pour la première fois aux conférences de Hartford en septembre 1780, alors qu'il s'agissait pour les

deux chefs de tracer un premier plan d'action combinée. Longtemps après la campagne, les deux soldats continuèrent d'échanger les lettres les plus affectueuses. « Du moment, écrivait Rochambeau par la suite, que notre correspondance fut directe, je n'eus plus qu'à me louer de la solidité de son jugement, de l'aménité de son style, dans une correspondance très longue, qui ne peut finir qu'avec la mort d'un de nous deux. » Chastellux, qui le vit à son camp où la musique de l'armée américaine lui joua la « Marche du Huron, » traça de lui la description bien connue qui se termine ainsi : « L'Amérique septentrionale, depuis Boston jusqu'à Charleston, est un grand livre où chaque page offre son éloge. » Ségur, venu plus tard, craignait fort de se trouver déçu, mais il n'en fut rien : « Son extérieur, dit-il, annonçait presque son histoire : simplicité, grandeur, dignité, calme, bonté, fermeté, c'étaient les empreintes de sa physionomie, de son maintien, comme celles de son caractère... Tout annonçait en lui le héros d'une république. » « J'ai vu Washington, écrit l'abbé Robin, cet homme l'âme, le soutien d'une des plus grandes révolutions qui soient jamais arrivées... Placé à la tête d'une nation où chaque individu partage l'autorité suprême..., » il a su discipliner ses troupes, « les rendre jalouses de ses éloges, leur faire craindre jusqu'à son silence, prolonger leur confiance même après ses défaites. » L'impression est pareille chez le commissaire des guerres Blanchard : « C'est son mérite qui a défendu la liberté d'Amérique et si elle en jouit un jour, c'est à lui seul qu'elle en sera redevable. » Closen fut chargé de porter des dépêches au grand homme, et comme tous les autres fut aussitôt sous le charme. A la suite de cette mission, Washington vint le 6 mars visiter la flotte et le camp français. Il fut reçu avec les honneurs de maréchal de France, les vaisseaux étaient pavoisés, les troupes, « dans la plus grande tenue, » formaient la haie de la maison de Rochambeau jusqu'au port; les canons des batteries et de l'escadre saluèrent le « héros de la liberté. » Washington vit Destouches mettre à la voile pour son expédition de la Chesapeake; son séjour « donna occasion à plusieurs fêtes; les illuminations, dîners, soupers et bals se succédèrent. Il nous quitta le 13... On peut dire qu'il emporta les regrets, l'attachement, le respect et la vénération de toute notre armée. » Résumant ses impressions, le jeune aide de camp ajoutait : « Tout en lui annonce un grand

homme et un cœur excellent. Jamais on ne pourra dire assez de bien de lui. »

## VI

Le 8 mai 1781, après une traversée de quarante-trois jours, la *Concorde* arrivait à Boston, ayant à bord le comte de Barras (de la même famille que le futur Directeur), « cordon rouge et chef d'escadre, » qui allait remplacer Ternay, et le vicomte de Rochambeau apportant à son père la fâcheuse nouvelle qu'aucune seconde division ne lui serait envoyée, — « Mon fils est revenu bien seul en ce pays-ci, » écrivit, pour toute remontrance, le général au ministre de la Marine, — mais, en même temps, d'autres avis de très grande importance. Une nouvelle flotte aux ordres du comte de Grasse avait été réunie et, au moment du départ de la *Concorde*, venait de faire voile pour les Antilles, de sorte qu'une domination momentanée de la mer allait devenir une possibilité. En outre, « malgré la dureté des circonstances, » écrivait Vergennes à La Luzerne, et l'état déjà inquiétant de nos finances, un « nouveau subside gratuit de six millions de livres tournois » était accordé aux Américains. Des envois de fonds avaient été déjà reçus aussi par Rochambeau, un million et demi en février, avec une lettre de Necker disant : « Soyez sûr, monsieur, que tout ce qu'on demandera à la finance pour votre armée sera prêt à l'instant. » Sept millions arrivèrent peu après par l'*Astrée*, qui avait traversé la mer en soixante-sept jours, sans fâcheuse rencontre. En fait de troupes, six cents recrues seulement abordèrent à Boston en juin avec le *Sagittaire*.

Rien de plus ne devant venir, l'heure était arrivée des décisions définitives ; il fallait tenter un grand effort, le grand effort en vue duquel tout le reste avait été fait, celui qui aboutirait à la paix et à l'indépendance américaine, ou à l'humiliation d'un échec définitif. Tous se rendaient compte de la solennité du moment. La question était : En quoi doit consister ce grand effort ? Sera-ce la prise de New York ou la libération du Sud ?

Les termes du problème avaient été amplement discutés par lettres et en conférences entre les chefs, et le débat continuait. Le premier qui prit nettement son parti, cessa d'hésiter entre les avantages et inconvéniens des deux projets et déclara qu'il

n'y avait pas deux plans satisfaisans mais un seul : savoir, de reconquérir le Sud, ne fut, chose singulière, ni Washington, ni Rochambeau, et ne se trouvait aux États-Unis ni comme soldat, ni comme marin, mais bien comme diplomate : et, en attirant l'attention sur ce point, je ne fais que remplir le plus agréable devoir vis-à-vis d'un prédécesseur justement admiré. Cet homme de bon conseil fut La Luzerne. Dans un mémoire inédit rédigé par lui le 20 avril et envoyé à Rochambeau le 19 mai, avec une lettre explicative, priant que son travail, dont il adressait aussi copie à Barras, fût mis sous les yeux de Washington, il disait : « C'est dans la baie de la Chesapeake qu'il paraît urgent de porter toutes les forces navales du Roi, avec telle force de terre qui sera jugée utile par les généraux. Ce changement ne peut manquer d'avoir les suites les plus avantageuses pour la continuation de la campagne. » Et ces suites, fort habilement déduites, sont accompagnées de la remarque : « Si les Anglais nous suivent et qu'ils ne puissent arriver qu'après nous dans la baie, leur condition est bien différente de la nôtre ; toutes les côtes, toutes les parties intérieures du pays sont remplies de leurs ennemis. Ils n'ont ni les moyens, ni le temps d'élever, comme à New York, les ouvrages nécessaires pour les couvrir des insultes des troupes américaines et les garantir du danger où les exposerait l'arrivée d'une force supérieure. » Si le projet qu'il expose rencontre des difficultés, il faudra en former d'autres, mais il maintient que « tous ceux qui auraient pour but le soulagement des États du Sud doivent être préférés, et qu'il n'y a pas de temps à perdre pour les mettre à exécution. »

Aux conférences de Weathersfield, en Connecticut, entre Américains et Français, le 23 mai, Washington marquait encore, et non sans avancer de sérieuses raisons, sa préférence pour une attaque sur New York ; il parlait de la saison avancée et « de la grande consommation d'hommes qui résulte des longues marches dans les États du Sud, démontrée par l'expérience, » de la « difficulté des transports par terre : » tous ces motifs lui font « préférer une opération contre New York dans les circonstances présentes à un effort pour envoyer des forces dans le Sud. » Il écrivait le même jour à La Luzerne : « Notre objectif est New York. »

Mais La Luzerne ne cessait d'insister. Il écrivait à Rochambeau, le 1er juin : « La situation des États du Sud devient à

chaque instant plus critique : elle est même accompagnée de beaucoup de dangers, et toute mesure qui pourra être prise pour leur assistance serait d'un avantage infini... La situation de M. le marquis de La Fayette et celle du général Green sont très embarrassantes depuis que lord Cornwallis a joint la division anglaise de la Chesapeake. Si la Virginie n'est pas secourue à temps, les Anglais auront atteint le but qu'ils se sont proposé par les mouvemens audacieux qu'ils ont faits au Sud, et ils auront réellement l'air d'avoir conquis les États méridionaux... Je vais écrire à M. de Grasse, comme vous le désirez; de votre côté, saisissez toutes les occasions qui se présenteront et multipliez beaucoup les expéditions de vos lettres, » à cause des captures possibles ; « il n'est pas simplement désirable qu'il vienne au secours des États opprimés, la chose paraît devenir de la nécessité la plus pressante. » Il faut même, non seulement qu'il vienne, mais qu'il amène ce qu'il pourra réunir de troupes françaises aux Antilles, et ainsi serait compensée en partie l'absence de la seconde division.

Rochambeau fut vite persuadé. Avec son bon sens habituel, Washington consentit de son côté à renoncer au projet qu'il avait si longtemps chéri, non toutefois sans des regrets dont, jusqu'en juillet, sa correspondance porte encore des traces. Dès le 28 mai, Rochambeau avait écrit à de Grasse, le conjurant d'accourir avec toutes ses forces, d'apporter tout l'argent qu'il pourrait emprunter dans nos colonies, de prendre à bord le plus d'hommes possible de nos garnisons des Antilles. Le général n'avait pas oublié l'offre de Saint-Simon de venir faire campagne avec lui et comptait sur son bon vouloir ; après avoir décrit l'extrême importance de l'effort à tenter, il concluait : « Voilà l'état des affaires et de la crise très forte où se trouvent l'Amérique et spécialement les États du Sud dans le moment actuel. L'arrivée de M. le comte de Grasse peut tout sauver... »

Les événemens avaient pris un tel cours que le sort des États-Unis et le destin de plus d'une nation allaient se trouver pour quelques semaines aux mains d'un seul homme, et d'un homme grandement gêné par des instructions qui l'obligeaient, dans un temps où les marins ne pouvaient pas, comme depuis, commander aux vents et aux vagues, à se trouver à date fixe aux Antilles par suite d'arrangemens pris avec les Espagnols. Accepterait-il de courir des risques si graves et que répondrait

ce maître momentané de l'avenir, François-Joseph-Paul, comte de Grasse, marin depuis l'âge de douze ans, et maintenant lieutenant général et chef d'escadre, avec de longs services, sur toutes les mers, aux Grandes Indes et aux Antilles, avec d'Orvilliers à Ouessant, avec Guichen contre Rodney dans la mer des Caraïbes, hautain, assurait-on, avec plus d'ennemis que d'amis, la seule qualité que tous lui reconnaissaient étant sa valeur? « Notre amiral, disaient ses marins, a six pieds les jours ordinaires et six pieds six pouces les jours de bataille. »

Que répondrait-il, que ferait-il? Il fallait à cette époque courir la chance et se guider d'après les probabilités. C'est ce que firent Washington et Rochambeau. Dès le commencement de juin, tout était en mouvement au camp de Newport. Les troupes ne savaient pas au juste ce qui se préparait, mais c'était évidemment quelque chose de grand. Les jeunes officiers étaient dans la joie à l'idée d'une « campagne très active, » avec la perspective, dit Closen, « d'apprendre à connaître les autres provinces et la différence des mœurs, coutumes, produits et commerce des bons Américains. »

Le camp est levé et l'armée en route; on part vers New York et le Sud dans les meilleures dispositions, prêt à combattre ou admirer selon le cas, tout ce qui se présente. « Le pays entre Providence et Bristol, note Closen, est charmant. Nous nous crûmes transportés dans l'Éden, tous les chemins étant bordés d'acacias qui étaient justement en fleur et répandaient une odeur délicieuse, presque trop forte. » Les serpens causent quelque désagrément, mais nul Éden qui n'ait les siens. On monte sur les clochers et on y a « une des plus belles vues possible. » La chaleur devient accablante et on organise des marches de nuit, commençant à deux heures du matin; les routes se transforment en marais où l'artillerie, les caissons, les chariots portant des bateaux pour le passage des rivières s'embourbent et causent de grands retards. On avance sur une seule et immense colonne de plusieurs milles de long; une attaque anglaise eût tout compromis; mais il ne s'en produisit point. Le pauvre abbé Robin, mal préparé au martyre, s'attendrit sur son propre sort, craignant d'être pris par les Anglais et de devenir « la victime de ces anti-républicains; » il dort sur le sol par une pluie torrentielle, « auprès d'un grand feu, brûlé d'un côté et inondé de l'autre. » Toutefois, il « retrouve toujours la gaîté

française dans ces marches pénibles. Les Américains, que la curiosité amène par milliers dans nos camps, y sont reçus, dit-il, avec allégresse ; on fait jouer pour eux nos instrumens militaires qu'ils aiment avec passion. Alors officiers, soldats, Américains, Américaines, tous se mêlent et dansent ensemble : c'est la Fête de l'Égalité ; ce sont les prémices de l'Alliance qui doit régner entre ces nations. » Washington écrit de se méfier des espions : « L'ennemi enverra des émissaires dans votre camp, vêtus en paysans, apportant des fruits et autres objets et qui prendront note de chaque mot qu'on pourrait dire. »

Beaucoup d'officiers, pour donner l'exemple, descendent de cheval, et, insoucieux des fondrières et de la chaleur, font la route à pied, tel le vicomte de Noailles, colonel en second de Soissonnais, qui parcourut ainsi la distance de 756 milles (plus de douze cents kilomètres) séparant Newport de Yorktown. Il y eut peu de maladies. « Les attentions des officiers supérieurs y ont infiniment contribué, écrit l'abbé, en ne permettant pas aux soldats de boire de l'eau qu'il n'y eût du rhum. » Il ne dit pas qu'aucun se soit révolté contre cette règle de discipline.

Le 6 juillet, s'effectua à Philipsburg, « à trois lieues, dit Rochambeau, de Kingsbridge premier poste de l'ennemi dans l'île de New York, » la jonction des deux armées, l'américaine ayant suivi, pour gagner le rendez-vous, la rive gauche de la rivière du Nord (Hudson river). Au reçu de la nouvelle, bien des semaines après, lord Germain, secrétaire d'État pour les Colonies, fut dans la joie et écrivit à Clinton qui commandait en chef : « La jonction des troupes françaises et américaines va, j'en suis convaincu, bientôt produire des dissentimens et mécontentemens, et M. Washington se trouvera dans la nécessité de les séparer, soit en détachant les Américains vers le Sud, soit en laissant les Français retourner dans le Rhode Island... J'ai confiance qu'avant cela lord Cornwallis aura donné aux habitans loyaux des deux côtés de la Chesapeake, l'occasion qu'ils recherchent depuis si longtemps de pouvoir déclarer leurs principes, et soutenir de leur effort l'autorité royale. » De semblables preuves de la perspicacité de mylord Germain abondent dans sa correspondance, pour partie inédite. Il continue, rempli de la plus vive satisfaction et parlant de la jonction avec une logique aussi sûre que Perrette de son pot au lait.

Washington, pendant ce temps, passait en revue les troupes

françaises (9 juillet), et Rochambeau les américaines et, ce qui eût bien surpris lord Germain, plus ces dernières étaient mal équipées, plus la sympathie et l'admiration pour leur force de résistance était vive. « Ces braves gens, dit Closen, faisaient réellement peine à voir, presque nus, rien que des pantalons et des petites jaquettes de toile et la plupart sans bas; mais, le croira-t-on ? de la meilleure humeur du monde et ayant la mine bien portante. » Et ailleurs : « Je suis tout à fait dans l'admiration des troupes américaines. Il est incroyable que des troupes composées de gens de tous les âges, même d'enfans de quinze ans, de blancs, de noirs, tous presque nus, sans argent et assez mal nourris, puissent marcher aussi bien et se présenter avec autant de fermeté au feu. » Rien qui annonçât cette rupture sur laquelle comptait la Perrette britannique. Témoins peu d'années après d'une autre Révolution, plus d'un de nos officiers dut se souvenir des soldats « continentaux » de 1781 en menant aux frontières, aussi pour la liberté, nos volontaires de 92.

Pas plus, du reste, qu'auparavant, de vraie haine pour ces ennemis dont on était maintenant tout proche et avec qui on venait d'avoir des premières escarmouches sanglantes. Dans l'intervalle des opérations, les rapports étaient courtois, presque amicaux par momens. Les Anglais donnaient aux Français des nouvelles d'Europe et leur passaient des journaux : « Nous apprîmes cette nouvelle (la retraite de Necker), écrit Blanchard, par les Anglais, qui envoyaient souvent des trompettes et nous faisaient passer des gazettes. Nous apprîmes par les mêmes papiers que M. de la Motte-Piquet s'était emparé d'un riche convoi. Ces pourparlers entre nous et les Anglais ne plaisaient pas aux Américains, ni même au général Washington; ils n'étaient pas accoutumés à cette manière de faire la guerre. » On se battait véritablement pour une idée, mais, ce qui eût pu rassurer les inquiets, sans chance aucune de changement d'idée.

JUSSERAND.

# L'ARCHIPEL EN FÊTE

D'île en île, sous le ciel radieux, à travers l'étendue vaste où la poésie inventive des anciens Grecs voyait se multiplier à l'infini, dans la réalité d'une lumière idéale, « le sourire innombrable des flots, » voici que s'est propagée tout à coup la bonne nouvelle :

— La flotte arrive... *Votre* flotte.

Ainsi parlent ces braves gens, descendus de toutes les hauteurs de l'Archipel pour voir de plus près *leurs* croiseurs cuirassés, leurs contre-torpilleurs, leur marine, leur pavillon national, le signe visible du salut annoncé depuis plusieurs siècles, toute une patrie qu'ils croyaient perdue, et qui revient vers eux pour les protéger.

En ces parages de la Méditerranée orientale que hante le souvenir homérique des antiques odyssées, un nuage de fumée rabattue par le souffle régulier des vents étésiens signale de loin l'*Hydra*, la *Psara*, surtout les trois cheminées, les tourelles blindées et les canons du croiseur cuirassé *Averof*, tandis que les bâtimens de l'escadre légère, la *Flèche*, la *Fronde*, la *Baïonnette*, le *Bouclier*, la *Tempête*, la *Gloire* se dispersent çà et là, autour des puissantes unités navales, comme une escorte de tirailleurs à l'affût de quelque périlleuse rencontre. La bonne nouvelle a été portée çà et là chez les habitans de Lemnos, de Thasos, d'Imbros, de Samothrace, de Mytilène, de Chio, de Samos et jusqu'au fond des golfes d'Ionie par le va-et-vient des

caïques dont les voiles ouvertes, déployées comme des ailes blanches à grande envergure, font frissonner aux transparences de l'azur ensoleillé, sur la mer lumineuse et douce, un sillage d'argent clair. Le décor où s'encadrent les évolutions de cette flotte adaptée par son armement aux terribles nécessités de la guerre moderne n'a point changé depuis les temps fabuleux d'Ulysse et du siège de Troie. Homère en son *Iliade* nous apprend que la mer Égée, — la mer des Chèvres, ainsi nommée à cause de l'inconstance de ses vagues volontiers capricantes, — était le domaine préféré de Poseidôn, dieu protecteur des marins de Méthymne, d'Arisba, de Phocée, de Smyrne et de Clazomène.

Singulière magie de ces noms harmonieux. Naviguant près des côtes de la presqu'île d'Erythrée, par le travers des falaises rugueuses du cap Noir que les Grecs d'autrefois appelaient Mélanos et que les Turcs nomment Kara-Bouroun à cause des nuages dont il est presque toujours assombri, j'ai souvent songé, dans ce passage redouté de l'ingénieux chef des pilotes d'Ithaque, aux sanctuaires jadis consacrés sur le sommet des promontoires afin d'apaiser par des offrandes votives les divinités des eaux. Hélas ! les temples dédiés aux blanches Néréides se sont écroulés sur les acropoles d'où ils dominaient les tumultes de la mer écumeuse. A la place où se dressaient leurs colonnes de marbre, on ne voit plus que le désert des rocs raclés par le vent et brûlés par le soleil pendant les longs siècles d'épreuve où ces mêmes rivages de l'Europe orientale et de l'Asie européenne furent abandonnés aux mains des Turcs. Et voici qu'à présent l'apparition d'une flotte hellénique ranime au cœur des populations riveraines de la mer Égée l'espérance héréditaire. Ce réveil de confiance, de fierté, de foi s'est manifesté sous mes yeux par des spectacles dont je voudrais fixer avec des mots colorés, évocateurs d'images, le vivant souvenir. J'ai vu des rades jonchées de barques fleuries chanter dans l'unanimité des voix qui élevaient au ciel un cantique d'actions de grâce en l'honneur de la liberté. Dans cette atmosphère limpide et sonore, où les couleurs vibrent comme des musiques, l'œil d'un peintre, sensible aux aspects mouvans des paysages variés à l'infini par les métamorphoses de l'aigue-marine, pourrait s'amuser à suivre les reflets mobiles d'un caïque miré aux profondeurs d'un golfe, ou les ourlets d'argent que brode une

mince écume aux volutes des lames sillonnées en tous sens par le mouvement des tartanes levantines que la houle balance comme des gondoles au rythme des remous légers. Il y a des instans merveilleux où la mer est gaufrée d'or, pointillée de diamans, lustrée de glacis soyeux, parée de fleurs illusoires et de bijoux féeriques, enluminée comme à plaisir par l'invisible artiste qui dispose apparemment de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, pour donner, chaque jour, aux habitans de cette contrée maritime, une fête nouvelle. Tout, en effet, paraît neuf dans la perpétuelle nouveauté de cette lumière qui reste matinale à toutes les heures du jour. C'est une fraîcheur d'aquarelle, rajeunie sans cesse, lavée miraculeusement par une impalpable effusion de clarté fluide, où la glorieuse évidence du passé se mêle aux rayonnantes promesses de l'avenir. Les montagnes, au-dessus des eaux, étagent de gradin en gradin, dans l'éther sublime, la verdure de leurs terrasses boisées d'oliviers et de platanes ou la splendeur de leurs roches hautes, superbement incendiées, auréolées d'azur ardent et toutes sculptées, comme des blocs de marbre, tantôt en creux, tantôt en relief, par l'alternance des ombres et des rayons. Si l'on a des yeux avides d'images, on s'attarde volontiers dans cette contemplation éblouie. Mais il suffit d'avoir un cœur accessible aux émotions humaines pour participer au lyrisme ingénu et spontané qui, récemment, inspira ce paysage et donna une âme nouvelle au décor de la vie antique, soudain modernisée par les émouvantes péripéties des drames du temps présent.

Chio, samedi, 28 juin 1913.

Le timonier de service est venu dire à l'officier de quart, sur la passerelle du *Mycali* :

— Capitaine, on approche de Chio.

En approchant de cette île, que j'ai visitée autrefois, et qu'après une absence déjà longue, je trouve transformée à souhait, j'aperçois, sur le quai récemment construit par la compagnie du port, un grand rassemblement d'hommes endimanchés, de femmes, d'enfans en habits de fête. Toutes les barques, fraîchement bariolées des plus joyeuses couleurs, vermillon, jonquille, bleu-turquoise, vert-émeraude, jaune-citron, rouge-corail, safran, aurore, sont ornées de tendres feuillages et de

fleurs décloses, dont l'image multipliée oscille en caprices de flammes allumées vite et vite éteintes, ainsi que les étincelles d'un feu d'artifice, au miroir mouvant des flots nacrés, étalés au soleil. Tous les patrons des felouques, des galiotes et des mahonnes qui dansent sur la vague ont arboré à la cime de leurs mâts pavoisés des gerbes de lauriers et des bouquets de myrte. On a cueilli des moissons de roses dans les jardins qu'illustre encore le souvenir d'Homère et qu'épanouit toujours la brise caressante des Cyclades. L'odeur poivrée des œillets se mêle au parfum subtil de la menthe, de l'héliotrope, des verveines et des lavandes sauvages dans l'air diversement aromatisé de senteurs innombrables. Ce qu'on respire surtout, dans cette atmosphère où s'exhale l'âme de toutes les fleurs d'Orient, c'est le baume du basilic. Cette herbe odoriférante a germé, dit-on, sur le bois de la Vraie Croix, lorsque sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin le Grand, découvrit sur le Calvaire les reliques de la Passion. C'est pourquoi cette humble plante, née miraculeusement des gouttes de sang du divin martyr, occupe ici une place d'honneur dans les fêtes nationales qui, pour les Grecs, sont toujours des fêtes religieuses.

On attend la flotte. Ces braves gens veulent voir leur « navarque, » leurs officiers, leurs équipages, leurs cuirassés d'escadre, leurs croiseurs, leurs contre-torpilleurs. Ils sont délivrés depuis quelques mois à peine. C'est la première fois qu'ils vont voir l'amiral commandant en chef l'escadre de la mer Égée. Combien je leur suis reconnaissant d'avoir bien voulu, en ce jour, songer qu'un Français, venu directement de France afin de leur apporter le salut fraternel de la Ligue française pour la défense des droits de l'hellénisme, prend sincèrement, largement sa part de toute cette joie d'un peuple longtemps affligé! Au moment où le canot-major du *Mycali*, glissant sur l'eau tranquille, accoste à la cale de pierre que décore un arc de verdure, destiné à l'accueil triomphal de l'amiral et de son état-major, je vois s'avancer à ma rencontre une délégation composée d'un groupe nombreux d'instituteurs et d'élèves des écoles helléniques. Un orateur s'approche,et prononce un discours écrit dans la plus pure langue du savant Adamantios Coraï, docteur de la faculté de Montpellier, illustre philologue et humaniste qui a fait de l'île de Chio sa patrie intellectuelle. J'ai le plaisir de

voir, par cette harangue aussi ingénieuse qu'obligeante, combien on reste fidèle, dans les îles de l'Archipel grec, au souvenir des Français illustres, aux poètes, aux orateurs, aux peintres qui, par la plume, par la parole, par le pinceau, se sont associés de tout cœur à l'effort national des Hellènes, et surent émouvoir l'opinion européenne par l'émulation libérale des plus généreux talens. On me parle de Chateaubriand, de Victor Hugo, d'Eugène Delacroix, de Fustel de Coulanges. Je vois les enfans des écoles, sous la conduite de leurs maîtres, saluer d'un geste militaire, la main au képi, l'appel de ces grandes ombres et la pieuse évocation du nom de la France libératrice. Ces gentils écoliers ont un costume de toile *kaki*, presque guerrier, à peu près pareil aux uniformes commodes et souples que l'armée grecque, organisée par l'affectueuse collaboration des instructeurs français et de l'état-major hellène, vient de porter victorieusement sur les champs de bataille de l'Épire et de la Macédoine. On habitue déjà ces enfans aux modernes disciplines de la guerre, selon des méthodes renouvelées du stade ancien. On leur enseigne que, pour avoir la paix, il faut la mériter, et que la doléance du droit méconnu a toujours besoin d'être confirmée par l'appel aux armes. Ici, les instituteurs sont aussi des instructeurs. La Grèce d'aujourd'hui veut être forte. Ce peuple aimable et intelligent a compris qu'en ce bas monde il ne suffit pas d'être aimé. Ce monde est ainsi fait qu'il respecte uniquement ce qu'il craint. On ne s'impose, hélas! que par la raison du plus fort. Chacun doit travailler à devenir plus puissant pour être meilleur. Ces enfans, dont les parens n'osaient pas prévoir les événemens d'aujourd'hui, auront ainsi leur part de l'entraînement national qui mobilisa moralement et matériellement tous les Hellènes pour la libération de l'hellénisme. On leur fait faire d'emblée l'apprentissage de la liberté. Et c'est sous l'inspiration directe des idées françaises, qu'on les invite aux nobles délices de cette vie nouvelle.

Ma réponse aux hôtes charmans qui m'ont accueilli avec une bonne grâce si éloquente, sur le seuil de leur demeure, est dictée par la sincère émotion que j'éprouve à entendre crier ainsi autour de moi : « *Zitô i Gallia!* Vive la France! » Je songe à ces *Massacres de Chio*, dont l'horreur a été, pour ainsi dire, rendue visible et palpable, en un chef-d'œuvre de pitié, de colère et d'épouvante par le génie tragique et courroucé d'Eu-

gène Delacroix. Je pense aux *Orientales* de Victor Hugo, à l'héroïsme précoce et ingénu de l'enfant grec, qui veut « de la poudre et des balles. » Je me rappelle cette admirable *Note sur la Grèce*, par laquelle Chateaubriand fit voir aux personnes de bonne foi et de bonne volonté, malgré la triste et tenace malveillance des politiciens à courte vue, les nouvelles destinées de l'hellénisme régénéré par le sacrifice des héros et par l'immolation des martyrs. Fustel de Coulanges a connu à Chio, en 1854, une pauvre femme qui avait vu massacrer son mari sous les yeux de ses enfans. Quant à elle et aux cinq pauvres petits, on les avait emmenés pêle-mêle avec un troupeau d'esclaves, mis en vente à l'encan sur les tréteaux du bazar de Smyrne, vendus à des acheteurs différens qu'il avait fallu suivre, çà et là, aux quatre coins de l'empire ottoman... Devenue libre au bout de sept années de servitude, elle avait parcouru la Turquie d'Europe et la Turquie d'Asie à la recherche de ses enfans déracinés, dispersés, comme les épaves d'un naufrage. Elle en retrouva quatre, et revint avec eux finir dans l'île natale sa vie infortunée. Sa descendance existe encore et se souvient de l'historien français qui s'est noblement apitoyé sur cette irréparable infortune. Fustel de Coulanges avait vu en Grèce beaucoup de ruines. Il avait traversé des champs qui avaient été des villes; il avait visité des murs d'enceinte qui n'enfermaient plus que la solitude. « Ces spectacles, disait-il, n'affligent pas l'âme: la mort date de trop loin, elle est trop complète pour nous attrister. Le temps, en rongeant ces ruines, leur a ôté toute laideur. Et, chose étrange, en présence de ces vieux débris, l'idée qui nous vient à l'esprit est celle de la durée plutôt que celle de la mort. Mais, à l'aspect de Chio, le cœur se serre. La mort n'est pas encore froide, on compte les plaies du cadavre, on distingue le lieu de chaque massacre, le théâtre de chaque douleur; on croit entendre le cri des mourans. L'immense et vague disparition de tout un peuple frappe moins que l'accumulation de tant d'infortunes particulières que nous pouvons discerner, toucher, analyser... »

Je souhaite que l'écho de toutes ces voix d'outre-tombe puisse prêter à mes discours une force persuasive et une vertu capable de plaire aux esprits en touchant les cœurs. C'est à l'influence des grands hommes qui ont mis l'éloquence, la poésie, l'histoire, tous les arts au service des plus courageux desseins de

l'intelligence humaine, que je veux attribuer l'honneur des applaudissemens et des acclamations par quoi un auditoire indulgent voulut bien accueillir, dans cette île de l'Archipel, la sincérité de mes paroles françaises. J'ai parlé, dans cette patrie des homérides, sans être trop accablé par le poids des souvenirs. La vie renouvelle toutes choses, en se renouvelant elle-même. Le drame du temps présent ne fait pas oublier les tragédies du passé. Mais l'obsession nécessaire des choses contemporaines, en occupant nos yeux, nous dispense de subir trop étroitement la hantise des siècles illustres, dont notre vue déshabituée pourrait à peine supporter l'incomparable éclat. Le rayonnement de cette prestigieuse clarté s'adoucit dans l'éloignement de la perspective; cette lumière, en traversant des milieux nouveaux, atténue sa vivacité sans rien perdre de sa force; nous échappons ainsi à l'excès de l'éblouissement, et cependant nous sommes encore illuminés par la radieuse influence d'un foyer d'intelligence où les plus beaux génies ont apporté leur flamme divine. On se sent protégé, sous ce ciel évocateur de visions harmonieuses, contre le danger d'écrire sans soin ou de parler sans art. Un rythme secret, dicté par une antique tradition de poésie, règle doucement le cours des mots et l'allure des gestes, comme si, dans l'air limpide, se prolongeait encore une vibration de lyres invisibles. On dirait qu'ici vraiment chacun porte en soi-même une musique intérieure où se module la parole, où s'ordonne le mouvement, où se cadence la pensée.

D'avoir entendu le chœur des voix qui, dans une langue plusieurs fois millénaire, ont su révéler aux générations nouvelles la sagesse des ancêtres, célébrer la félicité surhumaine des dieux, chanter les exploits des héros, dominer éloquemment les passions des foules, définir poétiquement l'alternance des travaux et des jours, raconter l'histoire des grands hommes, fixer les préceptes de la morale, flétrir les vices, railler les ridicules, indiquer les conditions possibles du bonheur humain, soumettre à la raison résignée ou résolue les actes de l'existence terrestre en ouvrant à l'imagination émerveillée les perspectives infinies de l'au-delà, cette terre et ce ciel de l'Archipel hellénique ont gardé une atmosphère qui ennoblit le paysage, agrandit l'horizon, comme au temps où Timon d'Athènes vantait la vivacité souple et diserte du philosophe Ariston de Chio...

Les colonnes byzantines que l'on a trouvées dans la ville, côte à côte avec les reliques des siècles classiques, attestent que le chef-lieu de l'île de Chio n'a point changé de place. Il y a quelque chose de profondément émouvant dans cette permanence qui a résisté à tant de métamorphoses...

Au sortir de cette méditation rétrospective et de ce retour presque filial vers les immortelles images du passé vivant, c'est une impression singulièrement plaisante, que de se trouver tout à coup transporté dans un salon, parmi des élégances toutes modernes, et de s'entretenir avec des personnes qui savent parler non seulement le plus pur français, mais aussi le plus authentique parisien. Le capitaine de vaisseau Théodoraki, gouverneur de Chio, habite, avec son aimable famille, une villa spacieuse, où l'air et la lumière entrent à flots par de larges fenêtres, ouvertes sur un paysage de terre ocrée, de pierres rousses, de mer bleue. C'est l'heure du thé. Mme Théodoraki reçoit ses invités sur une terrasse ornée de balustres, d'où l'on domine, comme du haut d'un belvédère, les faubourgs de la ville, les tours en ruines d'une ancienne citadelle italienne, fort ébréchée, et les horizons du golfe que limite, sur la côte d'Asie, l'antique décor où l'on voyait briller autrefois les marbres d'Érythrée et de Clazomènes. Cette jeune femme a deux enfans, deux garçonnets beaux comme le jour. Elle me dit leurs noms. Voici le plus petit, un étonnant bambin, qui n'est pas plus haut que les cnémides d'un Palikare, et qui déjà parle comme un disciple des orateurs de la Pnyx athénienne.

— Il s'appelle Nicolas, me dit sa mère. Nous l'appelons par abréviation *Niki*. Ce nom, qui veut dire en grec la Victoire, nous a sans doute porté bonheur...

L'aîné, un gentil adolescent au teint mat, aux yeux noirs, au maintien déjà grave et au front pensif, est venu me serrer la main avec une politesse de *gentleman*.

— Celui-ci, c'est Anastase, me dit la jeune mère, ingénument fière de ses deux enfans... Anastase, un singulier nom, n'est-ce pas?

— Mais, madame, je vous assure...

— Je sais, je sais, les Parisiens sont très polis. Mais chez vous ces noms d'Anastase, d'Anastasie ne sont pas précisément

à la mode. Nous autres, nous les aimons. Nous les donnons volontiers à nos enfans, dans les actes de baptême et sur les registres de l'état civil, parce que ces vieux mots de notre langue ancienne, devenue chrétienne, signifient *résurrection*.

Anastase et Niki, Résurrection et la Victoire, enfans délicieux, heureux, naïvement enorgueillis par le succès de la récente croisade et par le renouveau de l'hellénisme, aident leur mère à faire les honneurs de la maison du gouverneur. Le thé de Ceylan, blond et parfumé, fume légèrement, comme un tiède nectar, en des tasses de porcelaine fine. Les petits gâteaux, les tartines rôties et beurrées se rangent, autour de la théière et de la bouilloire, sur l'émail des assiettes fragiles, près des napperons ajourés et brodés. On me parle de Paris, des dernières élections académiques, de nos livres récens, de nos théâtres. Et, comme je ne veux pas être en reste de politesse envers une société si affable, je dis l'impression que je viens d'éprouver en traversant, pour venir à cette maison du nouveau gouverneur, tout un quartier de la ville rajeunie, pavoisée aux couleurs helléniques.

— Oui, intervient la maîtresse de cette accueillante maison, nous avons fait fleurir dans l'Archipel, et aussi en Macédoine, en Épire, quelques bleuets. Je suis heureuse, monsieur, qu'ils soient de votre goût.

De la terrasse où je prends ma part d'un délicat plaisir dans l'échange de ces propos ingénieux et touchans, on voit les habitans de l'île se diriger en longues théories d'hommes, de femmes et d'enfans vers le port dont les eaux calmes sont déjà envermeillées par cet effet de soleil incliné que renouvelle chaque jour en été, sous le ciel de l'Orient, le rayonnement de l'après-midi, aux approches du crépuscule merveilleux, aussi doux que l'aurore aux doigts de roses. Le môle, les promontoires rocheux ou boisés, les vieux pans de muraille en briques et en pierre qu'on a laissés debout sur l'acropole antique après avoir démantelé la forteresse génoise, vénitienne et turque, les parapets de la jetée neuve et jusqu'aux rebords du brise-lames, en avant de la nouvelle darse, toutes les hauteurs où l'on peut monter, tous les points culminans où l'on peut se hisser et faire le guet, tous les observatoires d'où la vue, aidée par des lunettes d'approche, peut s'étendre au loin, tous les terre-pleins, toutes les guérites des remparts se couvrent d'une multitude

innombrable qui va au-devant de la flotte de guerre, et qui voudrait marcher sur la mer pour accueillir de plus près les vaisseaux libérateurs.

La ligne bleue de l'horizon révèle des silhouettes sombres qui viennent du côté de Phocée, s'avancent, grandissent progressivement, prennent une forme de plus en plus nette et proche dans l'azur lumineux de la mer et du ciel. Les éclaireurs d'escadre précèdent les croiseurs cuirassés, au milieu desquels se distingue, par les proportions d'un profil plus ample, la masse noire de l'*Averof*, surmontée d'une écharpe de fumée qui domine ses batteries et sa mâture.

— L'*Averof*, notre *Averof!* s'écrie le petit *Niki* en battant des mains, avec un transport d'enthousiasme que sa *nurse* anglaise contemple d'un œil à la fois sévère et attendri.

Et le jeune Anastase, plus calme, non moins heureux, fixe sur ce spectacle historique un regard silencieux où se prolonge l'expression d'une sorte d'extase et de félicité intérieure... Oui, cette fois, c'est bien la résurrection.

— Encore un peu de thé, monsieur? Des petits gâteaux?

Ces mots, prononcés en français par la voix musicale d'une aimable femme, ont interrompu le rêve sans dissiper l'enchantement. La journée s'achève ainsi, dans une suite de propos agréables et d'émotions fortes. C'est une délicieuse fin d'après-midi. La rade, miroitante comme une glace de cristal bleu, reflète en ses profondeurs l'image inverse des maisons peintes qui tournent leurs façades vers l'ouverture du port, du côté de l'Orient. Cependant les navires de l'escadre manœuvrent en réduisant leur vitesse pour entrer de conserve dans le chenal qui sépare Chio des rivages de l'Anatolie, et dont les eaux calmes et le fond de sable offrent aux marins un abri toujours assuré. On entend le sifflet des maîtres d'équipage; le treillis des agrès se précise; on voit des pavillons de signaux, hissés aux grands mâts, aux flèches d'artimon et de misaine. Tandis que les croiseurs cuirassés mouillent leurs ancres au large, les bâtimens légers, les contre-torpilleurs agiles, effilés comme des fuseaux d'acier, pénètrent facilement dans le port neuf, par le goulet, entre les deux phares. Les pavillons bleus et blancs, couleur du ciel et de la mer, ont des frissons palpitans d'ailes joyeuses dans la paix sereine de ce beau jour.

Les cloches des églises sonnent, tintent, chantent douce-

ment, dans la lumière divine, avec des suavités d'*angelus.* Nul bruit parmi la foule. Point de vacarme ni de tumulte. On dirait une assemblée de pèlerins en contemplation devant l'accomplissement d'un miracle longtemps promis, longtemps attendu, et dont plusieurs générations avaient désespéré de pouvoir jamais constater l'évidence. Chacun semble se demander si tout cela est vrai, s'il n'est pas le jouet d'un de ces rêves qu'autrefois, dit-on, la miséricorde des dieux envoyait aux mortels afin de les divertir doucement d'une souffrance trop rude. Mais voici que les contre-torpilleurs, auxquels les voiliers et les paquebots du commerce ont fait place dans le port, viennent s'amarrer aux bornes du quai, près de la douane qui a remplacé l'ancien fondouck. On peut les voir de près. On suit du regard le va-et-vient des timoniers en vareuse bleue et béret blanc. On entend la voix des officiers de quart, qui dirigent la manœuvre du haut des passerelles de commandement. On voit les gabiers haler sur les câbles; on peut lire à l'arrière des carènes, en lettres de cuivre doré, sur les carapaces métalliques, ces noms grecs que les journaux ont si souvent répétés à propos des longues croisières de cet hiver : *Doxa* (la *Gloire*); *Thyella* (la *Tempête*); *Sphendoni* (la *Baïonnette*); *Aspis* (le *Bouclier*)... Des canots, des baleinières, des youyous se détachent, poussés par la nage vigoureuse des avirons, menant à terre, au rythme des rameurs de la marine royale, les commissaires en quête de provisions, les vaguemestres des équipages à la recherche du courrier. Les bateliers du port s'amusent à reconnaître les grades aux galons d'or et d'argent des casquettes marines, et à déchiffrer les noms des navires sur les bérets des matelots.

Voici venir le soir tiède et parfumé. La lumière, après les heures éblouissantes et chaudes, se fait plus douce, comme pour caresser la terre apaisée, à mesure que s'éteignent les saphirs et les bleuets de la mer. L'ombre des pins, des platanes, des cyprès et des térébinthes s'allonge sur les chemins qui grimpent en zigzag vers les sommets gris-perle ou dévalent en sinuosités vers les grèves blondes. Les sommets inégaux des montagnes d'Asie, dans la vaste échappée des perspectives aériennes, aux arrière-plans, là-bas, en plein ciel, au-dessus d'Érythrée et de Clazomène, sont encore nuancés d'un rose crépusculaire que pâlit, de degré en degré, la métamorphose imperceptible, vaporeuse et comme un peu chimérique des tons atténués et fondus

par l'approche de la nuit. Le soleil décline et va disparaître aux brasiers du couchant. C'est l'instant où, dans toutes les flottes de guerre, on amène le pavillon national, avec le cérémonial réglementaire des « couleurs, » partout, ce salut quotidien au symbole de la patrie vivante, armée pour la défense de ses droits et de son honneur, est un acte profondément émouvant. Ici, en raison des souvenirs qui hantent tous les esprits, et qui s'associent, dans le fond des cœurs, à tant d'espérances neuves, ce rite militaire, solennel et religieux comme une prière du soir, prend un caractère particulièrement touchant et grave. Et, lorsque les couleurs, glissant le long de la drisse d'artimon, en présence de la garde d'honneur qui présente les armes, ont disparu avec le soleil et sont rentrées dans l'ombre jusqu'au réveil du lendemain, les échos de l'île délivrée s'émeuvent aux cadences d'un chant noble et lentement mesuré, que propagent en flots d'harmonie les ondes sonores de la mer. C'est la musique du vaisseau-amiral, qui joue l'hymne national, le cantique du poète Solomos :

Nous t'avons reconnue au tranchant de ton glaive ;
Tes yeux sont doux comme une étoile qui se lève
Sur l'insondable deuil d'un tombeau dévasté ;
Salut ! Nous te ferons de belles fiançailles ;
Après tant de misère et tant de funérailles,
Salut, salut, ô Liberté !

Et maintenant, pour que la fin d'un si beau jour ne menace point de tristesse nocturne l'heureuse insomnie des habitans de cette île qui ne veut pas s'endormir au milieu d'une si mémorable fête, les feux électriques de l'escadre resplendissent ainsi qu'une illumination de féerie. Pas un mât qui n'arbore à sa pointe une aigrette scintillante. Pas une vergue qui ne soit parée d'un collier d'étincelles ou d'une grappe de flammes. Pas un hublot dont la clarté ne soit comparable au rayonnement d'un clair de lune. Pas une vague qui ne berce au langoureux va-et-vient des remous sommeillans un bouquet de feu d'artifice. Les puissans projecteurs du vaisseau-amiral et des croiseurs cuirassés dirigent leurs lueurs sur la ville, entre-croisent leurs faisceaux lumineux, s'arrêtent çà et là, révélant un groupe de maisons, un coin de paysage, une foule massée sur la proue

d'un promontoire qui brusquement sort des ténèbres. A travers les voiles de la nuit sereine, sous l'étincellement céleste des pléiades amies, les longues antennes électriques, dardées au loin, vont chercher, frôler, saisir, jusqu'aux replis des ravines, dans la montagne, les villages qui s'étaient cachés là pendant des siècles de terreur, et qui maintenant sont joyeux d'être découverts. Je songe à une autre flotte qui vint jeter ses ancres au fond de cette même rade, pendant la nuit de Pâques de l'année 1822. Sept vaisseaux de haut bord, huit frégates, sous le pavillon rouge du capitan-pacha, Kara-Ali. Ce fut un mouillage lugubre, silencieux, entouré de l'épouvantable mystère qui annonce les mauvais coups...

C'est ainsi qu'une sinistre vision, souvent évoquée par le prestige souverain de l'art, de la science et de la poésie, se mêle encore aux images du présent, dans cette nuit paisible et rassurante, où les faisceaux lumineux, se rencontrant en forme de croix, dessinent magnifiquement, au-dessus de la terre et des eaux, sous le ciel étoilé qui sourit aux vivans et aux morts, le signe sacré de la Rédemption.

Dimanche, 29 juin.

C'est le matin. Il y a de la joie éparse dans l'aspect des choses, dans les gestes des gens, — mais c'est une joie discrète, une animation tranquille, un enthousiasme profond, où je discerne aisément la sincère candeur d'un étonnement émerveillé. L'île païenne dont les poètes anciens avaient fait le séjour des bienheureux, l'île chrétienne dont l'évêque, en 1822, fut pendu, avec soixante-huit otages, aux vergues du capitan-pacha, l'île de Chio, tour à tour florissante et affligée, semble hésiter encore à croire aux réalités de son bonheur actuel. Six siècles de servitude ont pesé sur le pays, depuis le jour où l'anarchie de l'Archipel, sous le sceptre fragile d'Anne de Savoie, impératrice, veuve d'Andronic le Jeune, ouvrit aux corsaires de la Sérénissime République de Gênes les ports de cette île, trop attrayante pour n'être pas une proie ardemment convoitée!

C'était en 1346... Depuis cette époque, l'habitude de l'humiliation a si durement courbé les têtes, qu'elles hésitent encore à se relever tout à fait. Les descendans des opprimés, les petits-fils des massacrés ont besoin de s'initier à l'accoutumance de

la liberté et presque de se réconcilier avec la vie. Ils voient, dans leurs souvenirs héréditaires, une longue série de condottières italiens, d'émirs sarrasins, de routiers catalans, de pachas turcs. Le pli de l'esclavage est lent à s'effacer des corps et des âmes. Et puis, cette terre, désolée tour à tour par les rigueurs de la nature et par la malice des hommes, montre encore toutes ses blessures. A côté des traces du tremblement de terre de 1881, on voit le contre-coup de l'affreux massacre de 1822. Cette horrible saignée a pour longtemps anémié la population de Chio, méthodiquement décimée par les assassins officiels qui furent expédiés dans l'île pour exécuter les ordres du sultan Mahmoud. L'amiral turc lâcha sur les rivages de cette île, alors riche et prospère, une horde épouvantable de Kurdes, de Lazes, de zeybecks et de bachi-bouzoucks, recrutés parmi les plus féroces peuplades de l'Asie de Gengis-Khan et de Tamerlan. L'escadre du capitan-pacha, ouvrant toutes ses coupées, lâchant toutes ses barcasses, déchaîna une effroyable ruée de tueurs sur les pauvres gens qu'avait marqués la fureur d'un padischah en colère contre les plus paisibles de ses sujets. On sait le reste. Les meilleurs historiens évaluent à un total de vingt-trois mille personnes le chiffre des victimes de ce carnage commandé. Les enfans et les femmes qu'on n'égorgea point furent vendus comme esclaves, au nombre de quarante-cinq mille... J'ai vu dans un charnier, au monastère d'Aghios Minas, à quelque distance du chef-lieu de l'île, un monceau d'ossemens mutilés. On m'a montré des crânes tailladés de cinq ou six coups de sabre : seule, la dernière entaille, plus profonde, avait jeté à terre la malheureuse victime, ainsi hachée. L'horreur des doigts coupés atteste encore l'inutile protestation opposée par l'innocente faiblesse à l'acharnement des bourreaux. Lorsque l'ambassadeur de France à Constantinople, qui était alors le marquis de La Tour-Maubourg, fit parvenir au vicomte Mathieu de Montmorency, ministre-secrétaire d'État des Affaires étrangères, un rapport sur cette atroce tuerie, d'après les informations recueillies sur place par M. David, consul général à Smyrne, et par M. Henri Guys, vice-consul à Chio, une vive émotion se manifesta dans les conseils du gouvernement et à la Chambre des députés, notamment sur les bancs où siégeaient MM. Villemain, de Bonald, Clausel de Coussergues, le comte de Marcellus, le général Foy. On sait que Chateaubriand, qui était alors ambas-

sadeur à Londres, écrivit dès ce temps-là quelques-unes des nobles pages qui ont éveillé, en faveur de l'hellénisme meurtri et de l'humanité outragée, le génie naissant de Victor Hugo.

Aujourd'hui, l'attitude des habitans de cette île ensanglantée et dépeuplée révèle encore une visible hérédité d'épouvante. Le souvenir de l'inoubliable panique pèse comme un cauchemar sur l'allégresse des temps nouveaux. Hier, ces braves gens étaient encore des *raïas*, soumis à l'humiliant impôt du *kharadj*. Une longue plainte ancestrale gémit encore au fond de leurs âmes. C'est pourquoi, malgré la joie intense qui fait battre ici tous les cœurs, il est évident que les lèvres n'osent pas exprimer tout à fait ce que chacun éprouve au fond de soi. Si ce n'était pas vrai, pourtant, tout ce que l'on voit aujourd'hui?... Si la servitude six fois séculaire allait revenir?... On dirait que ces questions obsèdent parfois d'une appréhension secrète les esprits déconcertés et les voix hésitantes. Délivrée depuis plusieurs mois déjà, l'île de Chio n'ose pas encore, dirait-on, croire à sa délivrance. C'est pourquoi le maire, autrement dit le « démarque » du chef-lieu encourage ses administrés. Lorsqu'ils crient avec indolence et d'un air un peu las, sous le soleil qui chauffe cependant leurs têtes pensives de convalescens, le bon démarque les anime de son geste paternel, les anime de sa voix cordiale, donne la mesure et le ton, comme un chef d'orchestre :

— Allons, mes enfans, criez donc bien fort, puisque vous en avez envie! Φωνάζετε, παίδια!...

Rassurés par cette admonestation municipale, les insulaires de Chio se décident enfin à crier sans crainte : *Zitô!*... C'est un long cri de joie, une acclamation à la fois tendre et formidable, l'explosion d'un sentiment longtemps comprimé et qui enfin éclate. C'est l'initiation à l'espérance nouvelle. C'est le premier salut à la liberté, après tant d'années, tant de siècles, où ce malheureux pays fut en quelque sorte stupéfié par la terreur. La voix des hommes se mêle en chœur à la voix des femmes et des enfans, aux bénédictions chevrotantes des vieillards, pour répéter, sur le passage de ces gens de guerre, qui sont des messagers de paix :

— Vive notre navarque!

— Vive notre flotte!

— Vivent nos marins!

Si nous étions en Crète ou à Samos, quelle mousqueterie!

Que de fusillades et de pistolades! Mais nous sommes dans une île pacifique. Pour voir le défilé du cortège qui va se rendre processionnellement à l'église métropolitaine, la foule se range, en double haie, le long des rues étroites où l'on a disposé des arcs de triomphe en verdure, des tapis et des voûtes de feuillage, des palmes en éventail, des couronnes de fleurs, entourant d'une décoration multicolore et embaumée les effigies du roi Georges et du roi Constantin, les portraits de M. Venizelos et de l'amiral Coundouriotis. Le cortège s'avance sur une jonchée de fleurs, jetées à pleines corbeilles. Aux fenêtres pavoisées, aux balcons enguirlandés, on voit sourire des visages de femmes dans l'encadrement des persiennes ouvertes et des volets déclos, briller d'admirables yeux noirs. Une molle et douce pluie de roses, d'œillets, de jasmins tombe des mains tendues au-dessus de ces passans dont l'apparition est un heureux présage. On respire l'odeur des feuilles du citronnier et de la fleur d'oranger. C'est un triomphe charmant. On y remarque l'expression d'un grand respect, amicalement tempéré par une familiarité affectueuse. Et c'est un spectacle très agréable à l'œil, que ce défilé d'uniformes blancs, impeccablement corrects, parmi cette ornementation naïvement inventée par la fantaisie d'un peuple heureux d'être enfin délivré.

La modestie de l'amiral, à qui s'adressent tous ces témoignages de l'allégresse nationale, est un trait à noter parmi tant de détails, recueillis au passage, au hasard des rencontres.

Le commandant en chef de l'escadre de la mer Égée aimerait mieux, sans doute, être à son poste de combat qu'à cette place d'honneur. Comme la plupart des gens très braves devant le danger, ce vaillant homme de mer, ce fils d'une lignée de brûlotiers d'Hydra est timide en présence d'un discours à entendre ou à faire. Cette rumeur d'ovation le gêne, l'étonne et semble quelque peu le déconcerter. Il s'y prête cependant, avec beaucoup de bonne grâce, parce qu'il sait tout le plaisir que procure aux populations de l'Archipel la présence de sa flotte longtemps attendue. Il sourit, d'un sourire discret, très doux, qui est comme l'expression voilée et muette de la profonde satisfaction qu'il éprouve à voir se réaliser ainsi, sous ses yeux, le grand rêve national et populaire, l'idée impérissable qui, de siècle en siècle, de génération en génération, a soutenu la foi et l'espérance des opprimés, en leur donnant la

force de croire malgré tout, et d'espérer quand même, alors que tout le monde, autour d'eux, désespérait de leurs destinées. Et c'est vraiment beau, c'est tout à fait émouvant, ce spectacle d'un chef de guerre qui entre ainsi en pacificateur chez ses frères affranchis, et qui reçoit avec cette simplicité affable et sérieuse les justes témoignages de la reconnaissance publique.

Détail touchant. La fille de l'amiral, qui depuis le commencement de la campagne navale n'a pas pu voir son père, est venue, ces jours-ci, de Londres, pour prendre part à ces réjouissances passionnées. C'est une jeune fille jolie et gracieuse à souhait. Elle accompagne son père, marche à côté de lui, avec une simplicité souriante, à la tête du cortège triomphal. Sa présence donne à cette pompe le caractère presque intime d'une fête de famille. Elle est naïvement heureuse de voir toutes ces fleurs effeuiller sur son passage leurs corolles parfumées, tous ces cœurs s'unir dans le même sentiment de plaisir et de gratitude, toutes ces voix pousser des acclamations en l'honneur du nom paternel.

Ainsi précédé, suivi, accompagné de tous côtés par une foule innombrable, tandis que les enfans des écoles chrétiennes, sous la conduite d'une élite d'instituteurs patriotes, chantent de tout cœur et à pleine voix l'hymne national des Hellènes et les refrains héroïques de l'Épire souffrante ou de la Macédoine captive, le cortège s'arrête aux propylées de la basilique, sous les arcades d'un narthex peint en bleu céleste. Cloches et clochettes sonnent en joyeux carillons. Le métropolite de Chio, Mgr Hiéronyme, est là en habits pontificaux, la tiare en tête, la crosse en main, pour recevoir l'amiral et les officiers de la marine royale hellénique. La tradition ethnique de l'hellénisme unit étroitement la religion à la patrie, et veut que l'Église, dans les heures radieuses comme dans les jours sombres, prenne sa part des grandes émotions de l'État.

Le pittoresque décor du christianisme oriental tout étincelant de cierges allumés, de mosaïques scintillantes et d'icones ornées de pierreries, rehausse de toutes les splendeurs d'une très ancienne liturgie byzantine l'actualité de cette scène. Le cortège entre dans l'église illuminée, pavoisée pour un *Te Deum*. Les orgues font entendre un chant de joie, auquel s'associent les voix graves des archidiacres, les voix aiguës des enfans de chœur. L'encens fume dans des cassolettes d'argent et d'or.

La foule envahit la basilique métropolitaine pour assister à la *doxologie* qui sera la consécration de la victoire. Je comprends le mot « église, » qui veut dire « lieu d'assemblée, » en voyant le peuple entrer dans la vaste nef, où s'établit tout à coup, après le tumulte ensoleillé du dehors, un émouvant silence, qui s'harmonise avec l'ombre des voûtes et avec le recueillement mystique des figures peintes sur l'iconostase. Face à face, l'un assis à gauche du sanctuaire et du tabernacle, dans une sorte de chaire entourée d'une balustrade, l'autre installé sous un dais dans sa cathèdre épiscopale, l'amiral et le métropolite ont échangé un long regard muet. Le pasteur du troupeau longtemps captif semblait dire en cette méditation éloquemment silencieuse : — Voici l'échéance longtemps attendue par ceux qui jusqu'à présent n'ont vécu que d'un aliment moral et d'une nourriture spirituelle. Sans puissance effective, dépourvu de tout moyen matériel d'imposer son autorité, souvent exposé aux pires injures et aux plus cruelles représailles par la ténacité de sa propagande patriotique, ce clergé a su maintenir intacte, au fond des âmes, comme un dépôt idéal et inaliénable, l'espérance aujourd'hui réalisée. Nous subsistons parce que nous avons résisté. L'épreuve imposée par Dieu à la chrétienté d'Orient, comme une punition pour les péchés de Byzance, est terminée.

Sous la bénédiction épiscopale du vénérable prélat, toutes les têtes s'inclinent. C'est un instant d'unanimité chrétienne, où l'on voit que la force morale est la première garantie de la puissance matérielle. Heureux les peuples chez qui une longue communauté d'idées et de sentimens a fait de la fraternité religieuse une concorde nationale ! On ne connaît pas ici la manie de l'anticléricalisme. La reconnaissance des Hellènes envers leur Église est proportionnée aux services rendus à la cause populaire par les autorités ecclésiastiques. Chez eux, l'instituteur et le prêtre sont d'accord pour exalter la grandeur du devoir militaire. La défense de la foi se confond avec les revendications de la patrie. Les épées des officiers et les crosses des évêques montrent d'un geste unanime le chemin de la victoire.

Je regarde l'amiral, qui est debout, en face de l'évêque, au milieu de son état-major. Il porte avec une aisance toute juvénile la tenue d'été de la marine hellénique. Il est tout blanc, depuis la pointe de ses souliers de toile jusqu'à la coiffe de sa

casquette de drap. Son grade est indiqué simplement, sur l'épaule, par une étroite bande d'étoffe noire, où sont brodés en or les insignes du haut commandement. Le commandant en chef de l'escadre de la mer Égée, étant aide de camp du Roi, porte des aiguillettes d'or sur sa tunique blanche. Il n'a point d'autre décoration que la croix du Sauveur, fixée en sautoir à la cravate bleue des commandeurs de l'ordre royal hellénique. L'ensemble de cette tenue est à la fois sévère, avenant, fort distingué.

Les intrépides officiers qui, pendant plus de six mois de navigation hivernale, ont mené à bord des cuirassés ou des contre-torpilleurs de l'escadre chargée de fermer l'Hellespont, la rude campagne de la mer de Thrace ont un air grave et recueilli.

Je les vois défiler lentement un à un, baisant respectueusement, au passage, l'icone présentée aux fidèles par le métropolite. Celui-ci aperçoit dans l'assistance un Français, un défenseur sincère de l'hellénisme, venu en ami et aussi en curieux, et cherchant un coin pour voir sans être vu. Mais Mgr Hiéronyme a une telle autorité naturelle dans l'attitude, dans le regard, dans le geste, qu'on ne peut se dispenser de lui obéir, même si l'on n'est pas un des paroissiens ordinaires de sa cathédrale. Bon gré mal gré, d'un geste péremptoire, il me fait asseoir à la première place, à sa droite. Je puis ainsi voir de près cette belle figure sacerdotale, empreinte d'énergie militante et d'impérieuse bonté. Avec sa large barbe grisonnante, ses épaules trapues, son encolure râblée, sa carrure puissante, Mgr Hiéronyme ressemble à un de ces patriarches guerriers qui, dans les angoisses de l'empire chrétien d'Orient, assistèrent de leurs conseils et fortifièrent par l'exemple de leurs vertus combatives les souverains de la dynastie macédonienne, un Jean Zimiscès, un Nicéphore Phocas, ou l'héroïque empereur Basile II, surnommé le Bulgaroctone. Son aspect aurait même une rudesse toute martiale, si dans la lumière de son regard bienveillant et dans la sérénité de son éloquence patriotique et chrétienne on ne lisait clairement la mansuétude d'une âme éprise de pacification évangélique. Je suis profondément reconnaissant au digne métropolite de Chio, pour les nobles paroles qu'il a consacrées en cette circonstance solennelle, devant cet auditoire exceptionnel, à la louange de la France. C'est apparemment le

glorieux privilège de notre nation, que rien de grand ne puisse s'accomplir en ce monde sans que son nom soit prononcé. J'ai entendu ce nom, publiquement associé par une poignante prédication à la joie de tout un peuple, retentir dans cette basilique métropolitaine de l'Archipel, comme un symbole de délivrance et comme un signal de résurrection. J'ai vu, à ce moment, combien rayonne le génie bienfaisant et secourable de notre patrie, et comment on ressent, à l'heure des crises décisives où l'histoire se confond avec la poésie dans le dénouement d'un grand drame, les palpitations de son généreux cœur.

J'apprends à mieux connaître mon pays en voyant ce qu'il représente aux yeux des populations chrétiennes qui, après un long servage, ont pu enfin goûter les fruits savoureux de la liberté. Vraiment, il n'y a pas dans le moindre îlot de cet Archipel, enfin délivré d'une sujétion séculaire, un seul raïa libéré qui ne se croie redevable d'un tribut de reconnaissance envers le peuple français, considéré partout comme un peuple libérateur. Notre histoire a laissé dans la mémoire des hommes un tel sillage de gloire, que les assauts de la fortune adverse n'ont jamais pu effacer, au cours des siècles révolus, cette trace lumineuse. Le plus humble des enfans de la France maternelle bénéficie à toute heure, en tout lieu, d'un héritage immatériel et sacré. C'est comme un capital, accumulé par le prodigieux labeur de ceux qui nous ont précédés dans la vie, et qui continuent d'ennoblir notre existence par l'invisible tutelle de leurs inestimables bienfaits. Je tiens à m'expliquer à moi-même ce que je vois et ce que j'entends ici... Est-ce qu'il n'y a pas, dans ce spectacle d'aujourd'hui, un évident ressouvenir des Français d'autrefois ? Est-il nécessaire d'être un historien spécialement versé dans l'étude des générations défuntes, pour savoir qu'un bon Français, attiré vers l'Orient par son goût des voyages avant d'y être fixé par les malheurs de sa vie, messire Jacques Cœur, natif de Bourges, en son vivant maître des monnaies, argentier du roi Charles VII, compagnon d'armes des plus célèbres capitaines français, tels que Dunois, Xaintrailles, La Hire, ensuite capitaine général du pape Nicolas V contre les Infidèles, vint mourir à Chio, le 25 novembre 1456, et que sa dépouille mortelle fut ensevelie ici même en l'église des Cordeliers?... J'ai appris aussi, en lisant des livres d'histoire, que le marquis de Nointel, ambassadeur du roi Louis XIV auprès de

la Sublime Porte, vint ici, en 1673, avec son fidèle secrétaire, Antoine Galland, futur traducteur des *Mille et une Nuits*, et que les habitans de l'île profitèrent de sa présence pour célébrer des fêtes à l'occasion du siège de Maëstricht et en l'honneur du marquis de Vauban qui s'était emparé de cette place forte... Enfin, l'un des officiers d'ordonnance de l'amiral me disait, ce matin même, que l'on peut trouver encore à Chio quelques vieillards qui se souviennent d'avoir vu, tout enfans, le colonel Fabvier. Cet intrépide philhellène, qui avait juré de « tout donner avec plaisir » pourvu « qu'il en retournât quelque chose à la gloire du nom français, » débarqua ici, avec une troupe de volontaires, dans la matinée du 28 octobre 1827. C'était un survivant des grandes épopées, un véritable chevalier sans peur et sans reproche. Pendant deux mois, n'ayant qu'une petite batterie de quatre canons contre cent cinquante bouches à feu, il assiégea la citadelle occupée par le gouverneur Yousouf pacha. Il aurait péri dans cette entreprise héroïque, si M. Gaultier de Rigny, capitaine de vaisseau, commandant notre station navale du Levant, ne lui eût envoyé au port de Mesta un navire, la *Fleur-de-Lys*, où il ne voulut prendre passage qu'après avoir fait embarquer les proscrits et les fugitifs qui avaient cherché un refuge dans son camp. Toutes ces images, évocatrices d'un passé lointain ou récent, me parlent d'une tradition française qui, jusque dans les visions d'aujourd'hui, se maintient et se continue.

J'entendrai longtemps la voix de cet évêque, disant aux fidèles de son diocèse, groupés debout, autour de lui, pour ce service d'actions de grâces : « Mes frères, n'oubliez jamais, dans vos prières et dans vos méditations, d'unir au nom de la Grèce le nom de la France. L'une est votre patrie réelle, l'autre est en quelque sorte votre patrie idéale. Ne les séparez jamais l'une de l'autre. Elles sont inséparables, étant unies pour toujours par les liens d'une fraternité indissoluble. » A l'appel de l'évêque, la foule a répondu, dans l'église, par le cri de : « *Zitó i Gallia!* Vive la France ! » Je voudrais, dans cette relation véridique, propager l'écho de cette cordiale acclamation.

Le *Te Deum*, la « doxologie, » comme on dit ici, s'achève *in hymnis et canticis*. L'arome de l'encens se mêle à l'odeur de la cire, monte en spirales de fumées bleues et de senteurs suaves vers les voûtes de l'abside étoilée où apparaît, nimbée

d'auréoles qu'enlumina le pinceau rituel d'un imagier byzantin, précurseur de Giotto, la figure douce du Bon Pasteur portant l'agneau pascal. La clarté des vitraux et le flamboiement des cierges font chatoyer toutes les couleurs de l'arc-en-ciel sur les métaux ciselés et le cristal à facettes, sur les tissus historiés des ornemens ecclésiastiques et des vêtures sacerdotales. Un symbolisme compliqué, raffiné, à la fois naïf et ingénu, multiplie en miniatures multicolores, sur la soie des dalmatiques, des chasubles et des étoles, sur l'orfroi des chapes, sur les émaux des mitres et des tiares incrustées d'améthystes, de rubis et de topazes, les emblèmes et les allégories où se stylisa, en se fixant comme dans l'imagerie des mosaïques, la doctrine visionnaire des théologiens de Byzance. On voit s'épanouir des floraisons de féeries, s'ouvrir des ailes d'oiseaux et d'anges, frissonner des essaims d'abeilles, s'entre-croiser des losanges, rayonner des étoiles et des roses, perler des larmes, flamboyer des soleils, à travers la trame des étoffes brochées d'orfèvrerie et parmi les reflets de l'or ou de l'argent qu'incendie l'éclat des gemmes précieuses. L'église, remplie d'une foule de fidèles en rangs pressés, se pavoise de drapeaux bleus et blancs, dont le taffetas ondule sous la coupole d'azur, constellée de points d'or. On a suspendu partout des banderoles de toutes les couleurs, avec des devises brodées en l'honneur des braves marins qui sont les hôtes de la ville et les libérateurs de l'Archipel. Le parfum des fleurs récemment cueillies rafraîchit l'odeur des aromates brûlés dans des cassolettes que balance le geste rituel des enfans de chœur. Les hymnes psalmodiées par la maîtrise de la cathédrale métropolitaine sont empruntées aux plus anciens antiphonaires de l'Église chrétienne d'Orient. Ces chants liturgiques semblent avoir gardé l'accent du christianisme primitif. Mais ils ont aussi des sonorités antiques. Ils sont scandés par des rythmes qui ont réglé peut-être les calmes modulations du chœur, la strophe, l'antistrophe et l'épode, aux temps lointains où la célébration nationale des jeux dramatiques et lyriques, auprès de l'autel du théâtre de Dionysos, chez les Athéniens, était une liturgie à la fois civique et religieuse. Dans le domaine de l'hellénisme, tant de fois saccagé par les Barbares, aujourd'hui encore encombré de débris par l'écroulement des temples en ruines et par la débandade des peuples en détresse, tout semble se transformer de fond en comble, — et, en réalité, rien

ne change tout à fait. Quelles émouvantes évocations suscite dans l'esprit des témoins de ces actualités pathétiques la continuité d'une si longue histoire! Depuis l'époque reculée où Egertios fonda le port de Chio, en face du golfe de Clazomène, l'hellénisme a fait de ce pays un de ses séjours de prédilection. La race antique s'est fortement établie sur ce sol, résistant aux agressions brusques des conquérans ou à l'invasion lente des métèques. Les syllabes millénaires des dialectes d'Ionie sonnent encore, à la façon d'une gentille musique, sur les lèvres des femmes de ce pays, après quinze siècles de vicissitudes historiques et légendaires. Fustel de Coulanges a retrouvé ici, dans l'euphonie du grec moderne, toutes les beautés du grec ancien. C'est la même harmonie, la même souplesse d'expression, la même richesse de nuances. Tous les noms des villages de cette île, Coronée, Élatée, Livadie, Delphinion, ont des origines vénérables et des sonorités charmantes. Et ce n'est point seulement par l'influence des écoles que s'est maintenue ainsi la grâce impérieuse du langage des ancêtres. La première école hellénique de Chio, foyer de propagande évangélique et nationale, date seulement du XVIII^e siècle. Auparavant, c'est la tradition orale qui a maintenu l'intégrité du parler natal. Ici, chaque paysan est un helléniste spontanément dévoué à la conservation de cet héritage inaliénable. C'est pourquoi le discours de l'évêque, en ce jour de fête, a été si bien compris par cet auditoire, qui répond, dans l'église même, par d'enthousiastes acclamations... *Zitô!... Zitô!...*

Et maintenant, Mgr Hiéronyme, ayant quitté sa chape dorée, sa tiare étincelante et sa houlette incrustée de pierres précieuses, ne gardant de ses ornemens que la croix pectorale qui brille sur sa robe noire, devient le plus simple et le plus affable des maîtres de maison, pour nous faire entrer chez lui, dans sa résidence épiscopale, et pour nous offrir, à la mode du pays, le *glyco*, les aiguières d'eau pure, les cigarettes levantines, les petites tasses de café savoureux et parfumé, toutes les exquises douceurs qui donnent un goût particulier à l'hospitalité orientale. Nous sommes nombreux, dans cette grande salle spacieuse et claire, assis sur les divans du vénérable prélat, qui se multiplie avec beaucoup de bonne grâce, afin de faire honneur à tous ses invités. Il me fait asseoir tout près de lui, à côté de l'amiral, et je suis confus autant que touché de cette nouvelle

attention, dictée par une politesse si délicatement obligeante. Les serviteurs de l'évêché s'avancent vers nous, avec un respect discret, plein d'onction ecclésiastique. Ils ont un pas feutré, silencieux. Ils semblent glisser plutôt que marcher sur la toison multicolore des tapis moelleux et sur la peluche des carpettes où s'enfonce doucement le cuir souple de leurs sandales. Ils s'inclinent, font la révérence en apportant les plateaux d'argent ciselé où l'on voit, parmi des miroitemens de métal poli, le loukoum aux pistaches et à la vanille voisiner avec des confitures de cédrat et de roses. Nectar et ambroisie. On prend une cuillerée de ceci, un morceau de cela. On se parfume la bouche avec une quintessence de fleurs ou avec une pastille aromatisée de miel. Ensuite, on se rafraîchit en buvant une gorgée de cette eau cristalline qui vient des sources froides et des rochers granitiques du mont Saint-Élie, et dont les insulaires de Chio sont très friands. Enfin, on déguste du moka dans des tasses de porcelaine fine, on fume un tabac léger, on cause. L'amiral, très gai, très riant, plus enclin à la simplicité qui sied aux entretiens familiers qu'à la gravité inséparable des cérémonies officielles, complimente une dame que l'on vient de lui présenter, et qui est habillée de linon, chapeautée de rubans, de fleurs et d'aigrettes, chaussée de bottines à hauts talons, gantée de suède beige, — une Parisienne ou une Athénienne de l'Archipel.

— Et moi aussi, madame, lui dit-il aimablement, je me sens ici presque dans mon pays natal. Ma mère était native de Chio et me parlait souvent de son île.

Cette scène est comme une reconnaissance d'anciens amis qui se retrouvent après une longue séparation. J'y remarque des traits qui forment un agréable contraste avec la cérémonie religieuse à laquelle nous avons assisté tout à l'heure. On va et vient dans cette salle ouverte. Les groupes s'attarderaient volontiers en des propos affectueux. On ne craint pas de parler à cœur ouvert. La contrainte ancienne a cessé de peser sur les entretiens que surveillait, hier encore, l'inquisition d'une police ombrageuse et taquine. Les langues se délient, les esprits sont libérés. On respire enfin. On est heureux de vivre. L'effort des générations qui ont tant travaillé pour s'unir sans cesse à l'œuvre de la culture européenne aboutit maintenant aux plus heureux succès. J'aperçois, dans la société qui m'entoure, plu-

sieurs professeurs du gymnase hellénique de Chio. Ces honnêtes universitaires en redingote noire avaient leur place marquée ici, tout près des brillans officiers de la marine royale. Ne sont-ils pas les propagateurs obstinés de l'idée nationale, les infatigables ouvriers du rêve séculaire qui, sous nos yeux, se réalise en un spectacle que les plus audacieux défenseurs des revendications helléniques et chrétiennes n'auraient pas osé prévoir? Les maîtres de la jeunesse ont ainsi préparé la voie aux chefs des armées. L'intelligence hellène, longtemps accablée par la brutalité du fait accompli, désignait, par un geste invisible, la route future des vaisseaux libérateurs.

Tandis que ces pensées me sont suggérées par la satisfaction des sourires épanouis et par l'entrain des conversations joyeuses, voici que, sous les fenêtres de l'évêché, sur la place qui s'étend devant la basilique, le peuple assemblé s'impatiente Le moment est venu de retraverser la foule, pour aller à la *démarchie* (hôtel de ville) où l'amiral est attendu. Mgr Hiéronyme se lève, et se met en marche, s'appuyant sur son bâton pastoral, en tête de la procession. Combien j'aimerais à connaître le nom de la gracieuse fillette au visage de figurine qui m'a donné un bouquet composé de fleurs rouges, blanches et bleues, résumant ainsi dans une offrande fleurie les trois couleurs du drapeau français! Je remarque, en passant, l'extrême jeunesse et l'air énergique des institutrices qui ont mobilisé cette troupe de belles enfans, vêtues comme des demoiselles d'Occident, ces écolières au teint mat, aux yeux de jais, aux magnifiques cheveux tressés en longues nattes, roulés en torsades ou épars en boucles sombres sur la blancheur des collerettes candides. Un splendide rayonnement de soleil, répandu sur la terre et sur les eaux, sous la vaste coupole du ciel bleu, avive cette ravissante vision d'une race renouvelée, ardemment désireuse de recommencer à vivre en ce lieu assombri naguère par la hantise de la plus horrible mort. Les garçonnets des écoles sont alignés par rangs et par files, en bataille, sous la conduite des instituteurs et des sous-maîtres. Ils font le salut militaire et poussent des acclamations : *Zitô,... Zitô...* Quelques-uns de ces petits insulaires ont des voix suraiguës et perçantes, dont le son pénètre dans les oreilles à la façon d'une vrille. Mais toutes ces gentilles frimousses de bambins éveillés font plaisir à voir.

Halte à la nouvelle démarchie, qui servait autrefois de

konak au gouverneur turc. L'amiral, ayant toujours à sa droite l'évêque du diocèse, gravit les degrés du perron. Un poste de soldats d'infanterie, baïonnette au canon, rend les honneurs. Nous entrons dans une salle éclairée par les verrières d'un large fenestrage où la lumière abonde. Au fond, un large bureau massif, carré, solidement établi. Je me souviens d'avoir vu jadis, en cet endroit, un étrange mufti, haut enturbanné, qui fumait un narghileh comme au temps où le Grand Turc n'avait d'autre souci que de guerroyer contre la République de Venise. A présent, je remarque, sur le mur même où s'adossait le sofa du mufti, un appareil téléphonique. Et juste à ce moment, on entend tinter la sonnerie du téléphone. La vibration stridente, trépidante insiste. Le capitaine de vaisseau Théodoraki, gouverneur de Chio, prend les récepteurs de nickel et répond brièvement à l'interlocuteur lointain.

Les autorités locales, présentées par le nouveau gouverneur, viennent saluer l'amiral. Voici d'abord le conseil municipal ou, comme on dit ici, la *démogérontie*. Les démogérontes sont presque tous chrétiens. Quelques-uns d'entre eux sont musulmans. A ceux-ci, peut-être inquiets, craintifs, redoutant on ne sait quelles représailles, l'amiral adresse des paroles rassurantes.

— Vous n'avez rien à craindre, leur dit-il. Les autorités helléniques ont apporté ici la civilisation et la paix. Vous avez exactement les mêmes droits que les autres citoyens. Travaillez en paix. Vos biens sont sous la protection de nos armes. Vous ne serez pas inquiétés dans l'exercice de votre religion.

Ces paroles, prononcées en grec, sont parfaitement comprises par les démogérontes musulmans. Dans l'île de Chio, comme en Crète, à Samos, à Rhodes, à Mytilène, la plupart des Osmanlis savent le grec. Ceux que je vois ici ont de bonnes figures honnêtes et souriantes, de gros yeux placides, presque enfantins, une allure modeste et soumise, des gestes déférens et dignes, une tranquillité fataliste et résignée. Ils saluent à l'orientale, en faisant semblant de porter de la poussière à leur cœur, à leurs lèvres, à leur front. Leur costume n'est point pittoresque. Ces archontes mahométans sont, presque tous, redingotés de noir, à la mode des hommes d'État de la Jeune-Turquie. L'habitude du fez rouge est la seule concession qu'ils fassent encore à une couleur locale depuis longtemps abandonnée par leur tribu. Ah ! le mufti que j'ai vu dans ce même lieu, au temps

de mon premier voyage, était plus exotique. Je me rappelle son turban vert et blanc, son caftan réséda, sa veste cerise, et les plis que faisait, sur ses jambes croisées, sa large culotte bouffante à la zouave. Aujourd'hui, les effendis de la hiérarchie officielle ont perdu la coutume de s'asseoir sur des sofas à la manière des scribes de l'ancienne Égypte. Ils sont entravés dans des vêtemens étroits où ils semblent n'avoir plus la liberté de leurs mouvemens. Où sont les mystérieux pachas d'autrefois, traîneurs de pantoufles nonchalantes? Et les beys romantiques dont le yatagan damasquiné se recourbait à la façon du croissant de l'Islam?... Il faut avouer qu'un bachi-bouzouck, vêtu de cheviotte, de molleton ou d'alpaga par les commis voyageurs en confections qu'expédie aux Échelles du Levant l'industrie européenne, semblera toujours moins inquiétant que le zeybeck accoutré d'un caftan de drap zinzolin et enturbanné de mousseline à ramages. On suppose qu'étant habillé comme un monsieur quelconque, il ne massacrera plus personne. Il n'infligera plus aux giaours la bastonnade sur la plante des pieds. C'est déjà un très appréciable progrès.

Les habitans de Chio sont unanimes à déclarer qu'ils jouissent en ce moment d'une tranquillité parfaite et d'une complète sécurité. Cette satisfaction, dont j'ai recueilli, çà et là, le véridique témoignage, est due aux fonctionnaires civils et militaires que le gouvernement hellénique a chargés d'administrer cette terre naguère soumise au vali ottoman du vilayet de Djezaïri Bahri Sefid. Ces nouveaux fonctionnaires portent des titres très simples, généralement empruntés aux cadres de l'administration française. Ce sont, par exemple, des ingénieurs des ponts et chaussées ou des mines, formés par les écoles techniques du royaume de Grèce, et dont plusieurs ont achevé en France leur éducation professionnelle. Ce sont de jeunes magistrats qui ont pris leurs grades à l'université d'Athènes, et qui sont venus ici pour installer à la place de la justice étrange de l'ancien *medjliss* un tribunal de première instance et une justice de paix. La police, la gendarmerie, tout était à réorganiser dans ce pays délaissé ou ravagé. L'ouvrage ne manquera pas à ce personnel plein de zèle et d'ardeur. L'île de Chio, bouleversée par un tremblement de terre qui effondra son sol en maint endroit, manque de routes. On ne peut accéder aux bourgs et aux villages de l'intérieur que par des pistes mal tracées, gros-

sièrement empierrées çà et là, tourbillonnantes de poussière en été, creusées d'ornières en hiver. Les récoltes des olivettes, la gomme de l'arbre à mastic, principale richesse de l'île, les oranges, les citrons, les amandes, les raisins de ces vignes fameuses dans l'antiquité, qui furent vantées par Aristophane, arrivent malaisément aux ports de Castro, de Langada et de Mesta.

— L'île, me dit un jeune ingénieur, gagnera cent pour cent lorsqu'elle sera desservie par des routes carrossables, traversée par des réseaux de chemins de fer, sillonnée par des lignes de tramways.

— De tramways?

— Eh! mon Dieu, oui, cher monsieur. Et même nous méditons (que les dieux de l'Olympe nous le pardonnent!) un service d'autobus... et des chemins de fer! Chio est fertile en produits de toute sorte. Beaucoup de ces produits se perdent, faute de moyens d'exportation. Il y a ici des minoteries, des tanneries, des moulins à huile, des distilleries de raki. Le nombre de ces établissemens doublera lorsque notre outillage économique, comme vous dites en Europe, sera suffisant. Et puis, nous aurons à reboiser les montagnes dénudées et les hautes vallées dont l'aspect désolant n'a pas manqué de frapper votre vue lorsque vous avez aperçu, du large, les falaises rocheuses de Chio... Eh! oui, Chio est montagneuse, Χίος παιπαλόεσσα, comme disait Homère. Mais nous croyons qu'aux temps antiques c'était aussi une île forestière, comme Thasos. Sur tous les points qui ont résisté aux incendies allumés par les bergers ou à la hache des charbonniers qui ont mis en fuite les Dryades, nous voyons pousser des bouquets de pins, des châtaigneraies, des touffes de térébinthes...

Tandis que les autorités civiles et militaires sont présentées à l'amiral, selon l'ordre réglé par le protocole, j'ai le plaisir de causer pendant quelques instans avec un autre ingénieur, aussi aimable et non moins documenté.

— Nous avons l'intention, me dit-il, de faire venir ici très prochainement des prospecteurs, chargés d'étudier les ressources minières de l'île. Nous la savons riche en fer, en cuivre, en manganèse, en marbre, en porphyre. Mais jusqu'ici aucun de ces gisemens n'a été convenablement exploité...

Cependant l'audience officielle a pris fin. Le défilé des fonc-

tionnaires est terminé. Je remercie mes obligeans interlocuteurs. Le cortège se remet en marche vers le port, à travers une foule empressée, qui semble s'accroître de minute en minute. C'est une véritable panégyrie. On est venu de tous les bourgs, de tous les villages, de tous les hameaux de l'île. Je vois, mêlés aux citadins du chef-lieu, les chevriers du mont Korakari, les laboureurs du Cambos, les pêcheurs de Cardamyle et de Catophana. Les femmes, les jeunes filles de Tholo-Potami, d'Olympi, de Pyrghi, de Nénita, de Calimasia sont reconnaissables à leur barrette blanche, allongée, amincie à droite et à gauche comme un chaperon à deux pointes. Ces belles paysannes se tiennent par la main sans rien dire. Brunies, comme les contadines de la campagne romaine, par le hâle de la mer et de la montagne, elles ont des lèvres vermeilles, une taille de déesse, des traits réguliers de statues vivantes. Leur costume est singulier. D'où vient cette coutume de se draper la poitrine, sans corset ni lacet, sous les plis d'une sorte de gorgerin en forme de péplos très souple, teint de carmin, de violet, de mauve? Est-ce un legs des lointaines olympiades où le sculpteur Boupalos de Chio et son frère Athénis, fils d'Archermos, commencèrent à modeler des figures pareilles aux très anciennes effigies que les vieux maîtres des ateliers archaïques ont dédiées aux divinités de Délos et de l'acropole d'Athènes ? Est-ce une mode importée dans les îles de la mer Égée par les femmes de ces podestats et de ces banquiers des sérénissimes républiques de Venise et de Gênes, qui firent, comme on sait, des incursions guerrières et des affaires coloniales dans ces parages enchanteurs ? Quoi qu'il en soit, on s'attarderait à regarder en détail, pour le plaisir des yeux, tous les petits tableaux dont se compose l'ensemble du spectacle offert ici, comme dans les réjouissances de Lemnos, de Mytilène, de Thasos, aux visiteurs de l'Archipel en fête. Incomparable vertu de la liberté reconquise et de la nationalité retrouvée ! Un sentiment nouveau ou renouvelé anime enfin ces visages longtemps moroses. Un mouvement de joie, que l'on avait désappris parmi tant d'épreuves, délie le geste, allège la démarche, varie l'allure de ce peuple délivré. Je vois un jeune père, qui hausse son enfant sur ses épaules, au-dessus des têtes innombrables de la multitude, comme pour l'exalter au niveau d'un triomphe inouï. Plus loin, une vieille grand'mère pleure de contentement en voyant ses petits-enfans prendre part à cette fête de la patrie

renaissante. Une jonchée de feuillage frais s'étend sur le sol, comme un tapis aux nuances printanières, pour accueillir cette procession populaire qui retourne au port, sous une averse de fleurs, et que guide l'autorité chrétienne d'un chef religieux. L'évêque est toujours en tête du cortège. Il marche avec beaucoup de dignité, la main droite appuyée sur la pomme d'argent de sa haute canne d'ébène. On lui cède le pas. C'est lui qui reconduit l'amiral et l'état-major de l'escadre jusqu'à l'embarcadère où accoste la vedette de l'*Averof* au milieu des embarcations envoyées par les autres navires mouillés en rade. J'entends des acclamations :

— Vive la flotte !

— Vive notre navarque !

— Vive notre évêque !

Et soudain, devant la mer couleur de fleur, où la beauté du jour ennoblit comme un mirage de paradis la vision de l'Asie toute proche, au-dessus des rumeurs et des murmures de cette foule vibrante, un cri s'élève, aussitôt répété, multiplié, en français et en grec, par des milliers de voix :

— *Zitô i Gallia!*... Vive la France !

GASTON DESCHAMPS.

# LA CULTURE MORALE A L'ÉCOLE

## DU VILLAGE

Nous avons déjà suivi la vocation du petit paysan gascon à l'école du village (1). Nous y revenons aujourd'hui pour nous occuper de sa culture morale, et ce n'est pas d'ailleurs sans quelque hésitation. La question est complexe, difficile, surtout délicate avec des points sensibles, même brûlans.

Dans le soulèvement royaliste de l'an VII, qui troubla profondément la Gascogne, un village, sur les confins de la Haute-Garonne et du Gers, fut le théâtre d'une sanglante échauffourée. D'après une tradition, au moment où, par des rues opposées, les deux troupes ennemies débouchèrent sur la place, elle était pleine d'enfans qui jouaient. Des deux côtés, le même cri retentit : « Tiratz lus drollés, tiratz lus drollés! — Éloignez les enfans, éloignez les enfans! » Les fusils ne partirent que quand tous les joueurs eurent disparu.

Nous n'avons pas su faire ce beau geste de tendresse humaine, et nous nous disputons l'âme de l'enfant au risque de la blesser. Évitons jusqu'à l'apparence d'une exagération. Qui véritablement oserait dire que la sérénité de notre effort éducateur ne s'est pas ressentie du contre-coup de nos divisions et que les générations nouvelles n'en ont reçu nul dommage?

(1) Voyez *la Vocation paysanne et l'école*, dans la *Revue* du 1er juillet 1912.

On peut étudier l'enseignement moral de l'école à divers points de vue d'un très grand intérêt : le nôtre, modeste et précis, est celui des résultats, et, en pédagogie comme en médecine, le succès seulement nous touche. L'exclusif souci du succès serait ici grande sagesse : il débarrasserait le problème des élémens étrangers qui le compliquent, l'obscurcissent et le compromettent ; il éloignerait de nous des arrière-pensées qui passionnent notre jugement; et, donnant à chaque chose sa place, son vrai jour et sa valeur, il résoudrait certaines difficultés qui nous paraissent insurmontables. On nous pardonnera d'avoir ce souci jusqu'à l'obsession dans un pays, où l'existence même de la race est mise en péril par un mal dont le caractère essentiellement moral n'échappe plus à personne. Est-il possible d'en avoir un autre dans des villages, où il arrive, comme naguère nous l'avons vu, que la cloche, au cours d'une année, sonne neuf fois pour les morts sans saluer une seule naissance?

Nous aimons le petit paysan et cela nous devrait valoir de le mieux connaître. Que de fois nous nous sommes penché sur son âme sans qu'il s'en doute ! Nous le rencontrions chaque jour à l'entrée des prairies ou sur la bordure des bois en compagnie de ses bêtes ; nous avons reçu de lui plus d'une confidence, sous le manteau de la cheminée, pendant que des flambées de bois menu séchaient nos habits mouillés ; il nous a souvent accompagné en voiture, soit qu'il revînt de l'école avec son sac de toile bleue d'où sortait le goulot d'une petite bouteille vide, soit que, plus grand, il portât le soir à l'aiguisage les fers de la charrue émoussés par le travail de la journée.

L'enveloppe est quelconque : corps souple, nerveux, fondu aux chaleurs de l'été sous le simple vêtement d'une chemise sans cravate et d'un pantalon trop court, les pieds chaussés de sandales, les jambes nues, brûlées par le soleil, rayées par la morsure des ronces. La chevelure en broussaille coiffe un visage petit, hâlé, tout entier dans les yeux. Mais les yeux sont vivans et souvent beaux. Ils éclairent le geste et la parole, celle-ci facile, animée, avec une nuance d'amplitude dans l'image. C'est une vivacité interieure qui se répand au dehors.

Faisons-nous traduire en patois les trois ou quatre fables de La Fontaine que l'on sait : la traduction sera savoureuse, enrichie de-ci, de-là d'une épithète, d'un juron, bien dans le sens et à leur place. Et quelle prestesse pour saisir le joint et y envoyer

la réponse, comme passe en éclair la pointe de l'épée dans le défaut d'une parade! Deux cochons se vautrent dans le fossé du chemin, sous la haie ventrue d'épine noire, gardés de loin par un petit bonhomme, qui, le nez dans son livre, repasse sa leçon. Demandez-lui s'il veut les vendre, et vous serez vite servi, marchandeur qui voulez rire, tandis que pour un autre, on changera de ton, on racontera sans en avoir l'air les mérites des animaux, et, inconsciemment, par besoin de s'exercer, par aptitude de race, on plaidera le marché. Plus tard dans la vie, à la foire, en affaires, en politique, le jeu sera fin, serré, dangereux, parce que les feintes se cachent aussi bien dans une chaleur dont on sourit que dans une réserve dont on se méfie. L'intelligence est ici avide de comprendre et d'exprimer : c'est un jeu de la garnir et de l'armer. L'enseignement intellectuel réussit à merveille.

Pourquoi faut-il que l'enseignement moral échoue? Pourquoi cette âme reste-t-elle insensible à la culture profonde et déterminante que l'école lui veut donner? Car elle reste froide, réfractaire, fermée. Tel est le cas, continu depuis trente ans, donc chronique, pénible, douloureux. Il s'agit de l'étudier à la manière dont les médecins en usent avec les cas cliniques, et, comme ils s'aident de certaines sciences pour éclairer leur observation, nous voudrions, nous aussi, mettre un peu de psychologie et de philosophie au service de la nôtre.

La médecine inspire notre méthode et sans doute il y paraîtra. Si c'est un bien ou un mal, il ne nous appartient pas de le dire. L'esprit n'échappe guère à l'empreinte du métier. Une philosophie, qui se détache en clair dans l'ombre montante de la vie, qui sort de la vie et du métier, fondus l'un dans l'autre, et apparaît comme la conclusion d'une longue expérience, porte forcément la marque de son origine. Cette marque est nette, indélébile, plus intéressante peut-être si le métier est celui dont il faut reconnaître qu'aucun n'est plus *humain*, *humanior* au sens latin, profond et émouvant du mot. Aucun ne nous met davantage aux prises avec la réalité tout entière de l'homme.

Cette philosophie va nous permettre de pousser jusqu'au bout une analyse attristante, sans que notre confiance dans l'avenir en soit ébranlée. Nous lui devons un optimisme dont nous souhaitons que nos dernières pages laissent au lecteur la douce et tonique impression.

## I

L'échec de la culture morale est certain et le progrès moral ne suit pas le progrès intellectuel. On ne fait pas une semblable constatation sans tristesse, sans la vouloir contrôler avec le secret espoir qu'elle ne sera pas confirmée. Beaucoup de médecins, qui depuis longtemps comme nous connaissent la Gascogne, beaucoup de vieux maîtres, qui peuvent comparer les générations d'autrefois à celles d'aujourd'hui, ont été consultés, et tous, gens d'ailleurs de contraire avis en bien des choses, en politique et en religion par exemple, ont été unanimes à s'accorder sur ce point avec nous. Peut-être sommes-nous des observateurs que l'âge a rendus trop sensibles au charme du passé. Mais voici des éducateurs qui mettent dans leur effort l'enthousiasme de leur jeunesse. Ils sentent eux aussi que les âmes ne répondent pas. L'enseignement ne dépasse pas le livre et le cahier, il ne traverse pas le plan de l'intelligence pour atteindre des régions plus profondes d'où il ressortirait sous forme de vie morale. Nous avons reçu à ce sujet plus d'une confidence. C'est donc qu'il y a quelque chose.

Un autre mode d'investigation est possible quand, par suite de circonstances particulières, on connaît l'histoire intime d'un certain nombre de famille paysannes depuis la Révolution jusqu'à nos jours, familles restées fidèles à la charrue, dans les mêmes maisons, sur les mêmes champs. Cette histoire est faite d'événemens très petits, années bonnes ou mauvaises, prospérité ou menaces de ruine, maladies, infirmités, mort précoce des parens, un fils qui part au régiment, une fille qui devient enceinte, des dettes lourdes, des partages, un procès, humbles choses qui forment la trame grossière de vies obscures. Mais cette trame s'éclaire, si l'on voit le problème moral qui s'est posé sur chaque fil avec la solution qu'il a reçue, et l'évolution même de l'âme paysanne s'y révèle alors dans une légère broderie dont une petite fleur vient parfois relever le dessin.

En 1832, le notaire du village, dont j'ai quelques raisons de savoir les secrets, recevait d'un conscrit mourant à l'hôpital de Bayonne une lettre où il était dit : « Avec mon argent vous achèterez un jardin à M. le curé. Il a toujours été bon pour moi.

Quand j'arrivais au catéchisme, mort de faim et de froid, il me faisait chauffer et manger. Je me souviens qu'il était malheureux de n'avoir pas de jardin. » Le conscrit s'appelait Avril, nom qu'il ne tirait ni de son père ni de sa mère, mais du matin de printemps où on l'avait ramassé, morceau de chair vagissante, roulé dans un vieux jupon. Enfant trouvé de l'hôpital voisin, il avait été loué dès l'âge de dix ans dans les métairies, aux places les plus dures, sans personne pour le défendre, et aux gages d'alors, soixante francs par an et une paire de souliers quand il fut de taille à porter le sac de blé. Et maintenant là-bas il mourait, et ses yeux, avant de s'éteindre, retrouvaient le seul rayon de lumière qu'il eût rencontré dans sa pauvre vie. De sa fortune, qui était de quelques louis, on acheta un bout de champ, et voilà comment, quand la loi de séparation attribua le presbytère à la Commune, il s'y trouva un jardin, dont j'étais seul à savoir la provenance, et dont personne n'est venu réclamer la dévolution.

Si profonde que soit la transformation de la vie rurale, le train ordinaire des choses y fait naître chaque jour les mêmes problèmes qu'autrefois, d'autant plus comparables qu'à la permanence du cadre s'ajoute la continuité familiale des personnages qui s'y meuvent. Voici deux fillettes de quinze ans, et, à un demi-siècle de distance, frappées par le même malheur, la mort prématurée de leur mère, elles doivent assumer la direction du ménage et la charge de frères tout petits : il nous importe beaucoup qu'elles soient dans la même maison, dans les mêmes conditions de travail et de fortune, se ressemblent par quelques traits du visage, et d'autres plus profonds de leur personnalité, comme il est naturel que la petite fille ressemble à sa grand'mère. La différence de leur conduite sera plus légitimement imputable à la différence de leur culture morale. L'observation prend ainsi la précision d'une expérience et donne à l'enquête une vraie valeur scientifique. Les résultats n'en sont pas favorables aux générations nouvelles.

Serrons de plus près la question et prenons une tranche de réalité vivante, la famille par exemple, en laissant de côté les devoirs des parens envers les enfans. La nature a soin de mettre dans nos entrailles la tendresse nécessaire au développement des jeunes qui en sont le fruit. Gestation, lactation, protection, amour, dévouement, sacrifice se suivent et s'enchaînent étroite-

ment aux fins supérieures de la vie. Nulle part la physiologie et la psychologie ne se pénètrent davantage. L'instinct fait le principal. La morale n'intervient que pour soutenir, éclairer, diriger.

Son rôle est au contraire capital dans les devoirs des enfans envers les parens. Ici tout est renversé. La nature commande aux jeunes de recevoir et de ne pas donner. L'accroissement est leur loi, c'est-à-dire un égoïsme féroce. S'ils aiment, — et ils aiment en effet, — c'est pour recevoir davantage. Le délicieux sourire des petites lèvres roses dans le berceau est intéressé : il fait gonfler le sein et jaillir le lait. Nous disons d'ailleurs volontiers que l'amour descend et ne remonte pas, mais il est des choses que l'on dit beaucoup plus qu'on ne les croit. Nous aimons tellement nos enfans que nous leur prêtons la moitié de notre amour afin qu'il nous le rendent, véritable illusion affective. C'est que la nature excelle à nous tromper quand elle juge la piperie nécessaire. Impitoyable aux vieux, elle n'a d'autre souci que la continuité de la vie, qui est le triomphe des jeunes. Si les sentimens de ceux-ci se sont transformés, élargis, enrichis, élevés jusqu'à l'amour véritable, jusqu'au dévouement et au sacrifice, c'est l'œuvre de la morale, une de ses plus belles victoires. D'où cette conséquence que l'amour et le respect des enfans pour leurs parens enregistrent assez fidèlement les oscillations de la culture morale, avec elle sont en honneur ou tombent en discrédit. Nous pouvons surprendre ces sentimens, au sortir même de l'école, alors que l'enfant est encore tout chaud des soins qu'il vient d'y recevoir.

Il ne paraît pas en avoir profité. Ce n'est pas que le petit paysan, qu'on nous montre, le certificat d'études à la main, manque de convenance dans le langage ni même d'une certaine gentillesse morale, mais tout est en surface. Les parens ne s'y trompent pas, puisqu'ils prennent les plus grandes précautions pour ne pas enlever le vernis. Que le moindre choc le fasse éclater, le dessous apparaît, qui n'est pas ce qu'on aurait pu croire. Il est moins bien qu'autrefois. Les enfans n'attendent pas longtemps pour parler haut devant les parens réduits à parler bas. La famille, cellule sociale, école et foyer de toutes les vertus publiques, se dissout par l'individualisme excessif, anarchique, stérilisant des jeunes, car un tel excès est contre l'ordre et la vie. Il ruine la terre en brisant l'organisation fami-

liale du travail agricole, et il n'est pas de source plus dangereuse de découragement pour la natalité paysanne.

## II

L'échec de la culture morale s'explique par une foule de causes dont beaucoup sont étrangères à l'école.

L'éducateur a plus d'une fois pensé que l'insensibilité morale qu'il rencontre est le symptôme d'une altération de l'âme, conséquence de la déchéance physique que de tous côtés on constate. La remarque est peut-être juste ailleurs, dans certains milieux, où les poisons les plus redoutables se combinent pour tarer tout l'organisme et atteindre la cellule nerveuse dans ses élémens les plus délicats. Mais le fléchissement physique du paysan gascon, d'ailleurs relatif et modéré, reconnaît pour cause principale la faiblesse de la natalité : nous avons depuis plusieurs années signalé et expliqué son action (1). Le cerveau reste intact. Entrez dans une école où tous les enfans se lèvent vivement en votre honneur, le sourire aux lèvres, les yeux pétillans de curiosité : l'impression est très favorable. Elle sera meilleure encore, si vous devenez l'ami et le confident des écoliers. D'ailleurs, quand on les connaît un à un, avec leurs antécédens personnels et héréditaires, on est complètement rassuré.

Cependant l'hyponatalité ne doit pas être mise hors de cause, mais pour d'autres raisons. Grâce à elle, l'école reçoit beaucoup de fils aînés qui le plus souvent d'ailleurs resteront fils uniques. D'après certains auteurs, ce ne seraient pas les mieux doués et il y aurait progrès dans la valeur des enfans à mesure que les naissances se succèdent. L'école est donc privée d'une foule d'écoliers excellens qu'une natalité plus élevée lui donnerait. Il y a sélection à rebours.

Une autre influence fâcheuse est plus certaine. Pour la saisir, il faut bien connaître la vie de l'écolier au village et au hameau. La densité de la population y impliquait autrefois une continuelle contrainte. Toutes les maisons étaient habitées, chacune avec son jardinet, son champ, son pré, sa vigne soigneusement clôturés. Le matin, en sortant pour jouer ou garder ses bêtes,

(1) *En Gascogne : A propos du problème de la natalité.* Voyez la *Revue* du 1er juillet 1911.

l'enfant était saisi par une étroite discipline sociale et il était forcé de marcher droit. Les herbes avaient beau être tentantes pour la vache et les prunes pour le berger, le maître du champ n'était pas loin pour faire respecter son droit. Une surveillance incessante vous guettait de toutes parts, les haies avaient des oreilles et les buissons des yeux. La moindre faute, un simple mauvais propos étaient signalés à la maison, où, le soir, il fallait régler ses comptes.

Comme tout est changé! A chaque pas, une maison est fermée avec la clôture de jardin renversée et foulée, ou bien le foyer fume encore, mais sans joie et sans espoir. Un couple de vieux l'habite, dont le fils unique est mort « au service, » pauvres maintenant parce que les champs sont mal travaillés et que « tout le monde s'y jette. » L'homme sur un fauteuil, devant la porte, recueille le soleil, et la femme, qui trottine encore, ne peut défendre son jardin contre les déprédations des gamins ni son toit de leurs coups de fronde. Ah! la tristesse de vieux logis de Gascogne, exposés à toutes les injures, parce qu'il n'y est pas né assez de défenseurs! Nous sommes devant un fait économique brutal : partout où une population se raréfie, ceux qui restent envahissent les places vides. C'est la loi des vases communicans. N'empêche que l'enfant rencontre moins de barrières, moins d'obligations, moins de tenue et de sévérité sociales. Il y a une sorte de licence inévitable qui prépare mal aux leçons de l'école. Une population grouillante est dangereuse par ses promiscuités; une population trop clairsemée est défavorable.

L'hyponatalité mérite un reproche plus grave en remplissant l'école de fils uniques. Le médecin les connaît bien. Ils sont indociles, capricieux, parfois inabordables. Dans les petits conflits, que la médication ordonnée soulève, la résistance est souvent vive et nous n'avons pas toujours le dernier mot : les choses se passent beaucoup mieux si trois ou quatre petites têtes assistent à la consultation. Fils unique, enfant gâté, sujet fort rebattu, sur lequel il ne reste guère à dire. Mais bien des gens ne se figurent pas jusqu'à quel point les paysans en Gascogne gâtent leurs rares rejetons. Leur faiblesse est inimaginable, infiniment plus grande que dans la bourgeoisie, où l'on est retenu par des traditions, la culture générale, le sentiment religieux.

Bourgeois ou paysan, gâté ou non gâté, le fils unique est d'une moindre éducabilité morale. Quelque chose lui manque. Une tendresse lui fait défaut par où l'éducateur a une grande prise sur son disciple. Il n'aime pas ses parens. J'entends les protestations indignées. « Quoi, docteur, vous osez soutenir que ce cher enfant, qui nous comble de caresses, ne nous aime pas! Mais j'ai été fille unique et je sais de quelle tendresse j'ai entouré mon père et ma mère! » — « Tous mes regrets, madame, mais vous les auriez aimés autrement, mieux, davantage, si vous aviez eu des frères et des sœurs. De même, si vous en aviez donné à votre fils, vous trouveriez en lui plus de véritable affection. »

L'amour maternel est un trésor merveilleux qui s'enrichit à mesure qu'il se dépense, une adorable radio-activité qui se répand en rayons dont chacun porte en lui toute la chaleur bienfaisante des autres, un pain mystérieux et divin.

Chacun en a sa part et tous l'ont tout entier.

Et, par un juste et touchant retour, plus il y a d'enfans pour participer à sa distribution, plus chacun d'eux aime sa mère. La tendresse individuelle s'avive et s'accroît d'une tendresse collective qui plane sur le foyer. Il est une remarque que nous avons faite depuis longtemps : quand une mère paysanne déchoit par l'inconduite ou le crime, le fils unique, — les questions d'intérêt et d'amour-propre mises de côté, — est moins meurtri dans sa piété filiale que ne le sont les frères nombreux dans la leur. M. Faguet (1), qui est d'avis lui aussi que les fils uniques aiment moins que les autres, pense que chez ceux-ci l'amour naît de la jalousie. Il est vrai, mais il y a autre chose. Le fils unique est l'objet d'un tel amour que le soin d'en recueillir les effets ne lui laisse aucun répit. Entre sa mère et lui une partie se joue continuellement, où il est tout entier à son jeu qui est d'être aimé. Il ne lève pas les yeux. Il ne sort pas de lui-même. Rien ne l'en fait sortir. Il en sort forcément, s'il devient spectateur de la même partie, où un autre a pris sa place. Qu'un de ses frères soit gravement atteint et que la coxalgie par exemple le couche pour de longs mois dans

(1) M. Émile Faguet, *...Et l'horreur des responsabilités*, p. 141.

une gouttière, il voit les larmes de ses parens, leurs angoisses, leurs fatigues, leurs privations, leurs sacrifices. Dans la chambre pauvre et mal close, le malade se plaint du froid et, d'un geste aussi discret que rapide, la mère a détaché sous sa robe un jupon pour envelopper de sa chaleur le petit corps frissonnant. Le fils unique profite du geste, mais il ne le voit pas; il ne l'a jamais vu, il ne le verra jamais. Il ne sait pas, il ne peut pas savoir l'héroïsme, la sainteté du dévouement maternel. C'est son irrémédiable infériorité pour la culture morale.

## III

L'indifférence des parens pour cette culture est une plus grave difficulté. Sans doute c'est une forme de leur faiblesse envers les enfans, un symptôme précis d'asthénie et de lâcheté morales. Mais cette disposition de l'âme est soutenue par des circonstances particulières.

Il faut premièrement compter avec cette idée que le savoir suffit et qu'on peut avec lui se passer de tout le reste. On ne s'attendait pas à la trouver dans les humbles milieux que nous observons, et certes personne ne l'y formule, mais elle y est et opère avec la force redoutable des idées subconscientes. C'est d'en haut qu'elle vient où, sous une forme plus doctrinale, sa fortune a été brillante. Depuis longtemps, l'idée de science a débordé son sens clair, pour en prendre un autre aussi vaste qu'imprécis et enflammer notre foi en lui donnant comme aliment des espérances infinies. Elle est devenue mythique. Désormais le respect de la science aura un caractère religieux. Ici le mythe n'est pas sorti de l'âme des foules, comme il arrive souvent, mais des miracles dont les savans nous éblouissent et du rêve de certains philosophes. En s'éloignant d'eux, pour traverser des couches inférieures, l'idée de science s'altère et se dégrade et, arrivée chez les paysans, elle est à peu près ceci que, pourvu qu'on apprenne bien ce que l'école enseigne, on est sûrement armé pour la vie. Le paysan s'intéresse à l'instruction de son enfant, il en suit le progrès, il est fier du succès; il ne s'inquiète jamais de sa culture morale, parce qu'au fond, il croit, et de très bonne foi, que la première comprend et implique la seconde. Il n'est pas sûr d'ailleurs qu'on ne le lui ait jamais

dit et qu'un certain esprit primaire, qui règne au village, ne soit pas entaché de cette erreur. Il estime donc faire son devoir, tout son devoir et se tient quitte, en envoyant son enfant à l'école et en veillant sur son assiduité.

Il le croit d'autant mieux que l'école est celle du Prince et lui emprunte une excellence indiscutable. Tout ce qui vient du Prince porte un caractère de perfection supérieure, est *sacré* comme lui, au sens le plus lointain du mot, c'est-à-dire intangible et *tabou*. Il n'y a pas lieu de s'en mêler, ni même d'en parler. Les paysans ne sont pas seuls à penser de la sorte. En dépit des apparences, l'âme moderne est toujours remplie de royalisme.

C'était dans les premières années du règne de Louis XVI. Sur la place d'un village, d'où l'on domine la Garonne, qui s'avance dans la verdure tendre des peupliers et des oseraies, on dansait avec entrain un dimanche après les vêpres, lorsqu'un bourgeois, arrivant d'Agen à cheval, annonça que le jeune Roi était très malade. La nouvelle courut de porte en porte. Un vieillard, ancien officier, chevalier de Saint-Louis, s'approcha des danseurs : « Mes enfans, leur dit-il, vous êtes à la joie et notre pauvre Roi est peut-être mort. » Les danses cessèrent aussitôt et « chacun se retira tristement dans sa demeure. »

Les descendans des danseurs, démocrates sincères et ardens, seraient bien étonnés si quelqu'un leur venait dire : « Vous êtes aussi royalistes que vos pères et vous avez du Prince la crainte et le respect qu'ils en pouvaient avoir. » Cependant rien n'est plus vrai. Il y a quelques années, un jeune maître exerça sur des enfans des sévices graves. Avertie, l'administration s'empressa de l'éloigner. Mais plusieurs enfans avaient été blessés. Pas un père ne porta plainte au parquet, ni n'intenta une action civile, ni ne détacha de ses doigts la correction que le coupable aurait pu redouter. Et quand, par une enquête discrète, on voulut savoir les causes de cette passivité, — l'absence de divisions politiques dans la commune avait permis une expérience sans trouble, — ce fut partout la même réponse : « Il ne faut pas avoir d'affaire avec le gouvernement et, comme on disait autrefois, il ne fait pas bon cosser avec le Roi. »

Non seulement l'école est au Prince, sa fille aînée, en qui il met toutes ses complaisances ; elle est encore un présent de sa munificence, qui va jusqu'à l'octroi gracieux des fourni-

tures scolaires et même du repas de midi. L'idée moderne, d'où est sortie la gratuité scolaire, est généreuse et belle. Mais les idées ne révèlent leur valeur, — d'autres diraient leur vérité, — que dans l'application et à l'usage. Dans nos milieux paysans, la gratuité est cause d'éloignement et d'indifférence. Le moyen de se mêler d'une affaire qui ne vous coûte rien! La plus modeste rétribution suffirait pour améliorer immédiatement la fréquentation scolaire parce que les paysans veulent toujours de la marchandise en retour de leur argent, et ils ne manqueraient pas d'aller de temps en temps à l'école pour vérifier l'emploi de celui qu'ils ont donné.

Ils y allaient autrefois plus souvent qu'aujourd'hui, tantôt pour solliciter de l'indulgence, plus souvent pour demander de la sévérité. On rencontrait souvent un écolier, déjà passé à la maison, qui, tête basse, était conduit chez le maître auquel on racontait le méfait. S'il était grave, de l'école on allait au presbytère. Nous passions par trois juridictions. Les peines s'ajoutaient sans se confondre. Le châtiment ecclésiastique était particulièment redouté à cause du lieu du supplice. Elle est pourtant jolie et douce à l'œil la petite place : l'église avec son visage roman y semble sourire aux *boutiques* qui forgent et charronnent, battent le cuir sur le gros caillou rond et la pâte dans le pétrin. C'est là qu'on était mis à genoux, après le catéchisme de midi, justement à l'heure où les gens se tiennent sur les portes pour flâner un instant.

Trois coupables y étaient un jour alignés, mangeant leur pain dans la honte. Passe un vieillard, étranger à la commune, en villégiature chez des amis, et d'habitudes fort pieuses. « Que faites-vous là, mes enfans? » Difficile et cruel moment! Mais tu veillais, vieux génie de la Gascogne, fertile en expédiens, artisan de malices et de farces joyeuses! « Monsieur, on vient de sonner une agonie et nous faisons une prière. » — « Comme c'est bien, mes amis, je vais faire comme vous. » Et le vieillard de s'agenouiller. L'histoire était bonne, mais le triomphe fut court. Le soir, les trois compères allèrent au lit sans souper. Comme tout cela est loin, archaïque, démodé! Qu'on ne nous accuse pas surtout de vouloir faire revivre la méthode, sans compter que ce trait ne lui fait pas grand honneur! Elle avait un mérite, le seul qu'on doive ici retenir, c'est que par elle l'enfant apprenait, en entrant dans la vie, que la règle, l'obli-

gation, le devoir, la morale en un mot, y tiennent une place considérable, puisque les trois hommes, *qui fixaient le plus son esprit et son admiration*, le père, l'instituteur et le prêtre, étaient unanimes à s'en occuper avec lui. La tâche de l'école en était singulièrement facilitée.

## IV

Autour d'elle bien des contingences de la vie rurale sont nettement défavorables. Croit-on par exemple qu'il soit facile d'enseigner l'horreur du mensonge et l'amour de la vérité à des enfans, qui sont chaque jour témoins des pratiques du maquignonnage?

Voici maintenant le métayage. On l'a étudié au point de vue économique et juridique; on n'a pas assez montré qu'il fut un précieux instrument d'ascension sociale et de culture morale. On y entrait par sélection et on s'y maintenait de même. Presque toujours, à côté du grand domaine, divisé en métairies, un hameau étendait son toit sur une douzaine de foyers; plus d'une fois peut-être le seigneur voisin l'avait lui-même fait construire pour attirer près de lui « les brassiers. »

L'ambition de ceux-ci, et d'ailleurs leur seul moyen d'échapper à une misérable condition, était de devenir métayers. Mais, pour franchir l'étape, il fallait une belle famille et surtout des qualités morales. Les maîtres du sol avaient alors l'embarras du choix, et le bail à métayage était avant tout un acte de haute confiance, le plus souvent verbal, rarement minuté par un notaire, parfois inscrit sur le livre de Raison dans une phrase comme celle-ci : « Ce jourd'hui j'ai pris comme métayer, aux conditions d'usage, le nommé Pierre Dufau, qui m'a promis de conduire ma métairie de Gabiole en bon père de famille. »

Il ne faut pas transformer le passé du métayage en une pastorale. Les difficultés, les abus, les vols et les fraudes n'étaient pas rares. Un sermon est célèbre en Gasgogne, où le curé passe en revue les différentes manières dont le métayer vole son maître et explique par une image, digne de Panurge, que c'est un vrai péché de donner comme chapons des poulets dont on a simplement coupé la crête. Le sermon est en patois et la traduction n'en serait supportable qu'en latin. Il y avait donc alors des

métayers infidèles, mais l'offre de la main-d'œuvre était telle qu'ils étaient rapidement éliminés. On ne se maintenait dans les métairies que par une vie de travail, une conduite sérieuse, une bonne tenue morale, excellent exemple pour les jeunes. Le métayage perd chaque jour du terrain en Gascogne ; ses meilleurs élémens lui sont enlevés par l'acquisition facile de la terre, il les remplace par les apports médiocres de l'immigration ; il est altéré par une foule de circonstances secondaires, il ne peut pas être un auxiliaire de la culture morale de l'école comme il l'aurait été autrefois.

D'autres circonstances seraient favorables qu'il est impossible d'utiliser. Dans une petite école, en rase campagne, une jeune fille remplit sa solitude par les soins maternels qu'elle donne à deux douzaines d'enfans, filles et garçons, qui lui viennent chaque matin. Elle n'est point savante et n'a guère lu les traités de psychologie enfantine, elle ne connaît ni Frœbel, ni Pestalozzi, ni les jardins d'enfans, ni l'éducation par l'art, ni bien des efforts intéressans pour faire entrer le sourire de la nature dans les « écoles fleuries. » Mais elle se voit, avec ses écoliers, au milieu du plus vaste des jardins, où ne manquent ni les fleurs, ni les arbres, ni les animaux, et son instinct éducateur la conduit. Elle voudrait faire aimer les oiseaux et tirer du gazouillement des nids d'exquises et profitables leçons. Comment le pourrait-elle ? Le sentier que l'enfant suit chaque jour est bordé de champs couverts de lacets, les haies sont remplies de pièges ; le fusil est toujours au bout du sillon ; au printemps, on détruit les couvées et, pendant les soirées d'hiver, on allume des torches de paille pour aller dans les bois assommer sur les branches les pauvres chanteurs endormis. La capture et le massacre sont incessans.

Elle voudrait faire aimer les fleurs, les arbres, les paysages, les petits coins où le charme de la nature se relève et s'attendrit d'un souvenir du passé. Le paysan reste étranger à ce sentiment. A mesure qu'il prend possession du sol il le dépouille. Il est l'ennemi des arbres, de tout ce qui gêne ou restreint la culture. De bonne heure, il dresse son enfant à lui tout sacrifier. Dans le voisinage de l'école, trois ou quatre vieilles maisons gardaient encore quelques traits d'une ancienne beauté, un bout d'avenue, une charmille, une terrasse, un petit pavillon sur un étang : le nouveau maître arrache, démolit, comble, nivelle. Dans le fond

d'une cour, derrière l'étable qui s'avance triomphante, une petite porte vous reçoit toujours avec cette devise, sculptée en pleine pierre :

Dieu seul est mon espoir, il est ma forteresse.

On dirait un écho du chant de Luther : à deux lieues du château de Montluc, il était prudent, quand on lisait la Bible, de mettre son logis sous la garde de Dieu. Ces pierres sont pénétrées d'histoire, on y sent, profondément entaillées dans chaque lettre, toutes les angoisses du passé. Mais, si le prix des veaux continue à monter, elles disparaîtront l'an prochain pour faire place à l'étable.

Ailleurs, un maître, désolé de la ruine des sentimens familiaux, se heurte à l'action démoralisatrice du Bureau de Bienfaisance. Nous transcrivons ses réflexions : « Les ressources du Bureau sont assez importantes, et on a pris peu à peu l'habitude de lui abandonner les vieux parens alors qu'on pourrait les soutenir. De même, à l'Assistance aux vieillards, plus d'une inscription est faite que l'état de fortune des enfans ne justifie pas. Il est vrai qu'une disposition intéressante de la loi permet de répéter contre les fils ingrats les sommes dépensées pour leurs parens. Mais elle reste à peu près lettre morte. Il faudrait imposer aux Bureaux l'obligation de s'en servir. Comme l'abandon injustifié des parens est un exemple déplorable pour les jeunes, les jugemens seraient affichés à l'école dans un tableau spécial, où l'on aurait soin de ne mettre aucun nom. L'enfant apprendrait ainsi que, quand nous oublions le plus sacré de nos devoirs, la main de la Loi nous saisit et nous y ramène. » L'idée est intéressante, mais nous ne sommes pas à la veille d'en voir l'application.

Un autre tableau ne rencontrerait pas les mêmes difficultés, et il est curieux qu'on n'y ait jamais songé. Nous multiplions les bourses à tous les degrés de l'enseignement, et rien n'est plus justifié. C'est l'honneur d'une démocratie. Mais pourquoi ne pas dire à l'enfant : « Nous te donnons cette bourse parce que tu la mérites et que tu es pauvre. Tu ne dois pas en être humilié; ce n'est pas une aumône qu'on te fait, mais une avance, le plus flatteur de tous les prêts, un prêt d'honneur. Si la fortune te trahit, tu ne devras rien; mais si tu réussis, ton premier devoir sera de rendre l'argent qu'on t'a prêté. Tu le feras pour

trois raisons : pour redresser ton âme en payant ce que tu dois, pour permettre à d'autres de recevoir le bienfait que tu as reçu, pour donner à tous l'exemple d'une bonne action ? » Il est étrange que des hommes, dans une large aisance ou même le luxe d'une fortune brillante, ne songent pas à rembourser la modeste somme à laquelle ils doivent le succès de leur vie. Les sentimens d'ordre, de justice, de délicatesse morale sont également choqués de cet oubli. Pourquoi, sur ce point, nos mœurs ne se modifieraient-elles pas? Un mouvement d'opinion suffirait, et c'est peut-être une campagne à entreprendre. La partie serait bien près d'être gagnée si dans un dossier le remboursement était regardé comme un titre; elle le serait tout à fait, si le geste, aux yeux du monde, passait pour élégant. La mode règne aussi sur nos élégances morales.

Chaque fois qu'un enfant du pays acquitterait la dette sacrée, son nom serait inscrit à l'école sur le tableau de l'honneur social. Le maître s'en servirait pour les plus utiles excitations, pour enseigner à l'enfant qu'il naît débiteur, que sa dette s'accroît des bienfaits qu'il reçoit chaque jour, qu'elle est représentée par tous les devoirs dont la morale s'occupe et qu'il faut la payer. Quant à sa créance, représentée par ses droits, il en est suffisamment averti, il la sent impérieuse dans son élan vital, dans chaque battement de son cœur, dans la palpitation profonde de tout son être, avide de vivre, c'est-à-dire de vaincre, de triompher. Voilà pourquoi « cet âge est sans pitié. » La fin de la morale n'est-elle pas de rappeler au créancier qu'il est débiteur et, par là, de rabattre et d'adoucir sa native violence? Nous parlerions rarement à l'écolier de ses droits et toujours avec d'infinies précautions. Sur ce point, on peut penser autrement, surtout *a priori*. Nous restons invariablement soumis à l'observation et à l'expérience. Chaque matin, en nous levant, par méthode et par goût, nous nous disons avec Montaigne : *Regardons par terre.*

## V

Il ne faut pas se dissimuler que la culture morale de l'école se poursuit au milieu d'une ambiance générale qui lui est contraire. Les moyens de communication se sont multipliés à l'infini, l'influence de la ville pénètre dans les campagnes les plus recu-

lées et cette influence est nuisible. On sait tous les dangers de la bicyclette qui permet aux jeunes d'échapper à la surveillance de la famille (1). Ici ces faits sont d'une observation superficielle et facile. Ce que nous voudrions dire, plus profond, touche à une question générale et délicate.

Une des plus grandes victoires que l'homme ait jamais remportées est son récent triomphe sur la distance. On en calcule difficilement les répercussions lointaines dans tous les ordres d'activité. Nul doute que notre manière de penser, de sentir, de vouloir ne fût en partie déterminée par notre fixité relative dans l'habitat qui nous était dévolu. Notre âme était tributaire de la lourdeur du corps, de la lenteur de ses mouvemens, de la fatigue de ses organes, des faibles artifices imaginés pour y suppléer, et qui ne différaient guère, il y a cent ans, de ceux en usage au temps des Pharaons. Notre affranchissement est complet et nous avons fini par dérober aux oiseaux leurs ailes. L'âme ne peut manquer d'en éprouver du changement. Des psychologues soutiennent qu'elle commence par y perdre et que la perte durera jusqu'à ce que des adaptations nouvelles aient rétabli l'équilibre.

Ils mettent à part les aviateurs à cause de la nouveauté, de la poésie, des risques et du patriotisme de leur effort, mais ils analysent avec soin le plaisir de la vitesse en lui-même, tel que l'automobile le donne, en dehors des avantages et autres agrémens qu'on en retire. Le plaisir est à la fois physique et moral. La vitesse flatte nos sens, excite le cœur et les poumons, fouette le cerveau et détermine une véritable *euphorie;* elle nous donne surtout un délicieux sentiment de victoire, de domination et d'orgueil, qui nous ôte le recueillement, la patience, peut-être la douceur. L'orgueil domine, celui des demi-dieux helléniques, qui d'un bond franchissaient les fleuves et les montagnes. Nous nous sentons d'une humanité légère, libre, puissante, infiniment supérieure à celle qui, sur les accotemens, éternue dans un nuage de poussière.

Les objections ne manquent pas qu'on peut faire à ces analystes sévères. Mais ils ne reculent pas d'une semelle et sont fermes comme roc dans leur opinion, au risque de se mettre bien du monde sur les bras. Ils vont jusqu'à vous dire qu'au-

(1) *En Gascogne. A propos du problème de la natalité.* Voyez la Revue du 1er juillet 1911.

trefois, quand il arrivait à un homme de tuer involontairement son semblable, il n'était pas rare que sa vie en reçût une ombre définitive de tristesse; au lendemain du même accident, le chauffeur reprendrait le volant avec un entrain, où ils voient de l'emportement, de la sécheresse et de la dureté. Il n'est pas jusqu'à l'adaptation du crime moderne à l'automobile, où la violence et la férocité dans l'attaque et la résistance ne leur semblent préparées par l'habitude de la vitesse. Enfin, plaisamment, et pour conclure, ils nous avertissent que le disciple du maître de morale sera plus éducable, s'il marche à pied que s'il fait du cent à l'heure.

Le débat ne nous importe guère, parce que nous sommes des paysans auxquels l'automobile est encore interdit. Mais nous avons la route, qui passe devant la porte, ou le chemin pavé, qui la rejoint, le cheval demi-sang bien *avoiné*, la bicyclette, le chemin de fer, le tramway, l'autobus, des foires tous les jours, des fêtes chaque semaine. Nous quittons souvent la maison et à des allures rapides. De ce chef, il y a de l'emportement et de la dissipation parmi nous, que nos pères ne connaissaient pas. La facilité et la rapidité des déplacemens, la mobilité, la trépidation, la vitesse de la vie amènent de la surdité morale. Les enfans la ressentent d'autant plus vite que, comme dit M^me^ de Sévigné, « la jeunesse leur fait du bruit. » Voilà pourquoi le maître les trouve si souvent sourds à sa voix, alors qu'il veut le plus les émouvoir.

Il est pour les paysans une autre cause plus redoutable d'emportement. Les déprimés et les vaincus acceptent facilement la leçon de morale, mais non pas les victorieux. Or l'ascension politique, sociale, économique des paysans est un vrai triomphe. Hier, au village, ils n'étaient rien, ils y sont tout aujourd'hui. Maîtres de la mairie, par elle du presbytère, de l'église, des cloches, ils sont reçus avec honneur par le préfet. Le député les vient voir et le plus sérieusement du monde se charge de leurs commissions. C'est une griserie. Ce qui les touche davantage, c'est qu'ils achètent la terre pour rien et qu'ils ont de l'argent plein les poches. Ils thésaurisent moins qu'autrefois, ce dont il faut les louer, et, selon leur propre expression, « ils veulent vivre. » Ce qu'ils entendent par là, nous le savons par l'étude de leurs dépenses, où naïvement leur psychologie se déploie. Les deux chapitres principaux sont la toilette et la table, la table surtout, et celle-ci pour eux ne vaut que par la viande.

Il y a quatre ans, les paysans d'un village des environs d'Agen mangeaient 170 grammes de viande par jour (1), chiffre relativement élevé, si l'on considère que notre calcul portait sur l'ensemble de la population, nouveau-nés compris. Malgré le renchérissement, le chiffre serait trop faible aujourd'hui. La basse-cour et la boucherie ne suffisent pas. Le gibier disparaît sous une poursuite incessante. On se rabat sur les oiseaux. Pas un ne trouve grâce, s'il est un manger passable. Bergeronnettes, qui, balançant votre queue, sautillez dans les sillons, que vous sert de purger le champ des vermisseaux funestes aux récoltes, d'être les amies du bouvier et de vous poser parfois sur la croupe de ses bœufs ? Votre chair a bon goût, et nous vous plaindrions, hirondelles, si la vôtre n'était pas détestable, malgré tous les poétiques symboles que chaque printemps vous nous ramenez.

La poussée vers la viande est très vive. Ne parlez pas de légumes; ils sont profondément méprisés. On veut de la viande, parce qu'on l'aime et qu'on prend avec elle la revanche d'un long passé végétarien dont on garde mauvais souvenir. Les temps sont enfin accomplis, et les vieux rêves se réalisent, celui de la terre et celui de la viande. On ne sait pas de quel poids ce dernier a pesé sur l'âme paysanne. A la lisière de la forêt landaise, un vieux métayer, qui va mourir, fait ses adieux à son maître. « Je m'en vais, lui dit-il, avec un regret, mais je n'ose en parler dans la crainte d'un refus, — *aouant dé mouri bouléri bézé lou porc,* — avant de mourir je voudrais voir le porc. » Toute la famille, le maître en tête, va chercher l'animal, qui lentement s'avance, alourdi par la graisse, le ventre au ras du sol, le groin tendu vers un épi de maïs qu'on lui offre, poussé par les enfans qui le tiennent par la queue et rient aux éclats de cette histoire amusante. Le vieillard se soulève, suppute l'épaisseur du lard, le poids des jambons, l'abondance des saucisses, et cette vision de viande apaise et réjouit son âme de moribond.

Satisfaction pour le ventre, la viande est joie pour le cœur. Le rôti, qui fume sur la table, efface l'inégalité sociale dont on souffrait le plus. Le repas à quatre viandes, festin des riches, chimérique image entrevue dans les contes, devient à chaque fête une réalité. Une foule de détails dans la préparation des

(1) *Un village en Gascogne. — Communication au Congrès de l'Alliance d'Hygiène sociale d'Agen.* Agen, Imprimerie moderne, 1909.

plats, le choix des condimens, celui des pâtisseries auxquelles on laisse leurs noms officiels et ronflans, l'arrangement des menus et de la table montrent qu'à la ruée vers la bonne chère se mêle une pensée d'ambition sociale, ici très sensible, et qui l'est d'ailleurs davantage, surtout plus consciente, en ce qui touche la toilette. A une jeune paysanne, charmante sous son mouchoir garonnais, et qui le veut abandonner pour un affreux chapeau de dix francs acheté au bazar, on fait remarquer combien la coiffure locale est plus seyante à sa beauté : « Je le sais bien, dit-elle, mais nous voulons être jolies à la façon des dames. »

Du régime nouveau les effets ne se font pas attendre et l'arthritisme se montre jusque dans ses expressions les plus élevées. La goutte aux champs n'est plus introuvable. Les syndromes divers de l'artériosclérose précoce, qui témoignent d'une intoxication alimentaire chronique, ne sont pas rares. L'ascension sociale du paysan gascon est complète, et sa pathologie elle-même devient bourgeoise.

On entend bien que la viande est largement arrosée. Ce n'est pas que la race soit portée à l'alcoolisme, elle y répugne plutôt. Mais il coule trop de vin des collines ensoleillées pour qu'on ne remplisse pas son verre jusqu'au bord. L'alcoolisme des vrais paysans offre en Gascogne un triple caractère. Il est modéré et va rarement jusqu'à l'ivrognerie habituelle et la déchéance. Il est inégalement répandu selon la distribution irrégulière de la vigne dans le pays, parfois déterminé par une circonstance locale comme les marchés du matin dans les régions maraîchères (1). Enfin il est intermittent, il varie selon la richesse de l'année en « purée septembrale, » et l'excès journalier reste toujours rare, mais non la petite pointe qui vous émèche à l'occasion. L'occasion est trouvée dans les travaux en commun, les réunions, les foires, les fêtes, dont on se montre de plus en plus avide. Véritablement on adore la bombance, qui s'accorde mal avec le souci de la culture morale des jeunes.

## VI

Elle s'accorde avec le relâchement. Ce n'est pas de celui des mœurs proprement dites que nous voulons parler, encore que

(1) *Communication au Congrès d'Hygiène sociale d'Agen, loc. cit.*

nous le pourrions dans un chapitre qui ne serait pas sans saveur. Le relâchement des mœurs est très préjudiciable à l'enfant, mais un autre, plus général, l'atteint davantage.

Le village, auquel nous pensons, n'est pas le nôtre, perché sur un sommet, ni le voisin, qui se cache dans la vallée. Il n'est ni celui-ci, ni celui-là, il est partout et nulle part, il n'a pas de nom, il n'existe pas et cependant rien n'est plus vrai que ce que nous allons en dire. Ce n'est pas d'ailleurs le fond des choses qui nous retiendra, où il y a infiniment de bien, beaucoup plus qu'il n'en paraît à la surface, car nous sommes encore de très braves gens, en vertu d'habitudes, de disciplines, d'imprégnations anciennes, dont nous gardons le nécessaire, guidés par l'instinct de vie. Ce qui nous intéresse, c'est ce qu'on voit, ce qu'on dit, ce qu'on entend, ce qui compose l'atmosphère morale que l'enfant respire. Nous la voudrions montrer par quelques traits pris au hasard, réunis sans ordre, auxquels bien d'autres pourraient s'ajouter, non sans faire remarquer qu'on parle peu de ce qui est bien et beaucoup de ce qui est mal :

— Domestiques, ouvriers, métayers travaillent mal, trompent, manquent à tous leurs engagemens parce qu'ils savent qu'il est difficile de les remplacer. — Quand les vieux parens coûtent plus qu'ils ne rendent, on les abandonne, l'hôpital et les bureaux d'assistance n'étant pas faits pour les chiens. — Une foule de délits sont commis qu'on ne poursuit pas ou qu'on pardonne quand ils sont poursuivis. — D'une façon générale, on arrange et on étouffe beaucoup d'affaires, même graves. — Un incendie éclate et deux fois sur trois on dit couramment que l'homme sait bien avec quelle allumette le feu a été mis. — De ne pas payer des dettes, autrefois déshonneur, passe aujourd'hui trop souvent pour une habileté. — Le moulin, qui fournit la lumière au village, a été mis en régie municipale : on parle beaucoup d'un ingénieux procédé pour modérer le fonctionnement des compteurs et s'éclairer à moitié prix. — La chasse n'est permise que cinq mois de l'année, mais on s'arrange pour manger du gibier en tout temps. — Il est défendu de garder les bestiaux sur les routes, à cause de leur piétinement qui ruine les fossés, et de temps en temps un procès-verbal est dressé, qui n'a jamais de suites. — Les cafés doivent se fermer à onze heures du soir, mais on y peut faire la partie jusqu'au matin. — Un

soldat permissionnaire s'est attardé d'un jour, il se met au lit, et le médecin, personne n'échappant au mal dont nous parlons, lui trouvera quelque fièvre opportune. — Les agens de l'autorité racontent au besoin qu'on leur sait gré de n'ennuyer personne, et celui qui veut faire son devoir est aussitôt marqué pour le déplacement. — Il faut être étranger au pays, ou bien maladroit, ou n'avoir guère d'amis pour ne pas échapper aux conséquences d'une contravention, et tout le monde croit que, quand on est puissant, on n'en doit craindre aucune. — Un enfant de six ans vient d'être tué par un automobile, pauvre petit gardien de dindons, qui s'est laissé prendre en voulant sauver ses bêtes et qu'on a relevé dans la poussière, sa gaule encore à la main : le lendemain, la route est surveillée et on relève le numéro d'une superbe limousine passée comme une trombe. Mais les différens serviteurs de la loi ne tardent pas à reconnaître qu'un chronomètre de vingt francs est un instrument de précision insuffisante pour appuyer des poursuites contre un homme fort connu, qui demain peut-être sera ministre.

Voilà l'atmosphère ordinaire, peu satisfaisante. Elle se charge et devient plus nocive dans certaines périodes, où l'enfant apprend que des hommes, qu'il croyait les plus honnêtes du monde, sont d'affreux coquins et que vilenies, crimes, turpitudes sont choses courantes, périodes dites électorales, où, les mots ayant perdu leur sens ordinaire, le langage s'enfle, s'exaspère et se déchaîne. Notez que l'enfant n'a pas d'esprit critique pour se défendre. Tandis qu'à l'entrée de ses voies respiratoires d'ingénieuses dispositions anatomiques arrêtent les grosses poussières, il n'y a rien de pareil à l'entrée de son cerveau pour filtrer l'air de l'atmosphère morale. Tout passe et tout entre. L'atmosphère est mauvaise quand l'enfant y prend l'impression que personne n'obéit à la loi. Elle est bonne quand il reçoit l'impression contraire que presque tout le monde fait son devoir, quelques-uns davantage et même beaucoup plus. La société lui doit apparaître comme une forêt prospère, où la masse sombre des taillis s'élève avec ensemble autour des vieux chênes, qui pointent vers le ciel et entraînent dans leur élan les jeunes tiges gonflées de sève.

## VII

Le village Innomé de Gascogne est celui d'une grande partie de la France et au fond voici ce qu'on y trouve. L'idéal ancien s'est voilé, qui était religieux, efficace et puissant. L'idéal nouveau s'avance, se dessine, se précise ; il marque de son empreinte profonde l'armature sociale et lui donne une vraie beauté ; mais il n'a pas encore pris possession des âmes. La vertu sociale monte, non celle des individus, qui plutôt descend. Le désaccord est manifeste : il nous paraît redoutable, malgré tout ce qu'on nous dit sur l'importance de la conscience collective, dont les consciences individuelles ne seraient qu'une émanation, et, quand nous aurons discerné quelques-unes de ses causes, nous ne nous sentirons pas plus rassuré.

L'imprégnation religieuse s'est retirée de la surface, laissant une croûte qui se dessèche et tombe, mais elle reste à l'entrée des avenues profondes de l'âme qu'elle semble jalousement surveiller. Les paysans gardent intacte toute leur vieille métaphysique, qui fait partie intégrante de leur être moral, et n'en est pas de longtemps séparable. Peut-on s'en étonner, quand on voit que les hommes, qui se sentent le plus libérés, continuent de vivre pratiquement et inconsciemment sur le fonds doctrinal, traditionnel et atavique, qu'ils travaillent sincèrement à détruire ? La *déchristianisation* du paysan est très superficielle, beaucoup plus que certains symptômes ne semblent l'indiquer, et par là même extrêmement nocive, son seul résultat étant de paralyser une discipline ancienne, qui avait fait ses preuves, sans permettre l'action d'une discipline nouvelle, qui n'a pas d'ailleurs fait les siennes. On n'efface pas les plis millénaires de l'âme comme on gratte un emblème sur la porte d'un oratoire. Quelques-uns sont peut-être irréductibles. Le paysan déserte l'église, mais pour des raisons qui ne sont pas fondamentales ; il délaisse la religion, mais sans rien mettre à la place, qui soit une équivalence psychologique et morale. Son tréfonds se réserve, gardant le rythme obscur d'anciennes vibrations, sur lequel la chanson nouvelle n'est pas encore accordée. Voilà la vraie difficulté : rien ne sera fait tant que nous n'aurons pas cet accord. Le phénomène de résonance nous est nécessaire au sens où l'entendent les physiciens. La résonance

est ici la foi dont les effets sont encore plus merveilleux que ceux qui nous éblouissent dans le domaine de la matière.

Les idées de justice, de fraternité, de solidarité, d'altruisme, de science, de progrès, remplissent l'idéal nouveau. Leur beauté n'a d'égale que leur clarté. Précisément celle-ci est un obstacle. L'idée, pur phénomène de clarté intellectuelle, est incapable de nous faire mouvoir un brin d'herbe. Elle devient force par sa liaison avec les tendances antérieures de la volonté et avec certaines images motrices d'activité, par l'émotion dont elle s'accompagne et surtout par la foi qu'elle fait naître. La foi reste la grande force par qui l'homme se dépasse, dépasse sa science et « peut beaucoup plus qu'il ne sait. » Or la foi ne sort pas de la portion claire de l'idée, mais de celle qui reste dans l'ombre. C'est le mystère qui excite l'imagination, la curiosité, le désir, l'impatience, l'amour, trouble toute la sensibilité, l'exalte et détermine ainsi la genèse psychique de la foi. Voici par exemple l'idée de charité, où l'on trouve une première notion, parfaitement claire, qui est celle de nos devoirs d'amour envers nos frères, et une seconde, très différente, qui est celle de notre amour pour Dieu, le Père commun, d'où découlent ces devoirs. Les deux notions sont inséparables, puisque les deux amours ne font qu'un. Pascal a marqué cela en traits inoubliables. Qui ne voit maintenant que si l'idée moderne de solidarité, pourtant si belle, ne peut enfanter les étonnans prodiges de la charité, c'est que celle-ci prend une force incalculable dans tout le divin qui l'enveloppe et la transfigure.

Ne sortons pas de chez les paysans. La solidité du lien, qui les attachait à la terre, venait du mystère de sa fécondité, objet d'étonnemens qui se traduisaient par une foule de légendes et de pratiques naïves d'un caractère religieux. A mesure que le mystère s'éclaircit, la foi se dissipe et le lien se relâche. La science ne détruira pas le sentiment religieux, parce qu'elle ne peut résoudre le plus angoissant des problèmes, qui restera matière de croyance mystique. Mais elle ruinera peu à peu l'âme paysanne en expliquant le pourquoi et le comment des phénomènes dont l'obscurité était cause d'une foi qui constituait le fond même de cette âme (1). En définitive, clarté et foi s'op-

(1) L'école, par un effort d'éducation, doit maintenir et fortifier l'âme paysanne, tout en l'adaptant. Nous avons récemment étudié cette question sur laquelle il y aurait encore beaucoup à dire. Voyez la *Revue* du 1er juillet 1912.

posent et s'excluent dans le jeu profond de notre activité psychique. L'antinomie est évidente. Une idée tout à fait claire, semblable à une lumière, dont on peut calculer l'éclat et différencier les rayons, est pour la raison une source de délices, mais elle n'atteint pas les régions de l'âme d'où la foi s'élance et nous soulève. Des idées confuses la déterminent par le fuyant et vaporeux halo, dont elles s'entourent, et qui se dérobe à toute analyse.

Ce dernier point est d'importance. Il est nécessaire que l'élément obscur, auquel la foi s'adresse, soit au-dessus de toute vérification positive. L'idée socialiste et l'idée de science, la première beaucoup plus que la seconde, font naître des courans de foi par le rêve vague, immense, mystérieux, dont elles s'accompagnent. Mais, dans les deux cas, le phénomène psychique reste limité, pauvre, chétif, suffisant pour agir sur la conscience collective, non pour régner en maître dans les consciences individuelles. C'est qu'ici le rêve est rempli d'élémens humains, uniquement humains, accessibles, analysables et ne tire son obscurité que du seul lointain dans lequel il se projette. La foi n'a guère la plénitude de son efficacité psychologique que dans l'expérience religieuse. Il lui faut du divin, comme il en faut à l'impératif, qui doit servir de base à la morale, si l'on veut qu'il ait une véritable force déterminante et surtout une belle vertu éducative. Cette nécessité du divin n'échappe pas aux moralistes contemporains et leur inspire les plus généreux efforts pour dégager des notions nouvelles qui puissent en remplir le rôle. On est bien forcé de prendre l'âme telle qu'elle est avec ses exigences, et non pas telle que parfois on voudrait qu'elle fût.

Enfin le risque est toujours grand de rompre dans les âmes l'action d'une foi très ancienne, d'où sortait l'effort pénible, souvent douloureux, quelquefois héroïque, parce qu'on leur apprend le soulagement de la détente, la douceur du repos, le charme morbide d'un demi-sommeil qui vous ôte jusqu'à la force de désirer une foi nouvelle. Or, la foi, quel qu'en soit l'objet, qu'on la demande à deux genoux sur les dalles du temple, ou qu'on l'excite en soi par des moyens purement humains, est avant tout un acte de désir, de bonne volonté et d'effort. Comment attendre cet effort des paysans ? Le refroidissement religieux n'est pas pour eux la joie d'un affranchisse-

ment intellectuel, mais l'ivresse d'être libéré de certaines contraintes morales; ils sont peu disposés à accepter des contraintes semblables que leur imposerait une foi nouvelle dans un autre idéal.

Ce sont autant de questions qu'il faudrait longuement examiner si l'on voulait chercher sous quelle forme, par quelle ouverture, par quel émoi l'idéal et la foi reparaîtront dans les âmes. Nous ne pouvons nous en passer, ni pour enseigner la morale à l'école, ni pour fonder la cité future, ni même pour ne pas mourir. Idéal et foi, vieux mots, vieilles choses, qu'accompagnaient des airs d'une douceur infinie! Faut-il faire table rase? La raison peut en concevoir le dessein; l'entreprise a paru belle, hardie et tentante, mais, pour l'exécuter, il faut le consentement de l'âme tout entière. C'est le point capital du problème, et même tout le problème, qui est de pure psychologie.

En attendant, il y a vacance d'idéal et de foi dans l'âme paysanne. Un vide s'y est produit et il arrive ce qu'on pouvait prévoir : le matérialisme s'y précipite et s'y établit, un matérialisme avisé, pratique, servi par les circonstances économiques, armé par la culture intellectuelle, d'autant plus dangereux qu'il sait trouver des couleurs pour se dissimuler. En dépit des apparences, malgré des progrès en politesse, en langage, en tenue, malgré des mœurs plus douces et une certaine élégance extérieure de l'âme, le matérialisme des paysans est bas, lourd, très toxique. Il détermine de l'anesthésie morale. C'est sur ce terrain ingrat que l'école, d'une main encore novice, doit jeter sa semence.

## VIII

Les difficultés sont vraiment grandes et on s'explique que bien des gens se montrent découragés. C'est un sentiment dont il faut se défendre. Outre que la dépression de l'âme nuit à notre clairvoyance, c'est d'avance être vaincu que de croire qu'on le sera. Nous continuons à mettre dans l'effort de l'école, — dont il est permis de penser que ni les méthodes, ni l'esprit ne sont définitifs, — les grands espoirs d'un optimisme que rien ne saurait ébranler.

On trouvera qu'il y a dans cet optimisme quelque naïveté

et même un peu de rêve. Il se peut et cela d'ailleurs ne serait pas pour nous déplaire. C'est donner une ébauche d'existence aux choses qui paraissent impossibles que de les définir à soi-même et aux autres; plus d'une dans le passé, non des moindres, n'aurait jamais été faite s'il ne s'était pas rencontré des naïfs pour commencer d'en parler. Et puis, n'est-ce pas de l'action, déjà très efficace, que d'affirmer son optimisme et de raconter son rêve, si c'est un rêve de beauté?

Nous sommes optimiste parce qu'il y a dans la race des réserves de richesse morale incomparables qu'on n'utilise pas et qu'on pourrait utiliser. Nous le sommes encore parce que bien des choses ont été mal faites, mal adaptées, qu'on pourrait reprendre et faire mieux : il en vaut la peine et c'est une question de vie ou de mort. Mais notre optimisme repose sur une raison plus générale et plus profonde, il sort d'une source plus intime, plus riche et plus chaude.

Le premier de tous les optimismes n'est-il pas l'instinct de la vie, l'horreur de la mort, la joie et l'orgueil de vivre ? Le *vouloir-vivre* est l'optimisme pur et immédiat : de lui procèdent tous les autres. Il est le désir, la curiosité, l'attente de ce qui sera, l'espérance subconsciente et continue, parfois contre toute vraisemblance, que l'avenir vaudra mieux que le présent, que demain sera plus beau qu'aujourd'hui; il est à la racine même de notre être; aucun effort de conscience ne peut descendre plus profondément. Une foule de circonstances le favorisent ou lui sont contraires. Rien ne le précède et ne l'explique. Il est, puisque nous vivons, précise expression du mystérieux *consensus* par lequel des millions de cellules se sont un jour réunies, associées, concertées, disciplinées pour une œuvre commune, comme pour réaliser l'idée de vie sur le point infiniment petit que nous représentons. Il est notre raison de vivre et, quand nous ne l'avons plus, le grand danger n'est pas loin.

En revanche, si nous le sentons toujours en nous, malgré des signes qui peuvent faire croire à son fléchissement, notre salut est certain parce que c'est lui qui nous sauvera. Ne cherchons pas trop à savoir comment il s'y prendra pour le faire. Il ignore à l'avance ses moyens, mais, au moment décisif, il en trouvera qui nous étonneront par leur précision. L'optimisme vital est instinct, c'est-à-dire source d'un effort qui s'éclaire tout seul et porte en lui le sens de sa direction. Nous sommes loin

de l'intelligence qui travaille sur un plan préalablement préparé. Ici l'exécution trace le plan et l'action déroule son propre dessin. Le procédé naturel de l'intelligence est analyse, celui de l'instinct synthèse qui naît et se réalise en même temps.

Au fond de la prairie, qui descend devant ma maison, des abeilles vivaient heureuses dans leurs blanches et coquettes demeures. On les visitait chaque jour. Elles se montraient douces pour nous et pitoyables à leurs bourdons qu'elles laissaient vivre jusqu'à l'automne. C'est que la nappe en fleurs de la prairie tombait peu à peu sous la main lente du faucheur; lentement aussi s'en allaient des champs voisins les sainfoins, les luzernes et les trèfles. On attrapait ainsi les fleurs sucrées de maïs, dont les paysans gascons « sèment quatre saisons, » ce qui nous conduit jusqu'en novembre. Un jour la machine arriva : le soir la prairie fut fauchée et flétrie. Le lendemain, autour des douze ruches, le sol était jonché de cadavres de plusieurs milliers de bourdons. D'emblée les abeilles avaient vu que c'était maintenant la famine en Gascogne entre les fleurs du printemps et celles de l'été. Intuition, décision, exécution s'étaient déclanchées d'un seul coup. Si l'intelligence, au lieu de l'instinct, avait conduit les abeilles, elles auraient observé, analysé, comparé, raisonné. Leur Sorbonne et leur Collège de France seraient intervenus, et aussi des statistiques, des livres, des discours, même un ou deux articles de leur *Revue des Deux Mondes*. On aurait fini par trouver la solution, mais, en attendant, les ruches seraient mortes.

Nous ne nous figurons l'instinct qu'avec de la soudaineté. Il connaît d'autres démarches qui, par la lenteur et la souplesse, ressemblent à celles de l'intelligence. Il trace parfois, lui aussi, des lignes longues et compliquées, où l'intelligence croit reconnaître son œuvre : elles sont un jaillissement d'intuition et d'action qui se confondent, une invention continue de l'optimisme vital. Sur la partie douloureuse de notre frontière un petit peuple ne veut pas mourir. Pourtant, au lendemain de la défaite, politiques, historiens, sociologues, philosophes, tous représentans qualifiés de la raison claire, s'étaient penchés sur lui, et, les uns avec joie, les autres avec tristesse, avaient annoncé qu'il disparaîtrait sous les flots d'une lourde et savante invasion. Il en a appelé de cette consultation de l'intelligence, et le seul génie de la vie lui a montré ce qu'il fallait faire.

M. Maurice Barrès n'apprend rien à Colette Baudoche, mais il tient d'elle tout ce qu'il sait, dont il nous touche et ravit jusqu'aux larmes. Quand les forces ennemies dissimulent leurs procédés de mort pour les rendre plus subtilement dangereux, la petite Lorraine trouve dans son cœur le secret qui les déjoue : elle est d'une race en qui le perpétuel qui-vive de la frontière a singulièrement exalté l'instinct de vie. Et n'est-ce pas miracle qu'un cœur de vingt ans repousse un amour loyal, sincèrement offert, pour ne pas renier des morts qu'elle n'a jamais vus, par tendre et délicate piété pour toute une jeunesse de France, tombée autour de Metz dans d'héroïques batailles, au fond et inconsciemment, mais en vérité, pour ne pas signer le pacte de l'abandon et de la mort ?

## IX

Il faut beaucoup attendre du cœur. C'est là que se cache, se réchauffe, se nourrit le précieux optimisme, sensibilité exquise, tact suprême, « esprit de finesse » supérieur dans le sens de la vie. Il est un spécialiste de vie transcendant, auquel on a toujours recours dans les cas difficiles ou désespérés. L'intelligence prenant son essor, s'est-elle peu à peu dégagée de l'instinct, resté en nous comme une survivance, ou sont-ils l'un et l'autre deux élans de vie, différenciés d'emblée, et ordonnés dès l'origine sur des fins différentes ? Le débat, d'ailleurs considérable, ici ne nous importe pas. Ce qui est hors de doute, c'est qu'à mesure que l'intelligence monte, justifiant les plus hautes ambitions par d'étonnantes victoires, elle réduit le rôle de l'instinct et le refoule dans l'ombre. Mais il est toujours là, prêt à la suppléer quand elle tombe en défaut, précieux, indispensable compagnon. L'analyse rétrospective de notre vie individuelle nous montre une foule de tournans dangereux où l'intelligence, impuissante, nous laissait en détresse : une inspiration a surgi, *venue on ne sait d'où*, qui nous a remis en marche. Dans une imperceptible phase d'inconscience, l'instinct de vie a joué. Ce qui est vrai des individus ne l'est pas moins des peuples. Ils s'avancent parfois dans l'éclat d'une civilisation brillante, semblables à un homme qui porte, au milieu de la nuit, un phare puissant, dont il dirige les rayons vers lui-même. Une mer-

veilleuse lumière l'enveloppe, où il trouve sécurité, délices et orgueil, mais autour de lui l'obscurité n'est que plus profonde et plus redoutable par les dangers de mort qu'elle cache. Fort heureusement une secousse de l'instinct de vie fera tourner le phare dans ses mains et le cône lumineux lui découvrira la route. C'est ainsi qu'à certaines heures des courans étranges traversent les peuples et les soulèvent. On les voit alors glorifier ce que la veille ils dédaignaient et adorer des dieux qu'on croyait morts. C'est un grand scandale pour l'intelligence qui distingue, discute, atténue, explique, proteste et peut-être *ne comprend pas*. Mais le génie de la vie n'attend pas que l'intelligence comprenne.

Il n'est pas sûr, pour prendre un exemple, que l'intelligence comprenne le régionalisme qui travaille la France. Elle s'arrête au plan superficiel, dont les manifestations historiques, littéraires, artistiques l'intéressent et l'enchantent. Son dilettantisme s'y délecte et son esprit critique s'exerce sur les écarts et les puérilités inévitables. Elle croit tenir tout le phénomène cependant que le fond lui échappe; elle ne sent pas l'obscure révolte contre la mort, le besoin de revanche, l'énergique poussée de l'instinct de vie qui le remplissent.

L'an dernier, sur les bords de la Baïse, dans notre voisinage, il y a eu pour la première fois la fête des vieilles chansons patoises, et, comme on demandait à l'organisateur, non les motifs superficiels et secondaires, mais la raison profonde de son effort, lui, jeune médecin, d'un esprit scientifique, très ouvert aux idées nouvelles les plus hardies, a simplement répondu : On sent la mort dans le pays, et il faut l'éloigner. Un appel fut lancé aux chanteurs, et, de tous côtés, des bords de la Garonne et de la forêt des Landes, de l'Armagnac, pays de vignes, et du Brulhois, terre de labour, en foule ils accoururent. On entendit la chanson vespérale du berger poussant ses animaux des prairies vers l'étable, les couplets joyeux du vendangeur, qui, dans un geste dionysiaque, *mouste* les jeunes filles, en écrasant sur leurs joues les grappes oubliées, la monotone mélopée du laboureur, rythmée au pas lent des attelages, douce et triste comme la vieille supplication de l'homme demandant à la terre de le nourrir. De Nérac à Condom, les maisons s'étaient vidées et la fête fut brillante. Des lettrés y assistaient et y prirent un plaisir extrême. Mais il leur sembla

que l'âme paysanne n'était pas touchée, restait étrangère. Cependant, quelques jours après, le hasard amène devant moi un couple de paysans, qui de fort loin étaient allés entendre les chansons. Je cherche l'impression. L'homme gauchement, longuement, en français, me dit des banalités. Impatientée, la femme l'interrompt, et laissant en patois éclater son âme : « *Jou, moussu, bons baou tout dizé : à la cansoun dou boué, ma calut ploura.* Moi, monsieur, je vais tout vous dire : à la chanson du bouvier, il m'a fallu pleurer. »

A la vérité, il n'est pas facile de distinguer la limite exacte, qui sépare l'intelligence et l'instinct, dans les régions intermédiaires, où se diffuse et s'estompe une indécise clarté qui participe de deux foyers. Il y a apparence que nous méconnaissons souvent le rôle de l'instinct. Comme c'est l'intelligence, qui fait après coup le départ de ce qui s'est passé, elle incline à s'attribuer des mérites qu'elle n'a pas eus. L'erreur est d'autant plus facile que l'instinct trace le schéma dans un éclair et donne le premier branle, mais l'intelligence accourt aussitôt pour soutenir le mouvement et se charger des détails. Injuste pour l'instinct, l'intelligence lui cause encore un autre dommage dont les conséquences nous touchent. Elle le gêne et le paralyse. L'instinct redoute son éclat comme certaines fleurs de nos parterres celui du soleil. Il aime l'ombre des régions subliminales de l'âme où il se réfugie, et, quand la pleine lumière l'y vient saisir, il se dissipe et s'évanouit. C'est une force qui se dissout, en prenant conscience d'elle-même.

Ainsi meurent sous nos yeux bien des choses où l'optimisme s'était arrêté et concrété pour faire de la vie. Ainsi s'en va peu à peu l'âme paysanne, qui aimait la terre, malgré ses trahisons et la famille nombreuse, malgré ses charges, à mesure qu'on lui apprend de quelles ignorances elle était faite, comme tombe la maîtrise créatrice de l'ouvrier quand on transforme en technique scientifique les tours de main qui lui venaient de son enthousiasme et de sa foi. L'inspiration de l'artiste s'éteint, s'il éclaire d'une lumière trop vive les sources cachées d'où elle jaillissait, et Chantecler ne continue de chanter que parce qu'il continue de croire, malgré la cruelle expérience d'une tendre aventure, que son chant éveille l'Aurore et sera peut-être un jour vainqueur de la nuit.

Nous sommes optimiste parce que nous sentons autour de

nous l'énergique volonté de vivre. L'optimisme vital de la France se voile sur certains points, mais il éclate sur tant d'autres! Aveugles ceux qui ne le voient pas et coupables ceux qui le nient! Chantecler claironne toujours. Chaque matin, au Maroc, il sonne le réveil de nos colonnes, et, en Champagne, sur le guidon de nos aviateurs, il perce les nuages que les vents d'Est poussent vers nous. Il a lancé ces temps derniers quelques appels plus sonores, où l'on sentait l'alarme, et on sait de quelle manière l'âme du pays s'est redressée pour répondre. Il a d'ailleurs d'autres chants, plus pacifiques, qui ne sont ni moins significatifs, ni moins beaux. Le vieux foyer brûle toujours. D'où viendront les souffles vivifians qui feront monter sa flamme en gerbes triomphantes? D'où, sinon de nous-même et de notre effort d'éducation nationale, qui doit trouver là sa justification, sa mesure et sa fin. C'est sur cette décisive épreuve qu'un jour il sera jugé.

Certes l'entreprise est effrayante de vouloir accorder le même effort sur l'intelligence et sur l'instinct de vie, sur la raison et la science, d'une part, de l'autre, sur l'optimisme vital, mystérieux dans ses origines, obscur dans ses élans, rempli de raisons que la raison ne comprend pas, et dont on voit couler les larmes au chant d'une pauvre et vieille chanson. Il y a une opposition fondamentale et troublante. Nous souhaitons souvent le triomphe définitif de l'intelligence et la ruine d'une foule de choses qui la choquent et la déroutent. C'est de tous les souhaits le plus insensé, et fort heureusement le plus chimérique. Nous ne survivrons pas longtemps à l'abolition en nous du génie de la vie. Résignons-nous donc en méditant le mot mélancolique et profond de Joubert qu'il faut savoir s'aveugler pour vivre.

## X

Comment l'école conduira-t-elle son effort éducateur entre les deux grandes forces qui se partagent notre âme? Il n'est pas de question plus grave. Nous venons de montrer dans un cadre restreint les difficultés qu'elle rencontre et qui expliquent en partie son impuissance. Nous attendions d'elle beaucoup de bien : elle n'est vraiment pas responsable de tout celui qu'elle ne nous fait pas.

En revanche, son devoir rigoureux n'est-il pas de s'examiner avec soin, sans faiblesse, impitoyablement, pour voir si elle ne porte pas en elle, dans sa méthode et ses procédés, dans la formation et l'esprit de ses maîtres, dans la philosophie dont elle est pénétrée, quelques raisons de son échec? Précisément, pour primaire qu'elle soit, l'école, telle que nous l'avons voulue et faite, est l'expression de notre philosophie intellectualiste et plus exactement de notre positivisme scientiste. N'aurait-elle pas profit à chercher quelques inspirations dans un positivisme plus empirique, plus large et plus souple, qui s'attaque à toute la complexité vivante du réel et veut épuiser les possibilités de l'atteindre, philosophie encore un peu éparse et diverse d'aspects, mais qui chaque jour se précise et grandit parce qu'elle est profondément humaine, pour qui tout est dans l'expérience de la réalité, *avec souci que cette expérience soit faite par l'âme tout entière*, souci de l'action et des forces, quelles qu'elles soient, génératrices d'énergie et de beauté morales.

Si le positivisme scientiste, solide, mais étroit par les limites qu'il s'impose, nous donne une école sans force pour enseigner une morale efficace, ne faut-il pas se tourner vers une méthode plus compréhensive, où l'on aime beaucoup s'écouter penser et davantage s'écouter vivre, où les idées sortent rapidement de la tour d'ivoire pour se vérifier dans l'homme tel qu'il est en pleine existence concrète, en pleine chaleur d'action et mêlée de combat, avec ses habits de tous les jours, en santé et en maladie, dans la joie et dans l'affliction, aux prises en un mot avec la vérité de la vie, avec le dur et énigmatique labeur qui la remplit? Une semblable philosophie, on le devine sans peine, est attentive aux résultats, ambitieuse de succès. Pour nous, — c'est par là que nous finissons comme nous avons commencé, — il n'est rien ici qui nous paraisse supérieur au succès : vieille mentalité professionnelle, vieille habitude d'oublier principes, doctrines, théories, préférences devant la plus humble recette qui guérit le malade. Dans mon village, où la terre et la race meurent ensemble, je tiendrais l'école quitte de bien des choses, si, fixant le petit paysan au métier héréditaire, elle préparait en lui la moralité que réclament impérieusement la famille et la cité. Point de vue peut-être étroit, mais singulièrement élevé, celui de la vie elle-même.

De projeter ainsi dans l'action procédés, méthodes, principes,

idées et concepts pour les y éprouver comme sur une pierre de touche; de tout rapporter à la vie, critère irrécusable et suprême, est une démarche de l'esprit fort modeste. Médecins, moralistes, pédagogues sont des sages, quand ils s'y résignent, et ils le peuvent d'ailleurs sans en être humiliés. L'homme, en dépit qu'il en ait, est condamné à rester pragmatiste, — nom nouveau d'une très vieille chose, — et, de la manière que nous l'entendons, il l'a toujours été, il le sera toujours, il l'est naturellement comme il marche sur ses deux pieds et comme il respire, il l'est forcément parce qu'il ne peut échapper à cette double condition de son être, d'une part, la nécessité de vivre, de l'autre, les limites de son intelligence.

La tendance pragmatiste n'est qu'un des aspects du mouvement philosophique contemporain, bien loin qu'elle le constitue tout entier. On y voit encore comme une lassitude des doctrines qui, mettant du mécanisme et de la nécessité partout, nous enferment dans un déterminisme infranchissable, de la complaisance pour celles qui, trouvant au contraire du jeu et de la contingence en nous et hors de nous, soulèvent l'âme, lui donnent de l'air, des forces et des ailes. Une vie, moralement très élevée, vaut à nos yeux par elle-même et par les significations dont elle est chargée : celui qui, faisant le bien pour le bien, sent les raisons profondes auxquelles il obéit, tient l'étoffe même de son âme, beau fragment de réalité, d'où l'induction le conduit plus loin et plus haut. Bien des choses, qui semblaient abandonnées, reprennent faveur : nous y revenons par l'expérience complète du Moi, chose concrète et individuelle, enveloppée de chair et d'os, mais avant tout *chose qui pense, res cogitans*. Nous entendons la pensée, au sens le plus large et d'ailleurs assez cartésien du mot, qui embrasse toute la conscience, entendement analytique et raison synthétique, sentimens et volitions, conscience claire et aussi celle qui, ne l'étant pas, soutient et alimente l'autre, intuition et instinct, intuition surtout, la totalité de l'âme dans son plein jeu, sensible aux moindres indices, frissonnante aux moindres lueurs, merveilleux et indivisible bouillonnement de force cognitive. Ne dédaignons rien dans l'âme : elle est faculté de connaître par tous les points, modes et plans de son activité. *Nous connaissons avec l'âme tout entière.* C'est de là qu'il faut partir pour comprendre toutes les formes de l'effort humain vers la vérité, également légitimes et valables.

Certains se plaisent à relier la pensée moderne au passé, où ils nous montrent ses origines, ce qui n'est pas sans beaucoup d'intérêt et de profit. Tout le monde y gagne : les morts que l'on fait revivre, les vivans que l'on compare aux morts les plus grands sans trop de désavantage. On sait que cette année même Descartes, sous la conduite habile de M. Denys Cochin (1), a fréquenté chez plusieurs de nos philosophes et ne s'est pas déplu dans leur compagnie. Pascal, sans beaucoup d'effort, s'y serait peut-être senti plus à l'aise. Conçoit-on d'ailleurs qu'une philosophie puisse être aujourd'hui vraiment originale ? Tout n'a-t-il pas été dit, « depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent? » Les idées ne tirent-elles pas une partie de leur valeur du moment où elles paraissent, des circonstances qui les appellent, des services qu'elles rendent et du rôle qu'elles jouent? C'est dans le présent que nous aimons la pensée philosophique des trente dernières années, dans le présent et au regard de l'avenir.

Il est permis à chacun de noter le retentissement d'une philosophie dans son esprit, échos qu'elle éveille, troubles qu'elle apaise, difficultés qu'elle résout, espoirs et courage qu'elle enflamme. Ainsi naissent et se propagent d'innombrables résonances qui profitent à la philosophie elle-même, en tant que l'œuvre d'un seul ou de quelques-uns n'est pas quelque chose d'arrêté, de clos, de définitif, mais une direction qui se continue et un élan qui s'accroît dans la pensée de tous. La réflexion philosophique n'exige pas qu'on soit philosophe avec la robe ou le bouton de cristal, ni qu'on quitte sa journée avant le soir pour prendre des attitudes méditatives : chacun la fait en son particulier, de sa place, et à sa manière. La nôtre, — celle du médecin, qui travaille toujours sur le concret, durement et terre à terre, — est de considérer l'effort de la pensée moderne d'un point de vue pratique, et dans les conséquences qu'on en peut prévoir, quand, sorti du domaine spéculatif, il entrera dans celui des réalités complexes et vivantes, dans la réalité journalière de notre vie individuelle, familiale, politique et sociale. Il n'est pas téméraire de penser que quelque chose y sera changé.

L'école est un chapitre important de cette réalité. On voit le problème auquel nous pensons et comment il se pose. Il s'agit

(1) *Descartes*, par M. Denys Cochin. Alcan, 1913.

de découvrir le secours qu'un certain esprit philosophique, — nous pensons moins à des doctrines déterminées qu'à un esprit général, — apporterait à l'école, devenue foyer d'enseignement moral. Une difficulté, que tout le monde sait, pèse sur cet enseignement, l'arrête dans son essor, lui replie les ailes, et finalement le paralyse; elle a été aggravée par des préoccupations qui se sont toujours réclamées de la philosophie et qui souvent lui étaient étrangères; mais, en dehors et au-dessus des contingences de la politique, elle subsiste, délicate et embarrassante, puisqu'elle est en dernière analyse l'expression de nos désaccords au sujet de la métaphysique.

Il y a précisément dans les courans nouveaux de la pensée philosophique moderne une extraordinaire vertu d'apaisement, bienfait précieux pour l'éducateur public qui, distribuant son effort à des enfans pénétrés d'imprégnations diverses, doit garder sa pensée attentive aux nuances, assez souple pour en tenir compte, assez libre pour ne s'enchaîner qu'au seul souci de réussir. Et si, par exemple, la neutralité scolaire, — sans cesser d'être rigoureuse, comme il faut qu'elle soit, — en devenait plus facile, non plus gênante, froide et lourde d'inhibitions, mais aisée, souriante, pratiquement applicable, non plus négative et stérilisante, mais positive et féconde, soutenue par une égale curiosité pour toutes les formes de l'expérience humaine, par un égal respect, mêlé de reconnaissance, pour toutes celles qui sont en nous source de force, de courage et d'allégresse devant le devoir, le bienfait ne serait-il pas incomparable?

Docteur EMMANUEL LABAT.

# LE PLATEAU CENTRAL

ET

# SES VOLCANS

## UN ETNA FRANÇAIS

Considérée dans son ensemble, la France présente un caractère de symétrie depuis longtemps remarqué. Son contour ne s'éloigne pas beaucoup de celui d'un hexagone régulier et, de ses six côtés, trois sont des frontières maritimes, pendant que deux autres, les Pyrénées et les Alpes sont montagneuses. Seule, sa frontière du Nord-Est, de Belfort à Dunkerque, est ouverte. Ces circonstances tiennent à ce que, malgré la très grande diversité de son sol, notre pays constitue un tout géologique.

En y regardant de plus près, on reconnaît que son architecture est coordonnée dans son ensemble par rapport à un point milieu, que signalent son relief et la distribution autour de lui des principales formations sédimentaires. C'est le Plateau Central, incomparable entre toutes les régions françaises par la présence de nombreux volcans, non actifs il est vrai, mais dont l'extinction remonte à un passé très peu reculé géologiquement.

Dans une page célèbre, Élie de Beaumont et Dufrénoy opposent cette région austère au tranquille bassin parisien, où la vie est relativement si facile :

« Ces deux pôles de notre sol, s'ils ne sont pas situés aux

deux extrémités d'un même diamètre, exercent en revanche autour d'eux des influences exactement contraires : l'un est en creux et attractif; l'autre, en relief et répulsif. Le pôle en creux vers lequel tout converge, c'est Paris, centre de population et de civilisation. Le Cantal, placé vers le centre de la partie méridionale, représente assez bien le pôle saillant et répulsif. Tout semble fuir en divergeant de ce centre élevé, qui ne reçoit du ciel qui le surmonte que la neige qui le couvre pendant plusieurs mois de l'année. Il domine tout ce qui l'entoure, et ses vallées divergentes versent les eaux dans toutes les directions. Les routes s'en échappent en rayonnant comme les rivières qui y prennent leurs sources. Il repousse jusqu'à ses habitans qui, pendant une partie de l'année, émigrent vers des climats moins sévères. »

L'abbé Giraud Soulavie avait écrit dans son *Histoire Naturelle de la France méridionale* (1) : « Les montagnes sont les vrais magasins ou réservoirs de l'espèce humaine ; des milliers de montagnards passent insensiblement et à la longue dans les pays fertiles pour y entretenir les populations languissantes. »

Et les deux auteurs plus récens que nous venons de citer :

« Il (le Cantal) renouvelle sans cesse la population des plaines par des essaims vigoureux et fortement empreints de notre ancien caractère national. »

Il paraît certain que les Auvergnats, comme les Bretons, sont des Celtes, c'est-à-dire qu'ils appartiennent à la race historique la plus ancienne de notre pays; et ces Celtes, de sang déjà mélangé avec celui de races envahisseuses, eurent pour ancêtres autochtones les hommes à tête courte, dont on retrouve les squelettes fossiles, et qui ne connaissaient pas les métaux. Or, d'après une curieuse remarque de M. Boule, « la *brachycéphalie* est d'autant plus accusée que la région considérée est plus montagneuse et d'accès plus difficile. »

Comme le Breton, l'Auvergnat de vieille souche est brachycéphale, brun et de taille peu élevée.

De même que la population, la végétation du Plateau Central a une physionomie particulière. Il faut descendre jusqu'à la Limagne pour trouver des parties véritablement fertiles ; mais les châtaigniers de ses régions granitiques sont célèbres par

(1) Huit volumes in-8. Paris, 1780-1784.

leur beauté et leur longévité. Qui oublierait Fontanat, près de Royat, après avoir passé sous ses ombrages ?

# I

Les noms de Plateau Central, de Massif Central, ne sauraient avoir un sens tout à fait précis. Cependant un coup d'œil sur la carte géologique de France ne permet aucune hésitation.

Le Plateau Central a, à peu près, la forme d'un triangle dont les trois sommets sont non loin de Nontron, d'Avallon et du Vigan. Avec une superficie de plus de 80 000 kilomètres carrés, il se développe sur vingt-deux départemens et comprend en tout ou en partie : le Morvan, le Bourbonnais, la Marche, le Limousin, l'Auvergne, le Charolais, le Beaujolais, le Lyonnais, le Velay, le Gévaudan, le Vivarais, le Languedoc et le Rouergue.

Nous n'avons pas qualité pour nous occuper de toutes ces provinces; nous considérerons seulement, dans le Plateau Central, ce qui fait partie de la zone à volcans éteints traversant l'Eurasie et comprenant les Pyrénées, les Alpes, les Carpathes, le Caucase et l'Himalaya, montagnes dans lesquelles différens phénomènes, tels que d'innombrables sources chaudes, des émanations solfatariennes, des dégagemens moffettiques témoignent d'une ardeur à peine refroidie...

Le Vivarais, le Velay, l'Auvergne, voilà les trois régions du Plateau Central qui possèdent les volcans étudiés passionnément depuis que l'on sait que ce sont des volcans.

« Ils ont des yeux et ne voient point. » Ce que le Psaume dit des dieux d'Égypte est aussi vrai des hommes qui passent sans comprendre, tant qu'un Révélateur ne leur a pas dit : « Faites donc attention ! »

Voici comment Poulett Scrope raconte la découverte des volcans d'Auvergne : « En 1750, deux membres de l'Académie des Sciences de Paris, Guettard et Malesherbes, à leur retour d'Italie, où ils avaient visité le Vésuve et observé ses produits, passèrent à Montélimar, petite ville située sur la rive gauche du Rhône, et, après avoir dîné en compagnie de savans qui y résidaient, parmi lesquels était M. Faujas de Saint-Fond, ils sortirent pour explorer les environs. Le pavé des rues attira tout

d'abord leur attention. Il est formé de courtes articulations de colonnes basaltiques plantées perpendiculairement dans le sol, et ressemble par suite à celui des routes antiques dans le voisinage de Rome, qui sont pavées avec des pièces polygonales de lave. En s'informant, ils apprirent que ces pierres provenaient du rocher sur lequel est bâti Roche-Maure, sur la rive opposée du Rhône ; et on les instruisit en outre que des roches pareilles abondaient dans les montagnes du Vivarais. Ces renseignemens engagèrent les académiciens à visiter cette province ; et étape par étape, ils atteignirent la capitale de l'Auvergne, découvrant chaque jour une raison nouvelle pour croire à la nature volcanique des montagnes qu'ils traversaient. Arrivés à Clermont, tout doute disparut. Les courans de lave des environs de cette ville, noirs et hérissés comme ceux du Vésuve, descendant sans interruption de plusieurs cônes de scories qui, pour la plupart, présentent un cratère régulier, les convainquirent de la vérité de leurs conjectures, et ils proclamèrent hautement leur intéressante découverte. »

Naturellement, le Mémoire de Guettard : *Sur quelques montagnes de France qui ont été des volcans* (1751), ne rencontra que des incrédules parmi les savans confrères de l'auteur, qui firent à ce sujet de l'érudition, disant que les scories volcaniques n'étaient que les résidus des fourneaux de forges romaines. Il fallut vingt ans pour qu'un travail de Desmarets, sur l'origine des basaltes, fît admettre la réalité des volcans d'Auvergne.

Et si Montélimar n'avait pas été sur la route d'Italie, les géologues du XIX^e siècle auraient eu probablement l'honneur de la découverte. Depuis Desmarets, les principales études sur les volcans d'Auvergne sont dues à Ch. Lyell, Poulett Scrope, Henri Lecoq, Leopold de Buch, Montlosier, Ramond, Fouqué, Rames, MM. Archibald Geikie, Boule, Glangeaud, etc. Celle du Vivarais appartient spécialement, d'une part, à Faujas Saint-Fond qui fut (1793) notre premier prédécesseur dans la chaire de géologie au Muséum et qui a décrit cette province en 1778 avec une grande précision dans un magnifique ouvrage, et, d'autre part, à l'abbé Giraud Soulavie, que nous avons déjà cité et à qui nous ferons d'autres emprunts.

Le Vivarais se signale par la parfaite conservation de ses volcans. On y compte six cônes s'élevant de plusieurs centaines de mètres au-dessus du plateau granitique sur lequel se

sont répandues les coulées de basalte qui ont en partie comblé les gorges profondes dont le massif était raviné. La Gravenne de Montpezat, ainsi nommée (*gravenne*, gravier) à cause de la pouzzolane dont elle est composée, est un grand cône placé sur une crête séparant l'Ardèche de la rivière de Fontaulieu. Comme plusieurs autres volcans voisins, il a un cratère régulier, en forme de coupe. De superbes colonnades de basalte, dont l'ouvrage de Faujas donne des gravures intéressantes, — quoique inexactes comme le sont les gravures, — montrent que le basalte est séparé du granit par un lit de cailloux roulés, ce qui indique un ancien lit de torrent. Du volcan de Burzet s'est échappée une nappe de lave qui, usée par les eaux, montre les extrémités polygonales de ses prismes : ils forment un pavage élégant qu'on appelle dans le pays Pavé des Géans. Le volcan de Thueyts, sans cratère régulier, a répandu sa lave dans le lit de l'Ardèche. La Coupe de Jaujac, au contour elliptique, a les flancs parés de forêts de châtaigniers. Le cratère échancré de la Coupe d'Ayzac a donné lieu à une coulée de basalte qui s'est scindée en trois étages. Au pied du cône de Souillols, il y a une de ces Grottes du Chien sur lesquelles nous aurons à dire quelques mots.

Le massif du Vivarais se rattache à l'Auvergne par la région du Velay. Le Mézenc y est le point le plus élevé d'un ensemble volcanique qui repose en partie sur les terrains primitifs, granit ou gneiss, en partie sur le terrain jurassique. Il représente, — comme le Mont-Dore et le Cantal, — les restes d'un énorme volcan qui, jusqu'à de grandes distances, a couvert la plaine d'une mer de basalte. La ville du Puy est entourée de tous côtés par une ceinture de collines dont l'altitude ne varie que de 750 à 800 mètres et qui sont, ou les bords de ce plateau de lave, ou des cônes surgis à travers l'ancien basalte et y ayant mêlé leurs produits. Nous reviendrons sur la Montagne de la Denise, toute proche du Puy qui présente deux énormes rangées superposées de colonnes de basalte : la Croix de la Paille et les Orgues d'Espaly. Il est à noter que dans le Velay, on ne voit pas de cratères ni de coulées bien distincts, ce qui s'expliquera plus loin.

Le Plomb du Cantal est le point culminant (1 858 mètres au-dessus du niveau de la mer) de ce qui reste d'un volcan de 250 kilomètres de tour à sa base, dont l'Etna remet sous nos yeux une image fidèle. Il se signale par la forme arrondie de son

sommet et par sa calotte de basalte dans une vaste circonférence de montagnes trachytiques, reliées entre elles par des crêtes de même composition lithologique. Au centre de ce cirque, s'élève un piton à trois sommets dont le plus haut, le puy Griou, est moins élevé que la plupart des montagnes qui l'entourent et qui ont l'air de lui faire cortège. Il n'a que 1 694 mètres d'altitude. Ces montagnes sont, après le Plomb : le pic du Rocher (1 800 mètres), le puy de Peyroux (1 620 mètres), le puy de Bataillouze (1 686 mètres), le puy de Peyre-Arse (1 567 mètres), le puy Mary (1 787 mètres, le puy Chavaroche, ou l'Homme de Pierre (1 744 mètres), le Courpou-Sauvage (1 490 mètres), le puy Filhol (1 580 mètres), le pic de l'Elancèze (1 503 mètres), le puy Brunet (1 606 mètres), le Cantalon (1 805 mètres). Cette nomenclature et ces chiffres donnent une idée du massif, surtout lorsque l'on considère que le cirque trachytique est lui-même entouré d'une autre guirlande circulaire de puys basaltiques moins élevés en général que les précédens, mais dépassant tous 1 500 mètres.

Il y a déjà longtemps qu'un pharmacien d'Aurillac, Rames, céda à la séduction qu'exerce l'histoire naturelle sur les esprits d'élite. Il associa à la pratique du *Codex* l'étude du Massif du Cantal et peu à peu cette étude réduisit le temps accordé à l'exécution des ordonnances magistrales. Il fit un nombre immense d'observations, qui dénotent chez lui plus que les qualités ordinaires du naturaliste. Esprit enthousiaste et débordant, il a, en maintes circonstances, fait preuve d'une intuition presque géniale. Il gravit chaque sommet, le mesura, en détermina la substance, puis il coordonna les lieux présentant entre eux des liens qui lui paraissaient évidens et superposa, à la topographie d'aujourd'hui, et vraiment par les yeux de l'esprit, la conception d'une géographie antérieure. Celle-ci, dont les traits primitifs ont été détruits par l'exercice des actions érosives auxquelles la surface du sol est en proie sans relâche, lui révéla, bien au-dessus de la surface actuelle du pays, l'existence de deux cimes, distantes de 4 200 mètres l'une de l'autre et plongeant dans l'atmosphère à une hauteur approximativement indiquée par le point de convergence de l'ensemble des plateaux actuels qui recouvrent les flancs du massif cantalien.

A ces deux cimes idéales, le poète dissimulé dans le naturaliste attribua les noms de deux géologues éminens : l'une est pour lui le sommet du Mont Saporta; l'autre, l'apex de l'Albert

Gaudry. « Ces deux points de convergence, dit-il (1), nous représentent les sommets de deux énormes cônes d'éruption complexes, multiples, soudés par leurs bases, largement égueulés (2), toujours en ruines, souvent régénérés, mais toujours disparus. Cependant, sous leurs bannières sont encore rangées en deux phalanges, comme au temps de leur antique magnificence, les puissantes assises des roches volcaniques du Cantal, lesquelles, ardentes, et flot sur flot, s'échappèrent jadis de leur pied, tandis que, dans les hautes régions, rugissait l'immense respiration des cratères. »

Choisir les noms de Gaudry et de Saporta pour qualifier ces deux cônes reconstitués théoriquement, était d'autant plus heureux que ces deux savans ont passé leur vie à tenter, eux aussi, des essais de restauration : le premier, dans le monde animal, l'autre dans le domaine des végétaux. Ils avaient aussi des ressemblances, comme devaient en avoir entre elles les deux montagnes cantaliennes. Tous deux, délicats et affinés, professaient une philosophie naturelle très douce et aimaient à en développer les détails dans un style quelque peu sentimental. Ils étaient en outre amis intimes, liés par leurs conceptions générales des choses, comme les deux volcans de Rames l'étaient par leur base (3).

En somme, les puys trachytiques du cercle intérieur du Cantal et les crêtes et les croupes qui les relient, formaient une vaste *caldera* de plus de 10 kilomètres de diamètre, avec une chute interne, à l'Est, de 950 mètres, à l'Ouest, de 880 mètres. C'est dans cette enceinte que s'ouvraient les anciens cratères et que se dégageaient les gaz et les vapeurs, d'où montaient les laves et les scories dont l'accumulation formait les cônes.

« Du sommet du puy de Griou, dit encore Rames, la vue embrasse tous les détails de la cavité circulaire, et les pics trachytiques, vus de cet observatoire naturel, perdent aussitôt de leur importance, leur individualité s'efface beaucoup, car ils se dessinent alors comme de simples dentelures de la crête déchiquetée et éboulée qui couronne la grande enceinte, et celle-ci

(1) *Topographie raisonnée du Cantal*, p. 14, in-18. Aurillac; 1879.

(2) C'est le terme dont le caractère technique excuse la rudesse, par lequel en Auvergne on designe les cratères dont un côté s'est écroulé, sous la pression de la lave en fusion.

(3) Voyez, dans la *Revue* du 18 janvier 1896, l'étude d'Albert Gaudry : *Un Naturaliste français. — Le marquis de Saporta.*

apparaît imposante, formée par des escarpemens rocheux successifs, continus, alternant plusieurs fois avec des pentes très rapides couvertes d'herbes, de broussailles, de forêts... »

La caldera est rompue par les vallées de la Cère, de la Jordanne et de l'Alagnon, rivières qui ont leur source, des entonnoirs béans, à sa partie inférieure. Au contraire, un grand nombre d'autres vallées descendent en droite ligne des hauteurs du volcan, rayonnant avec une symétrie parfaite. On compte ainsi douze vallées de premier ordre, et dix de second ordre, intercalées entre les premières et échancrant moins profondément le sol. La physionomie de notre vieil Etna sera complétée quand nous aurons dit que chacun des grands puys commande un plateau basaltique, de forme triangulaire, qui représente le produit de ses éruptions. Le plus important est celui de la Planèze, sous le Plomb du Cantal, dont il est séparé par une dépression profonde.

Le Mont-Dore est un massif d'une surface de neuf cents kilomètres carrés, avec un grand axe de quarante-deux kilomètres environ, un petit axe de trente. Il est relié au Cantal par un autre massif volcanique, le Cézallier, qui atteint l'altitude de 1500 mètres. Le point culminant en est le pic de Sancy, qui a 1886 mètres au-dessus du niveau de la mer et qui est un rocher pyramidal de trachyte porphyroïde, dont les touristes se plaisent à faire l'ascension. La Banne d'Ordanche (1 515 mètres) et l'Aiguiller (1 547 mètres) étaient avec le Sancy les principaux centres éruptifs de cette région.

Poulett Scrope, qui avait fait plusieurs voyages en Italie, pour en étudier les volcans et qui a écrit la *Géologie des volcans éteints du centre de la France* (1), voit dans les traits qu'il avait observés au Mont-Dore « les traces d'un vaste cratère démantelé qui n'est pas sans ressembler au tableau que présente en ce moment (1823) le cratère récent du Vésuve, ouvert dans les entrailles de la montagne par l'éruption de 1822; cratère dont les escarpemens abrupts et à pic, comme ceux des gorges, sont formés d'un conglomérat de scories et de fragmens volcaniques enveloppant des lits horizontaux de lave, et pénétrés par de nombreux dykes de la même substance, le plus souvent verticaux et se séparant en prismes horizontaux. »

Le cratère principal d'où sont sorties les laves trachytiques

(1) Traduction d'Endymion Pierraggi, 1 vol. in-8; Paris, 1864.

du Mont-Dore devait être situé au voisinage immédiat du bassin supérieur de la vallée de la Dordogne. Tous les voyageurs en Auvergne ont remarqué les roches dites Sanadoire et Tuilière. Ces deux masses sont constituées par de la phonolithe, variété hydratée de trachyte ; elles ont été ainsi isolées par le travail de l'érosion et la roche qui les compose a pris des aspects très divers. La roche composant la Tuilière s'exploite en feuillets minces propres à la couverture des maisons, et c'est de là que lui vient son nom.

Enfin, nous trouvons encore sur la partie granitique du Plateau Central, sur la plate-forme qui se termine en escarpement abrupt au-dessus de la plaine de la Limagne, et qui descend en pente douce vers la Sioule, la chaîne des Puys ou Monts Dômes, qui comprend environ soixante montagnes volcaniques, situées sur deux files à peu près parallèles et orientées sensiblement du Nord au Sud. Elles sont de deux sortes : les pitons domitiques et les volcans proprement dits. Les pitons domitiques sont au nombre de six, et le plus important, le puy de Dôme, qui non seulement a donné son nom à toute cette prodigieuse région, mais encore à la roche (*domite*) dont il est formé, atteint à l'altitude de 1 465 mètres. Quoique relativement peu élevé au-dessus de la plate-forme qui lui fait un piédestal et qui est à près de onze cents mètres, sa forme, — comparable à celle de l'*Aiguille*, de la Montagne Pelée, — est imposante. C'est un dyke qui dut jaillir, lors d'une grande éruption, des brèches et des débris d'éruptions antérieures accumulées dans les profondeurs terrestres.

Le Chaudron ou Grand Sarcouy, le Clierzou, le puy Chopine, sont également des pitons domitiques. Du puy Chopine, Poulett Scrope a dit, en bon Anglais porté volontiers à emprunter ses comparaisons géologiques à l'art culinaire, que « c'est un massif de diverses roches primaires granitoïdes offrant les marques d'un grand bouleversement, renfermées, *comme la chair d'un sandwich*, entre une couche de domite d'un côté et une couche de basalte de l'autre. »

Les volcans à cratères de notre région sont des cônes tronqués formés de scories, de lapilli, de pouzzolane, de blocs de lave, avec des fragmens accidentels de domite et de granit. Ils ont une hauteur, au-dessus de leur base, de 150 à 300 mètres. Le Pariou est l'un des plus beaux et des plus considérables;

d'une forme parfaitement régulière, il est à moitié entouré d'un segment de cratère plus ancien. Le cratère intérieur est complet, avec une circonférence de 960 mètres. D'une profondeur de 96 mètres, il est entièrement tapissé d'herbe qui, là même où les feux souterrains ont laissé de si éloquens produits, offre aux bestiaux des pâturages frais et succulens. D'autres cônes ont leurs cratères rompus par un côté, sous l'effort de la lave : tels sont le puy de la Vache, le puy Noir et le puy de Lassolas. Parfois une montagne de forme irrégulière possède plusieurs cratères distincts, comme le puy de Montchié, où, par une disposition que le Vésuve reproduit sous nos yeux, les éruptions ont eu lieu en des points si voisins les uns des autres que leurs produits se sont mêlés.

Ces volcans ont vomi d'énormes quantités de lave, dont fournit un exemple le beau puy de Côme, parfaitement régulier et d'une hauteur de plus de 300 mètres au-dessus de la plaine. Celui-ci a deux cratères distincts, dont l'un a une profondeur de 75 mètres et un diamètre considérable. La lave sortait, non pas de ces cratères, mais de la base Ouest de la montagne ; le courant, ayant rencontré un obstacle, se partagea en deux branches, dont l'une rencontra une autre coulée, venue du puy de Louchadière ; elle se précipita ensuite dans le lit de la Sioule, qui dut prendre un autre cours. Puis, encore arrêtée par un rocher saillant, la lave de Côme forma un mur de dix-huit mètres de haut, avec les divisions prismatiques qui donnent tant de beauté au paysage. On évalue à 12 kilomètres carrés la superficie couverte par cette *cheire*. Une autre coulée célèbre est celle de Gravenoire, qui est descendue dans la vallée de Royat, où une excavation creusée par le ruisseau permet de mesurer son épaisseur de 20 mètres. A l'extrémité du courant septentrional de Gravenoire, se trouve une Grotte du Chien, où le gaz carbonique est fort abondant.

Les coulées de lave s'appellent *cheires :* leur aspect singulièrement raboteux et hérissé montre que le mot cheire correspond, dans la prononciation auvergnate, à l'expression latine de *serra* (scie). La marche est difficile sur la cheire, dont la stérilité est grande, parce que le travail est si difficile sur ce sol ravagé qu'il a été rarement tenté; cependant, dans les étroits intervalles qui séparent les amoncellemens de blocs pousse, spontanément, la fraîche flore de la montagne. Et, dans la cheire de

Gravenoire, près de Clermont, on est parvenu à faire prospérer des vignobles. Ainsi, en Italie, les terres ravagées par les éruptions sont les plus fertiles. Non loin de Pontgibaud, vers la limite de la cheire de Côme, existe une petite grotte dans le basalte, d'où sort une source d'eau glacée, même pendant les plus fortes chaleurs de l'été.

## II

Il est facile de voir, dans le massif central de la France, une région qui a subi d'innombrables vicissitudes dérivant des causes les plus variées. Sa partie la plus volumineuse est faite, nous l'avons déjà dit, des roches les plus anciennes, parmi lesquelles le granit et le gneiss se signalent par leur grande abondance. Mais il est évident que ces roches primitives ne sont ainsi visibles que parce qu'elles ont été *épluchées*, c'est-à-dire dépouillées de formations qui les recouvraient et les maintenaient ainsi à une grande profondeur. On n'en peut douter, car, en maintes localités, il est resté comme des lambeaux de ce revêtement déchiré, dont l'âge relatif peut être retrouvé, et dont l'étude a été poussée d'autant plus loin et mieux faite qu'on y a trouvé des matériaux d'exploitation profitables.

Les plus anciens de ces vestiges ont été si fortement modifiés par les réactions naturelles qui se sont attaquées à eux, que bien souvent il est malaisé d'en démêler les caractères distinctifs. On les désigne sous le nom, vague à souhait, de schistes cristallins, sans décider s'ils sont bien contemporains les uns des autres, ou si, au contraire, les actions métamorphiques les ayant modifiés plus ou moins vite, ils n'ont pris une apparence uniforme que parce qu'en réalité ils sont d'âges différens. En tout cas, on n'y distingue plus de fossiles, à supposer qu'ils en aient renfermé, et le principal trait qu'ils nous permettent d'enregistrer, c'est que leurs élémens stratiformes sont fortement redressés, contournés et hachés de géoclases. A ce titre, ils ressemblent singulièrement aux masses constitutives des grandes chaînes de montagnes et nous donnent l'idée qu'ils ont subi une prodigieuse érosion.

Parmi les masses moins anciennes et par conséquent plus reconnaissables, il y a toutes les raisons possibles de faire une place à part à des dépôts houillers. Ils sont dans le Plateau Central à

l'état de petits bassins disséminés et qui, bien certainement, sont les restes de formations continues qui ont été démantelées et séparées les unes des autres par les dénudations intenses infligées à la surface. Parmi ces bassins auxquels se rattachent ceux de Saint-Étienne, d'Alais, de Graissessac, de Decazeville, de Brive, répartis sur le pourtour de notre région, il faut mentionner Bert, Cusset, Ahun, Saint-Éloy, Commentry et bien d'autres, qui sont éparpillés sans ordre visible sur une large surface. Dans le nombre, Commentry restera célèbre à cause des découvertes paléontologiques qui y ont été faites ; à cause aussi de la méthode d'observation qui y a été employée et qui pourrait servir de modèle dans des cas analogues. Au lieu de se borner à recueillir ce qu'on rencontre par hasard, on a cherché à ne rien laisser échapper, et, pour cela, on a intéressé les ouvriers aux résultats, en allant jusqu'à entretenir un bureau spécial dont la fonction était de recevoir les trouvailles exclusivement scientifiques. Une série particulièrement digne de mention a concerné l'existence des insectes fossiles, dont nous connaissons maintenant toute une série, aussi nombreuse qu'imprévue et qui est exposée au Muséum d'histoire naturelle. On y remarquera surtout des formes analogues à celles de blattes gigantesques, des libellules atteignant 75 centimètres d'envergure et aussi des mantes possédant, non pas quatre ailes, mais six : trois paires, dont la distribution ramène à un même type les trois anneaux constitutifs du thorax.

Mais le fait seul de l'existence des insectes à l'époque houillère a été un événement scientifique considérable, en rappelant à la prudence les amateurs de théories géologiques. Au moment où Darwin fit connaître, parmi ces merveilleuses harmonies dont la nature est pleine, celles qui concernent la part prise par certains insectes à la fécondation de quelques espèces de fleurs, des esprits systématiques, trop prompts à généraliser, émirent l'avis qu'un pays sans fleurs doit être nécessairement un pays sans insectes. Les paléobotanistes ayant constaté que la flore houillère est presque entièrement composée de plantes cryptogames, pouvant d'ailleurs atteindre les dimensions de nos arbres actuels, on tira comme conséquence « logique » de leurs observations que, les insectes n'ayant pas eu dans les forêts paléozoïques de fleurs à féconder, il n'y avait pas lieu d'admettre l'existence d'insectes houillers. Or, il paraît que les insectes peuvent avoir

d'autres fonctions à remplir que celle dont Darwin nous a raconté les détails si impressionnans, car jamais on n'en a vu jusqu'ici d'aussi grands qu'à Commentry.

En tout cas, les couches houillères du Plateau Central se présentent, autant par le degré de leur métamorphisme que par l'énergie des refoulemens qui les ont ondulées et par la dimension des géoclases qui les ont débitées en tronçons mutuellement déplacés, comme ayant fait partie de chaînes montagneuses, au même titre que les schistes cristallophylliens mentionnés tout à l'heure. Et en voilà plus qu'il n'en faut pour démontrer que le Plateau Central a été jadis pourvu d'une structure générale, qui pouvait avoir alors les plus intimes analogies avec celle dont les Alpes jouissent à l'heure actuelle.

Mais ces reliefs, malgré leur volume considérable, ont été supprimés, comme a été supprimée la chaîne de montagnes qui a traversé la région d'Anzin et de Valenciennes et dont on ne retrouve plus, en profondeur, que les racines, recouvertes de couches crétacées. Seulement, l'érosion a été peut-être plus tardive en Auvergne, car sur le Plateau Central, le terrain secondaire est à peine représenté, — à moins que la région n'ait, pendant les temps secondaires, été à l'état continental, c'est-à-dire maintenue en dehors des localités où la sédimentation pouvait avoir lieu.

Quoi qu'il en soit, il faut arriver aux temps qualifiés de tertiaires pour trouver des assises sédimentaires qui, en très grand nombre, encadrent, mais à une altitude moindre, le Massif Central. La Limagne, en particulier, se révèle comme ayant été un grand lac aux temps dits oligocènes et des lambeaux du même âge se trouvent en certains points du Velay et du Cantal. La plus grande partie des flancs de la colline de Gergovia et des monticules des environs que couronnent des coulées de lave, est formée de couches horizontales de calcaire oligocène, avec ou sans phryganes (1).

C'est durant les époques tertiaires, pendant le miocène supérieur, que sont apparus les volcans du Plateau Central. Ainsi que le dit M. Marcellin Boule, « le temps nous séparant de la période d'activité de la chaîne des Puys est peu de chose à côté

(1) C'est le nom de tubes calcaires qui peuvent par leur agglomération constituer des couches entières et qui ont été sécrétés par des larves de névroptères voisins des éphémères.

du temps qui sépare cette période du moment où expirait l'activité du Cantal. » Cependant, il s'était produit déjà, dans cette région des Puys, d'anciennes éruptions de basalte, et il semble qu'il y ait eu des poussées de cette roche, de trachyte et de phonolite au même moment dans toutes les régions volcaniques du Plateau Central.

On attribue certains basaltes et certains trachytes dans la masse du grand volcan cantalien aux temps pliocènes; mais, avant le début de l'époque quaternaire, toute l'activité de l'Etna français était éteinte, sans doute par épuisement des roches foisonnantes accumulées dans ses entrailles. Il y eut aussi des séries de poussées qui se dépensèrent en profondeur, sans atteindre la surface du sol.

Il est permis de supposer que les manifestations volcaniques du Plateau Central furent un contre-coup, et un complément, de l'ensemble des phénomènes qui ont donné naissance à la chaîne des Alpes, dont le soulèvement date des temps tertiaires. Sans nous arrêter à l'étude de ces grands phénomènes orogéniques, qui devrait être traitée à part, notons seulement que fréquemment les chaînes de montagnes sont flanquées d'un massif volcanique qui se montre comme une portion accessoire, peut-être avortée, mais dont la théorie se présente cependant comme un détail nécessaire de celle de la chaîne.

Il faut un effort de pensée pour reconstituer dans leurs détails les volcans du Cantal et du Mont-Dore qui, dès le début du quaternaire, n'étaient déjà plus que des ruines; cependant le résultat est digne d'intérêt. Les éruptions du Velay, qui semblent n'avoir commencé que pendant le pliocène moyen, n'étaient pas achevées pendant le quaternaire inférieur. Au contraire, c'est du pliocène supérieur que date la célèbre montagne de la Denise. On ne voit plus dans la chaîne du Velay de cratère ni de coulées bien distinctes; l'évolution y est donc bien plus avancée qu'aux environs de Clermont-Ferrand. La démolition a intéressé des parties, encore maintenant souterraines dans la chaîne des Puys, et c'est ce qui fait saillir de divers côtés des rochers tout à fait singuliers et par conséquent caractéristiques : la Roche Corneille résulte de l'épluchage d'un cylindre de matériaux contenus dans la cheminée volcanique, que les agens de l'intempérisme ont fait disparaître sur une hauteur considérable. Par cette cheminée ont dû sortir des quantités formidables de

lapilli, qui se sont accumulés en cônes comparables à ceux qui forment les puys de Lassolas, du Nid de la Poule, du Pariou et d'autres. Quand le phénomène éruptif a pris fin, le conduit vertical était tout encombré de matériaux en route pour la surface et destinés même à être lancés dans l'atmosphère, pour retomber en un bourrelet autour du point de projection. Ils se sont cimentés dans cette perforation cylindrique dont ils constituent aujourd'hui le moulage.

Les perforations volcaniques manifestent du reste une grande tendance à l'alignement régulier : les rochers Corneille, Saint-Michel et de Polignac, dont le château historique a laissé des ruines si imposantes, en donnent la preuve. Il est évident que ces points de sorties sont coordonnés sur une même casssure profonde du sol, peut-être en des points d'entre-croisement de cette grande géoclase avec des fêlures affectant une orientation différente. On peut remarquer qu'une pareille disposition est exactement celle qu'affectent les si curieuses cheminées dans lesquelles se rencontrent les sables à diamans du Cap de Bonne-Espérance, car le rapprochement est riche en conséquences, quant à l'histoire des volcans. En effet les lapilli, précurseurs des laves et consistant en débris charriés comme les boues des torrens, — mais dans une direction essentiellement différente, puisqu'elle est perpendiculaire à l'horizon, — méritent de figurer dans la catégorie de produits géologiques qualifiés d'alluvions verticales.

Le massif du Mont-Dore qui, depuis le miocène, a eu des éruptions, a continué de manifester son activité jusqu'au milieu du quaternaire. On y voit des cratères encore bien reconnaissables à leur forme et à leurs relations avec les coulées qui en partent. Dans le nombre, nous citerons le cône tronqué du Tartaret, auprès de Murols, avec son fleuve de pierre qui s'est épanché sur 20 kilomètres de longueur dans la vallée de la Couze. La lave en a recouvert une nappe d'argile où se trouvaient des ossemens de chevaux et des coquilles terrestres, dont les espèces, principalement des escargots, vivent encore : ce qui n'empêche pas que l'éruption qui l'a produite ne soit nettement antérieure à toutes les époques historiques. Le pittoresque lac de Chambon, dont, pour le dire en passant, George Sand a donné autrefois dans cette *Revue* une description et une théorie si exactes, doit son existence au barrage que la coulée du Tartaret

a constitué au travers de la vallée de Chaudefour. Au même moment géologique, les cratères de Montchat et de Montcineyre vomissaient le torrent de roches fondues, maintenant solidifiées en cheires, et la perforation cylindrique que remplissent les eaux du lac Pavin s'ouvrait comme à l'emporte-pièce. On s'imagine le paysage romantique de cette époque animé par le passage de bandes de Mammouths, substituées aux troupeaux d'*Elephas antiquus* déjà éteint et par les ébats des Rhinocéros à narines cloisonnées succédant à *Rhinoceros Merckii*, dont les débris caractérisent le quaternaire le plus inférieur.

Mais c'est plus récemment encore que se sont déchaînées les éruptions du Vivarais et des monts Dômes et cette fois, les fossiles en font reporter l'âge aux temps qualifiés de quaternaires supérieurs.

Il s'agit dans ces deux régions de cônes parfois si bien conservés qu'ils donnent l'idée d'une reprise possible de leur activité. Ce qui est certain, c'est que l'homme a été le témoin et, plus d'une fois, la victime des éruptions du Velay et de la chaîne du Puy de Dôme.

En travaillant une vigne au lieu dit l'Ermitage, sur le versant du volcan de la Denise, à la porte de la ville du Puy-en-Velay, un paysan découvrit en 1844 un débris de crâne humain. Ce fragment était incrusté d'oxyde de fer fortement adhérent, témoignant de son très long enfouissement dans la couche de limonite d'où il était extrait. Le laboureur, continuant son travail, mit au jour d'autres débris squelettiques qui, par chance, furent conservés et qu'on peut voir aujourd'hui au musée du Puy. De longues études, auxquelles prirent part un grand nombre de géologues expérimentés, démontrèrent qu'il s'agit d'un homme qui, Pompéien d'avant l'histoire, fut enseveli sous les cendres rejetées par le volcan de la Denise. Le docteur Sauvage écrivait en 1872 que « le frontal de la Denise appartient certainement à la race dolichocéphale dont les crânes du Neanderthal, d'Eguisheim et de Cannstadt sont les représentans. » L'homme de la Denise est donc contemporain de la faune à *Rhinoceros Merckii*, c'est-à-dire du quaternaire le plus ancien.

Les débris de la Denise sont d'autant plus précieux qu'ils sont les seuls restes parfaitement authentiques d'hommes témoins des éruptions de la France centrale, car ce que dit Soulavie, d'ossemens trouvés dans les laves du Coiron (Ardèche), est fort contestable.

Plus récemment, un morceau de crâne et quelques autres fragmens ayant été trouvés dans une carrière de pouzzolane provenant de Gravenoire, tout près de Clermont, on avait cru être en présence d'une nouvelle victime des volcans quaternaires; mais on a mis en doute l'antiquité de ces restes, les scories des volcans pouvant, en s'éboulant sur les pentes, ensevelir des objets récens.

D'ailleurs, en bien des points, des objets travaillés par l'homme préhistorique attestent sa présence aussi sûrement que le feraient ses os. A quelques kilomètres de Pontgibaud, dans la vallée de la Sioule, une couche de débris, fouillée dans un abri sous roche dépendant de la coulée du volcan de Pral, a livré, avec des ossemens d'animaux (panthère, blaireau, bœuf commun, cerf, mouton, sanglier, castor), quarante silex taillés, un ciseau en bois de cerf, deux dents de cerf polies, percés d'un trou de suspension et ayant constitué des objets de parure. Une trouvaille analogue a été faite dans la lave de Blanzat sortie du puy de Coquille : des bois de renne portant des traces de travail; des traces de charbon révélaient qu'il y eut là un foyer. Le British Museum conserve un bois de renne trouvé à Neschers, dans le Puy-de-Dôme, et sur lequel est gravée au trait la forme fort bien rendue d'un cheval : on se trouve ici en présence de l'art magdalénien, accompagné de la faune pleistocène (ou quaternaire), avec l'ours des cavernes, le renne, un bovidé, le spermophile (rongeur), le chien, etc. Tous ces débris étaient dans la lave qui, sortie du Tartaret, termine sa coulée à Neschers.

Mais si l'homme quaternaire a été témoin des éruptions de l'Auvergne, on peut se demander si l'homme actuel n'a pas, lui aussi, assisté au terrifiant spectacle. L'histoire, ou du moins la tradition en gardent-elles un souvenir?

L'histoire est muette, mais il faut convenir qu'elle est bien postérieure chez nous à l'âge où l'homme commença à se servir des métaux. Giraud Soulavie veut conclure de certains passages de Sidoine Apollinaire et de Grégoire de Tours sur des calamités publiques qui frappèrent de terreur les populations et donnèrent lieu à l'institution des Rogations, qu'il s'agissait de phénomènes volcaniques; mais on est généralement d'avis que ce n'est là que l'imagination d'un homme avide d'événemens. Il est vrai que Sidoine Apollinaire était Auvergnat, ou du moins qu'il avait une maison de campagne sur les bords du lac

d'Aydat, non loin du puy de la Vache. Montlosier raille agréablement ceux qui cherchent dans les auteurs ce qui ne peut pas s'y trouver : « César vient en Auvergne, traverse nos cratères, campe sur nos laves, emploie à ses travaux, à ses machines, à ses édifices, la plupart de nos matériaux volcaniques ; et il ne paraît pas que tous ces produits torréfiés aient fait sur lui la plus légère impression. Il est vrai qu'on ne peut pas trop attendre d'un guerrier, tout occupé de sièges et de combats, qu'il mettra beaucoup d'attention à examiner des matières brutes, sans mérite pour lui et sans intérêt ; mais Pline, philosophe, naturaliste, historien, qui connaissait parfaitement l'Auvergne, puisqu'il parle de la fameuse statue de Mercure, faite par Zénodore ; Pline, qui nous a laissé sous le titre d'*Histoire naturelle*, la compilation la plus étendue de tout ce qu'on pouvait ramasser de son temps de prodiges dans l'univers, ne fait pas plus mention de nos anciens volcans que le conquérant des Gaules (1). »

Quant à la tradition, y en aurait-il un faible écho dans les noms, communs pour la région volcanique, où les idées de feu et d'enfer sont renfermées : *Tartaret*, *puy d'Enfer*, *puy de Chaumont*, *Chaudefour*, vallée d'*Enfer*, *Peyre-Arse* (pierre brûlée) ? Comme M. Boule l'a fait remarquer, ces noms peuvent avoir été uniquement inspirés par le paysage stérile et ardent en été.

Mais on n'aurait pas une idée complète des circonstances dans lesquelles ont pris naissance les volcans du Plateau Central, si l'on ne complétait les notions fournies par la surface, au moyen des faits observables dans les parties souterraines de la contrée. Celles-ci nous montrent, en effet, que les massifs éruptifs qui frappent le regard du promeneur sont établis sur un sol que les travaux du volcanisme ont enrichi, au cours d'interminables périodes, d'une foule de traits de structure et d'une quantité de roches variées.

Lors des temps secondaires, des émanations analogues à celles qui se font jour aujourd'hui encore dans la région du Vésuve, avaient imprégné le sol d'une partie de notre Massif. Ainsi, sur la lisière Nord, dans le département de la Côte-d'Or, on constate aux environs de Semur que de véritables fumerolles ont altéré des roches plus anciennes d'une manière tout à fait

(1) *Essai sur la théorie des volcans d'Auvergne*, 1 vol. in-8 ; Clermont, 1785.

caractéristique. Ces dégagemens gazeux ont minéralisé et métallisé des assises sédimentaires et le test des fossiles que ces couches contiennent, tout en conservant tous ses détails zoologiques, est passé de la nature calcaire qu'il avait d'abord, à celle de certains minerais de fer admirablement cristallisés. Il en reproduit tous les caractères et spécialement ceux qu'ils présentent, par exemple, dans le gisement, célèbre depuis des siècles, qu'on exploite dans l'île d'Elbe et dont l'origine volcanique ne fait de doute pour personne.

En remontant le cours des temps, nous reconnaissons dans l'épaisseur des terrains primaires, et spécialement aux horizons dits permien et carbonifère, des témoignages gigantesques de l'activité volcanique. Ces assises sont recoupées d'innombrables filons, ou dykes, de roches proprement volcaniques et spécialement de porphyres, comme dans le Morvan.

Des preuves plus directes encore surgissent dans les assises de matériaux volcaniques associés à des roches, parfaitement réglées et concordantes, de terrains sédimentaires, dont l'âge ne fait aucun doute. Ce sont les lits de *cinérites* ou matériaux comparables à la cendre des volcans et qui, parfois, se sont stratifiés dans le fond de quelques lacs en association intime avec les couches de vases, de sables et de débris végétaux maintenant transformés en houille entre lesquels ils font des *liens*, suivant l'expression si exacte des mineurs de Saint-Étienne. Nulle manière de comprendre l'origine de ces assises, longtemps méconnues, si l'on refuse d'y voir la preuve de volcans à cratères travaillant déjà au temps primaire, comme le Vésuve et l'Etna travaillent aujourd'hui.

C'est donc sur un sol en très grande partie remanié par les éruptions, recoupé de leurs dykes, enrichi de leurs cendres, métamorphosé par les effluves calorifiques dégagés de leurs matériaux, — qu'à un moment encore très proche de nous les cratères, qui donnent aux paysages d'Auvergne, du Velay, du Vivarais, un aspect si caractéristique, se sont établis et ont fourni les étapes d'une longue carrière montrant encore un reste d'activité.

Mais comment ne pas voir quelque chose de providentiel dans cette disposition qui nous montre, à côté de l'appareil géologique actuel, — océan, volcan, glacier ou autre, en pleine activité et dont l'intimité est en conséquence inabordable, — des vestiges d'appareils identiques, mais d'âges très inégaux, hors de service,

démantelés par les forces destructrices et réduits à des portions en chaque cas différentes, mais dont l'étude directe est faisable. Le géologue doit se comporter à leur égard comme se sont conduits Cuvier, Adolphe Brongniart et leurs élèves en présence des débris fossilisés des faunes et des flores disparues.

A partir du jour où l'on est parvenu à se dégager des vieux préjugés, jalousement défendus par Élie de Beaumont, et d'après lesquels l'époque actuelle, ne ressemblant en rien aux temps antérieurs, jouirait du monopole exclusif des volcans à cratères, comme elle aurait eu celui dés deltas et des dunes, on arriva, par le rapprochement de tronçons épars, à la reconstitution, et par conséquent à la conception du volcan idéal, et complet. On pénétra dans le détail anatomique de l'appareil éruptif, depuis ses racines conservées dans les vieux gisemens éventrés, dans les régions disloquées et érodées et où rien d'analogue au cratère ni aux parties supérieures des cheminées n'a pu se conserver, jusqu'à son sommet si tragiquement visible dans les volcans homicides actuels, dont les profondeurs et surtout les racines échapperont toujours à notre observation directe.

Affranchis désormais de cette stérilisante distinction que rien ne justifie, entre le présent géologique et les époques qui l'ont précédé, on est bien édifié quant à l'indispensabilité du volcan dans l'économie de la terre; on n'imagine plus qu'il puisse faire défaut pendant une époque sédimentaire quelconque, et l'on ne conçoit pas comment des naturalistes ont pu signaler certains âges géologiques comme caractérisés par le repos ou par le réveil de l'activité souterraine. C'est exactement comme si on nous assurait que pendant un certain laps de temps, au milieu de l'existence d'un homme, son système circulatoire pouvait éprouver des temps de repos.

Nous avons dit que le fait capital dont l'interprétation se traduit par le sentiment de la continuité absolue des temps géologiques, au point de vue du vulcanisme, résulte de la rencontre, à chaque instant répétée, d'un terme commun aux deux séries ancienne et moderne, éruptive et volcanique, qu'on se plaisait à croire distinctes par leur origine comme par leur composition. Ce terme commun, c'est la *cendre* déjà mentionnée, dont la projection dans l'atmosphère caractérise le début de chaque crise, et l'on peut bien souligner d'un mot la signification si exceptionnellement décisive d'un détail auquel tout d'abord on

n'accorderait que la valeur d'un petit incident accessoire.

Il se trouve, en effet, que la pluie de cendres du genre de celle qui fit périr, aux deux bouts de l'histoire, Pompéi et Saint-Pierre de la Martinique, en tombant dans la mer et en se mélangeant sur le fond de celle-ci avec les objets que l'eau est accoutumée de déposer, donne naissance à une roche singulière par la mutuelle incompatibilité apparente de ses caractères. C'est la cinérite, désignée encore sous le nom de tuf volcanique. Formée de minéraux éruptifs, cette roche contient des débris organiques, squelettes de poissons, coquilles de mollusques, algues marines et rameau de plantes terrestres, apportés par les fleuves, etc. On ne peut guère observer directement la formation de ce complexe, mais on connaît des localités où des modifications, géologiquement toutes récentes, de la géographie ont desséché les pièces d'eau portions de mers ou lacs, qui, lors de leur état complet, ont reçu les projections volcaniques; et la constitution que nous venons de décrire s'y trouve réalisée. Par exemple, dans le Vicentin, et surtout dans notre Cantal, sur les flancs mêmes du Plomb, on rencontre des formations de ce genre dont l'étude est pleine d'enseignemens.

Bornons-nous à la localité cantalienne, située dans un site tout spécialement charmant, surtout parce qu'il contraste avec l'aspect du pays, lors de la formation de la cinérite. C'est dans la vallée de la Cère, non loin de Vic, dans le lieu dit le *Pas de la Maugudo* que, pour notre compte, et grâce aux indications de Saporta, nous avons éprouvé cette émotion d'évocation du vieux volcan, un moment réveillé pour nous. Sur la section d'un escarpement que les amateurs d'histoire naturelle ne se lassent pas d'entretenir en bon état par la simple poursuite de leurs études, se montre une roche légère, friable, d'un gris de cendre, entièrement composée de petits débris de minéraux volcaniques faiblement agglutinés entre eux. De toutes parts s'y montrent des empreintes de feuilles où l'on retrouve non seulement la forme générale et le caractère de ces organes végétaux, mais tout le système des nervures, admirablement conservé. A première vue, on y reconnaît avant tout des feuilles d'un hêtre, si ressemblant à notre hêtre d'aujourd'hui qu'il faut une grande déférence à l'égard des autorités scientifiques pour croire qu'il s'agit seulement d'une essence très voisine, qui vivait à l'époque tertiaire supérieure dite pliocène. Avec elle végétaient, dans le même lieu,

des chênes, des tilleuls, des sycomores, mélangés à des végétaux dont les congénères ne poussent plus dans nos pays, comme le laurier sassafras de l'Amérique du Nord.

Quand on est depuis quelques heures seulement occupé à chercher dans cet espèce d'herbier naturel, où les feuilles, les fleurs, les rameaux se présentent successivement à mesure qu'on travaille, l'esprit involontairement se reporte aux temps antérieurs à la création de l'homme, où la cendre du grand Etna fossile tombait du ciel dans le lac de Vic-sur-Cère. Celui-ci, entouré d'une forêt aux essences variées, avait reçu sur son fond les feuilles mortes de toute une série d'hivers. La cendre s'est mélangée à ces débris organiques, et d'autant plus que l'eau, échauffée par la pluie des particules rocheuses, s'est agitée progressivement de courans développés en divers sens. Après l'éruption, le sédiment a été recouvert de dépôts plus récens; il a été imprégné de matières conjonctives, et c'est ainsi qu'il a pris la consistance qu'il présente aujourd'hui.

Eh bien ! un fait de la plus haute portée concerne la présence que nous signalions tout à l'heure de roches analogues aux cinérites, dans l'épaisseur de tous les terrains sédimentaires, Nous avons dit qu'elles s'appellent *liens* dans les couches houillères de Saint-Étienne; ce sont les *talourines* de Rive-de-Gier (Salamandres dans la langue locale); en diverses parties de l'Angleterre, on les désigne sous l'appellation de *Toadstones* (pierre de Crapaud). L'euritine de Thann, en Alsace, avec son allure de porphyre qui renfermerait des troncs d'arbres fossiles et celle que dans la Basse-Loire on appelle la *pierre carrée*, sont des cinérites du culm et du dévonien; et il est bien remarquable que l'illustre Murchison, dans sa première description du silurien du Pays de Galles, qualifie certains lits de *volcanic ashes* (cendres volcaniques), se montrant ainsi bien en avance sur tous es géologues qui l'ont suivi, jusqu'à l'époque où sir Archibald Geikie a publié ses belles études sur les volcans primaires de l'Écosse.

## III

Le sol de l'Auvergne, nous l'avons vu, n'est pas complètement refroidi : de ses profondeurs, sourdent des sources minérales, s'échappent des gaz, sulfureux et carboniques. Il faut, pour

faire un tableau complet de la vie géologique du Plateau Central, passer en revue ces apports des assises souterraines.

Les sources minérales du Plateau Central, dont plusieurs sont encore très chaudes, présentent une composition très variable et quelquefois très riche.

Tout le monde a entendu parler de la source de Saint-Alyre, dans la ville même de Clermont-Ferrand. Elle contient, à la faveur de son acide carbonique, une si grande proportion de carbonate de chaux, que ses incrustations ont formé plusieurs ponts sur la Tiretaine. Cette source rivalise ainsi avec les célèbres eaux d'Italie, pays volcanique très actif, Tivoli, San Vignone, San Filipo : aussi Saint-Alyre est-il célèbre depuis longtemps. Un auteur du XVI[e] siècle, Belleforest, écrit dans sa *Cosmographie Universelle* : « Au dedans de l'abbaye de Saint-Alyre passe un fleuve qu'on dit avoir été jadis nommé Scatéon et ores est dit Tiretaine, sur le cours duquel est posé le merveilleux pont de pierre naturelle fait par l'eau d'une fontaine qui s'endurcit en pierre non sans estonnement des effets miraculeux de la nature; et laquelle fontaine est à environ trois cents pieds de la rivière, laquelle coulant vers la rivière susdicte faict cette dureté pierreuse du pont par sous lequel passe le fleuve susnommé.

« Le feu roy, Charles neuvième du nom, faisant son voyage de Bayonne, voulut voir ce pont merveilleux et la fontaine qui n'est artificielle, et le cours d'eau et la source d'où elle procède comme chose estrange et des plus rares miracles de nature qu'on voye guere en France. »

Le pont que vit le roi Charles IX date des temps préhistoriques. Il a une arche de huit mètres de largeur, si solide que les voitures peuvent y passer. Le pont du Diable ou pont-stalactite a une élévation au-dessus du bief de $5^{m},10$. Lecoq, qui a spécialement étudié les *Eaux minérales du Massif Central de la France* (1), dit que le pont du Diable doit son origine à la source aujourd'hui détournée de la rue des Chats. « A partir de cette source, le pont de pierre présente l'aspect d'une muraille construite seulement à fleur de terre, laquelle irait en augmentant d'épaisseur et de hauteur à mesure que l'on avance vers son extrémité. Sa surface supérieure, d'abord très étroite, s'élargit graduellement, et l'on remarque encore une espèce de sillon qui

(1) Un vol. grand in-8; Paris et Clermont, 1864.

servait sans doute à conduire les eaux qui élevèrent elles-mêmes cet aqueduc. L'eau, suivant la direction que lui traçait la pente du sol, coula sur son dépôt, l'augmenta tous les jours ; et, comme la matière calcaire se déposait plus facilement sur les bords que dans le milieu, elle laissa dans cette partie le sillon peu profond qui lui servait de conduit. Les eaux, arrivées à l'extrémité de la muraille, se répandirent dans le ruisseau qui mettait un terme à leur dépôt ; bientôt cependant la muraille s'éleva au bord, et dès qu'il y eut une chute, il y eut aussi un prolongement de matière calcaire qui avança au-dessus de l'eau. Des plantes aquatiques ne tardèrent pas à s'y développer et leur végétation, activée par les matières salines contenues dans les eaux minérales, couvrit de touffes de verdure le rocher qui venait de se former... »

Mais ces plantes imprudentes, collaboratrices très actives du dépôt, étaient peu à peu prises dans les incrustations de l'eau : un véritable emmurement, et elles contribuaient par leur masse à accélérer la conquête de la pierre. En quatre siècles, d'après une estimation de M. Nivet, l'arche fut formée. Et pourquoi ne s'éleva-t-il pas tout simplement une digue ? C'est que les eaux du « fleuve » emportaient le calcaire au fur et à mesure de sa précipitation. Ce pont est jeté sur une île ; la source commençait à le prolonger jusqu'à l'autre rive, lorsqu'elle fut détournée, et le bel ouvrage fut abandonné. Deux autres ponts sont en voie de formation, dont l'un est dans l'établissement de Saint-Alyre ; mais pour qu'il n'aille pas trop vite, on ne lui laisse l'eau incrustante qu'une partie de l'année. Depuis le XVIII^e^ siècle, on la fait travailler, cette eau, à de petits objets d'agrément : bas-reliefs, fruits, fleurs, nids qu'elle transforme en pierre. Chomel envoya, à son ami Tournefort, des raisins et des feuillages recouverts de ces dépôts calcaires tout pareils à ceux que, de nos jours encore, achètent chaque année les touristes.

Les gens de Clermont se garderaient bien de goûter à l'eau de Saint-Alyre, dans la crainte, paraît-il, de se pétrifier l'intestin ; il est certain qu'elle doit avoir une saveur fort terreuse. On l'admet pour les bains.

Il y a des sources analogues dans des localités voisines ; à Saint-Nectaire, le carbonate de chaux est plus blanc et d'une cristallisation plus fine : il fait des traînées visibles de loin sur les granits de couleur plus sombre : à l'imitation de l'Italie, on

y créa l'industrie des médaillons. Les eaux abandonnent aussi de la silice ou opale, parfois arsénifère, et qui a fossilisé des multitudes de roseaux; on y trouve également du fer hydraté, etc. Et leur action est si rapide et si puissante que, suivant l'expression de Henri Lecoq, elles transforment, en fossiles vivans, de pauvres coquillages tels que des escargots, qu'une démarche trop lente empêche de s'y soustraire.

Le rocher des Célestins, à Vichy, a la même origine que les incrustations de Saint-Alyre et de Saint-Nectaire, et on pourrait en citer une infinité d'autres exemples.

On constaterait même que certaines sources d'Auvergne ont des singularités de composition qui, tout naturellement, sont en rapport, elles aussi, avec l'origine volcanique du sol. C'est ainsi qu'un monticule proche de Clermont a été qualifié de puy de la Poix, parce que l'eau qu'il laisse sourdre contient une quantité notable de bitume. Celui-ci forme sur l'eau une mince couche irisée comme en fait le pétrole des automobiles à la surface des ruisseaux de Paris ; à la faveur des siècles, le bitume s'est accumulé dans certaines fissures du terrain, dans le creux de quelques coquilles, et avec lui se sont groupées des demi-sphères d'opale d'un effet remarquable. On trouve aussi du bitume à Pont-du-Château ; à Montferrand même il y a une eau bitumineuse.

Mais, au point de vue pratique, les eaux de Saint-Alyre, de Saint-Nectaire et même du puy de la Poix ne sont que des curiosités ; tout au plus, les premières ont-elles été le point de départ d'une toute petite industrie, celle des incrustations. Or, il est, dans le Plateau Central, d'autres sources dont les eaux ont été et sont encore (même de plus en plus) un élément de richesse incomparable. Ce sont les sources minérales, souvent thermales, au griffon desquelles ont pris naissance de ces stations balnéaires où les malades pullulent, dans la société des gens bien portans.

On les répartit en plusieurs types. Les sources chloro-bicarbonatées sont peut-être les plus nombreuses ; il s'y mêle souvent du chlorure de sodium, du fer, de l'arsenic qui leur donne une grande puissance thérapeutique. Certaines sont froides, d'autres sont chaudes, comme Royat, Châtelguyon, Saint-Nectaire, Châteauneuf, Rouzat, etc. Il en est qui proclament dans leur masse la présence du radium ou d'autres corps analogues, et

cette radioactivité, dont personne ne sait encore la conséquence thérapeutique (à supposer qu'elle existe), leur vaut, en attendant un meilleur informé, un supplément de clientèle. Il y a plus de quarante sources ferrugineuses carbonatées, généralement froides, souvent très gazeuses : l'eau de Renlaigue contient 8 centigrammes de carbonate de fer par litre. Parmi les eaux carbonatées ferrugineuses, on peut citer celles du puits Loiselot, qui renferme jusqu'à 43 centigrammes de carbonate de fer par litre. Le Mont-Dore fournit le type des eaux arsenicales, et la Bourboule celui des eaux chloro-arsenicales.

Les sources du Mont-Dore ont une température de 40 à 45 degrés. Elles étaient appréciées grandement des Romains et même des Gaulois, car sous les fondations romaines, on retrouva une piscine gauloise faite en madriers de sapin équarris. Les Romains ont laissé des vestiges plus luxueux. Il y a une place du Panthéon, des Terroirs du Panthéon, et l'emplacement du temple est resté marqué. Une piscine trouvée en 1867 avait 5 mètres de longueur, 5 mètres de largeur et 70 centimètres de profondeur. Deux escaliers y conduisaient. On trouva aussi les restes d'une piscine de marbre blanc où fréquentaient sans doute les patriciens qui s'étaient bâti des villas dans cette partie de l'Auvergne. Nous avons déjà parlé de celle de l'évêque Sidoine Apollinaire, qui vivait au v<sup>e</sup> siècle, et qui mentionne les bains du Mont-Dore : *Calentes Baiæ*.

Les eaux de la Bourboule, non loin du Mont-Dore, sont assez analogues aux précédentes, mais avec plus d'arsenic et de chaleur. L'eau du puits Perrières marque à la surface 56°,5, au fond du puits, 59°,4.

Mais les eaux les plus chaudes du Plateau Central sont celles de Chaudes-Aigues, dans le Cantal. Elles ont, suivant les sources, de 72 à 88 degrés. La source du Par, la plus chaude, dans la vapeur de laquelle on ne peut mettre la main, sort des fentes d'une roche toute tapissée d'une mousse magnifique, et d'une algue, *Tremella reticula*, qui croît même à l'intérieur des griffons.

Les hommes s'accommodent aussi bien que les plantes de cette bonne chaleur naturelle. La ville jouit d'une température singulièrement douce. La neige fond dès qu'elle tombe, et l'on a toujours chaud aux pieds, même dans les rues. On a calculé que les sources représentent pour Chaudes-Aigues la richesse

d'une forêt de 540 hectares, car la quantité de chaleur qu'elles produisent chaque jour équivaut à la combustion de 5000 kilogrammes de charbon de bois, ou de 12000 kilogrammes de bois ordinaire. Chaque ménage a sa part de chaleur : des conduits en bois apportent aux maisons l'eau qui circule sous les planchers, l'hiver, bien entendu, car l'été, on dérive l'eau chaude dans le Remontalou, — quand on ne l'utilise pas au blanchiment des laines qui constitue à Chaudes-Aigues une industrie prospère. Plusieurs sources jaillissent dans ce ruisseau, dont l'eau à la surface est assez fraîche, mais que l'on sent de plus en plus chaude à mesure qu'on s'approche du fond, lequel est brûlant.

Ce lit de ruisseau brûlant fait penser au sol des Champs Phlégréens, près de Naples. Et d'ailleurs, n'avons-nous pas fait allusion aux sources d'acide carbonique, ces « Grottes du Chien, » qui, ici comme à Pouzzoles, sont des sortes de cavernes dont l'atmosphère se charge de gaz poussés vers le jour au travers d'une fissure du sol. Par une application de l'ionisation des gaz, on a imaginé de rendre l'anhydride carbonique visible aux yeux, en y jetant une fusée enflammée qui y mélange sa fumée, sans qu'elle puisse pénétrer dans l'atmosphère superposée. Il en résulte qu'on *voit* le gaz, comme on verrait l'eau, et qu'on apprécie la hauteur exacte de son niveau. Le nom de Grotte du Chien vient de l'expérience un peu cruelle que, pour l'édification des touristes, on fait avec un chien, que l'on noie pour ainsi dire à moitié dans le bain de gaz, — mais qui revient à la vie assez promptement, parce qu'on sait bien qu'il ne faut pas pousser trop loin l'asphyxie. La grotte du Chien, à Royat, est à proximité de sources d'eau extrêmement riches en acide carbonique qui sont parmi les plus fréquentées de l'Auvergne.

## IV

L'histoire de la planète, comme l'histoire des nations comporte de grands enseignemens. Elle développe notre esprit, non pas seulement par les faits qu'elle nous fait connaître, par les spectacles grandioses qu'elle met sous nos yeux, mais encore parce qu'elle excite en nous le besoin de remonter aux causes, qui est inné dans l'homme, qu'il ne satisfera jamais, mais qui le porte à perfectionner sans cesse sa méthode d'observation.

Or l'Auvergne donne aux géologues de grandes leçons. Nous

avons dit qu'elle est pour lui, au point de vue de l'anatomie du volcan, ce qu'est le cadavre sur la table de dissection pour l'anatomie animale ; elle nous a permis de constater que le phénomène volcanique est de tous les temps et, par conséquent, une nécessité de la vie de la terre. Et, avant d'insister de nouveau sur ce point, par lequel il sera bon de finir une étude surtout consacrée à la France volcanique, il est nécessaire de signaler d'un mot une théorie d'un tout autre ordre, mais qui, elle aussi, a son point de départ dans la considération d'un phénomène doué en Auvergne d'une ampleur toute spéciale, ou plutôt dont la disposition est particulièrement frappante. Nous voulons parler de la lumière que projette sur le creusement des vallées l'allure de la dénudation intempérique à la surface de l'Auvergne.

Visitant ce pays au début de notre carrière, nous avions été frappé de la situation des coulées volcaniques, presque invariablement situées sur les lignes de faîte. C'était l'époque où régnaient les idées de Belgrand sur les violens ruissellemens d'eau, les fleuves énormes et torrentueux, rabotant énergiquement le sol et auxquels on attribuait tous les traits du *modelé* du sol. Nous ne comprenions pas. En effet, ces eaux auraient dû imprimer, à la disposition générale des reliefs, une orientation dominante qu'on ne constate pas; en outre, comment, après un tel déploiement de forces, des délinéamens délicats, comme des assises de marnes facilement délayables ou de fragiles placages de *peperino* pouvaient-ils subsister? Le cône du Pariou, celui de tant d'autres volcans, auraient dû montrer quelques traces des grandes frictions supposées. Et la liaison intime de l'altitude où s'est arrêtée chaque coulée, avec son âge relatif, comment l'expliquer?

D'anciens auteurs, Playfair, d'Aubuisson, Poulett Scrope, et avant tous Montlosier, nous parurent avoir eu, bien plus que les esprits systématiques de l'école de Belgrand, le sens vrai des choses. Après les avoir lus, après avoir observé par nous-même, nous constatâmes que le sol de l'Auvergne offre, intimement associés l'un avec l'autre, — d'une part le résultat du phénomène volcanique essentiellement intermittent et qui, à chacune de ses manifestations, a immobilisé, par les coulées de lave épanchées dans les vallées, des portions de profil du sol protégé pour un temps plus ou moins long contre les entreprises de l'intempérisme, — et, d'autre part, les effets du phénomène plu-

viaire essentiellement continu et qui d'une manière incessante a écroûté sans arrêt la superficie du pays. La coulée de Jussat, conservée au sommet de Gergovie, nous permet de revoir l'épiderme terrestre aux commencemens de l'époque quaternaire; et l'on est frappé de l'abaissement général du pays entre ce moment-là et l'époque où s'est écoulée la nappe de la Cère, à partir du puy de Nadaillat jusqu'au Cret. L'érosion se continuant, la lave de Gravenoire s'est écoulée dans des fonds de vallée bien plus bas, et cette lave n'a été suivie de celle du Pariou, qu'après une nouvelle usure pluviaire de toute la région.

Or, la pluie seule a soustrait dans l'intervalle que nous considérons des centaines de mètres d'épaisseur à toute la région, et le fait est d'autant plus digne de remarque que le relief accentué du pays devait donner une part plus large aux phénomènes de rabotage aqueux dans la sculpture du sol.

Cet enseignement décisif que nous donne le pays d'Auvergne, nous l'appliquerons à des pays plus tranquilles, à la région parisienne par exemple, et ce ne sera pas l'un des moindres argumens pour attribuer à notre Plateau Central une importance scientifique incomparable. La vallée de la Seine n'a nulle part une profondeur analogue à celle qui concerne la région des Puys. Dès lors, nulle objection de principe ne se présente, lorsqu'on se demande si le ruissellement de la pluie n'est pas, dans le Nord de la France, comme dans son Massif Central, le seul artisan du modelé des terrains.

Quand on remonte une rivière dans toute sa longueur jusqu'à sa source, on reconnaît que sa vallée présente d'un bout à l'autre les mêmes caractères morphologiques. Il en résulte qu'il n'y a aucunement motif de faire intervenir des modes de creusement différens pour les diverses régions et que les inégalités de dimension de celles-ci peuvent s'expliquer par les durées plus ou moins prolongées de réactions identiques. Si l'on est près de la source ou dans le haut de n'importe quel sillon d'affluent, on reconnaît que le vallon, — plus bas si net et contenant le cours d'eau, — passe, par des transitions insensibles, à un simple petit sillon tout pareil à ceux que la pluie dessine sur un sol préalablement aplani. Les notions maintenant acquises sur la régression des cours d'eau et la capture des rivières, permettent d'affirmer que ce petit sillon s'élargira et s'approfondira avec le temps, pour prendre tous les caractères des tronçons de vallons

placés plus bas. Ces divers tronçons intimement soudés entre eux s'élargiront, le filet d'eau qui y suinte deviendra permanent, parce qu'il sera le résultat d'un assèchement qui demandera plus de temps qu'il ne s'en écoule entre deux pluies successives.

Inutile de suivre le fleuve dans toutes les phases de sa croissance. Notons seulement que, contrairement à ce que l'on a cru tout d'abord, la rivière est le résultat du creusement de la vallée ; et que, dans une vallée comme celle de la Seine, la rivière n'a pas été, et bien au contraire, plus volumineuse dans le passé qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Et, comme il n'est pas possible de laisser de côté le témoignage du sol de l'Auvergne quant au mécanisme de la dénudation intempérique, on ne saurait échapper aux conséquences qui en résultent en ce qui concerne l'efficacité de la pluie. Par le rapprochement de deux contrées aussi différentes dans leur constitution, mais aussi comparables dans leur histoire hydrographique, que le Plateau Central et le Bassin de Paris, on voit véritablement s'imposer à l'esprit les grands traits de la théorie des vallées.

Des régions superficielles qui nous ont permis de rapprocher les environs de Paris et ceux de Clermont-Ferrand, revenons aux volcans, mais non plus à leurs vieilles coulées, et voyons pourquoi et comment ils se sont produits. Par la netteté de sa forme, comme par la précision de ses conditions de gisement, le volcan constitue l'un des mécanismes les mieux définis de toute l'anatomie terrestre, et la fonction physiologique à l'accomplissement de laquelle il est attaché peut sans peine être caractérisée.

Le volcan, qui met en communication la surface du globe avec ses profondeurs, qui répand de prodigieuses quantités de laves, qui déverse dans l'atmosphère des torrens de gaz et de cendres, — le volcan est une des formes les plus saisissantes des phénomènes circulatoires et l'un des plus énergiques agens du remaniement de la croûte planétaire. De ces profondeurs qui paraissaient devoir être à jamais inexplorées, nous arrivent par l'intermédiaire du volcan d'innombrables particules rocheuses, contenant des principes qui, comme le phosphore, le calcium, le potassium, l'acide carbonique, sont indispensables à la vie. L'idée simple et logique aurait donc dû être qu'il s'est manifesté de tout temps. Nous avons vu qu'au contraire, cette idée a ren-

contré des résistances, jusqu'au moment où la découverte des assises de tufs volcaniques de tous les âges ont obligé de reconnaître qu'au point de vue du volcan (comme à tant d'autres), la période actuelle ne se distingue pas de celles qui l'ont précédée.

On est maintenant à peu près d'accord sur ce point. Mais, quant au mécanisme des volcans, on a émis, et l'on émet encore des théories tout aussi déraisonnables que celle qui méconnaissait l'existence des volcans aux premières époques sédimentaires. Cependant, il est des faits bien acquis qui semblent porter en eux la solution du problème.

Le moteur des explosions volcaniques est incontestablement la force expansive de certaines vapeurs, — la vapeur d'eau et celle de quelques autres corps élastiques, acide chlorhydrique, gaz hydro-carbonés, etc., portés à une température très élevée.

Les volcans rejettent une énorme quantité d'eau : on pourrait dire que ce sont les premières des sources thermales. L'eau, infiltrée dans le sol, s'étend en nappes sur les roches imperméables, et pénètre aussi dans les fines fissures des roches étanches, de façon à saturer, en les remplissant, toutes leurs cavités. Il résulte de là que toutes les roches, sans exception, contiennent une proportion d'eau, dite *de carrière*, dont des savans, tels que Delesse, ont cherché à déterminer avec précision la proportion.

Cet état de choses ne se continue pas cependant indéfiniment en profondeur. Au delà d'une certaine distance sous la surface, se rencontrent des niveaux qui n'ont pas encore été assez refroidis pour que les infiltrations aqueuses aient pu y pénétrer. Au cours des temps, la limite commune de ces deux zones concentriques s'éloigne constamment de la surface, et il en résulte fatalement une diminution de la masse des eaux contenues dans les bassins, marins ou lacustres.

D'un autre côté, le refroidissement spontané du globe terrestre détermine la contraction continue du noyau fluide enveloppé par l'écorce solide. Cette écorce est donc à chaque instant menacée de perdre son support naturel qui fuit sous elle sans relâche. Comme elle ne peut pas diminuer de diamètre aussi rapidement que le noyau, elle se trouve contrainte à se déformer et la déformation ne peut pas continuer longtemps sans amener l'ouverture de fractures. Celles-ci sont le résultat immédiat de réactions sensiblement horizontales, aussi sont-elles très

fortement inclinées et constituent-elles des surfaces planes le long desquelles des portions de la masse rocheuse peuvent glisser sur les portions voisines. C'est la cause initiale de ces *charriages* dont tous les géologues reconnaissent maintenant l'efficacité dans la production des chaînes de montagnes. Mais ces mêmes déplacemens déterminent une autre conséquence dont la mention est nécessaire ici. Ils amènent en effet des portions plus profondes, c'est-à-dire plus chaudes, à se superposer à des parties moins profondes, c'est-à-dire moins chaudes. Il en résulte que des masses imprégnées d'eau de carrière sont fréquemment recouvertes par des portions dont la haute température est incompatible avec la persistance de l'eau d'imprégnation. En conséquence, elles éprouvent un *recuit* qui les fait fondre, en incorporant dans leur substance devenue fluide, et par voie d'*occlusion*, une quantité de vapeur d'eau, qui leur communique la faculté foisonnante. Dès lors, il suffira que les mouvemens intérieurs dont le sol est animé, leur ménage une issue vers des régions à pression moindre, c'est-à-dire plus superficielles, pour qu'elles s'y précipitent et qu'elles donnent lieu à l'éruption proprement dite.

La vapeur d'eau motrice des matériaux volcaniques dans leur ascension s'exhalera par l'orifice même, sous la forme de fumerolles et, avec elle, les autres principes élastiques ou gazeux que le recuit souterrain des roches aura pu engendrer. Ce seront, dans le cas de roches charbonneuses, des gaz combustibles, comme le grisou; dans le cas de roches sulfureuses, les acides sulfureux, sulfurique, sulfhydrique; dans le cas de roches calcaires, de l'anhydride carbonique; dans le cas de roches salifères, de l'acide chlorhydrique, etc.

Et l'on voit comment ce phénomène, qui apparaît avant réflexion comme essentiellement cataclysmien, se signale, au contraire, comme l'un des détails les plus évidens des harmonies qui dominent toute la physiologie de la Terre (1).

STANISLAS MEUNIER.

(1) Voyez la *Revue* du 1 juillet 1904.

# POÉSIES

## POÈMES D'ISLAM

### LE JET D'EAU

O cyprès, balancez lentement votre cime,
Et bercez les ramiers qui se posent sur vous,
Beaux arbres ténébreux qu'un faible vent anime,
    Et remplit d'incessans remous.

O vous, en qui l'ardeur du vieil Islam sommeille,
Faites stagner dans l'air des îlots de parfums,
Orangers opulens, tourmentés par l'abeille,
    Ou par les merles importuns.

Colombes, roucoulez, roucoulez, ô colombes,
Oiseaux couleur de cendre, au sanglot musical,
Versez sur les jardins, les vergers et les tombes,
    Votre chant pareil au cristal.

Que le soleil scintille au marbre des allées,
Caresse la faïence, effleure les jasmins,
Et baise tendrement les heures long voilées,
    Qui portent l'oubli dans leurs mains;

Que le printemps, partout, rayonne, resplendisse,
Qu'il veloute l'amande et durcisse son lait,
Que son doigt lumineux rende la figue lisse,
Et lui donne l'odeur qui plaît.

Que tout, autour de moi, dise son allégresse,
Colombes, roucoulez; cyprès, balancez-vous;
O fleur du grenadier, ouvre ta robe épaisse,
Criez, merles gourmands et fous!

Mais toi, chante toujours, chante toujours ta plainte,
O jet d'eau suspendu dans ton élan brisé,
Lys sonore, si pâle et qu'un arc-en-ciel teinte,
Chante ton chant inapaisé.

Goutte à goutte, répands la neige sur la flamme,
Accompagne mon rêve et son mal éternel,
Chante, chante toujours, seul ami de mon âme,
O jet d'eau triste et fraternel.

### L'APPEL A LA GUERRE SAINTE

Blanche d'une blancheur qui ruisselle au soleil,
Et coule sur l'esprit comme une onde lustrale,
Près d'un palmier dattier dont l'éventail s'étale,
Et balance à la brise un éternel sommeil,
La mosquée éclatante, épouse du soleil,
Fait murmurer sans fin sa fontaine lustrale.

Espérance de l'âme et fête du regard,
Son seuil est accueillant aux pieds nus des fidèles;
Qui le franchit se sent, aux épaules, des ailes;
Les parfums consacrés, l'aloès et le nard,
Plus doux au cœur que n'est la lumière au regard,
Joignent sous ses arceaux leurs haleines fidèles.

La cour intérieure et les hauts orangers,
Forêt verte et vivante enchâssée en la pierre;
Le minaret qu'allège un essor de prière,
La porte aux ais massifs, les auvens ouvragés,

Le beau tapis de l'ombre, aux pieds des orangers,
Et les versets divins qui courent sur la pierre;

Les nattes où le corps s'allonge indolemment,
La nudité des murs, l'austérité des lignes,
Le mihrab, constellé de faïences insignes,
Pôle du ciel mystique, orgueil d'Allah clément;
Les nefs où la clarté s'apaise indolemment,
Et mêle son sourire à la courbe des lignes.

Tout cela, noble joie et calme volupté,
Architecture sainte et pieuse harmonie,
Prépare le croyant à l'ivresse infinie,
A son absorption dans son éternité :
Rien qui ne soit repos, mystère, volupté;
Ici, l'âme se berce en sa propre harmonie.

Mais pourtant, aujourd'hui, premier de ramadan,
Ce sanctuaire illustre, aimé par le Prophète
(Que la droite d'Allah demeure sur sa tête),
Est rempli d'une voix qui déferle en grondant.

L'Iman, au nom d'Hiba, prêche la guerre sainte :
Les yeux proéminens, le burnous en lambeaux,
La Foi, la Certitude étant ses deux flambeaux,
Il fait tonner son verbe aux échos de l'enceinte.

Berbères, Chénagtas, visages clairs ou noirs,
Les hommes de la plaine et ceux de la montagne,
Les chasseurs du désert que la soif accompagne,
Et les coupeurs de route aux aguets, dans les soirs :

Tous sont là, différens par l'âme, par la race,
Mais tous unis ensemble et mêlés fortement
Ainsi que des moellons par le même ciment,
Par la même croyance et par la même audace.

Tous, amans de la poudre et des fantasias,
Monteurs de méharis et dompteurs de cavales,
Ils ont un chapelet aux boules inégales,
Et le turban sacré serre leur crâne ras.

L'oreille grande ouverte à l'ardente parole
Qui flagelle les airs comme un simoun de feu,
Ils rêvent aux combats récompensés par Dieu,
A la mort des martyrs, à la rouge auréole.

Et voici ce que dit, dans son prône, l'Imam,
Envoyé d'El Hiba, champion de l'Islam :

« Les Français sont venus, plus nombreux que les mouches
Sur le cadavre des chameaux,
Satan, le lapidé, triomphant par leurs bouches,
Plus puantes que les tombeaux;
Ils sont venus chez nous déshonorer la terre,
L'Atlantique les a vomis;
Sur notre plaie à vif, en place du cautère,
Ils ont mis du sel, ces roumis!
Insoucieux d'Allah et du maître de l'heure,
Ils ont saccagé nos moissons,
Oui, ces chiens fils de chiens, l'enfer soit leur demeure!
Ont souillé les quatre horizons.
Les youdis, réprouvés dans l'un et l'autre monde,
Les ont fêtés dans leurs mellahs,
Ils ont fait ruisseler pour eux l'alcool immonde,
Et mis leurs femmes dans leurs bras.
Horreur! les mécréans, par les orges roussies,
Et déferlantes, flot sur flot,
Ont, sur nos os, changé leurs longs sabres en scies,
Chevaux lancés à plein galop!
Les têtes des croyans, à l'arçon de leurs selles,
Ont dansé, les deux yeux crevés,
Tandis que le sang noir qui coulait derrière elles
Marquait leurs noms sur les pavés;
On a vu les Français pénétrer dans nos temples,
Par les brèches de leurs boulets,
Brûler nos livres saints sous les ogives amples
Où le feu jetait ses reflets.
L'incendie et le vol, le meurtre et la luxure,
Comme des fléaux capitaux,
Ont régné sur l'Islam, sans répit, sans mesure,
Nous ont broyés dans leurs étaux.

O frères, c'est assez vous courber sous l'outrage!
Voici venir l'ami de Dieu,
El Hiba, l'ouali qui voile son visage,
Le thaumaturge, l'homme bleu.

Il est grand, son passage émeut les multitudes,
L'influence divine illumine son front;
Il fait couler sans fin l'eau des béatitudes,
Sur la douleur et sur l'affront.

Comme le lait bien frais gardé dans l'outre épaisse,
Dans chacun de ses mots dort un flot bienfaisant,
Qui guérit toute soif et sur la lèvre laisse
Un souvenir longtemps présent.

La sainte baraka s'épanche par ses gestes,
Sa salive contient de secrètes vertus,
Où se posent ses pieds croissent des lys célestes,
De clair de lune revêtus.

Le poitrail allumé d'une énorme turquoise,
Son cheval est lui-même un noble marabout,
Dont la sueur exhale un doux parfum d'armoise,
Et lustre son poil acajou.

Qui frôle son burnous imprégné de cinname,
Sent passer sur son front l'haleine des houris,
L'onde du Selsébil murmure sur son âme,
Au milieu de vallons fleuris.

Louange à lui! La gloire environne sa tête!
Il est le grand docteur, le prince des roseaux,
Chaque nuit, il peut voir la face du Prophète,
Suprême imam et sceau des sceaux.

Mais mieux que sa douceur, si féconde en miracles,
Sa force, ô musulmans, éclate et resplendit :
L'Atlas, devant ses pas, abaisse ses obstacles,
Le lion s'arrête, interdit.

Il commande à la fois, aux hommes, aux Génies,
Tous les démons du ciel suivent ses étriers,
Par-dessus ses drapeaux s'étendent, infinies,
Des légions d'anges guerriers.

Son parasol tiendra l'univers sous son ombre,
Le Levant, le Ponant trembleront à sa voix;
Il fera flamboyer, sur des terres sans nombre,
Le croissant, vainqueur de la croix.

Déjà, le Sous entier, par les youyous des femmes,
Acclame en El Hiba le chérif couronné :
Un vent de guerre sainte enfle les oriflammes
De son souffle prédestiné.

Les tribus des déserts, celles des hautes plaines,
Artisans et tolbas, laboureurs, chameliers,
Le poignard aiguisé, poires à poudre pleines,
Accourent vers lui par milliers.

Serrés comme le sable et les galets des plages,
Encombrant les chemins qui montent vers le Nord,
Ils attendent les jours des farouches carnages,
Ceux de leur gloire ou de leur mort.

Ils attendent les jours des rudes représailles,
Où les chrétiens seront rejetés à la mer,
Où l'on verra rouler la meule des batailles,
Sur le sol rouge de leur chair.

⁂

O mes frères, demain, vous verrez apparaître,
Tourbillonnantes, ces harkas,
Que le Sultan Hamed El Hiba, notre maître,
Dirige vers les saints combats:
Que chacun prenne alors son fusil et sa poudre,
Son chapelet et son Coran,
Qu'il selle son cheval, plus ailé que la foudre,
Et crie : « Allah, toi seul es grand ! »

Partez tous, ô guerriers. Partez tous, ô mes frères!
Allez délivrer vos moissons,
Les champs que nos aïeux, jadis, ont faits prospères,
Purifiez les horizons!
La haine au cœur, marchez vers les revanches sûres,
Rendez à l'Islam nos cités,
Que vos corps rédempteurs s'empourprent de blessures,
O vous qui serez exaltés!
Suivez l'Élu qui change en cartouches les pierres,
En canons géans, des fétus,
Et qui peut, sans effort, d'un clin de ses paupières,
Redresser les murs abattus.
Chassez les casques blancs et les pantalons rouges,
Les spahis, renégats de Dieu,
Qui dans l'enfer auront, pour femelles, des gouges,
Sur des lits de soufre et de feu.
Que les cadavres nus des Français, par les orges,
Perdent leur graisse et tout leur sang,
Que milans et vautours en remplissent leurs gorges,
Qu'ils mangent en s'éclaboussant.
Tuez, tuez leur chef à face de panthère,
Le Djinn plus maigre que le roc,
Qui, dans la même nuit, sans effleurer la terre,
Bondit de Rabat à Maroc.
Vous le reconnaîtrez : il porte trois étoiles,
Faites saler sa tête aux juifs,
Et que, bien pétrolés, ses os, vides de moelles,
Flambent comme le bois des ifs.
Lui mort, tout le Moghreb sera libre, ô fidèles!
Les cigognes, sur les koubbas,
Feront claquer leur bec, agiteront leurs ailes,
Et vous loueront par leurs ébats.
Alors, vous porterez plus loin votre victoire,
Vous irez chez vos ennemis;
En bataillons épais, vous referez l'histoire,
Vous prendrez Alger aux roumis.
Tunis verra flotter vos vertes oriflammes,
O conquérans du paradis,
Et la mer furieuse, au tombeau de ses lames,
Engloutira tous les maudits.

Rien ne restera plus des chrétiens en Afrique,
Que ceux jetés dans les silos;
L'Émir, lion de Dieu, Hiba le magnifique,
Aura leurs princes pour féaux,
Et sans que l'étranger désormais la profane,
Secouant au vent son sommeil,
De la Mecque à Tanger, la terre musulmane
Resplendira dans le soleil. »

## VENDREDIS MUSULMANS

Vendredis de l'Islam, jours des paresses sages,
Beaux loisirs parfumés de prière et d'encens :
L'air a plus de langueur, et plus lents, les nuages
Filent leur blanche laine à des fuseaux luisans.

Rabat sourit, heureuse, en sa robe éclatante;
Il est midi : bientôt l'appel des muezzins
Répondant au souhait d'une pieuse attente
Va faire résonner les créneaux sarrasins.

Allégresse des yeux, là-bas, le ciel bleu pâle
Se fond dans l'Océan, aussi pâle que lui,
Et l'eau lointaine, en cette union idéale,
Devient de la clarté qui tremble et qui séduit.

Devant le Bou-Regreg et son large estuaire,
La Barre lance encor des escadrons d'argent,
Qui, cabrés l'un sur l'autre, emplis d'un sourd tonnerre,
Vont à l'assaut avec un panache changeant.

Mais la paix de la ville errante par l'espace
Incline la pensée aux bonheurs indolens,
Rend le pas indécis, et, sur chaque terrasse,
Côte à côte assoupit les ramiers turbulens.

Rabat, « Ribat el Fath, » le camp de la victoire,
Orgueil du grand Chérif Yacoub el Mansour,
Au soleil printanier qui caresse sa gloire,
Rêve sous sa Kasbah et songe sous sa Tour.

Les vieux canons massifs dévorés par la rouille,
Les affûts à gradins disloqués par le temps,
Abdiquent le passé dans l'herbe qui les mouille
Et berce des iris, beaux calices flottans.

Sur une patte, en haut des Koubbas ovoïdes,
Gardiennes des tombeaux tout ruisselans d'émail,
Méditent sans bouger, durant les heures vides,
Les cigognes au bec sculpté dans le corail.

Favorites d'Allah, dédaigneuses des hommes,
Leur lenteur est sacrée et leur repos divin,
Et leurs ailes, toujours en efforts économes,
Ne consentent au vol que pour dompter la faim.

Des enfans, à leur cou portant des amulettes,
Visage de bitume et beaux yeux soudanais,
Tirent d'un court roseau des plaintes aigrelettes,
Les gestes alourdis par leurs voiles épais.

Vendredis musulmans! Béatitudes calmes!
Un long turban neigeux autour du crâne ras,
Les fidèles pensifs, salués par les palmes,
S'en vont à la Mosquée, un tapis sous le bras.

D'humbles gens : chameliers, âniers, vendeurs d'oranges,
Promènent au soleil la sainte inaction;
Leurs burnous ravaudés ont des loques pour franges,
Mais leurs yeux sont hantés d'un sublime rayon.

Leur misère orgueilleuse ennoblit la lumière,
La blancheur des murs nus est plus blanche auprès d'eux,
Allah soit louangé! La tâche coutumière
Ne rive plus leurs pieds à son boulet hideux.

La vie est plus légère et le cœur moins aride,
L'eau des ablutions a rafraîchi les corps;
Sous le ciel lumineux qui n'a pas une ride,
L'Espérance éternelle élève ses accords.

O Rabat, qui dira ta splendeur et ta grâce,
Par les après-midi des mystiques printemps,
O perle du Moghreb que l'Atlantique embrasse,
Parure du Prophète et gloire des Sultans.

### JARDIN DE LA MAMOUNIA

Jardin de la Mamounia ! Jardin céleste !
O paradis bien clos entre des murs croulans!
Douceur de l'eau qui passe et dont la fraîcheur reste,
Sous la vigne aux souples élans!

Beaux rameaux balancés par la brise éternelle,
La brise qui s'en vient des pentes de l'Atlas,
Et porte de la neige encore sur son aile,
Baume léger pour les cœurs las!

O jardin qui contiens mille charmes ensemble,
Beau jardin féminin, sourire et volupté,
Qui poses sur le front, comme un voile qui tremble,
L'ombre mêlée à la clarté !

O jardin ! O jardin ! confident de mon âme !
Toi qui sais caresser si mollement les sens,
Épanche ta langueur, exhale ton cinname,
Et tes longs philtres apaisans !

Le printemps du Moghreb, allégresse du monde,
A touché tes vergers d'un doigt magicien,
Et de ton humus noir que la saison féconde,
Monte ton faste aérien.

Tes orangers, pressant leurs têtes inégales,
Enveloppent leurs fruits dans des écrins de fleurs,
Chaque orange côtoie un millier de pétales,
Boule rouge dans des pâleurs.

Tes cyprès dont s'émeut la pointe délicate,
Bercés par le flot calme et transparent de l'air,
Écrivent sur l'azur quelque belle sourate
En marge d'un nuage clair.

Arbres italiens qu'aiment les tourterelles,
Orgueil de Marrakech, délices des sultans,
Ils se laissent frôler par les roses nouvelles,
Et par mes rêves palpitans.

Des rossignols cachés répandent leur musique,
Chaque feuille s'anime à leur appel divin,
Rien qui ne soit langueur, grâce mélancolique,
Miel plus suave que le vin.

***

Mais il faut voir de haut, jardin, ton opulence,
Au centre de l'allée en croix, il faut gravir,
Par l'escalier tournant qu'habite le silence,
La terrasse où s'allonge en secret le loisir :

Beau promenoir de pierre effleuré par les branches,
Espace limité qui me semble infini,
Lorsque, seul, accoudé sur les murettes blanches,
Mon esprit à l'ampleur de l'espace s'unit.

O mon âme, c'est là qu'en un bain d'émeraude,
Il faut plonger ta robe et laver son satin,
Et qu'il faut écouter, rumeur qui vibre et rôde,
En toi-même, la voix de ton songe lointain.

Regarde ! Les dattiers, les hauts arbres bibliques,
Racines dans l'eau vive et cime dans le ciel,
Inclinent leur panache aux lourdeurs métalliques,
En un mol abandon, vers le sol paternel.

Enivre-toi sans fin d'heureuses apparences,
Rassemble tendrement tous les parfums épars,
Recueille les reflets, savoure les nuances,
Que le jardin magique emplisse tes regards !

Mais surtout, ô mon âme ! amante de l'extase,
Vois s'élancer parmi la majesté du soir,
Tandis que tombe un fruit qui se blesse ou s'écrase,
Vois s'élancer, pareille à quelque grand espoir,

Plus haut que la cité, par delà son enceinte,
Dans l'atmosphère bleue où meurent des lilas,
La tour Moulay Yazid, surnaturelle et sainte,
Dessinée en relief sur l'écran de l'Atlas.

## PAYSAGE

Des murs fauves, troués parfois d'ogives noires,
Porches béans où rôde une éternelle nuit ;
D'innombrables créneaux que la lumière cuit,
Des tours où la lézarde a sculpté ses grimoires.

Vieux remparts délabrés, évocateurs de gloires,
Leur ligne, à l'horizon, devient vague, s'enfuit,
Puis s'évapore enfin ! Pas d'oiseau ! Pas un bruit !
La poussière flamboie et déroule ses moires.

Derrière un chamelier, au loin, passe un chameau,
L'Oued n'est plus qu'un long précipice sans eau ;
Et tout près, un cheval, parmi quelques broussailles,

Putride, ballonné, dort son dernier sommeil,
Tandis qu'un chien berbère, à pleins crocs, au soleil,
Dévide l'écheveau rouge de ses entrailles.

Alfred Droin.

# REVUE DRAMATIQUE

Porte-Saint-Martin : *Le Chèvrefeuille*, tragédie en trois actes de M. Gabriele d'Annunzio. — Théâtre Sarah-Bernhardt, *Jeanne Doré*, drame en cinq actes et six tableaux de M. Tristan Bernard. — Vaudeville : *La Belle Aventure*, comédie en trois actes de MM. G.-A. de Caillavet, Robert de Flers et Étienne Rey. — Renaissance : *Un fils d'Amérique*, comédie en quatre actes de MM. Pierre Veber et Marcel Gerbidon.

*Le Chèvrefeuille* de M. G. d'Annunzio n'a eu que quelques représentations. C'était prévu et ce n'est pas un échec. Quand une pièce s'adresse uniquement aux dilettantes, aux curieux de lettres, aux raffinés d'art, elle ne prétend pas, comme on dit en argot de théâtre, à « faire beaucoup de salles; » son ambition est autre : c'est de satisfaire cette élite de spectateurs. C'est à quoi celle-ci a réussi. Les Parisiens ont été charmés par ce régal qui leur arrivait d'Italie et qui avait tout de même si bonne saveur française. Ils ont admiré qu'un étranger maniât notre langue avec tant de vigueur, l'écrivît avec tant de souplesse et tant d'éclat, ne conservant de son idiome natal que quelques tournures singulières qui sont des étrangetés sans être jamais des contresens. Et ils se sont réjouis de constater, une fois de plus, qu'entre écrivains de race latine on est tout près de parler la même langue. Ils ont goûté cette richesse verbale et cette puissance de lyrisme. Ils n'ont pas songé un instant à contester à l'auteur que sa pièce fût du théâtre; car il y a bien des manières pour une pièce d'être du théâtre, et celle de Scribe est sans doute excellente, mais ce n'est pas la seule. Ils ont tout de suite compris que le sujet qui a tenté M. d'Annunzio s'était présenté à lui et devait se présenter sous la forme dramatique. Ils ont salué l'expression large, franche, robuste de sentimens humains, profondément humains et humains de tous

les temps; et ils se sont prêtés à deviner les intentions plus secrètes d'un art subtil, que l'auteur s'est plu à faire courir à travers son œuvre. Peut-être quelques-uns d'entre eux avaient-ils, au printemps dernier, assisté à la *Pisanelle :* ils ont su gré à M. d'Annunzio d'en avoir si tôt effacé jusqu'au souvenir et d'avoir tenu à prendre une de ces revanches comme en prennent les vrais poètes.

Ce titre, *Le Chèvrefeuille*, nous avait d'abord fait songer au lai fameux de Marie de France, et à la tragique histoire de Tristan et Iseult. Nous avions pensé que M. d'Annunzio s'en était avisé, au cours de ses voyages de reconnaissance à travers notre littérature du Moyen âge. Il se peut qu'en effet il lui soit venu de là; mais ce n'est qu'un titre, qui ne préjuge pas le sujet de la pièce : ce n'est qu'un nom dont l'auteur a baptisé la maison où il va nous introduire, la maison du drame. Imaginez une propriété de genre très italien : un jardin qui ressemble à un parc, une habitation qui a des airs de palais, une vaste salle que supportent des colonnes et que décorent des statues antiques, une terrasse qui domine un bassin, une perspective de cyprès, nobles et mélancoliques, qui font songer aux cyprès des jardins Giusti, à Vérone. Ce domaine appartenait à une famille, la famille de la Coldre, qui est une famille ruinée : cela encore est assez italien. Mais le fils, Ivain, a fait un mariage riche ; il faut croire que le mariage riche a des avantages, — j'entends au point de vue moral, et quoi qu'en disent les romanciers, les auteurs dramatiques et généralement tous les moralistes, — puisqu'il a permis à Ivain de racheter la maison natale. Cet Ivain est un charmant garçon pas très fort, pas très perspicace, pas très malin, de ceux dont on dit qu'ils n'ont pas inventé la poudre, qui d'ailleurs n'est plus à inventer. Il est affectueux, cordial, et aime à sentir tout son monde réuni et content autour de lui. Maintenant qu'il est rentré en possession de la maison de famille, il voudrait y grouper toute la famille ou du moins ce qui en reste. Il y a déjà installé sa sœur Aude, non sans peine. Il veut maintenant y ramener sa mère, et cela est très délicat. En effet, cette mère, devenue veuve, s'est remariée; elle s'est remariée bien vite avec un ami bien intime de son mari ! Elle est devenue M^me^ Pierre Dagon. Depuis ce jour-là, ses enfans ne l'ont plus revue. Tels sont les faits que nous apprendrons peu à peu au cours du dialogue, et que j'ai résumés tout d'abord et placés en tête de l'analyse, afin de situer la pièce et d'en indiquer l'atmosphère.

Lorsque la toile se lève, deux jeunes filles sont en train de causer. Ces jeunes filles sont aussi différentes qu'il est possible et forment un

contraste trop complet pour n'avoir pas été voulu. Mais c'était la coutume des tragiques anciens de rapprocher deux figures de jeunes filles qui se faisaient opposition. Ils mettaient Ismène à côté d'Antigone, la douce, la tendre, la craintive, à côté de l'impétueuse, de l'audacieuse, de l'indomptable. Il en était ainsi des tragiques grecs, chers à M. Patin, et probablement aussi des tragiques latins, dont M. Boissier aimait à nous répéter qu'ils avaient eu un succès énorme auprès du public romain, un succès bien plus grand que celui des comiques, d'un Plaute même et d'un Térence. S'il n'est rien resté d'Attius et de Pacuvius, qui furent le Corneille et le Racine de la vieille Rome, cela prouve seulement que le temps ne met aucun scrupule dans ses destructions et qu'il ne choisit pas ceux qu'il épargne : *habent sua fata libelli*. Or M. d'Annunzio a pris soin de nous avertir qu'il avait voulu faire une tragédie moderne, ce qui signifie, sans doute, une tragédie antique avec des personnages modernes.

Des deux jeunes filles, l'une, qui s'appelle Clariel, a été surnommée l'Hirondelle. Gaie, vive, rieuse, elle a, de l'hirondelle dont elle porte le nom, la légèreté aérienne. Elle est jolie, elle le sait, et cela lui fait un plaisir chaque jour renouvelé. Elle aime, elle est aimée, elle va faire un mariage d'amour : elle est heureuse; elle remercie l'air d'être si pur, le jour d'être si lumineux, les fleurs d'être si parfumées, la nature entière d'être si bonne : elle représente la joie de vivre. Dirai-je qu'elle la représente avec excès, avec affectation, trop continûment et avec trop de mots? Ce verbiage nous fatigue à la longue. Ce caquetage d'oiseau nous cause un léger agacement. Ce sautillement de branche en branche nous porte un peu sur les nerfs. C'est le personnage de la petite folle : il ne se supporte qu'à faible dose, et M. d'Annunzio nous a donné la bonne mesure. Il y a un endroit où l'Hirondelle parle d'une tortue qui a pris le bas de sa robe pour une laitue, et trouve cela très drôle. Nous aussi cette puérilité nous fait sourire. Et c'est un des traits où on reconnaît un goût qui n'est pas de chez nous.

L'autre jeune fille est Aude de la Coldre, la sœur d'Ivain, celle dont le père est mort et dont la mère s'est remariée. Ce sont, de toute évidence, ces événemens qui ont influé sur elle, et l'ont faite si sombre, si concentrée, si secrète, si mystérieuse, je ne dis pas si muette, car au contraire elle parle beaucoup, longuement, passionnément. Elle est, celle-ci, douloureuse, et non pas plaintive, mais farouche. Elle est de celles qui portent au fond du cœur une plaie toujours saignante et sur qui tout fait blessure; une brusque déchirure

lui a fait soudain apercevoir l'autre côté des choses : elle a pris la vie en horreur et le monde en haine. Tel est le personnage qui va être, non pas seulement le centre de la pièce, mais toute la pièce. C'est elle, la jeune fille ardente et terrible, qui sera sans cesse en scène; c'est elle dont nous aurons sans cesse sous les yeux le visage courroucé et pareil à un vivant reproche, elle dont nous entendrons sans répit et sans repos la lamentation furieuse et menaçante.

Ivain annonce à sa sœur que sa mère va venir, et qu'il est impossible de ne pas la recevoir, et de ne pas lui faire bon visage, comme doivent faire des enfans à leur mère. M^me^ Dagon viendra, mais Pierre Dagon, le mari, le second mari, viendra-t-il lui aussi? C'est la question qui se présente aussitôt à l'esprit d'Aude et qu'elle pose avec une curiosité angoissée. Celui-là, elle ne veut pas le recevoir. Celui-là, ce serait une audace intolérable qu'il osât se montrer, et une profanation qu'il pénétrât dans cette demeure. L'attitude d'Aude est singulière, tout à fait singulière, étrange, tout à fait étrange, *horrible most horrible*. Aude laisse entendre des choses effroyables, avec un air dément et des yeux fous. Est-elle en possession d'un secret abominable, d'un de ces secrets qui font se dresser les cheveux sur la tête et le sang se glacer dans les veines ? Est-elle seulement égarée et hors d'elle-même?

Arrivée de la mère. Ivain la reçoit à bras ouverts, comme une mère qu'on a vue la veille. Nous nous y attendions et nous n'étions pas inquiets. Mais comment cela va-t-il se passer avec Aude? Cela se passe très mal ; et je me reprocherais de le dire avec un semblant d'ironie, car ici le dialogue est magnifique. La mère est en proie à une douleur sincère, la plus vraie, la plus humaine qui se puisse imaginer, puisque c'est la douleur d'une mère qui souffre d'être traitée par sa fille en ennemie. Elle cherche les argumens les plus frappans, les mots les plus touchans; et elle les trouve. Nous sentons passer ici quelque chose d'antique, en effet, un ressouvenir de ces lois éternelles, que nul législateur n'a eu besoin de formuler, et qui sont inscrites au fond des consciences. Mais toute cette éloquence, la vraie éloquence, celle qui vient du cœur, est sans effet. Elle se heurte à une résistance obstinée, invincible. Elle échoue contre un obstacle qu'on ne nous révèle pas encore, mais que nous commençons à soupçonner. Aude parle d'un miroir où elle a vu l'image de l'empoisonneur en train de laver ses mains pâles. Elle ne précise pas autrement et le vague qui continue d'envelopper l'horrible chose, a pour effet d'en augmenter l'horreur. La vision d'un crime hante le cerveau malade de la jeune fille. Mais est-ce une vision réelle? Est-ce une hallucination ?

La mère s'en va désespérée, soutenue par son fils. Restent en scène les deux belles-sœurs, Hélissent et Aude. Lorsque paraît un visiteur... Il s'est trompé de chemin, il s'excuse. C'est un homme très bien élevé, très poli et très bien mis. Aude aurait-elle vu le diable en personne, elle ne s'enfuirait pas avec plus de précipitation et plus d'effroi. Hélissent par sa bonne grâce répare ce que cet accueil a eu de peu hospitalier. Elle est au contraire très accueillante au nouveau venu, très hospitalière, et nous devinons tout de suite qu'il ne lui déplaît pas; et vous, vous avez deviné que c'est Pierre Dagon, Dagon le traître, l'infernal Dagon, Satan-Dagon.

Ce premier acte serré, tendu, vous saisit, vous étreint, vous empoigne; et je ne dis pas absolument qu'il vous émeuve, mais, incontestablement, il vous remue.

Au second acte, la chambre d'Aude. Derrière ses rideaux, Aude, malade, après une nuit d'insomnie, repose d'un sommeil agité et qui n'est pas sans rêves. Clariel entre, l'inévitable Clariel, car M. d'Annunzio a voulu qu'elle parût au début de chaque acte, et il a certainement ses raisons pour cela. Et voici recommencer le babillage de cette Hirondelle, qui est plutôt une perruche. Elle apporte des fleurs, ce qui est absurde, car l'hygiène la plus élémentaire bannit les fleurs, surtout les fleurs d'Italie, très odorantes, des chambres de malades. Au lieu de disposer ces fleurs dans des vases, comme nous faisons tous, elle les répand à terre, ce qui est infiniment prétentieux. Elle fait parler la femme de chambre, comme si elle-même ne parlait pas pour deux. Elle insiste pour entr'ouvrir les rideaux et regarder Aude dormir, ce qui est d'une affreuse indiscrétion. Et elle éclate en sanglots, ce qui a pour immanquable effet de réveiller la dormeuse.

Aude est réveillée, mais de son sommeil, non de ce cauchemar où maintenant elle vit perpétuellement. Elle est comme un personnage fantastique, qui surgit du mystère et qui glisse dans l'ombre; elle a des sandales muettes et des manteaux couleur de muraille; elle passe son temps à épier, raser les murs et les sonder, écouter derrière les portes des gens qui font quelque chose. Et elle crie, elle invective, elle maudit, elle jette des sorts. Elle est l'oiseau de mauvais augure, la prophétesse de malheur, Cassandre ou Guanhumara. Elle est de plus en plus extraordinaire.

Ici une conversation avec Hélissent, si on peut appeler conversation ce qui est un colloque, une dispute, une attrapade, comme en ont entre elles ces dames de la *Piazza delle erbe*. Hélissent commence à être excédée de l'attitude, des airs, du langage d'Aude, qui dépasse les limites

permises à une belle-sœur. Il est temps que ces manières-là finissent. Ainsi provoquée, Aude riposte avec usure : elle n'a plus recours aux allusions et mots à double entente ; elle lâche le paquet, tout le paquet. Son père a été empoisonné par Pierre Dagon ! Sa mère a été la maîtresse de Pierre Dagon avant de devenir sa femme ! Il y a mieux : Pierre Dagon est l'amant d'Hélissent ! Assassin de son ami, mari de la femme qu'il a rendue veuve par un crime, il vient de séduire la belle-fille ! Voilà ce qu'Aude a appris à n'en pouvoir douter, et voilà ce qu'on gagne à écouter aux portes. Cette dernière accusation éclate comme un coup de tonnerre dans ce ciel qui n'était pas serein. Cette terrible fille sait tout : elle rendrait des points aux plus fins limiers d'une police, — qui pourtant a retrouvé la Joconde ! Elle est Sherlock Holmes en jupons.

La scène attendue, la scène à faire, est celle qui va mettre en présence Aude et le second mari de sa mère. Aude a accepté de recevoir Pierre Dagon dans sa chambre, et je crois même qu'elle l'a demandé, sachant bien que cette entrevue est nécessaire et que nous ne pardonnerions pas à l'auteur de l'avoir « esquivée. » Elle sera d'ailleurs pour nous sans surprise : nous n'avons rien à y apprendre que nous ne sachions déjà. Car Pierre Dagon ne niera pas : il est dans un de ces mauvais cas qui ne sont pas niables. Mais l'auteur ne se soucie aucunement de provoquer l'intérêt de surprise, et on devine qu'il a pour l'attrait de curiosité au théâtre un beau dédain et une souveraine indifférence. Deux personnages sont aux prises ; ils ont quelque chose à se dire ; donc, qu'ils se le disent, longuement, abondamment, éloquemment ! Aude surtout ; car j'ai déjà indiqué que Pierre Dagon est un homme bien élevé et discret.

Troisième acte : une terrasse parmi les cyprès, sur un fond de soleil couchant. On dirait une fresque de Campo Santo. Cette pièce a été encadrée dans des décors harmonieusement adaptés, d'une tonalité très juste, d'une note d'art très délicate. Aude arrive drapée de blanc, pareille à une statue antique. C'étaient ces draperies blanches et c'étaient ces voiles aux plis retombans dont s'enveloppait la jeune fille antique pour faire des libations aux morts et des sacrifices aux mânes irrités. Tout ici est choisi à dessein et révèle un sens caché : nous marchons dans la forêt des symboles. Et vous vous attendez à voir l'inéluctable Clariel... A défaut de la voir, nous l'entendons : elle s'en va, elle prend congé, elle s'éloigne, sa voix se perd : bon voyage !

Sur cette terrasse se rencontrent la mère et la fille. Une explication

entre elles est nécessaire. Ici encore le dialogue est très impressionnant. Aude a-t-elle pu oublier ce que sa mère a été pour elle, tant de soins et de tendresse, et de souffrances supportées et de misères acceptées? Oui, l'explication était nécessaire, car nous sommes convaincus que la mère coupable n'est du moins pas coupable d'assassinat. Mais il vaut tout de même mieux qu'elle nous le dise et nous voulons en avoir d'elle l'assurance. C'est un soulagement pour nous de savoir qu'elle a tout ignoré. Il lui reste à apprendre ce que l'impitoyable Aude va lui révéler : que Pierre Dagon est l'amant d'Hélissent.

En s'approchant de sa fille, la mère a aperçu, parmi les voiles de la justicière, un poignard, un bijou de poignard, un poignard de famille, car nous sommes en famille et il est impossible d'être davantage en famille. C'est un de ces poignards dont on se servait pour achever les gens et que, pour cette cause, on appelait une « miséricorde. » Aude, en s'en munissant, avait sûrement son intention. Et sa mère, en le lui dérobant, a la sienne...

Un homme apparaît : c'est Pierre Dagon. Les deux femmes l'interpellent avec vivacité. Alors il va tout dire, livrer tout son secret, le dernier mot de l'énigme, le fin du fin, comment le meurtre qu'il a commis est un meurtre amical, un assassinat bienfaisant, un crime par charité. Suivez bien sa démonstration. Son ami, M. de la Coldre, avait découvert qu'il était l'amant de M^me^ de la Coldre; alors, ne voulant pas chicaner avec les fatalités de l'amour, et, d'autre part, ne pouvant plus supporter la vie, il a demandé à l'ami traître de lui rendre, en le tuant, un service d'ami : ce que l'autre a fait au moyen d'une piqûre. Pierre Dagon considère qu'il a agi tout à fait en *galantuomo*. Il est très content de lui : il est content à peu de frais. Car cet empoisonnement de complaisance pouvait être méritoire, s'il avait servi à séparer Pierre Dagon de sa maîtresse; mais comme il a eu pour résultat l'union des amans, c'est tout au contraire le type, le modèle et le parangon de l'assassinat utile. C'est ici le point faible et le point très faible de la pièce de M. d'Annunzio.

La mère a été si peu convaincue par ce raisonnement artificieux, que c'est elle qui frappe Pierre Dagon et lui enfonce au cœur la « miséricorde » la mal nommée. Hélissent arrive au rendez-vous, trébuche sur le cadavre. « Qui a fait cela? — Moi! » répond sa belle-sœur. Cependant on entend l'orgue. C'est ce brave garçon d'Ivain qui, étranger à tout ce qui se passe dans sa tragique demeure, fait un peu de musique... Tel est cet amoncellement d'horreurs qui nous en laisse encore soupçonner d'autres. En effet, si la mère tue Pierre Dagon, c'est

bien moins par sentiment de justice que par passion jalouse, et elle frappe moins le meurtrier de son mari que l'amant d'Hélissent. Et d'autre part, si Aude déteste tellement Pierre, c'est peut-être qu'elle l'a jadis trop aimé. Ainsi les noirceurs qu'on voit sont encore dépassées par celles qu'on ne voit pas. Et c'est cela même qui caractérise les tragédies, et par quoi les modernes ressemblent aux anciennes.

J'ai assez indiqué, au cours de cette analyse, que je n'aime guère le rôle de Clariel : il est sautillant, gentil, précieux. Mais il y en a un qui est franchement détestable : c'est celui de Pierre Dagon. Dans les rares momens où il paraît en scène, il fait le personnage le plus effacé et le plus médiocre. Ce qui nous frappe dans son attitude et dans ses propos — qui n'ont rien de frappant — c'est combien il a l'air paisible et l'attitude débonnaire. Est-ce possible qu'un être si terne, si indifférent, si parfaitement quelconque, soit celui auquel s'adressent les furieuses invectives d'Aude ? Jamais on ne nous fera croire qu'un monsieur si paisible ait inspiré tant de passions et si romantiques. Aucune femme ne lui résiste et l'ami qu'il assassine bénit sa main meurtrière ; cet homme-là n'est pas un homme ordinaire : c'est, comme on dit aujourd'hui, un surhomme, ou, comme on disait au temps de M. de Camors, un homme fort. C'est le roué de la Régence ou le grand seigneur méchant homme du XVII$^{e}$ siècle. C'est Lovelace ou Don Juan. C'est, puisque nous sommes en Italie, un de ces princes de la Renaissance, guerriers et artistes, qui réunissaient en eux tous les prestiges, ceux de la race et de la beauté, des grandes manières et de l'esprit. Ou tout bonnement c'est un de ces dilettantes dont M. d'Annunzio a, dans ses romans, dessiné la figure inquiétante et analysé le charme pervers. Il fallait faire du séducteur un type étudié, fouillé, d'une psychologie rare et d'un relief accusé. Ou bien, ce qui eût été plus simple et non d'un moindre effet, il aurait fallu prendre le parti de ne point nous le montrer. Il fallait l'éliminer de la pièce, le reléguer à la cantonade. Il aurait été celui dont tout le monde parle et qu'on ne voit jamais, en sorte que chacun l'imagine à son gré et se le représente, par les yeux de l'esprit, plus grand que nature, — l'instrument de la Fatalité, comme elle invisible et présent. Ce qu'il ne fallait à aucun prix, c'était nous mettre sous les yeux une bonne face de bourgeois pour coin du feu.

A dire vrai, il n'y a dans *le Chèvrefeuille* qu'un rôle, celui d'Aude. On a comparé cette fille malheureuse et qui se venge à Hamlet et à Électre. Elle ressemble à ces personnages antiques, mais à travers une figure d'hier : l'André Cornélis de M. Paul Bourget. Il y a beau-

coup d'analogies entre *le Chèvrefeuille* et *André Cornélis*, où se trouve pareillement un type de meurtrier du grand monde et d'assassin sympathique. Aude est la Furie domestique. Ce qui lui est particulier, c'est l'abondance de verbe et la puissance d'invective que M. d'Annunzio a mises en elle, et c'est le lyrisme par lequel se traduisent les sentimens orageux de son âme exaltée. Poète, l'auteur s'est attaché à traduire, sous une forme éclatante de poésie, la souffrance, la colère, la honte, le mépris, la révolte, la vengeance et la haine, toutes les passions qui peuvent gronder dans un cœur tourmenté. A-t-il fait ainsi une tragédie ? Oui, à la manière dont en faisait le romain Sénèque. C'étaient des tragédies destinées non à être représentées, mais à être lues en public. On réunissait, non dans une salle de théâtre, mais dans une salle de conférences, un auditoire de lettrés. Devant ce public de raffinés, moins soucieux de péripéties qu'amoureux de mots, l'auteur exécutait, sur les thèmes connus des légendes tragiques, des variations somptueuses. Notez que Sénèque, et non Sophocle, a été le maître de nos tragiques de la Renaissance. C'est lui encore qui a enseigné à l'auteur du *Chèvrefeuille* l'art de la belle déclamation.

Le personnage d'Aude de la Coldre a trouvé en M[lle] Roggers une interprète tout à fait remarquable ; la vaillante artiste a lancé, avec une sombre et infatigable énergie, cette sorte de long anathème en quoi consiste ce rôle terrible. Les autres acteurs n'ont pas dépassé une honorable moyenne. La mère c'est M[me] Berthe Bady ; et M. Le Bargy n'a tiré aucun parti du rôle de Pierre Dagon, mais je ne crois pas qu'il y eût mieux à en faire.

A côté du drame lyrique de M. d'Annunzio il est amusant de placer le bon mélo de M. Tristan Bernard, *Jeanne Doré*, pour jouir un peu du rapprochement et reprendre pied dans la prose quotidienne. Point d'ornemens et point de fioritures : le fait-divers découpé en tranches. Le fils de la papetière a une maîtresse aux dents longues. Pour subvenir aux besoins de cette petite bourgeoise avide et rusée, il vole et assassine son parrain, le vieux Michaud, tonnelier. Arrêté par les gendarmes, il est mis en prison et comparaît devant les assises. Les jurés ne trouvent aucune excuse à ce jeune fêtard, aucune circonstance atténuante à ce meurtre qui a eu le vol pour mobile. Jacques Doré sera exécuté. C'est, comme fait-divers, ce qu'on peut imaginer de plus vulgaire, et M. Tristan Bernard l'a choisi exprès. C'est la banalité même, et si M. Tristan Bernard avait trouvé banalité plus

banale, ne doutez pas qu'il l'eût préférée. On s'est émerveillé du contraste que forme ce réalisme avec la fantaisie de la plupart de ses œuvres. Sans doute; mais, à y regarder d'un peu près, on s'aperçoit que le contraste n'est qu'apparent. Le comique, dans les comédies de M. Tristan Bernard, est produit par l'observation intime et précise, l'étude minutieuse et photographique de la platitude bourgeoise. Comme il nous a montré ailleurs la platitude dans la vanité, dans l'ambition, dans l'amour, c'est ici la platitude dans le crime.

Je ne doute pas qu'il n'y ait dans ce gros drame, comme dans les plus fines comédies de M. Tristan Bernard, toute sorte de traits d'observation que nous aurions relevés au passage, si nous avions eu notre liberté d'esprit. Mais nous ne l'avions pas. Tout notre esprit était absorbé, toute notre force d'attention était accaparée par un rôle que son admirable interprète a tiré hors de pair, au risque de déséquilibrer la pièce, qu'elle a, pour ainsi dire, inventé à mesure en le jouant, et dont elle a fait l'unique rôle : c'est celui de la mère, Jeanne Doré, personnifié par Mme Sarah Bernhardt. L'illustre tragédienne compte, à l'actif de sa magnifique carrière, nombre de créations plus complexes, plus difficiles, plus relevées, et enfin d'un tout autre ordre. Mais je ne sais pas si elle a dans aucun autre rôle, et par des moyens plus simples, mis une intensité d'émotion plus saisissante.

Depuis le moment où, dans les rumeurs de la petite ville qui s'éveille, elle perçoit pour la première fois le bruit inquiétant et fait la première rencontre avec cette idée atroce que son fils puisse être un meurtrier, elle va passer et nous faire passer avec elle par toutes les phases de la plus douloureuse agonie. Il faut, dans la scène de la cour d'assises, avoir vu son regard se croiser avec celui de son fils qui l'implore de ne pas livrer le secret de son pauvre amour; il faut avoir entendu le cri par lequel elle accueille le verdict de culpabilité sans circonstances atténuantes; il faut, il faut surtout avoir eu la vision de cette mère en deuil, pareille à un fantôme ou à quelque statue de la douleur, quand elle vient, auprès de cette gare par où arriveront les bois de justice, épier si c'est pour aujourd'hui... Le public a fait à Mme Sarah Bernhardt une ovation amplement méritée. On ne saurait trop admirer cette énergie, cette flamme, cette extraordinaire et indéfectible *vis tragica*.

Le rôle de Jacques Doré était tenu par le fils de l'auteur, M. Raymond Bernard, qui a des dons naturels, et tout à apprendre.

MM. Robert de Flers et G.-A. de Caillavet ont une entente de la

scène, une connaissance du public, un art de plaire, une sûreté de métier, une délicatesse de doigté qui font que chacune de leurs pièces nouvelles est un nouveau succès. Je crois bien que jamais ils n'avaient porté ces qualités à un degré de perfection tel que dans cette *Belle Aventure* due à la collaboration de MM. G.-A. de Caillavet, Robert de Flers et Étienne Rey. A tout débutant qui voudrait apprendre ce que c'est qu'une pièce bien faite à tout vieux routier qui voudrait savourer en homme du métier le dernier mot de l'habileté, je dirai : « Allez et instruisez-vous ! »

Car la pièce n'est en son essence qu'un vaudeville, et un vaudeville à quiproquo : le cousin d'Hélène de Trévillac est pris pour son mari ; André d'Éguzon passe, aux yeux d'une vieille grand'mère, pour être Valentin Le Barroyer. Mais cela est traité avec une telle légèreté de touche, agrémenté de tant de jolis détails parmi lesquels il en est de doucement attendrissans, que le fond de vaudeville disparaît : on ne voit que la forme de comédie légère. Les personnages sont des fantoches ou des grotesques, mais dessinés avec une telle absence de prétention, en croquis si rapides, qu'on a plaisir à les voir ou à les revoir : le vieux mari philosophe et assyriologue, la vieille grand'-mère au cœur d'or, à la morale suivant la nature, le jeune homme rangé, méthodique, ponctuel, qui tient en ordre et inscrit sur son carnet ses affaires de cœur, comme ses relevés de comptes, avec le numéro des bagages et l'horaire des trains. Et la situation, à un certain moment, devient des plus scabreuses, puisque la toile tombe au second acte sur une nuit de noces avant les noces. Mais cela est présenté avec un tel air d'innocence qu'il faut, pour en être choqué, y mettre de la réflexion et de la mauvaise grâce. Dumas fils disait que l'art du théâtre est l'art des préparations : entendez par là qu'il faut mettre le spectateur dans un état d'esprit approprié à l'effet qu'on veut produire sur lui. Alors tout passe, tout porte, tout mot fait balle, toute phrase prend une valeur, toute remarque un relief inattendu. Les auteurs de la *Belle Aventure* savent disposer le spectateur de telle façon que chaque réplique, — qui est la réplique attendue, voulue, désirée, — est accueillie par une fusée de rires, et qu'un personnage ne peut pas dire : « Dieu vous bénisse ! » sans mettre toute la salle en joie. C'est une atmosphère de gaieté, d'émotion à fleur de peau, d'ironie facile et d'allégresse.

Là aussi une artiste a pris pour elle la plus grande part du succès : M[me] Daynes Grassot, en réalisant une exquise figure de vieille, a été le charme de cette soirée. On ne saurait dire tout ce qu'elle a mis dans

son personnage de bonté souriante et de malice. Autour d'elle s'est groupée une excellente interprétation : la gracieuse Madeleine Lély, Joffre au comique copieux, et Victor Boucher si remarquable par la souplesse et le naturel.

Il y a encore de beaux jours pour la comédie romanesque. C'est un spécimen accompli de ce genre de tout repos que viennent de nous donner MM. Pierre Veber et Marcel Gerbidon, dans *Un fils d'Amérique*.

Un jeune homme a disparu, à la suite d'une discussion assez vive avec son père. Le vieillard, désolé, s'adresse à des aigrefins qui, sous prétexte de recherches dans l'intérêt des familles, le font « chanter » jusqu'à extinction de voix. Sur le conseil de ces ingénieux professionnels, Léon Verton, à court d'argent et à bout d'expédiens, se fait passer pour le fils disparu depuis tant d'années et miraculeusement retrouvé. Il arrive au bon moment. M. Pascaud, c'est le nom de ce père dont il n'est pas le fils, est un usinier dont le chagrin a peu à peu dérangé le cerveau et l'usine. Les affaires vont de mal en pis et marchent grand train vers la ruine. Les ouvriers, mal commandés, se mettent en grève; les cliens, mal servis, se mettent en fuite; les créanciers, mal payés, se mettent en colère. Soudain, et de par le seul effet de la présence de Verton, tout va rentrer dans l'ordre. L'imposteur deviendra le sauveur, le défenseur et l'ange gardien de la famille où il s'est introduit en intrus. Est-il besoin de dire que le vrai fils reparaît au moment de la péripétie, que tout semble alors sur le point de se gâter, mais qu'au dénouement tout se rarrange? Léon Verton épouse la fille de la maison : Robert Pascaud et lui seront deux beaux-frères en un seul cœur... Vous devinez tout le parti que d'habiles auteurs ont pu tirer de cette situation autour de laquelle ils ont disposé d'amusans tableautins de mœurs et quelques silhouettes falotes qui ne sont pas sans agrément.

M. Tarride est un excellent Léon Verton. M. Lérand a sa sûreté coutumière dans le personnage de M. Pascaud. M. Bouchez est amusant dans le type d'une sorte de Thomas Diafoirus, et Mme R. Maurel a dessiné une pittoresque figure d'usurière.

René Doumic.

# REVUES ÉTRANGÈRES

## LES SOUVENIRS D'UN VOLONTAIRE PRUSSIEN D'IL Y A CENT ANS

*Erinnerungen eines alten Lützower Jaegers* (*1795-1819*), par Wenzel Krimer. Deux vol. in-18, de la *Bibliothèque des Mémoires historiques*, Stuttgart, 1914.

Durant ce même été de 1813, je fus mêlé à un épisode qui fit sur moi une impression des plus vives. Je commandais un avant-poste, dans une profonde tranchée creusée au milieu d'une vaste plaine. C'était une belle nuit de printemps, chaude et tranquille, avec un clair de lune qui aurait risqué de laisser voir l'avant-poste, si celui-ci ne s'était point trouvé caché sous des buissons. Je me tenais à l'extrémité de la tranchée, tout pénétré d'une émotion tendre, et me plaisant à évoquer de chères images, lorsqu'on vint m'annoncer qu'une troupe de cavaliers s'avançait dans la plaine, se dirigeant tout juste vers l'endroit où nous étions. Je collai l'oreille contre terre, et perçus nettement, en effet, le pas rapide d'un certain nombre de chevaux. Sur quoi je donnai à mes hommes l'ordre de se préparer en silence à faire le coup de feu, dès l'instant où je leur en donnerais le signal. Notre attente ne fut pas longue : bientôt trois lanciers d'un régiment polonais s'approchèrent avec précaution de la tranchée, que j'avais fait garder des deux côtés, observèrent soigneusement les alentours, et puis, ne voyant rien de suspect, s'en retournèrent au galop vers le reste de la troupe.

Alors cette troupe entière s'avança, précédée de son officier. A une distance d'environ cinquante pas, j'interpellai l'officier il s'arrêta, mais sans me répondre un seul mot. De nouveau je lui demandai ce qu'il venait faire; et comme ensuite, au lieu de me répondre, je le voyais éperonner son cheval et s'élancer sur moi, je lâchai la détente de mon fusil. Il tomba, mortellement blessé au cœur; et, au même instant, une salve générale de mes hommes abattit sur le sol quinze des siens; après quoi le reste de la troupe s'enfuit précipitamment.

Au point du jour, je sortis de la tranchée pour examiner l'endroit où ces malheureux étaient tombés. Un frisson douloureux me saisit à la vue de ma victime. C'était un grand jeune homme d'une beauté singulière, un modèle magnifique pour une figure d'Antinoüs, richement vêtu, avec trois décorations sur sa poitrine ensanglantée...

J'envoyai aussitôt un parlementaire au camp ennemi, pour demander une suspension d'armes de six heures, et pour inviter les compagnons de l'officier mort à venir enterrer avec moi leur camarade. Les deux choses furent acceptées avec une émotion manifeste. J'appris en même temps que le mort était chef de bataillon au 7e régiment de uhlans polonais. C'était le comte Joseph Skrzynecki, fils unique d'une très respectable famille de Varsovie.

Bientôt apparurent sur le lieu du drame une soixantaine de Polonais, profondément désolés. Ils formèrent un demi-cercle autour du cadavre, pendant que mes chasseurs prussiens, l'arme basse, complétaient le cercle. L'un des officiers polonais prononça, dans sa langue, de courtes paroles d'adieu; et moi-même, les yeux pleins de larmes, je ne pus m'empêcher d'ajouter quelques mots dans mon polonais entremêlé d'allemand. Puis, solennellement, le corps fut déposé en terre, et une triple salve de mes hommes mit fin à la cérémonie, après laquelle le chef de la délégation polonaise, un robuste officier à la chevelure grise, me serra cordialement la main tout en sanglotant. Les autres morts furent enterrés ensemble, dans une fosse voisine. Et bien longtemps, ensuite, il me fut impossible de secouer la triste hantise de ce souvenir : je croyais sans cesse apercevoir devant moi le beau visage pâle du jeune officier mort, avec le doux sourire qu'il avait gardé sur ses lèvres.

C'est du même ton à la fois élégant et familier que nous sont racontées toutes les aventures militaires d'un jeune étudiant en médecine autrichien, Wenzel Krimer, qui vers l'âge de dix-huit ans, au printemps de l'année 1813, s'était engagé dans le célèbre régiment prussien des Chasseurs de Lützow, et allait prendre part aux dernières campagnes de l'Europe contre Napoléon. Publiés aujourd'hui en deux volumes par un descendant de l'auteur, les *Souvenirs* de l'ancien Chasseur de Lützow sont incontestablement l'un des plus curieux et pittoresques récits qu'ait fait sortir de terre, en Allemagne, la commémoration patriotique de ces luttes décisives d'il y a cent ans. Krimer a beau vouloir nous apitoyer sur les souffrances de toute espèce qui l'ont naguère accablé pendant son séjour dans un collège dirigé par des moines autrichiens : nous sentons qu'il a reçu là une éducation littéraire de premier ordre ; et à chaque page de ses deux volumes l'humaniste, qui se cache en lui sous l'insouciant et joyeux compagnon se rappelle à nous dans l'habileté avec laquelle nous le voyons nuancer, détailler, mettre en relief les menus incidens d'une

vie de soldat. Peut-être, seulement, ce type original de « bohème » lettré aurait-il une tendance à forcer parfois la note personnelle, dans quelques-unes de ses amusantes ou tragiques peintures; et en particulier nous avons l'impression que le hasard l'a vraiment favorisé au delà des probabilités ordinaires, s'il lui a permis en effet d'approcher tour à tour autant de figures illustres, depuis le tsar Alexandre et son frère le grand-duc Constantin jusqu'au vieux Gœthe, à Bernadotte, au roi Louis XVIII, — pour m'en tenir à ces quelques noms des principales « célébrités » avec lesquelles notre obscur volontaire aurait eu l'occasion de s'entretenir.

Mais, en tout cas, cette « vantardise » de l'auteur des *Souvenirs* n'intervient chez lui que, quasiment, par accès, tandis que le cours habituel de sa relation porte, au contraire, l'empreinte d'une modestie et d'une véracité parfaites, avec même une promptitude touchante à reconnaître l'insignifiance relative de son propre rôle en comparaison de celui de tels de ses chefs ou de ses camarades. Sans compter une philosophie profondément sceptique et fataliste, qui réduit à d'étroites mesures la part de notre activité humaine dans les grands événemens de la guerre ou de de la paix, et prête volontiers aux descriptions des plus glorieuses batailles une allure anecdotique, accidentelle, presque « bourgeoise, » annonçant déjà les futurs tableaux militaires d'un Stendhal ou d'un comte Tolstoï. Voici, par exemple, quelques épisodes de cette longue et sanglante bataille de Leipzig dont toute l'Allemagne a bruyamment fêté le centenaire, au mois d'octobre passé. Le jeune Krimer, qui tout à l'heure nous était apparu sous l'uniforme d'un lieutenant des Chasseurs de Lützow, se trouve désormais transformé en médecin du même régiment. Ses chefs ont appris qu'il avait autrefois commencé des études médicales, et aussitôt ils l'ont contraint à subir un semblant d'examen qui va lui permettre, pendant les deux années suivantes, d'amputer de son mieux des centaines de bras et de jambes. Écoutons-le nous raconter, humblement et fidèlement, ce qu'il a vu du premier jour de la mémorable « Bataille des Nations : »

La journée du 15 octobre se passa toute, pour nous, en manœuvres et en contremarches. La nuit suivante, nous eûmes enfin quelques heures de repos; et dès l'aube du lendemain nous nous trouvions déjà en ordre de bataille. Le coup d'œil, autour de nous, était des plus imposans. Aussi loin que s'étendait le regard, nous apercevions colonne après colonne de toutes armes, de toutes couleurs, de toutes nations. Parmi les troupes rangées, trois des principaux souverains de l'Europe chevauchaient avec

leur escorte, s'arrêtant sans cesse pour adresser aux soldats d'affectueuses paroles d'encouragement. Un silence profond régnait sur la plaine : toutes les âmes frémissaient d'une attente solennelle.

Ce fut vers huit heures que la canonnade commença de notre côté. Notre bataillon était placé en colonne entre deux batteries russes, qu'il devait couvrir. Juste en face de nous, l'ennemi avait installé une longue rangée de canons, au milieu desquels nous voyions se dresser deux redoutes fortifiées. Le feu de cette quarantaine au moins de canons se poursuivait sans interruption : mais, tout en etant dirigé contre nous, il ne nous faisait aucun mal, car les coups, dans l'épais brouillard qui s'était soudain répandu, étaient pointés trop haut. Tous les boulets passaient en sifflant par-dessus nos têtes. Vers dix heures, cependant, le brouillard s'est levé; et presque au même instant le feu de l'ennemi s'est arrêté. Déjà nous pensions que les Français, moins complaisamment traités par nos batteries, s'apprêtaient piteusement à nous tourner le dos.

J'étais descendu de cheval. Enveloppé dans mon grand manteau, je me tenais derrière la colonne, en compagnie du capitaine Pogwisch; et, dans ma joie juvénile de tous ces boulets français inutilement dépensés, j'étais en train d'esquisser une figure de danse, lorsqu'une grenade s'abattit devant nous, éclata sur-le-champ, décapita un enseigne, troua la poitrine d'un officier, et écrasa les jambes de douze hommes de la colonne. L'ennemi avait reconnu son erreur, et rectifiait son tir. Moi-même, dès l'instant suivant, je me trouvai étendu sur le dos. Pogwisch me tenait par un bras, et me regardait avec inquiétude. Je tâtai timidement mes jambes; et puis, les sentant saines et sauves, j'essayai de me relever: mais j'en étais empêché par quelque chose qui, derrière moi, retenait mon manteau. C'était un éclat de grenade qui m'était passé entre les jambes, déjà presque éteint, s'était pris dans mon manteau, et m'avait fait tomber.

Désormais, il ne s'agissait plus de danser, ni de rire. Les chirurgiens de ma compagnie s'étaient enfuis dès les premiers coups de feu, de telle sorte que je dus me charger, à moi seul, des douze amputations. Force m'était, naturellement, de me borner à arrêter l'effusion du sang, avant de faire transporter les opérés à l'ambulance la plus voisine. Je me trouvais ainsi occupé, lorsque survint une deuxième grenade, qui, celle-là, arracha complètement le bas-ventre de l'adjudant de notre bataillon, décapita trois hommes, et puis s'en alla infliger de graves dommages à un bataillon de Tireurs Silésiens postés derrière nous. L'ennemi, cette fois, ne nous manquait plus. Chacun de ses coups semait parmi nous une dévastation terrible ; et, avec cela, nul moyen de fuir, aucun effort à tenter pour nous dérober à une mort quasi certaine! En trois quarts d'heure, nous avions perdu 5 officiers et près de 200 hommes. Furieux, hurlant de rage, les soldats exigeaient au moins la permission de s'élancer contre l'ennemi.

Enfin notre excellent major von Ziegler nous déclara qu'il nous autorisait, sous notre responsabilité, à essayer de prendre d'assaut l'une des deux redoutes françaises, celle qui s'élevait directement en face de nous. Avec un *hourrah* sauvage, nos braves jeunes volontaires s'avancent contre la redoute, la baïonnette baissée. Une colonne d'infanterie ennemie se précipite à notre rencontre, mais en peu d'instans nous l'avons refoulée.

Nous voici tout près de la redoute : à trois reprises, nos hommes tentent vainement d'en forcer l'entrée, sous une grêle de boulets et de balles. Après des efforts infinis, ce qui reste du bataillon parvient enfin à escalader le rempart, et désormais c'est à l'intérieur de la redoute que se poursuit la mêlée. Les canonniers français tombent bravement à côté de leurs pièces enclouées. Toute l'affaire n'a pas duré plus de dix minutes.

Presque au même moment, d'autres bataillons avaient, eux aussi, enfoncé les lignes ennemies : l'aile droite des Français se trouvait rejetée vers l'Elster, en pleine déroute. Il y eut là une avance générale de tout notre corps d'armée; et déjà nous avions pris possession d'un large plateau un peu élevé, lorsqu'une fois de plus une vive canonnade imprévue vint anéantir nombre de nos hommes.

Quant à moi, pour pouvoir panser les blessés avec plus de loisir, je m'étais installé dans un fossé profond, derrière le bataillon. Je me figurais y être à l'abri; et, en vérité, quel besoin aurais-je eu de m'exposer au danger, alors qu'il m'était possible sans cela de remplir tout aussi bien mon devoir de médecin ? J'étais donc occupé à trancher la jambe d'un sous-officier, quand un boulet en ricochet vint écraser le pauvre diable entre mes mains; et à peine, ensuite, ai-je pu me retourner, que voilà qu'une nouvelle grenade frappe le rebord du fossé, et en roule lentement pour s'abattre à mes pieds ! Je renonce à décrire l'épouvante qui m'envahit. Du moins me hâté-je, suivant la règle, de me jeter à plat sur le sol, après quoi j'attends qu'il plaise à la grenade d'éclater : mais la maudite bête me laisse longtemps dans cette attente mortelle, sans vouloir se décider. Enfin ma patience est à bout : je saute sur mes pieds, saisis la grenade, et la rejette au dehors du fossé. Elle était morte, c'est-à-dire éteinte. D'une façon générale, d'ailleurs, le tir de l'artillerie française m'a semblé exceptionnellement mauvais, pendant toute cette bataille.

D'autres fois, au contraire, notre volontaire prussien ne se fait pas faute de louer l'habileté et la bravoure des troupes françaises; et le génie de Napoléon, surtout, lui inspire une admiration qu'il ne cherche pas à dissimuler. Après comme avant cette victoire allemande de Leipzig, il nous raconte d'autres batailles où, malgré la supériorité du nombre, l'armée dont il fait partie est incontestablement défaite, — sauf pour les ministres à le nier, dans leurs bulletins. Car ce n'est pas seulement à Napoléon que doit s'adresser le reproche d'avoir voulu cacher ses échecs. « Que nous ayons mérité, nous aussi, le même reproche, — écrit l'ancien Chasseur de Lützow, — c'est de quoi j'ai eu la preuve la plus manifeste, à maintes reprises. Il est absolument certain, par exemple, que dans les deux batailles de Lützen et de Bautzen nous avons été battus, et avons subi des pertes considérables. Comment donc ne nous serions-nous pas étonnés lorsque, nous étant retirés en Silésie après ces deux rencontres meurtrières, nous y avons vu paraître des bulletins de l'armée des Alliés où il était parlé tout au

long d'importantes victoires que nous aurions remportées, et lorsque, là-dessus, les excellens Silésiens se sont mis à nous accueillir en triomphateurs, nous qui n'étions en réalité que de tristes fuyards ? »

Aussitôt que l'on a appris en Allemagne le retour de Napoléon, au printemps de l'année 1815, le bataillon où servait Wenzel Krimer est envoyé en Belgique : mais là, dans un village des environs de Liége, des semaines se passent sans qu'il soit question de batailles prochaines. Le jeune volontaire visite les curiosités de la région, s'amuse à vider la cave d'un vieil avare chez qui on l'a logé, et finit par demander la permission de s'en retourner auprès de sa femme, — car il s'est marié pendant l'intervalle des deux campagnes. La cause véritable de cette résolution de quitter l'armée est l'avancement accordé au major von Ziegler, sous les ordres duquel Krimer a toujours servi, et que va remplacer un autre chef, beaucoup moins agréable. Aussi bien, l'opinion commune est-elle que le corps d'armée ainsi campé près de Liége va être bientôt envoyé à Aix-la-Chapelle, pour y tenir garnison. Mais voici que soudain, à l'aube du 14 juin, Krimer entend battre la générale dans les rues du village; tout le monde est sur pied, des compagnies défilent, sac au dos, emmenant leurs canons. « Enfin nous apprenons que les Français ont franchi la frontière s'avancent très vite vers Bruxelles, et que tout le corps d'armée de Bülow, auquel nous étions rattachés, doit aussitôt se mettre en route. » Krimer prend à peine le temps d'empaqueter ses caisses d'instrumens chirurgicaux, et le voilà parti, une fois de plus, à la rencontre de nos troupes françaises !

Cette fois, il ne s'agissait plus d'une marche de parade. Nous entendions nettement des coups de canon, tirés quelque part dans le lointain; et, vers le soir, nous reçûmes l'ordre de charger nos armes, tout en continuant d'avancer le plus vite possible, et avec le moins de bruit. Je ne saurais plus dire exactement quel chemin nous avons suivi : en tout cas, nous allions vers Louvain, par des routes étroites, en pleine campagne. Notre marche s'est prolongée jour et nuit jusqu'au 16 juin vers midi, avec seulement quelques courtes pauses. Durant toute cette journée, et jusque tard dans la nuit, nous avons entendu une violente canonnade à peu près continuelle : c'était la bataille de Ligny. Depuis la nuit précédente, la pluie n'avait pas cessé de tomber ; l'air était glacial, malgré la saison; tout le monde était trempé jusqu'aux os, et frissonnait de froid. Enfin la brigade entière s'arrêta dans un vaste champ entouré de bois; comme d'habitude, les fusils furent disposés en pyramides...

Bientôt la pluie se changea en un orage épouvantable : tout près de moi, la foudre tua deux hommes, tandis que plusieurs autres ressentirent

une secousse qui les laissa longtemps assourdis. Aussi peut-on se figurer avec quelle joie nous accueillîmes l'arrivée d'un certain nombre de tonneaux pleins d'une eau-de-vie très forte : rien au monde n'aurait eu mieux de quoi nous réchauffer et nous rendre courage. Le précieux liquide était si abondant que l'on ne prenait pas même la peine de le répartir par mesures égales : chacun était libre de puiser selon son gré dans les tonneaux défoncés. Je ne manquai point, pour ma part, à me faire apporter une pinte pleine; et je buvais et buvais, pour me sécher le sang, mais en vain, si bien que je finis par vider mon cruchon à peu près tout entier. Toute autre provision faisait défaut : mais nous n'en étions pas moins d'excellente humeur, et désolés seulement de ne pas avoir le droit de chanter. Nous eûmes beaucoup de peine à réprimer nos *hourrah*, lorsque notre cher général Bülow passa devant nos rangs, et nous adressa quelques bonnes paroles. Cette halte mémorable dura environ trois heures; après quoi nous nous remîmes en marche, notre régiment constituant l'avant-garde avec celui des Hussards Verts.

Nous eûmes alors à traverser des bois et des marais, souvent sur d'étroits sentiers. Nos chefs ne paraissaient pas bien sûrs de leur route. Il y eut un conseil de tous les officiers supérieurs, dans une ferme voisine; puis un paysan belge vint se placer à notre tête, entouré de quatre chasseurs, et suivi d'une compagnie entière de pionniers. Des arbres furent abattus, des buissons taillés, des fossés remplis, des marais recouverts de bois et de paille. Tout cela, naturellement, ralentissait beaucoup notre marche. Vers minuit, le temps changea; une tiédeur humide se répandit dans l'air, sous l'influence de laquelle se firent mieux sentir les effets de l'énorme quantité d'eau-de-vie que nous avions absorbée. Il n'y avait pas un homme de tout notre régiment qui ne fût tout à fait ivre. C'était en vérité un spectacle comique, de voir tituber ces officiers et soldats qui, tout à l'heure encore, s'avançaient gaillardement, d'un pas mesuré. Moi-même me suis endormi sur mon cheval, et n'ai plus rien su de ce qui se passait jusqu'au matin du 17.

Parvenus sur la grand'route de Louvain, les Chasseurs de Lützow rencontrent une multitude de soldats allemands qui s'enfuient vers Namur : ce sont, en majeure partie, des hommes des pays rhénans, anciens soldats de Napoléon, et qu'une terreur a saisis, à la perspective de devoir affronter leur maître de la veille. Ils annoncent que tout est perdu : Blücher est prisonnier avec tout son état-major, le général Vandamme marche déjà sur Liége ; toute la population du pays est soulevée contre les alliés ! Grâce peut-être à l'eau-de-vie qui brûle encore dans leurs veines, les compagnons de Wenzel Krimer ne se laissent pas émouvoir par ces déserteurs, qui les engagent instamment à suivre leur exemple. Ils continuent bravement d'avancer, rencontrant toujours de nouveaux fuyards, parmi lesquels se trouvent même quelques officiers. Et voici qu'ils aperçoivent, accou-

rant vers eux avec une mine piteuse, leur cher et vénéré chef de la veille, le major von Ziegler, qui leur demande la permission de combattre dans leurs rangs, comme un simple soldat! L'infortuné les a quittés pour commander, précisément, l'un de ces bataillons de chasseurs rhénans qui viennent de déserter en masse, sans se soucier de la honte qu'ils lui infligeaient!

Un accident déplorable a détruit les pages suivantes du manuscrit de Krimer, où celui-ci nous rapportait ses aventures pendant la bataille de Waterloo. Le fils de l'ancien Chasseur de Lützow, qui avait eu naguère l'occasion de lire ces quelques pages désormais perdues, se rappelait surtout que son père y décrivait « la dernière attaque des hussards prussiens, au cours de laquelle fut pillée la voiture personnelle de Napoléon. » Par suite de circonstances qui risquent malheureusement de nous demeurer toujours inconnues, cette voiture, au moment où l'industrieux Wenzel Krimer en a tenté l'assaut, se trouvait habitée par un certain « aumônier militaire français, » qui avait entassé autour de soi, sur les coussins, un grand nombre de croix, de ciboires, de calices, et d'autres objets pieux en bon argent massif; et le fait est que, dès la première page de son manuscrit qui succède à la fâcheuse lacune susdite, l'auteur nous parle de l'étonnement amusé de ses camarades lorsqu'ils l'ont vu revenir « avec cet étrange butin; » après quoi il signale à notre indignation la conduite éhontée d'un prêtre de Saint-Quentin qui, quelques jours plus tard, au lieu de consentir à lui acheter le même « butin, » a osé exiger qu'il le restituât sur-le-champ, sous peine de sacrilège! « Mais je ne poussais pas la sottise pieuse jusqu'à me laisser ainsi dépouiller d'un trésor dont la prise m'avait valu une balle de pistolet dans les reins (car Krimer avait été blessé par l'aumônier, avant de le poignarder dans sa voiture). J'ai donné simplement au prêtre un ostensoir de cuivre doré, et puis j'ai secoué sur sa table toutes les hosties que contenait le ciboire. Quant à tout ce qui était en argent, parmi mes objets religieux, je l'ai soigneusement repris, et en ai vendu une partie à un orfèvre de la même ville moyennant 600 francs. »

Aussi bien la perte du feuillet consacré au récit de la bataille de Waterloo se trouve-t-elle, pour nous, amplement rachetée par la lecture des chapitres où Wenzel Krimer nous raconte son entrée à Paris avec les troupes alliées victorieuses, le long séjour qu'il y a fait, et de quelle manière son régiment a été ensuite envoyé à Chartres, pour

contraindre les habitans de la région à reconnaître, une fois pour toutes, la fin de l'ère napoléonienne. Cette dernière partie de son récit, notamment, constitue un tableau historique d'un intérêt exceptionnel. Jamais encore, je crois, l'on ne nous avait montré avec autant de lumière et de force le poids terrible de l'occupation étrangère pendant les mois qui ont suivi l'échec de la tentative désespérée de Napoléon.

Arrivés à Chartres, nous avons été logés chez l'habitant. Mon ami Wolf et moi demeurions ensemble chez un riche bourgeois, M. Garnier, où nous ne nous laissions manquer de rien, et vivions vraiment, selon notre proverbe national, « comme Dieu en France. » Mais si à Paris, déjà, tout le monde était furieux contre les Prussiens, c'était bien pis encore dans cette ville de Chartres. Les indigènes, à peu près unanimement ultra-napoléoniens enragés, nous haïssaient de toute leur âme. Nul moyen d'entrer en relations cordiales avec l'un d'eux ; on voyait aussitôt, à leur figure, qu'ils nous auraient plutôt coupés en morceaux. Nous avions même à nous tenir constamment en garde contre eux, et aucun de nous ne sortait le soir sans être solidement armé. Malgré cela, il se produisait souvent des attentats, surtout dans les villages voisins. Dans deux de ces villages, à ma connaissance, l'on a dû appliquer à la lettre l'ordre donné par Bülow, qui prescrivait de brûler sans pitié jusqu'à la moindre maison de tout village où serait commis un attentat contre un soldat prussien. La haine fanatique de la population allait si loin que les filles les plus notoirement dépravées ne voulaient, à aucun prix, nous accorder leurs faveurs.

Un véritable régime de terreur s'était répandu sur Chartres et sur tout le département d'Eure-et-Loir. Des canons chargés stationnaient sur les places ; jour et nuit, des patrouilles de cavalerie parcouraient les rues. Avec cela, un désir manifeste d'humilier en toute façon notre orgueil national. Sans cesse les autorités prussiennes s'avisaient de quelque nouvelle occasion de fête, qui leur permît de rappeler aux Chartrains leur honte de vaincus. En plein boulevard, ces jours-là, et naturellement aux frais des « indigènes, » Bülow faisait servir de somptueux banquets à tout son régiment. Quoi d'étonnant que, dans ces conditions, un certain nombre d'habitans aient conçu le projet d'un complot, qui d'ailleurs ne pouvait guère manquer d'avorter misérablement, ainsi qu'il l'a fait? Mais d'abord je ne résiste pas au désir de citer un petit épisode d'ordre tout intime, — je veux dire : n'intéressant que les troupes prussiennes, — et qui cependant ne laisse pas d'avoir aujourd'hui pour nous un certain intérêt d' « actualité. »

Parmi les nouveaux venus qui nous étaient envoyés d'Allemagne se trouvait, notamment, un petit lieutenant d'une vingtaine d'années, tout rose

et léché, tout gonflé de morgue aristocratique, qui, frais émoulu de l'École des Cadets, se figurait volontiers que nous vivions encore au beau temps de la schlague, et que des tyranneaux de son espèce pouvaient librement traiter nos braves soldats comme l'on avait coutume de traiter les chiens sur les domaines de monsieur son papa. Vers le même moment, un digne vieux sous-officier, militaire d'une bravoure et d'une intelligence remarquables, reçut la charge de donner les premières leçons aux nouvelles recrues. Cet homme, d'origine hongroise, et nommé Keledjy, serait depuis longtemps devenu officier, s'il avait pu seulement apprendre un peu à lire et à écrire : universellement estimé et aimé, honoré de quatre décorations, c'était sans contredit le meilleur instructeur de tout le régiment.

Le lendemain de la fête en l'honneur du roi de Prusse, Keledjy faisait la leçon à ses recrues, en présence du susdit jouvenceau. Un exercice difficile, qu'il avait commandé, ne parvenait pas à s'exécuter aussi bien qu'il aurait voulu. Or, voilà que le petit lieutenant, que l'on avait envoyé là pour qu'il apprît, lui aussi, et non point pour qu'il donnât des ordres, s'avance vers une des recrues, qui ne se tenait pas à l'alignement, l'accable de coups de poing et de pied, puis, se tournant vers Keledjy : « Caporal, lui crie-t-il, assomme-moi ce maudit animal ! — Pardon, mon lieutenant, répond le sous-officier avec une colère contenue, cela ne se trouve pas dans mon règlement ! J'ai commandé dans maints combats des compagnies entières, et même un bataillon ; mais jamais je n'ai eu recours à de pareils procédés. Seuls, les dégradés peuvent être battus : mais non pas un honorable soldat de l'armée royale ! — Je te dis que c'est moi qui te l'ordonne ! » s'écrie de nouveau le petit lieutenant, rouge comme un homard. A quoi le vieux sous-officier répond, d'une voix calme : « Mon lieutenant, mon roi lui-même s'abstient de me tutoyer, et je puis exiger de vous la même politesse. D'ailleurs, vous n'avez pas à commander ici ! — Quoi ? Comment ? Un maudit caporal ! Et tu te mêles encore de raisonner ? » Le lieutenant hurlait, étranglé par la rage. Puis le voilà qui tire son sabre du fourreau, et qui, du plat de l'arme, frappe à deux reprises les joues du sous-officier ! Sur quoi Keledjy, affolé à son tour par un tel outrage, abaisse vivement sa baïonnette; et le lieutenant tombe mort, le cœur transpercé. L'aventure produisit naturellement une impression profonde. Chacun avait pitié du brave Keledjy, mais en reconnaissant l'impossibilité pour le sous-officier d'échapper à une sentence de mort devant le Conseil de guerre. Du moins tous les officiers, et Bülow lui-même, s'adressèrent-ils au Roi pour implorer la grâce du condamné ; et le fait est que, trois jours après, le pauvre Keledjy obtenait sa remise en liberté.

Quant au susdit complot des habitans de Chartres, Wenzel Krimer nous raconte d'abord les circonstances singulières qui ont permis de le découvrir. Un commandant prussien demeurait chez l'un des plus riches et notables bourgeois de la ville, appelé Pelletier. Ce commandant était, nous dit Krimer, un « homme d'un cœur d'or, adorant les enfans; » et jamais, en fait, il ne rencontrait le petit garçon des Pelle-

tier, un bambin de cinq ou six ans, sans le caresser affectueusement. Un matin, l'enfant voit sortir de sa chambre l'officier prussien armé d'un magnifique fusil de chasse ; il demande la permission d'examiner le fusil, et s'écrie, dans l'élan naïf de son admiration : « Oh ! quelle belle pièce vous avez là ! Mon père en a beaucoup, lui aussi, des fusils et d'autres armes, mais rien d'aussi beau que ceci ! » Or, l'un des premiers soins de Bülow avait été de faire confisquer toutes les armes des habitans, si bien que ces paroles imprudentes de l'enfant ne pouvaient manquer d'éveiller les soupçons de l'officier. A force de caresses et de tendres instances, celui-ci force le petit à lui avouer que les armes de son père, fusils, sabres, pistolets, se trouvent cachées dans les caves de la maison. Sur quoi l' « ami passionné des enfans, » au lieu de se rendre à la chasse comme il l'avait projeté, s'empresse de courir chez Bülow pour lui dénoncer le père de son petit protégé. On était à la veille du 15 août, jour choisi par les conspirateurs pour l'exécution de leur entreprise.

Dans le plus grand secret, Bülow enjoint qu'on ne laisse personne sortir de Chartres, ni non plus y entrer. Il fait arrêter toute la famille des Pelletier, fait fouiller leurs caves ainsi que des bâtimens qu'ils possèdent au dehors de la ville, et met la main sur le grand dépôt d'armes dont avait parlé l'enfant. Ses recherches lui livrent aussi toute sorte de papiers, qui lui révèlent à la fois le plan détaillé du complot et le nom de ses principaux organisateurs.

Le dessein soigneusement préparé par ces infortunés était, affirme Krimer, « d'une habileté diabolique. » A minuit, dès que retentirait le tocsin, chacun des habitans devait bâillonner et enfermer sous clef les Prussiens logés dans sa maison ; puis l'on devait s'armer en hâte, attaquer les postes prussiens, s'emparer de l'Hôtel de Ville, de la Préfecture, et de l'Évêché, où demeuraient l'état-major de Bülow et les officiers supérieurs. Cela fait, un signal du haut de l'une des tours de la cathédrale avertirait les paysans des villages voisins, qui, emportant les armes de leurs locataires prussiens, se rendraient en masse à la ville, où l'on s'occuperait de créer une véritable armée. Après quoi les régimens ainsi improvisés s'uniraient à l'armée de la Loire, en passant sur le corps des troupes allemandes postées en observation vis-à-vis de celle-ci ; et puis l'on marcherait sur Versailles et Paris, où l'on n'aurait pas de peine à susciter un grand mouvement révolutionnaire.

Tel était ce complot, dont la « malice diabolique » se mêlait, il faut bien l'avouer, d'une si forte dose d'ingénuité que je soupçonne le petit

garçon des Pelletier de n'avoir pas été étranger à sa préparation. Mais Bülow et son état-major n'en furent pas moins épouvantés du danger que venait de leur révéler un « hasard providentiel. » Toujours en grand secret, la journée entière du 14 août fut employée à d'énergiques mesures de défense. Les hommes reçurent l'ordre de passer la nuit sur pied, dans leurs chambres, l'arme à portée de main; tous les postes furent décuplés; et, vers dix heures du soir, un régiment de cuirassiers prussiens, cantonné aux environs, vint s'installer sur la Place d'Armes.

Aussitôt, sur un signal de Bülow, le canon se met à tonner; toutes les places, toutes les rues se remplissent de troupes; et l'on procède à l'arrestation de tous ceux des habitans de Chartres dont on a déchiffré les noms sur les papiers saisis dans la maison des Pelletier. Séance tenante, ces malheureux se voient traduits devant un conseil de guerre qui en condamne quatorze à être fusillés. Leur procès, tout sommaire, a lieu dans l'une des salles de l'Hôtel de Ville, en présence du préfet et des « autorités municipales. » Puis les condamnés descendent dans la cour de l'Hôtel de Ville, et c'est là qu'ils subissent leur exécution, — tous excepté leur chef, l'heureux Pelletier, à qui l'on daigne faire grâce en raison de l'inconsciente dénonciation de son fils.

Cette procédure catégorique, — ajoute Wenzel Krimer, — amena pleinement l'effet désiré : personne désormais, dans la ville, ne songea plus à une réaction. Et il semble aussi que l'échec du complot projeté à Chartres ait eu son contre-coup dans d'autres endroits : car nous ne tardâmes pas à apprendre qu'une bonne partie de l'armée française de la Loire avait juré fidélité au roi Louis XVIII, tandis que le reste se trouvait désarmé et licencié. A Paris et à Versailles, tout se passa tranquillement, sauf quelques tumultes isolés. Mais l'on ne peut s'empêcher d'imaginer les suites qu'aurait risqué d'avoir ce complot de Chartres, si la chance en avait favorisé l'accomplissement. Qui sait si, du coup, l'Allemagne même n'aurait pas été exposée à une nouvelle invasion?

De telle sorte que tout s'est terminé pour le mieux, au jugement de Wenzel Krimer, qui d'ailleurs ne nous cache pas l'extrême plaisir que lui a causé, bientôt après, l'ordre de quitter Chartres pour rentrer à Paris. Mais combien plus vif encore a dû être le plaisir des Chartrains, en se voyant délivrés de ces hôtes qui depuis deux mois, à leurs frais, vivaient dans leurs maisons « comme Dieu en France! »

T. DE WYZEWA.

# CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La session parlementaire s'est ouverte le mardi, 13 janvier, dans des conditions confuses : c'est d'ailleurs, dans les mêmes conditions que les Chambres s'étaient séparées, il y a trois semaines. Contrairement à ce qu'on pouvait espérer, ou désirer, les vacances n'ont apporté aucune lumière propre à éclairer la situation. On attend toujours les projets de M. Caillaux. M. le ministre des Finances s'est enveloppé jusqu'ici d'un demi-mystère que la discussion de deux douzièmes provisoires au Sénat n'est pas parvenue à dissiper. Cette discussion a pourtant été utile et brillante, mais les orateurs qui y ont pris part ont posé plus de questions qu'ils n'ont reçu de réponses. M. Caillaux, qui paraissait si sûr de ses projets lorsqu'il a renversé le ministère Barthou, ne les a fait jusqu'ici connaître que par bribes, et tout ce qu'on peut en dire, c'est qu'il avoue lui-même qu'ils ne peuvent complètement aboutir qu'à une échéance lointaine. Il ne faut donc pas compter sur les grandes réformes promises pour mettre en équilibre le budget de 1914 ; on y pourvoira par des moyens de fortune que nous ne connaissons pas encore assez bien pour pouvoir en raisonner. Le dieu n'est pas sorti du nuage.

Nous avons parlé de la discussion du Sénat. M. Ribot y a pris une grande part. Dans un discours rapide, mais précis et où aucune question importante n'a été négligée, il a fait un exposé de notre situation financière avec une clarté impressionnante. Il a déclaré que cette situation était grave et qu'il fallait remonter jusqu'en 1871 pour en trouver une aussi inquiétante. Y a-t-il là quelque exagération ? Nous voudrions le croire, mais, à la réflexion, la situation actuelle nous apparaît encore pire que celle de 1871. A cette époque en effet, malgré les terribles désastres que nous venions d'éprouver, nos forces financières présentaient, l'événement l'a prouvé, une remarquable solidité. Nos

réserves étaient loin d'avoir été épuisées. Nos impôts pouvaient, sans fléchir, fournir un rendement plus considérable. Ce merveilleux système fiscal, qu'on a depuis tant calomnié, a montré alors toute sa souplesse et sa fécondité. Enfin, en 1871, nous avions au pouvoir M. Thiers qui, avec sa grande expérience et son ferme bon sens, a fait justice des chimères où des réformateurs croyaient trouver une panacée, et nous avons aujourd'hui M. Caillaux. Laissons d'ailleurs ces comparaisons entre le passé et le présent pour nous en tenir à celui-ci. M. Ribot a essayé, en vain, de connaître les intentions de M. le ministre des Finances; après lui, M. de Lamarzelle et M. Touron, tous les deux avec beaucoup de talent et de force, sont revenus à la charge; M. Caillaux est resté dans une réserve sibylline, remettant ses explications à plus tard. Il en a dit cependant assez pour en laisser entrevoir le sens. Son discours a montré la préoccupation constante de mettre les diverses classes du pays en opposition les unes avec les autres, et peu s'en faut qu'il ne les ait simplement divisées en riches et en pauvres, pour conclure que toutes les charges devaient porter sur les premières dans des proportions qui les écraseraient. M. Ribot a repris la parole et, dans une improvisation éloquente, émue, pressante, il a adjuré M. Caillaux d'oublier qu'il était homme de parti, chef de parti même, pour se rappeler seulement qu'il était ministre des Finances. Son discours, reproduit le lendemain par tous les journaux, a eu un grand retentissement dans le pays tout entier. M. Caillaux n'y a rien répondu et la discussion s'est trouvée close, mais cette clôture est toute provisoire, le débat recommencera bientôt.

Nous ne savons encore que très partiellement à quoi M. le ministre des Finances a employé ses vacances. Il avait promis de faire des économies, de larges économies ; la France y comptait ; nous commençons à craindre que, sur ce point encore, elle n'ait une déception. Le chiffre avoué, du déficit s'élève à 794 millions. M. Caillaux s'était fait fort de le réduire à 600, s'engageant par là à en économiser 194. Un journal officieux nous a annoncé que cet habile prestidigitateur faisait à la France, pour ses étrennes, un premier « cadeau » de 50 millions. Le mot de « cadeau » paraîtra singulier. C'est l'impression qu'aurait certainement chacun de nous si on lui disait : — Je vais vous prendre 100 francs... Non : décidément je me contenterai de 80, je vous fais « cadeau » du reste. — M. Caillaux ne nous fait cadeau que de ce qui nous appartient. 50 millions ne sont d'ailleurs qu'une petite fraction des 194 qu'il avait promis d'économiser. Mais du moins ces économies

sont-elles sérieuses ? L'étonnement de M. Cochery a été grand lorsqu'il les a examinées de près. Elles n'étaient toutes, ou peu s'en faut, que des ajournemens de dépenses, un report partiel au budget de 1915 de dépenses qui étaient exigibles en 1914. Est-ce une économie, cela ? Non, certes : c'est un simple enjambement financier d'une année sur une autre. Pour alléger le présent, c'est aggraver l'avenir. Telles sont la plupart des prétendues économies de M. Caillaux. D'autres ne sont pas moins ingénieuses. M. Caillaux décide, par exemple, que le réseau de l'État rapportera en 1914 à peu près un million de plus qu'on ne l'avait prévu. Si c'est là une économie, les économies sont vraiment faciles à faire et il n'est pas nécessaire d'y appliquer ce qu'on appelle avec admiration la science financière de M. Caillaux. Veut-on maintenant ce qu'il est permis d'appeler un « comble » et qui figurerait avec honneur dans une comédie du Palais-Royal : 400 et quelques mille francs sont « économisés » sur les services pénitentiaires. Et comment? Les gardiens de prison seront privés du repos hebdomadaire : la loi leur en assurait le bénéfice, mais la mesure est ajournée. Nous plaignons les gardiens de prison : ils seront eux-mêmes les prisonniers de l'équilibre budgétaire. *Le Temps* a qualifié de mystification la lettre officielle par laquelle M. le ministre des Finances a fait connaître à M. le président de la Commission du budget la liste de ses économies. A-t-il eu tort? Nous laissons à nos lecteurs le soin d'en juger.

La nouvelle session s'annonce donc comme devant être difficile, confuse, laborieuse, agitée. Les discussions financières y tiendront la plus grande place, mais quand même elles l'occuperaient toute, il semble impossible que le budget soit voté avant l'expiration des pouvoirs de la Chambre : pour la première fois, on ira aux élections sans budget. Au surplus, c'est peut-être le seul moyen de dissimuler au pays le surcroît de charges qu'une politique de dépenses folles doit inévitablement lui imposer. On s'efforcera de ne lui en avouer qu'une partie, celle qui incombera à ce qu'on appelle la fortune acquise. Il entre dans la politique du gouvernement, — et c'est contre cela que M. Ribot s'est élevé avec tant d'énergie, — de frapper seulement une classe sociale et d'exciter contre elle les passions envieuses et jalouses qui fermentent si aisément dans une démocratie : politique purement démagogique dont nous avons déjà relevé dans le passé quelques symptômes, mais à laquelle le ministère actuel a donné, en peu de jours, une accélération redoutable. Ces discussions mettront en cause la loi militaire : on sait que les radicaux et les socialistes affec-

tent d'y voir la cause du déficit. M. Jaurès annonce déjà l'intention d'interroger le gouvernement sur ses intentions définititives au sujet de cette loi. Au moment de la lecture de la déclaration ministérielle et de la discussion qui a suivi, les socialistes unifiés, bien qu'ils aient senti se refroidir de plusieurs degrés leur ardeur ministérielle, n'ont pas voulu se prononcer encore contre un Cabinet dans lequel ils avaient mis toutes leurs complaisances. Ils ont pris une attitude d'attente : ils se sont abstenus. Mais ils veulent maintenant savoir à quoi s'en tenir sur la vraie pensée du gouvernement. Regarde-t-il la loi militaire comme un accident provisoire, un fait fâcheux avec lequel il faut biaiser et ruser jusqu'au moment où on pourra le supprimer? Alors, les socialistes unifiés et les radicaux seront avec lui. Mais, si la loi est à ses yeux un fait permanent, correspondant à une situation internationale destinée à durer et qui devra durer avec elle, les socialistes unifiés et la plupart des radicaux sentiront grandir et gronder dans leur cœur les colères violentes que M. Vaillant a si bien exprimées lorsqu'il a accueilli la chute de M. Barthou en criant : « A bas la loi de trois ans ! » Les socialistes unifiés et les radicaux-socialistes refuseront de vivre plus longtemps dans l'équivoque; mais que deviendra le gouvernement s'il en sort? Incontestablement, sa vie est précaire Ce qui le sauvera, peut-être, c'est qu'il n'a à gagner que quelques semaines pour atteindre les élections. Faire ces élections est le seul but qu'il se propose en ce moment : il y sacrifiera tout.

Au dehors aussi, il s'en faut de beaucoup que la situation se soit simplifiée. Pour la faire bien comprendre, revenons à quelques semaines en arrière, au moment où sir Edward Grey a saisi les Puissances, faut-il dire d'une proposition véritable, ou plus simplement de la manière de voir du gouvernement britannique au sujet des affaires d'Orient?

Cette seconde expression est sans doute celle qui se rapproche le plus de la vérité. Quoi qu'il en soit, c'est une initiative formelle qu'a prise le ministre anglais, et il faut lui en savoir gré. Qui pourrait dire si la Conférence des ambassadeurs à Londres se réunira de nouveau? Pour le moment, elle est comme tombée en léthargie, et les Puissances de la Triple-Alliance, notamment l'Autriche et l'Italie, sous prétexte d'exécuter ses décisions, se sont livrées à des actes isolés qui leur ont donné l'apparence d'avoir seules pris en main la direction des événemens. Cette apparence n'est pas sans danger. L'action de

la Conférence des ambassadeurs a rempli une première phase diplomatique, pendant toute la guerre et les premiers temps qui l'ont suivie. Il est de mode aujourd'hui d'adresser mille critiques à la Conférence, sans tenir compte du but qu'elle s'était proposé et des circonstances difficiles qu'elle a traversées. Le but a été de maintenir entre les Puissances un accord qui ne pouvait subsister qu'au prix de certains sacrifices. On reproche ces sacrifices à la Conférence, ou à certaines des Puissances qui en ont fait partie, comme si l'accord qui en est résulté était dépourvu de valeur. Que serait-il arrivé s'il avait été rompu? Toutes les méthodes, toutes les combinaisons, toutes les solutions ont leurs inconvéniens, mais les méthodes et les solutions contraires auraient eu aussi les leurs et c'est un procédé d'esprit un peu court, parce qu'on voit seulement les premiers, de ne pas se préoccuper de ce qu'auraient pu être les seconds. La politique d'accord entre les Puissances a probablement sauvé la paix de l'Europe: c'est son mérite. Peut-être est-elle moins nécessaire aujourd'hui, au moins dans sa première forme. La guerre des Balkans ayant pris fin, — pour le moment, — le danger d'une conflagration plus étendue est moins pressant. Quoi qu'il en soit, les Puissances de la Triplice ont, sans le briser, assez sensiblement détendu le lien qui les rattache aux autres. Une nouvelle phase diplomatique s'est ouverte, et c'est pourquoi sir Edward Grey a fait des propositions ou des suggestions qui devaient avoir le concours de la France et de la Russie. Les deux groupes de Puissances ont été ainsi amenés à prendre position, non pas contradictoirement, mais parallèlement et avec une indépendance réciproque. Cette forme nouvelle vaut-elle mieux que l'ancienne, l'événement le dira; mais il faut croire qu'elle correspondait davantage à la situation présente, puisqu'elle en est naturellement sortie.

Sir Edward Grey a donc pris la parole et, puisque les Puissances de la Triple Alliance prétendaient agir sur certains points conformément aux décisions de la Conférence, il a rappelé ce qu'avait été l'esprit de cette même Conférence sur certains autres points, qui ne devaient être non plus ni négligés ni oubliés. En d'autres termes, les Puissances tripliciennes se préoccupant surtout de fixer d'abord au Nord, puis au Sud, les frontières de l'Albanie, le gouvernement anglais a appelé l'attention sur la question des îles, qui n'est pas moins digne d'intérêt. Les deux questions doivent-elles être liées? On a paru le croire à la Conférence. Les uns ont dit oui résolument, les autres n'ont pas dit non : en somme, le sentiment qu'il y avait un lien entre les deux ordres de questions a dominé dans la Conférence. Il était, au surplus, conforme à la nature

des choses. La délimitation de la frontière méridionale de l'Albanie, qui devait, dans la pensée de l'Italie et de l'Autriche, rencontrer des difficultés du côté hellénique, devait, dans la pensée de l'Angleterre, de la France et de la Russie, devenir plus facile si la question des îles était réglée plus libéralement envers la Grèce. Nous ne parlons pas de l'Allemagne : elle aurait bien voulu concilier tout le monde. Alliée de l'Italie et de l'Autriche, elle a des ménagemens à observer à l'égard de la Grèce : il est probable que si son action ne s'est pas manifestée d'une manière ouverte, elle s'est exercée discrètement dans un sens modérateur.

Pour en revenir à la communication de sir Edward Grey, elle porte sur deux points. Les troupes grecques devaient évacuer avant le 31 décembre les territoires épirotes que la délimitation aurait attribués à l'Albanie; mais on avait fixé cette date sans tenir un compte suffisant des difficultés que la Commission de délimitation rencontrerait dans la poursuite de sa tâche et des retards qui en résulteraient Ces retards ont été tels qu'on ne pouvait se dispenser de prolonger le délai fixé pour l'évacuation, et c'est la première proposition qu'a faite sir Edward Grey. La seconde est plus importante et d'un ordre plus général : elle s'applique aux îles dont les unes sont occupées par la Grèce et les autres par l'Italie. Les premières, sir Edward Grey émet l'avis que la Grèce doit les conserver, à l'exception d'Imbros et de Tenedos, considérées à tort ou à raison comme commandant l'accès des Dardanelles. Les secondes, celles que l'Italie occupe à titre provisoire et comme gages de l'évacuation complète de la Tripolitaine par les troupes turques, le gouvernement anglais estime qu'elles doivent être dès maintenant évacuées et remises à la Porte. C'est le traité de Lausanne dont nous avons trop souvent parlé pour qu'il y ait lieu d'y revenir. L'opinion du gouvernement anglais est que le gage doit être rendu, puisque la Tripolitaine est évacuée. L'est-elle complètement? Les journaux italiens le contestent, mais le gouvernement anglais l'affirme. S'il reste en Libye quelques soldats et quelques officiers turcs, la Porte n'en est pas responsable et les a rayés des cadres de son armée. Il s'agit ici d'une question de bonne foi, et celle du gouvernement italien ne saurait être mise en doute : l'heure de l'évacuation des îles a évidemment sonné. Est-ce tout? Non. Sir Edward Grey a tenu à rappeler le principe qu'il a posé dès le premier moment et toujours maintenu depuis, à savoir qu'aucune île de la Méditerranée ne doit rester entre les mains d'une grande Puissance : si elle y restait, l'équilibre de la Méditerranée serait changé, et c'est ce que le gouver-

nement britannique ne saurait accepter. Tout cela est énoncé en termes très simples, mais très nets, dans la note anglaise. Si nous voulions ici faire de la polémique contre les journaux italiens, la matière ne ferait pas défaut. C'est à nous, et à nous seuls, que la presse italienne adresse avec amertume le reproche de montrer une hâte extrême de voir l'Italie évacuer les îles du Dodécanèse, et d'exercer sur elle une pression peu amicale pour amener ce résultat. Sans doute le gouvernement français appuie l'Angleterre dans la notification qu'elle a faite, mais il lui en a laissé l'initiative. N'importe, on n'ôtera pas de l'esprit de la majorité des Italiens que c'est la France seule qui, par une hostilité secrète et jalouse, insiste pour l'évacuation des îles. La presse italienne veut qu'il en soit ainsi : ce serait perdre son temps que d'essayer de la convertir.

La France donc et la Russie ont adhéré tout de suite à la proposition de sir Edward Grey : les Puissances de la Triple-Alliance y ont mis plus de réflexion et de lenteur. Sur le premier point, la nécessité de prolonger le délai accordé à la Grèce pour l'évacuation des territoires attribués à l'Albanie, la réponse ne s'est pas fait attendre : les trois Puissances ont consenti à prolonger le délai jusqu'au 18 janvier. C'est peu ; on espérait un peu plus, par exemple jusqu'à la fin du mois ; mais enfin, la date du 18 a été acceptée par tout le monde. Il n'est pas douteux que l'évacuation sera faite dans le temps prescrit, mais nous sommes moins certains et plus inquiets de ce qui arrivera ensuite. Les territoires à évacuer sont habités par des populations incontestablement helléniques, qui détestent les Albanais et qui, après avoir cru à leur affranchissement, éprouvent une horreur plus grande du joug qu'on veut appesantir sur elles. Il faut s'attendre à des résistances qui ne seront pas faciles à vaincre. Mais c'est le même problème dans toute l'Albanie! Ce pays, on le sait, est composé de pièces et de morceaux disparates, qui n'ont aucun lien entre eux et auxquels on aura bien de la peine à en donner un; la question grecque n'est pas la seule qui se dresse au seuil de la principauté future comme une menace; au dedans, l'anarchie est à son comble, sans qu'on puisse dire quel gouvernement en viendra à bout. On a cherché un prince pour l'Albanie; il n'était pas facile à trouver. Enfin les Puissances se sont mises d'accord sur le nom du prince de Wied, dont on s'accorde à dire du bien, mais qui, trop intelligent pour ne pas pressentir les difficultés, peut-être les dangers de sa tâche, ne montre pas une grande hâte de gagner sa capitale, dont on ne sait d'ailleurs pas encore où elle sera. Cette situation confuse semble

avoir tenté l'humeur conquérante du gouvernement de Constantinople, retombé entre les mains des Jeunes-Turcs. Nous aurons dans un moment à parler du mouvement intérieur qui a porté au ministère de la Guerre Enver bey, devenu Enver pacha, à la place d'Izzet. Ce dernier étant de race albanaise, pourquoi ne deviendrait-il pas, aussi bien qu'un autre, prince d'Albanie? La principauté retomberait alors sous la souveraineté ou la suzeraineté du Sultan, et le gouvernement ottoman récupérerait par une voie indirecte une nouvelle partie des provinces qu'il a perdues. Il était peu probable que cette combinaison serait acceptée par les Puissances, si l'événement ne les y forçait pas : en conséquence, un coup de main a été tenté sur Vallona au moyen de deux cents soldats et officiers turcs qui, déguisés en réfugiés albanais retournant dans leur pays, ont été arrêtés au moment de débarquer. On s'est empressé de réexpédier les soldats à Constantinople et on a retenu les officiers prisonniers. Izzet pacha a naturellement protesté qu'il n'était pour rien dans l'affaire et que les projets qu'on lui avait prêtés étaient de pure fantaisie: rien de plus naturel que son désaveu, puisque le coup avait manqué. Y a-t-il eu vraiment complot comme on l'a cru, et quelles ont été les ramifications de ce complot, on l'ignore. Essad pacha en était-il? Et Ismaïl Kemal? On l'a dit, sans trop le savoir. Ce qui est sûr, c'est que la situation de l'Albanie est de nature à encourager tous les coureurs d'aventures, et que l'Europe fera bien, puisqu'elle a voulu créer, ou consenti à créer cette principauté baroque, d'y envoyer sans plus de retard le prince de Wied ou un autre. Mais il faudra plaindre celui qu'on y enverra. Il était déjà presque impossible de faire vivre ensemble les Albanais : quand on leur aura joint un lot de Serbes au Nord et un lot de Grecs au Sud, la tache aura besoin d'un surhomme. En attendant, les Grecs évacuent, puisqu'ils y sont contraints ; mais quel sera le lendemain de l'évacuation ?

Les Puissances de la Triple-Alliance, après avoir répondu sur le point de la note anglaise relatif à cette évacuation et au délai nouveau dans lequel elle doit être opérée, se sont recueillies pour répondre au reste. Leur recueillement dure encore, et on ne sait pas ce qui en sortira. Les bruits les plus divers ont couru à ce sujet : nous constatons avec plaisir que les derniers sont un peu plus optimistes, mais nous n'en garantissons par l'exactitude.

Les Puissances tripliciennes consentiraient, dit-on, à ce que les Grecs conservassent les îles qu'ils occupent, à l'exception de Tenedos et d'Imbros dont nous avons déjà parlé, et peut-être aussi de Samo-

thrace et de Lemnos, que l'on considère aussi comme trop rapprochées des Dardanelles pour ne pas appartenir à la Porte. La Grèce conserverait les autres îles, notamment Chio et Mithylène, les plus importantes de toutes. Et le Dodécanèse? Nous ne mettons pas en doute, comme nous l'avons dit plus haut, que l'Italie ne l'évacue, puisqu'elle s'est engagée à le faire; mais elle n'y mettra aucune hâte et on assure qu'elle demandera des compensations aux dépenses qu'elle y a faites. Le principe d'une indemnité est acceptable : reste à déterminer quelle en sera la nature, le caractère, et enfin où en prendra-t-on les élémens? S'il est vrai, comme on l'a prétendu, que l'Italie voudrait se faire reconnaître une zone d'influence en Asie-Mineure, elle trouvera l'Europe peu disposée à préparer la liquidation de la Turquie d'Asie au moment même où celle de la Turquie d'Europe lui cause de si graves soucis. Mais ces bruits de journaux valent-ils la peine d'être recueillis? Le plus sage est d'attendre la réponse des Puissances tripliciennes, d'autant plus qu'elle ne saurait plus se faire attendre longtemps.

Les propositions de sir Edward Grey sont sages : il est à croire qu'elles aboutiront à peu près dans les termes où elles ont été faites et, en tout cas, cela est désirable. Mais, pour parler avec autorité dans le monde, l'expérience de tous les siècles jointe à celle de ces derniers temps montre que la première condition est d'être fort. Pourquoi faut-il que l'Angleterre ait en ce moment un ministre comme M. Lloyd George? Nous ne contestons pas son génie financier; M. Caillaux le prise très haut et il y a entre les deux hommes assez d'analogies pour qu'ils se comprennent et s'apprécient; l'Angleterre et la France pourraient en faire l'échange sans qu'il y eût une modification appréciable dans l'une ou dans l'autre. Cependant, — car il faut être juste, — M. Caillaux, s'il a l'habitude fâcheuse d'opérer lui aussi des incursions dans un domaine qui n'est pas le sien, n'a jamais fait de déclarations aussi inopportunes que celles de M. Lloyd George.

La surprise a été grande lorsque le *Daily Chronicle* les a publiées. C'est une vieille idée de M. Lloyd George de se mettre d'accord avec l'Allemagne pour la réduction des armemens maritimes. Il est même allé à Berlin pour en parler et n'y a eu aucun succès. Alors il a imaginé d'agir unilatéralement et de désarmer sans se préoccuper de savoir si l'exemple serait suivi. La raison qu'il en donne est que jamais les rapports de l'Angleterre n'ont été meilleurs avec l'Allemagne. Au surplus, dit-il, les nations de l'Europe concentrent actuellement leurs

efforts sur le renforcement de leurs armées de terre et, si l'Allemagne avait un jour l'idée de contester la suprématie britannique sur mer, elle serait obligée d'y renoncer pour conserver sa situation militaire sur le continent, ce qui est sa préoccupation dominante et son intérêt principal. Ici, nous devons un remerciement d'un genre particulier à M. Lloyd George : il trouve tout simple que l'Angleterre modère ses armemens maritimes pour permettre à l'Allemagne d'augmenter ses forces de terre contre nous. Ce sont là des choses qu'on pense quelquefois, mais qu'on s'abstient généralement de dire. L'augmentation des forces militaires, ou même leur entretien dans l'état présent, est d'ailleurs, aux yeux de M. Lloyd George, une « folie organisée : » aussi, après avoir constaté qu'un grand mouvement s'élève contre elle dans l'Europe occidentale, déclare-t-il que « si le libéralisme négligeait de saisir l'occasion actuelle, il trahirait grossièrement la confiance du peuple. » L'occasion actuelle ! M. Lloyd George la trouve excellente pour procéder au désarmement. On se demande dans quelle planète éloignée vit son esprit, puisqu'il ne voit rien de ce qui se passe dans la nôtre. Et malheureusement, ces idées, qui sont à ses yeux la folie de la désorganisation, sont partagées par une fraction considérable de l'opinion radicale en Angleterre. C'est là une faiblesse du parti libéral, devenu radical, et du gouvernement issu de lui. Ni M. Asquith, certes, ni sir Ed. Grey, ni M. Churchill ne partagent le pacifisme outrancier de M. Lloyd George ; mais n'est-ce pas un grand désordre dans un pays qu'un ministre puisse se mettre, sur une question si grave, en désaccord public avec ses collègues et avec le président du Conseil lui-même ? Sir Edward Grey énonce avec fermeté les conditions de la politique anglaise dans la question du Dodécanèse ; il dit et il répète que l'Angleterre ne saurait accepter qu'une seule île restât entre les mains d'une grande Puissance ; M. Lloyd George croit-il que l'affirmation de cette politique, où l'Angleterre voit avec raison un intérêt vital pour elle, se produirait avec autorité en Europe si elle n'était pas appuyée sur une force très imposante ? M. Lloyd George veut bien dire qu'il tient à l'entente cordiale ; il espère que les deux grandes démocraties occidentales resteront unies ; nous l'espérons aussi, mais un tel espoir ne peut se réaliser que dans l'union de deux forces et non pas de deux faiblesses. Lorsque nous avons jugé que notre force était insuffisante, nous l'avons augmentée : nous aurions assurément quelque chose à dire si l'Angleterre en profitait pour diminuer la sienne, car nous resterions exposés à un danger sans contre-partie. Comment M. Lloyd George ne voit-il pas qu'aujour-

d'hui déjà la parole de l'Angleterre n'a peut-être pas dans le monde la même importance qu'autrefois? Et, s'il le voit, comment n'en cherche-t-il pas la cause, et, s'il la cherche, comment ne la trouve-t-il pas en lui et en ceux qui sont animés du même esprit que lui? Ce n'est pas à tout le parti libéral anglais que s'adressent ces réflexions. On a pu dire jusqu'ici, lui-même a dit bien haut qu'il suivait la même politique que son prédécesseur et, en effet, la politique extérieure de l'Angleterre ne change pas avec les partis qui s'y succèdent au pouvoir. Mais en sera-t-il toujours de même? Le jour où M. Lloyd George serait vraiment le maître, la question se poserait sans nul doute et elle provoquerait chez les amis de l'Angleterre une grande anxiété.

Si M. Lloyd George se dégageait de ses théories pour jeter sur l'Europe un regard qu'aucune prévention n'obscurcirait, il verrait que partout les esprits sont tendus, les ambitions aiguisées, et que les partis ardens ou violens s'emparent ou cherchent à s'emparer du gouvernement. Ils viennent d'y réussir à Constantinople. La Jeune-Turquie ne rêve que revanches. Elle manque d'argent, dit-on; elle aurait besoin d'un emprunt et elle désirerait le faire chez nous; mais quel serait l'usage de cet emprunt une fois réalisé? Elle manque d'argent et elle achète à grands frais un cuirassé brésilien qu'elle baptise le *Sultan-Osman*, et que veut-elle en faire? Elle veut s'en servir pour reprendre à la Grèce les îles que l'Europe lui attribue. Elle noue des intrigues avec la Bulgarie contre la Serbie et la Grèce. Elle fomente des troubles en Albanie et tend à nouveau la main sur cette province. Atteinte visiblement de mégalomanie, elle cherche des instrumens pour la politique qui s'en inspire. Il lui faut un général allemand pour commander à Constantinople, et l'Europe s'en inquiète. Elle met au ministère de la Guerre un jeune homme de trente-trois ans, Enver bey, connu pour son audace de casse-cou qui ne recule devant rien. Nous ne jugeons pas, nous constatons. Nous constatons aussi les tendances de la politique autrichienne, qui n'a certainement pas encore dit son dernier mot et s'applique, elle aussi, à réparer dans les Balkans les conséquences imprévues et inacceptées d'une guerre fertile en surprises. Et l'Italie! Dieu nous garde de lui déplaire, mais on peut, sans médire de cette grande nation, parler des aspirations ambitieuses que ses succès dans la Méditerranée ont encore développées. Il suffit, pour s'en rendre compte, de lire le discours par lequel le roi Victor-Emmanuel a ouvert la législature de la nouvelle Chambre, ou encore celui qu'a prononcé récemment le ministre des Affaires étrangères, l'éloquent marquis di San Giuliano. Le plus pur esprit impérialiste les

anime. Toutes ces nations, vieilles ou jeunes, veulent durer, se développer, grandir, et elles ont parfaitement raison de le vouloir; il serait puéril de leur en faire un grief; il faut seulement prendre, de notre côté, des précautions correspondantes. Et l'Allemagne! L'Allemagne se vante d'être un élément de pondération et de paix en Europe et il est juste de reconnaître qu'elle l'a été plus d'une fois. Qu'après les chances heureuses que la fortune lui a prodiguées il y a un demi-siècle et depuis, elle ait principalement consacré sa politique à consolider le prodigieux édifice qu'elle avait construit, et qu'ayant senti pour cela le besoin de la paix, elle se soit appliquée à la maintenir, c'est une justice que l'histoire lui rendra sans doute et dont l'Empereur actuel aura sa large part. Mais cela durera-t-il toujours? Qui ne voit, qui n'entend dire, qui ne lit quotidiennement en parcourant les journaux allemands, que ce grand pays étouffe dans ses frontières, qu'il rêve d'ambitions coloniales, que sa flotte menace déjà celle de l'Angleterre, que son armée de terre frémit d'impatience? Pacifique, oui certes, l'Allemagne l'est encore, mais le pangermanisme fait fermenter en elle un levain dangereux pour elle, inquiétant pour tous. Et l'acquittement du colonel de Reutter? Et celui du lieutenant de Forstner? Sont-ce là des symptômes sur lesquels on puisse s'aveugler? Il faudrait une rare inintelligence pour ne pas en comprendre l'enseignement.

Nous avons parlé du pitoyable incident de Saverne dont on a eu la maladresse de laisser sortir tant de conséquences; un souffle aurait suffi pour éteindre la mèche qui a allumé un si formidable incendie, mais ce souffle n'est pas venu et le feu a fait rage. L'opinion française a assisté impassible à l'étrange spectacle qu'on lui donnait. Elle n'avait pas à y prendre parti, quelque sentiment qu'elle pût en éprouver. Elle voyait l'œuvre d'apaisement et d'assimilation morale, poursuivie avec tant d'opiniâtreté en Alsace-Lorraine, reportée d'un seul coup à vingt ans en arrière et compromise à nouveau pour longtemps. Mais ce qui a pu l'étonner et l'instruire encore davantage, — et aussi la préoccuper, — c'est l'extraordinaire état d'esprit que le procès de Strasbourg a révélé en Allemagne. Les acquittemens d'officiers qui ont évidemment et outrageusement violé des lois positives ne nous importent guère; ils ne regardent que les Allemands; on peut seulement s'amuser au souvenir de la belle indignation qui s'est emparée de l'Allemagne tout entière lorsque, dans une affaire trop célèbre, nous avons eu à protéger notre armée contre des coups que l'égarement de la fureur ne ménageait plus. O pharisaïsme! On voit clairement aujourd'hui qu'en Allemagne, l'armée, quoi qu'elle fasse, ne peut-

jamais avoir tort. Ce n'est pourtant pas l'avis de tout le monde: le pays est étrangement coupé en deux, le militaire d'un côté, le civil de l'autre, avec des passions si intenses que la sainteté du serment n'y a pas résisté. Tous, militaires et civils, avaient juré de dire la vérité et, dans la narration et l'interprétation des mêmes faits, pas un militaire n'a parlé comme un civil et pas un civil comme un militaire. Sur deux témoins, un mentait, mais lequel? Entre temps, le préfet de police se prononçait contre un premier jugement et déclarait qu'un soldat sous les armes avait le droit de tout faire, parce qu'il représente le pouvoir souverain; il ajoutait que la population d'Alsace-Lorraine était « presque ennemie. » Le kronprinz écrivait aux officiers poursuivis devant les tribunaux pour les approuver, les encourager, les soutenir. Un colonel accusé déclarait qu'il n'avait aucune confiance dans les pouvoirs civils. Sommes-nous en Allemagne, ce pays si fortement hiérarchisé, si durement discipliné? Hiérarchisé, soit, mais il y a deux hiérarchies dont l'une est opposée à l'autre. Discipliné, nous le voulons bien, mais il y a aussi deux disciplines. Deux blocs se dressent, irréductibles et hostiles, sans qu'aucune parcelle de l'un puisse s'en détacher pour se fondre avec l'autre. L'armée tend de plus en plus à devenir un État dans l'État, à dominer l'État, à y faire la loi ou à la défaire, à la brutaliser, à la piétiner. Qu'il y ait là un danger sérieux, qui le nierait? Les forces qui y faisaient contrepoids diminuent d'une manière sensible. Qui ne s'en inquiéterait?

M. Lloyd George sans doute: il faut le croire puisqu'il le dit, mais nous ne saurions partager sa quiétude. Hier, l'Allemagne se préoccupait surtout d'augmenter sa force navale; aujourd'hui, elle se préoccupe surtout d'augmenter sa force de terre; demain, elle reviendra peut-être à sa première manière. Qu'arriverait-il, si, lorsqu'elle augmente sa force de terre, l'Angleterre diminuait sa force de mer, et si, lorsqu'elle augmente sa force de mer, la France diminuait sa force de terre? L'Allemagne resterait forte sur terre et sur mer tandis que la France et l'Angleterre, après s'être affaiblies alternativement ici ou là, perdraient confiance l'une dans l'autre. Oublions M. Lloyd George; mais puisqu'il nous a obligé de le regarder de près, n'oublions pas le tableau que présente l'Europe en ce commencement de 1914.

FRANCIS CHARMES.

*Le Directeur-Gérant,*

FRANCIS CHARMES.

e: le
il de
'y a
érité
mili-
aire.
réfet
urait
qu'il
tion
vait
, les
vait
Alle-
iné?
osée
ieux
sans
ndre
dans
ser,
Les
ble.

dit,
e se
e se
ien-
'elle
r, et
orce
que
ici
rge;
s le